

PRINTEMPS 2010

Humanisme et découvertes géographiques



REVUE PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE ET DU C.N.R.S.

PRESSES UNIVERSITAIRES DE VINCENNES



MÉDIÉVALES
Langue Textes Histoire

Revue semestrielle
publiée par les Presses Universitaires de Vincennes (Paris 8, Saint-Denis)
soutenue par l'Institut des Sciences Humaines
et Sociales du CNRS
avec le concours du Centre national du livre

fondée par François-J. Beaussart, Bernard Cerquiglini, Orlando de Rudder,
François Jacquesson, Claude Jean, Odile Redon

Code de diffusion PUV : 21058
Couverture : dessin de Michel Pastoureau
maquette de Piero Brogi

MÉDIÉVALES 58 PRINTEMPS 2010

HUMANISME ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

Dossier coordonné
par Nathalie Bouloux, Patrick Gautier Dalché
et Angelo Cattaneo

CONSIGNES AUX AUTEURS

Les articles proposés spontanément doivent être acheminés aux rédactrices en chef de la revue sous forme électronique (fichier attaché format PC-Windows et Apple, ou .doc et .rtf), aux adresses indiquées sur le site.

Tout article envoyé à la revue fait l'objet de pré-rapports établis par deux experts extérieurs travaillant sur une version anonymée ; les pré-rapports sont synthétisés par un membre du comité de rédaction qui propose le rejet ou l'acceptation de l'article. Quelle que soit la décision du comité de rédaction, celle-ci est immédiatement notifiée à l'auteur. En cas d'acceptation, l'article circule dans la rédaction, qui se réserve le droit de demander des aménagements à l'auteur.

Tout auteur qui envoie un article à *Médiévales* reconnaît à la revue, si cet article est accepté, le droit de le publier sous forme électronique sur le site revues.org après un délai de deux ans.

Les articles en langue étrangère sont traduits par nos soins.

L'ensemble de l'article (notes comprises) ne doit pas dépasser 45 000 signes (espaces compris). Les illustrations sont présentées dans un fichier séparé numérotées et avec une légende à part. Le nombre des illustrations est limité à 5 par article.

L'article sera accompagné d'un résumé en français et d'un autre en anglais, de 500 à 1 500 signes chacun (espaces compris).

L'auteur proposera aussi cinq mots clés en français et cinq en anglais.

En ce qui concerne les notes de lecture, on indiquera dans l'ordre en tête de la note : l'auteur (prénom + nom en petites capitales), le titre en italique (y compris l'intégralité des sous-titres), le lieu d'édition, la maison d'édition, la date de publication, le nombre de pages, le nombre de planches et la nature des index.

Pour plus de détails sur nos normes de présentation, on se reportera aux consignes données à l'adresse suivante :

http://medievales.revues.org onglet note aux auteurs.

HUMANISME ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

Humanisme et découvertes géographiques – Avant-propos
Nathalie BOULOUX 5

Le regard de la postérité. L'âge des découvertes vu au XVII[e] siècle et au XVIII[e] siècle
Marica MILANESI 11

Ange Politien et les « autres mondes » : l'attitude d'un humaniste florentin du XV[e] siècle face aux explorations portugaises
Jean-Marc MANDOSIO 27

Avant Behaim : les globes terrestres au XV[e] siècle
Patrick GAUTIER DALCHÉ 43

Le rôle de Venise dans la diffusion du livre de Marco Polo (XIV[e]-début XVI[e] siècle)
Christine GADRAT 63

Découvertes littéraires et géographiques au XV[e] siècle. Le « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence
Angelo CATTANEO 79

De la Grèce antique au voyage de Magellan. Les modèles humanistes d'Antonio Pigafetta et de Maximilianus Transylvanus
Emmanuelle VAGNON 99

ESSAIS ET RECHERCHES

L'écho des faits. Quelques remarques sur la prise en compte de la réalité sensible dans des textes optiques, astronomiques et musicaux du début du XIV[e] siècle
Matthieu HUSSON 113

L'exercice du pouvoir par Bérenger I[er] roi d'Italie (888-915) et empereur (915-924)
Laurent FELLER 129

POINT DE VUE

L'histoire toute crue : la Première Croisade au miroir de son Histoire
Damien KEMPF et Marcus BULL 151

Notes de lecture 161
Benoît GRÉVIN, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les* Lettres *de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIIIe-XVe siècle)* (Clémence REVEST) ; Valérie DEPLAIGNE, *L'Héritage de Marie de La Roche-Guyon. Un conflit entre deux nobles lignages normands à la fin du Moyen Âge* (Laurence MOULINIER-BROGI) ; Didier LETT, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale* (Antoine DESTEMBERG) ; Sophie GLANSDORFF, *Diplômes de Louis le Germanique (817-876)* (Geneviève BÜHRER-THIERRY) ; Pierre BAUDUIN, *Le Monde franc et les Vikings (VIIIe-Xe siècle)* (Rodolphe KELLER)

Sommaires d'ouvrages collectifs 177

Livres reçus 179

Médiévales 58, printemps 2010, p. 5-10

Nathalie BOULOUX

HUMANISME ET DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

AVANT-PROPOS

> C'est l'époque des plus grandes découvertes accomplies dans l'espace. Toutes les latitudes, toutes les hauteurs de la surface terrestre furent explorées. Le XVe siècle, en doublant, pour les habitants de l'Europe, l'œuvre de la création, fournissait à l'intelligence des stimulants nouveaux et puissants, qui devaient accélérer le progrès des sciences, au point de vue mathématique et physique[1].

Alexandre de Humboldt voyait dans les découvertes du XVe siècle, et spécialement celle de l'Amérique par Christophe Colomb, un « événement immense » de l'histoire humaine (en particulier bien sûr, de l'histoire européenne), qui signifiait l'ouverture d'une nouvelle conscience européenne : le passage vers la modernité, qui devait inaugurer une nouvelle idée de l'espace et du temps[2]. Il revint à Jacob Burckhardt d'unir plus étroitement encore l'homme nouveau de la Renaissance et la découverte du monde[3]. Nouveautés de l'homme, nouveautés des terres, nouveautés aussi des paradigmes scientifiques qui seraient passés de l'emprise d'une autorité sclérosante (la scolastique) à l'ouverture apportée par l'observation et l'expérimentation. Pourtant, une étude serrée des textes et des cartes produits à cette époque

1. A. DE HUMBOLDT, *Cosmos. Essai d'une description physique du monde,* M. H. FAYE et M. Ch. GALUSKI trad., t. 2, Paris, 1864, p. 280. Cependant, pour Humboldt, ces progrès « ont des racines profondes dans la suite des siècles qui les ont précédés » (*ibid.*, p. 281).

2. Je reprends ici les termes d'un article d'A. Pagden, qui fait une lecture des thèses d'Alexandre de Humboldt qui demanderait peut-être à être nuancée, notamment sur les changements dans le concept de temps : A. PAGDEN, « La découverte de l'Amérique. La transformation du temps et de l'espace en Europe », *Revue de Synthèse,* t. 129, 2008, p. 421-436. L'articulation entre découverte de l'Amérique et conception moderne du monde n'est pas fondée.

3. J. BURCKHARDT, *La Civilisation de la Renaissance en Italie,* trad. de H. SCHMITT, revue et corrigée par R. KLEIIN, Paris, 1958, notamment la quatrième partie « La découverte du monde et de l'homme ».

montre que la découverte des nouveaux mondes et ses effets furent loin d'être aussi simples et n'expédièrent nullement les formes des savoirs acquis précédemment aux oubliettes[4].

Le corollaire de ces vues tient dans la définition d'une conception de l'espace strictement médiévale, essentiellement théologique, symbolique et herméneutique. Mais les modalités de conception et de représentation de l'espace ne changent pas du tout au tout entre XVᵉ et XVIᵉ siècles[5]. Les considérations des historiens sur la réception de la *Géographie* de Ptolémée, traduite en latin avant 1410 par Jacopo Angeli, sont à cet égard emblématiques. Fondée sur un réseau « mathématique » de longitude et de latitude, permettant de dresser des cartes conformes à la réalité, elle devait forcément bouleverser les représentations médiévales de l'espace et contribuer à l'émergence d'une perception mathématique moderne de ce même espace. Dans un même temps, le monde clos des cartes ptoléméennes et les erreurs de la *Géographie* étaient interprétés comme un facteur limitant les entreprises de découvertes. Mais ce n'est que récemment que la réception à l'âge de l'humanisme du géographe alexandrin a été étudiée sur la base d'une documentation nouvelle rendant compte des différentes étapes de la réception du texte, variables selon les milieux culturels et les époques, et sans rapport aucun avec l'avènement d'une conception moderne de l'espace[6].

Le défaut principal des considérations qui tendent à opposer espace médiéval et espace moderne est de simplifier à outrance des données qui sont autrement complexes. En particulier, s'il existe bien une dimension herméneutique et théologique dans les mappemondes médiévales, celle-ci est toujours prégnante dans la cartographie du XVIᵉ siècle[7]. À l'inverse, les cartes médiévales, y compris les grandes mappemondes comme celle d'Hereford,

4. L'article de Chr. R. JOHNSON, « Renaissance German Cosmographers and the Naming of « America » (*Past and Present*, t. 191, 2006, p. 2-43), analyse avec finesse et justesse les modalités selon lesquelles les cosmographes allemands nommèrent l'Amérique. Loin d'être une prise en compte brutale de la nouvelle réalité, elles relèvent d'une adaptation et d'une reformulation des structures du savoir existantes : les nouvelles connaissances sont inexplicables sans l'ancien système cosmographique. Voir également du même auteur *The German Discovery of the World. Renaissance encounters with the strange and the marvelous,* Charlotteville-Londres, 2008.

5. Voir P. GAUTIER DALCHÉ, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge », *Espaces du Moyen Âge, Médiévales*, 18, 1990, p. 5-15 ; ID., « Perspectives de recherches. Considérations intempestives sur l'objet « espace médiéval » et sur sa construction, dans *De l'espace aux territoires : la territorialité des processus sociaux et culturels au Moyen Âge,* Actes de la table-ronde CESM (Poitiers), 8-9 juin 2006, dir. S. BOISSELIER, Turnhout, 2010 (Culture et sociétés médiévales, 19).

6. P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVᵉ-XVIᵉ siècle),* Turnhout, 2009 (Terrarum orbis 9).

7. M. HOOGVLIET, *Pictura et scriptura. Textes, images et herméneutique des* Mappae Mundi *(XIIIᵉ-XVIᵉ siècles),* Turnhout, 2007 (Terrarum orbis 7) ; *Les Méditations cosmographiques à la Renaissance,* Paris, 2009 (Cahiers V. L. Saulnier, VI).

sont également des représentations de l'espace réel, comme le sont, selon des modalités différentes, les cartes du XVIe siècle. Plutôt que d'opposer, à l'aide de généralités abusives, des objets, des textes et des concepts, il est plus intéressant de chercher à les étudier dans leur contexte d'élaboration afin d'en comprendre et d'en restituer le sens (historique).

C'est le but fixé par une journée d'étude, « Humanisme et découvertes géographiques », organisée par le Centre d'Études sur la Renaissance, à Tours, le 19 juin 2009, avec le concours financier de l'IRHT et du Centro de História de Além-Mar (Lisbonne). Les organisateurs ont souhaité proposer une lecture différente de ce moment des « grandes découvertes », sans l'insérer d'ailleurs dans une conception étroite d'une période (Renaissance contre Moyen Âge). Il ne s'agissait pas de refaire l'histoire des découvertes, ni de reconsidérer leurs effets dans l'histoire de la conquête du monde par les Européens, mais plutôt de comprendre ce qu'a pu représenter l'ouverture des espaces, d'abord asiatiques à partir du XIIIe siècle, puis océaniques à partir des XIVe et XVe siècles, pour des humanistes engagés dans la relecture ou la découverte des textes littéraires et scientifiques de l'Antiquité grecque et romaine, assises intellectuelles à partir desquelles ces mêmes humanistes percevaient le monde. Le terme de « découvertes » prend donc dans notre esprit aussi bien le sens de découvertes géographiques que celui de découvertes littéraires, à travers les nouvelles lectures de textes anciens comme les lectures de textes nouvellement traduits, tels ceux de Ptolémée ou de Strabon.

On se heurte dès l'abord à une série d'écueils, liés au poids de l'héritage historiographique et scolaire évoqué ci-dessus, qui font des « Grandes Découvertes », qui commenceraient véritablement en 1492 par l'invention d'un nouveau continent, un bouleversement fondamental dans les conceptions géographiques. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi d'ouvrir le numéro par l'article de Marica Milanesi, qui traite d'une période rarement abordée dans notre revue. Par une subtile mise en perspective, l'auteur expose comment furent perçues les découvertes géographiques des XVe et XVIe siècles dans les milieux savants vénitiens (XVIIIe siècle), français et hollandais (XVIIe siècle). À Venise, en 1761-1763, l'étude des documents liés à la restauration des cartes peintes au XVIe siècle par Jacopo Gastaldi dans la « Sala dello Scudo » du palais ducal permet à l'auteur de montrer que, non seulement, on ne comprenait plus tout à fait ce qui était dessiné, mais qu'on ne percevait pas l'épopée des découvertes comme un moment fondateur pour l'histoire humaine identifié à une époque précise ; tout au plus les pensait-on comme révélatrices de la gloire ancienne de Venise qu'il était bon de célébrer. Un siècle plus tôt, les savants français n'avaient pas plus de considération pour les entreprises océaniques (d'autant que peu de Français y avaient pris part) : l'acte de découverte, fruit du hasard, n'avait pas la valeur de la science géographique nouvelle qui naissait dans les travaux scientifiques des géographes et des

savants. Voilà donc un enseignement important : un siècle après, le regard que portent les géographes sur l'ouverture de l'Europe aux nouveaux mondes est fort éloigné de l'enthousiasme d'Alexandre de Humboldt et des savants du XIXe siècle en général qui informe aujourd'hui encore la perception commune.

Lisons maintenant la lettre d'Ange Politien adressée à Jean II, roi du Portugal, en 1490 ou 1491. Un célèbre passage, mentionnant « les autres mondes » que les Portugais étaient en passe de découvrir, a persuadé les commentateurs du XIXe et du XXe siècle qu'il s'agissait d'une préfiguration de la découverte de l'Amérique et que Politien célébrait avec verve l'avènement d'un nouveau temps pour l'esprit humain. L'analyse menée par Jean-Marc Mandosio montre d'une manière définitive que Politien manie des idées et des données plus traditionnelles qu'il n'y paraît à première vue (Jean II comme roi chrétien œuvrant à l'unité du monde par la christianisation ; les découvertes portugaises et leurs lots de nouvelles stupéfiantes confirmant les « fables » des anciens et donc leur supériorité et leur autorité) et que la notion de « nouveaux mondes » exposée par Politien était déjà un lieu commun. Ce sont, là encore, les érudits du XIXe siècle, de Burckhardt à Uzielli, qui fabriquèrent l'image, conforme à leurs vues, d'un Politien célébrant des découvertes encore à venir.

La célébrité du globe de Martin Behaim (1492), le premier à être conservé, n'a pas engagé les historiens à s'intéresser aux témoignages relatifs aux globes terrestres qui le précèdent, comme s'il surgissait brutalement, témoin lui aussi d'une rupture entre conceptions médiévale et moderne de l'espace. L'enquête menée par Patrick Gautier Dalché éclaire l'origine médiévale de la représentation de la terre sous la forme d'un globe, analyse la nature des représentations géographiques portées sur ces globes et les motivations de leur constructeur (et donc aussi de ceux pour qui ils furent construits). La recherche, conduite dans la longue durée, explore les témoignages antiques et médiévaux. L'auteur montre que les premiers globes terrestres datent de la première moitié du XVe siècle dans les milieux français et bourguignon, les premières attestations italiennes étant plus tardives (seconde moitié du XVe siècle). Ces globes furent construits surtout pour des raisons pédagogiques et didactiques, pour expliquer et faire comprendre les rapports entre le ciel et la terre, relevant ainsi d'un caractère de la géographie médiévale, sa liaison intime avec les savoirs astronomiques. Dans les milieux italiens, les questionnements révélés par l'étude des globes portent plus nettement sur les rapports entre l'eau et la terre, c'est-à-dire sur l'extension réelle de l'œcumène. Dans tous les cas, c'est dans le cadre de la réception de la *Géographie* de Ptolémée qu'ils furent conçus, contribuant à autonomiser la terre comme objet de l'investigation géographique.

Si l'effet de la réception des textes antiques fut consubstantiel de la géographie humaniste, la lecture des textes proprement médiévaux ne doit pas être pour autant sous-estimée. Certains connurent un succès remarquable aux XVe et XVIe siècles, comme la description du monde de Jean de Mandeville, le

récit de voyage de Marco Polo ou celui de Niccolò de' Conti rapporté par Le Pogge dans le livre IV de son *De varietate fortunae*. C'est à la tradition fort complexe du texte de Marco Polo que s'intéresse ici Christine Gadrat, en posant une question simple en apparence, celle de la réception du *Devisement du monde* dans la cité natale de son auteur. Le texte en effet n'a pas été écrit à Venise, ni en langue vénitienne. La tradition manuscrite de cette œuvre écrite à deux mains (Rusticello de Pise et Marco Polo) est embrouillée, tant en raison du nombre des manuscrits que de la multiplicité des versions dans des langues diverses (il suffit de jeter un œil sur le schéma « simplifié » de la tradition textuelle fourni par l'auteur pour s'en convaincre). Cette diversité des versions et des langues (pas moins de trois traductions en latin) est un indice éclatant de la fortune du texte comme de la labilité qui affecte les œuvres à succès produites au Moyen Âge (à l'inverse des textes antiques, plus stables). À Venise, plusieurs versions en vénitien furent produites, mais c'est une traduction latine, connue aujourd'hui dans un seul manuscrit, qui fut utilisée par plusieurs savants vénitiens, dont le célèbre cartographe Fra Mauro. Les modalités de son utilisation sont conformes aux pratiques de la géographie du XVe siècle : les informations recueillies dans le *Devisement du monde* sont confrontées aux données des géographes antiques (notamment de Ptolémée) et des récits de voyages contemporains. Parmi ceux-là, il semble que le récit de ses aventures en Inde de Niccolò de' Conti a entraîné dans son sillage un regain d'intérêt pour le texte de Marco Polo. Il reste qu'un moment fondamental de la réception vénitienne du *Devisement du monde* fut celui où Jacopo Gastaldi dessine ces cartes mêmes dont Marica Milanesi analyse la restauration et l'interprétation au XVIIIe siècle, et transforme Marco Polo en monument de l'histoire vénitienne.

La mappemonde cotée « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence (1457) est encore peu étudiée, malgré les errements de S. Crinò qui en fit le modèle de la carte, qui, examinée par Christophe Colomb, aurait joué un rôle dans son voyage vers l'Amérique, la rendant célèbre pour des raisons totalement fausses. Angelo Cattaneo en propose ici une analyse à partir d'informations inédites et d'une nouvelle transcription. L'auteur de la carte, anonyme, réalise une synthèse de l'ensemble du monde connu, fondée sur la confrontation de sources hétéroclites et souvent contradictoires, tant littéraires (antiques, médiévales et contemporaines) que cartographiques (cartes marines, cartes ptoléméennes). Il entend donner une image du monde véridique, intelligible et actualisée. L'utilisation de sources antiques (qu'elles soient littéraires comme Pline ou cartographique comme Ptolémée) n'implique pas une perception archaïque de l'espace, mais montre au contraire que c'est à partir du socle de connaissances proposé par les anciens que se construit, se transforme et se modernise une représentation de l'espace toujours problématique. Pour représenter les côtes asiatiques, le cartographe choisit le dessin ptoléméen qu'il modernise en utilisant les toponymes fournis par le récit de voyage de

Niccolò de' Conti – ce qui signifie au moins une tentative d'identification entre toponymes anciens et modernes. Au XVIe siècle, la carte était entrée dans le « Stanzino delle matematiche », où était exposée la collection d'objets liés à l'essor des mathématiques, de la mesure et de la guerre, signe qu'elle était alors encore perçue comme une représentation du monde véridique.

Le procédé cognitif qui consiste à comprendre le monde sur le fondement des savoirs des Anciens – que les Modernes pensent pouvoir le dépasser ou au contraire qu'ils soient persuadés que l'ensemble du savoir accessible aux hommes se trouve déjà, en partie voilé, dans les textes antiques – caractérise aussi la géographie du XVIe siècle. Comme le montre Emmanuelle Vagnon, le récit du voyage de Magellan par Antonio Pifagetta, compagnon du grand navigateur, ou par Maximilianus Transylvanus, secrétaire de Charles Quint, ne saurait se passer de références à l'Antiquité. Antonio Pifagetta réalise un récit de son voyage autour du monde en insistant notamment sur les ressources naturelles des îles qu'il décrit et en donnant des renseignements ethnographiques susceptibles d'intéresser les milieux cultivés. Il choisit pour cela une forme littéraire en plein essor, celle de l'insulaire qui mêle cartes des îles et descriptions littéraires, dont le modèle, profondément humaniste, est celui du *Liber insularum Archipelagi* de Cristoforo Buondelmonti (première moitié du XVe siècle), une synthèse entre sources antiques et connaissances modernes des îles de la mer Égée. Cependant, Pifagetta utilise surtout un modèle éditorial en vogue, susceptible de promouvoir son ouvrage, et qui répond à l'attente d'un public avide de récits de voyage et de belles cartes. Bien différents sont les buts de la lettre de Maximilianus Transylvanus (1522). L'auteur est de ces humanistes conscients d'appartenir à une époque fertile en nouveautés et, si sa lettre est truffée de références antiques, c'est aussi bien pour se conformer à la *forma mentis* humaniste, pour laquelle les découvertes valident les connaissances antiques, que pour illustrer la capacité des Modernes à dépasser les limites des Anciens en dénonçant leurs erreurs.

Ajuster l'ancien et le nouveau, trancher (ou non) dans les informations contradictoires fournies par les sources antiques et contemporaines pour procurer une synthèse cohérente mais toujours problématique de l'espace du monde se révèle comme un caractère original de la géographie des humanistes et explique sans doute en partie la diversité des réponses apportées aux questions cosmographiques et géographiques posées par la découverte des espaces lointains.

Nathalie BOULOUX – Université François-Rabelais, Tours – UFR Arts et sciences humaines, Département d'histoire, 3 rue des Tanneurs, BP 4103, F-37041 Tours cedex

Médiévales 58, printemps 2010, p. 11-26

Marica MILANESI

LE REGARD DE LA POSTÉRITÉ. L'ÂGE DES DÉCOUVERTES VU AU XVIIe SIÈCLE ET AU XVIIIe SIÈCLE

En 1992, de nombreux colloques et publications ont célébré le 500e anniversaire de la découverte de l'Amérique. Pour les historiens des connaissances géographiques, l'existence d'un « âge des découvertes » était alors une donnée certaine ; dans le sillage d'un livre de W. G. L. Randles qui fut très influent dans les années 1980, beaucoup voyaient les découvertes géographiques comme un véritable bouleversement d'ordre épistémologique [1]. Les historiens de la géographie humaniste ne partageaient pas tous l'idée d'une « mutation épistémologique rapide » ; il y en avait qui pensaient au contraire que le processus d'acquisition des nouveautés avait été lent, varié, tortueux, stimulé par les voyages lointains mais aussi par la réception de la culture géographique ancienne. Bien sûr, personne ne niait que beaucoup de nouveautés avaient alors vu le jour. Le sentiment enthousiaste de découvrir de nouvelles connaissances était au contraire évident chez les humanistes, du moins italiens, du XVe siècle ; comme, au XVIe siècle, l'était l'attente de la découverte de terres nouvelles et d'autres œcumènes au-delà des océans, née de la conviction que les terres occupaient plus de place que les eaux et que les navigations, notamment ibériques, les étendraient en les découvrant toutes. Pour Giovanni Battista Ramusio [2], par exemple, toutes les mers étaient des méditerranées entourées de terres, ce qui remettait en cause l'idée ancienne et encore répandue d'un océan unique entourant les terres [3]. Il pensait également, comme beaucoup

1. W. G. L. RANDLES, *De la terre plate au globe terrestre. Une mutation épistémologique rapide*, Paris, 1980 (Cahiers des Annales 38).

2. Le Vénitien Giovanni Battista Ramusio est l'éditeur du recueil de *Navigationi et viaggi*, publié à Venise, chez Giunta, entre 1550 et 1559.

3. Voir M. MILANESI, « G. B. Ramusio e i piloti portoghesi », dans L. CUSATI éd., *Congresso Internazionale « Portogallo e i mari : un incontro tra culture » (Napoli, 15-17 dicembre 1994), Atti*, Naples, 1998, p. 234 *sq*. L'idée est avancée par Duarte Pacheco Pereira (1508) et partagée par João de Castro, chez qui Ramusio la prit probablement.

de ses contemporains, que les Modernes dépassaient les Anciens dans la connaissance du monde.

Les historiens de la géographie n'avaient pas tous conscience, en 1992, que la notion des « grandes découvertes géographiques » n'était qu'une construction intellectuelle du XIXe siècle, élaborée à son tour à partir d'une série de mythes fondateurs issus de stratégies éditoriales, politiques et religieuses du XVIe siècle, diffusés et consolidés par l'intermédiaire d'instruments, tels que l'iconographie et la littérature[4]. Le rôle de premier plan joué par cette construction dans le passé, bien avant l'apparition d'une historiographie de la géographie, n'était pas non plus un objet de recherche à cette époque[5].

Au XXe siècle, comme au XIXe, on a considéré les « grandes découvertes géographiques » comme un phénomène unitaire et circonscrit dans le temps. En Italie, *L'epoca delle grandi scoperte geografiche*, titre d'un livre de Carlo Errera paru à la fin du XIXe siècle, l'établit comme une sorte d'axiome historiographique[6]. Le découpage chronologique des grandes découvertes variait selon les pays et les époques, car il était lié à la concurrence, qui n'a jamais vraiment cessé, entre princes puis entre États et nations pour la primauté chronologique dans la découverte. L'âge des grandes découvertes géographiques commence au XIIIe siècle pour Errera, qui se voit comme un compatriote de Marco Polo ; pour presque tous les non-Italiens, il commence au XVe siècle avec Henri le Navigateur. Le terme en est presque unanimement fixé à la fin du XVIe siècle, même si, pour certains, c'est plutôt 1520 (circumnavigation de Magellan) ou 1600 (circumnavigation de Drake).

Les gens qui vivaient au XVIe siècle, en tout cas, même si c'était pour des raisons différentes, se sentaient protagonistes d'un âge de grandes découvertes. Je me suis demandé ce que les hommes des siècles suivants ont pensé de cette opinion, avant la grande vague nationaliste du XIXe siècle, avec son repêchage des mythes relatifs à la découverte des Nouveaux Mondes.

Pour vérifier si l'idée d'une correspondance entre les « grandes découvertes géographiques » et une « époque » précise survivait encore dans les deux siècles suivants, et si cette « époque » pouvait être celle de la Renaissance, j'ai donc choisi, dans les milieux et la littérature qui me sont le plus familiers, deux époques et deux lieux différents, sans relation directe entre

4. M. MILANESI, « Gli esploratori italiani. L'inizio dell'era moderna », dans COMMISSARIATO GENERALE PER L'ESPOSIZIONE UNIVERSALE, *Expo universale Sevilla '92. Sezione italiana*, Séville, 1992, p. 129-153 ; EAD., « La cartografia del Cinquecento e la nascita della tradizione colombiana », dans G. FERRO, L. FALDINI, M. MILANESI, *Nuova raccolta colombiana. Iconografia colombiana,* Rome, 1991, p. 71-97.

5. Les études sur l'idéologie politique du XVIe siècle français ne s'étendent pas alors aux découvertes géographiques et à leur rôle éventuel dans la propagande royale.

6. C. ERRERA, *L'epoca delle grandi scoperte geografiche*, Milan, 1902.

elles. Il s'agit de deux pays qui n'ont pas eu un rôle de premier plan dans les « grandes découvertes géographiques » du XVIe siècle : Venise à la fin de la République, et la France de Louis XIV.

Comme je suis partie idéalement de l'époque d'Errera et de ses maîtres, j'ai procédé à rebours de l'ordre chronologique, en essayant de voir non ce qui s'est passé après, mais ce qu'on a pensé avant : un procédé que je trouve plus amusant, et peut-être aussi plus productif que celui qui consiste à suivre une histoire qu'il n'y a aucune raison de considérer comme linéaire.

Venise 1761-1763

En 1761, le Palais ducal de Venise a un besoin urgent de restauration, comme le déclarent depuis des décennies les experts en matière d'art. Les plafonds laissent passer la pluie au point de faire moisir les tableaux de Véronèse. En particulier, les *teleri* (grandes toiles) portant des cartes géographiques peintes qui ornent la Sala dello Scudo, antichambre d'honneur de l'appartement ducal, ne sont plus que des chiffons noircis[7]. Les lamentations des experts, qu'on peut lire dans les registres de la Magistrature du Sel à qui incombe la charge de l'entretien du palais, donnent lieu dans les dernières décennies du XVIIIe siècle à une campagne systématique de restauration visant à sauver

7. *Memoria per VV.EE.*, Archivio di Stato di Venezia, Riformatori allo Studio di Padova f° 29, cc. 578-582 ; F. GRISELLINI, *Succinta descrittione delle bellissime tele geografiche ora rinnovate ed accresciute nella sala del palazzo ducale di san Marco detta dello Scudo ed esposte alla pubblica vista il dì 24 dicembre* MDCCXII, Venise, 1880. Il y avait dans la salle une carte de l'Asie avec l'Amérique du Nord ; une carte de la rive méridionale de la Méditerranée orientale, avec Chypre au premier plan, et une carte de la Méditerranée allant du golfe du Lion à Constantinople ; et enfin une carte de l'Asie occidentale et centrale, de Venise à l'Inde. Leur origine était inconnue. Ce n'est que cinquante plus tard que Zurla publia une première recherche systématique et de grande ampleur sur l'histoire de la cartographie vénitienne (P. ZURLA, *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani più illustri. Dissertazioni del Padre Abate Placido Zurla con appendice sopra le antiche mappe lavorate in Venezia e con quattro carte geografiche*, 2 vol., Venise, 1818). Les documents publiés un siècle après par Lorenzi (G. B. LORENZI, *Monumenti per servire alla storia del palazzo ducale di Venezia*, Venise, 1858) nous informent qu'une carte de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, et une de l'Asie et de l'Amérique du Nord, avaient été commandées par la République à Giacomo Gastaldi en 1549 et 1553. L'origine des autres cartes qui se trouvaient dans la salle en 1761 reste toujours inconnue. Voir R. GALLO, « Le mappe geografiche del Palazzo Ducale di Venezia », *Archivio Veneto*, t. 32-33, 1943, p. 47-113, et ID., « La mappa dell'Asia della Sala dello Scudo in Palazzo Ducale e il Milione di Marco Polo », dans ISTITUTO VENETO DI SCIENZE, LETTERE E ARTI, *Nel VII centenario della nascita di Marco Polo*, Venise 1955, p. 195-231 ; la mise à jour historique la plus récente sur ces cartes se trouve dans M. MILANESI, « Nelle stanze di palazzo. Firenze, Roma, Venezia : qualche confronto », à paraître dans *Atti del convegno su Cristoforo Sorte*, Vérone, 2009. Une étude comparative entre ces cartes et la production cartographique du XVe au XVIIe siècle manque ; je l'entreprendrai prochainement.

d'innombrables chefs-d'œuvre, et la réputation de la République face à la postérité. Toutefois, les quatre grandes cartes d'apparat entourant l'écu ducal n'ont pas eu cette chance. Depuis longtemps les cartes topographiques et géographiques ne sont plus considérées comme des œuvres d'art, mais comme des instruments techniques. Pour les restaurer, écrit le responsable du service en 1790, il faut des compétences, notamment toponomastiques, dont les peintres ne disposent pas[8].

Les *teleri* abandonnés à la ruine ne sont donc plus des sources de connaissance et de prestige, comme au début de leur histoire, mais les productions obsolètes d'auteurs oubliés. En tant que documents anciens, toutefois, les cartes de la Sala dello Scudo gardent une valeur non négligeable qui empêche leur destruction. En 1761, la dignité du lieu où elles se trouvent conduit la *Signoria* à entreprendre une restauration, confiée au savant cartographe Francesco Grisellini. Elle consiste à copier les cartes elles-mêmes, aussi fidèlement que possible (les originaux seront ensuite jetés), et à réaliser une nouvelle décoration du lieu, plus adaptée à la signification alors donnée aux cartes[9].

L'opération se déroule de 1761 à 1763 et change notablement l'aspect originel de la salle. Nous savons (mais on ne le savait pas en 1761) que l'ensemble a déjà beaucoup changé depuis le milieu du XVIe siècle, époque de sa réalisation : la carte de l'Afrique avec l'Amérique du Sud, certainement réalisée par Gastaldi pour la Sala dello Scudo en 1549-1550, n'existe plus, et une autre a pris sa place. L'examen des reproductions du XVIIIe siècle, qui les remplacent, montre des indices d'autres modifications anciennes[10]. Ces documents nous donnent également nombre de renseignements intéressants sur les auteurs de la restauration. En 1761, en raison de l'absence presque totale de légendes, plus personne ne sait quand ni dans quelle intention les quatre toiles désormais croulantes ont été dessinées. Sur les cartes apparaissent les armes d'un doge du milieu du XVIe siècle, Francesco Donà, mais elles sont peintes à l'huile et collées sur les toiles déjà peintes *a tempera*, donc

8. Lettre de Pietro Edwards aux Provveditori del Sale, 27 août 1790. Venezia, Archivio di Stato, Provveditori al Sal Miscellanea busta 49 [3. Riferte del Collegio dei pittori ai Provveditori del sal, 1728-1792].

9. Tous les documents confirment que les cartes aujourd'hui visibles dans la Sala dello Scudo sont fidèles aux originaux – dans les limites évidentes d'une telle opération. Sur l'usage des peintures historiques dans le Palais ducal, voir P. FORTINI BROWN, *Venetian Narrative Painting in the Age of Carpaccio*, N. Haven - Londres, 1988.

10. Malheureusement, les originaux ont entièrement disparu. En 1761, le restaurateur avait promis de les copier et de les faire graver sur cuivre et imprimer (*Memoria per VV.EE.*, *op. cit.*, p. 99) ; mais il nous reste seulement deux dessins manuscrits, très réduits, de la carte de l'Asie, qui se trouvent au Civico Museo Correr de Venise (« Primo abbozzo del Grisellini della Mappa della China in Sala del scudo », cm. 22 × 32 ca, Ms Cicogna 3373/10.6 ; « Indiae, Scythiae etc. », cm 57 × 102,5 ; Mss. top. 42, publié dans R. GALLO, 1955, *op. cit.*).

plus anciennes. Dans sa description de Venise (1581), Francesco Sansovino indique seulement qu'une représentation du monde se trouve dans la salle (qu'il ne décrit pas)[11]. Stringa, qui complète la description de Francesco Sansovino, précise en 1604 que les cartes sont au nombre de quatre et qu'elles représentent « presque toutes les parties du monde ». Personne n'a quoi que ce soit à ajouter[12]. Une tradition jouissant d'une grande autorité, recueillie au milieu du XVIIe siècle par un historien de Venise, les attribue à la volonté d'un doge du XIVe siècle, en précisant qu'elles ont sans doute été « rénovées » par la suite. Dès le XVIIe siècle, elles sont entrées dans un passé indéterminé et archaïsant[13].

On estime en général que les cartes avaient eu un triple but : illustrer l'extension du commerce vénitien sur toute la terre connue ainsi que les pays dans lesquels les Vénitiens furent les premiers à pénétrer, célébrer leur primauté dans la cartographie, et rappeler les voyages de Marco Polo[14]. On croit que les cartes étaient toutes fondées sur les « découvertes et observations » de Marco Polo et qu'elles étaient contemporaines de la mappemonde de Fra Mauro, d'ailleurs attribuée initialement au XVIe siècle[15]. La plus grande incertitude règne sur la datation des cartes et, entre le XIIIe et le XVe, tous les siècles étaient jugés possibles[16]. La découverte du nom de Giovanni Battista Ramusio sur une des toiles, en 1762, conduira alors à attribuer trois d'entre elles au milieu du

11. F. SANSOVINO, *Venezia città nobilissima et singolare*, Venise, 1581, f°123 r°.

12. F. SANSOVINO, G. STRINGA, *Venetia città nobilissima et singolare...*, Venise, 1604, p. 223. En 1663, un successeur de Sansovino, Giustinian Martinioni, ne transcrit même pas, à propos de la Sala dello Scudo, les adjonctions faites à Sansovino par Stringa. F. SANSOVINO, G. MARTINIONI, *Venetia città nobilissima et singolare descritta in XIIII libri da M. Francesco Sansovino... con aggiunta di di tutte le cose notabili della stessa città, fatte e occorse dall'anno 1580 fino al presente 1663 da D. Giustiniano Martinioni*, Venise, 1663, p. 361.

13. P. MOROSINI, *Historia della città, e Republica di Venetia*, Venise, Paolo Baglioni, 1637, p. 233 : « dicesi che in suo tempo [à l'époque du doge Francesco Dandolo, régnant 1328-1339] fussero fatte le nobilissime carte di cosmografia, che tuttavia sono, e si vedono, se bene forse doppo rinovate, e risarcite, nella sala Ducale ».

14. Les cartes montrent « la vasta estensione dell'antico commercio maritimo, e terrestre dei felici sudditi di questa Augusta Repubblica per tutta la terra nota, e che particolarmente anche rappresentassero i rimoti paesi, ne quali prima d'ogni altra nazione d'Europa era loro succeduto di penetrare » ; elles sont « dirizzate e costruite sulle memorie del celebre Patrizio Veneziano Marco Polo, e regolata la Geografia a norma delle di lui scoperte e osservazioni » (*Memoria per VV.EE.*, *op. cit.*). À Venise, le véritable héros de la découverte avait toujours été Marco Polo, et jamais Cristophe Colomb. Voir *Di messer Giovambattista Ramusio prefazione sopra il principio del libro del magnifico messer Marco Polo. All'eccellente messer Ieronimo Fracastoro* dans G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, t. 3, M. MILANESI éd., Turin, 1980, p. 3.

15. I Riformatori dello studio di Padova al Serenissimo Principe, 10 gennaio 1761, Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra filza 2338.

16. *Memoria per VV.EE., op. cit.*

XIVe et une au XVIe siècle[17]. Pour des raisons paléographiques, certains pensent que la carte de l'Asie remontait au XIIIe siècle et supposent qu'il s'agissait peut-être d'une carte de la maison Polo, passée à la République en 1417, à l'extinction de la famille, comme l'avait écrit Ramusio[18].

La carte qui montre l'Asie et l'Amérique septentrionale, que nous savons être l'œuvre de Giacomo Gastaldi (1553), soulève le plus de questions. Orientée « à l'envers », le Sud en haut, elle ressemble à la carte de Fra Mauro ; elle est donc considérée comme très ancienne. Les opinions varient sur le continent ajouté. En 1762, Girolamo Zanetti pense qu'il s'agit d'un ajout (il est peint à l'huile et non *a tempera* comme l'Asie) qui représente confusément l'Amérique méridionale. Quarante ans plus tard, dans son vaste commentaire au *Périple de la mer Érythrée*, le savant anglais William Vincent, qui l'a vue en reproduction et pense qu'elle est antérieure à la découverte de l'Amérique, prend au contraire l'Amérique du Nord pour l'Espagne et voit dans la faible distance entre la Chine et l'extrémité occidentale de l'Europe l'un des fondements de l'entreprise de Colomb[19]. Jacopo Morelli, savant bibliothécaire de la Marciana, tout en invitant les érudits à ne pas tenir compte d'une carte si mal refaite qu'elle avait été orientée à l'envers, n'aura rien à reprendre dans cette identification de la Nouvelle Espagne avec l'Espagne[20].

Grisellini, qui s'était proposé pour leur restauration, voit dans ces cartes une preuve de la suprématie vénitienne dans la cartographie – qu'il appelait *geografia rappresentativa* – à une époque où le reste de l'Europe

17. La carte attribuée à Ramusio est celle de la Méditerranée, de la Turquie à l'Espagne. F. GRISELLINI, *Succinta Descrittione*, *op. cit.* ; sur la découverte du nom de Ramusio, voir aussi la lettre d'Antonio Maria Zanetti (bibliothécaire à la Marciana, chargé du contrôle du travail de Grisellini) aux Riformatori dello Studio di Padova, Archivio di Stato di Venezia, Riformatori allo Studio di Padova, filza 29, f° 17-18, 11 giugno 1762.

18. *Dichiarazione d'alcuni luoghi ne' libri di messer Marco Polo, con l'istoria del reubarbaro*, dans G. B. RAMUSIO, *op. cit.*, p. 19-27, *passim*.

19. Les élements évidemment modernes de la carte, dont une copie lui a été donnée par Lord Macartney (probablement en 1795), le laissent un peu perplexe : « The map, as it now appears, is very ill accommodated to M. Polo's travels, and if taken from an older one drawn up for that purpose, full of matter of a later date ». Mais l'identification de l'Espagne est sûre : « ...that we cannot be mistaken in calling it Spain, is self evident : for we have the river [Guadil] Quivir, Corunna, and the Sierra Nevada, or Snowy Mountains of Andalusia, all in their proper places. » (W. VINCENT, *Periplus Maris Erythraei*, Londres, 1805, vol. II, p. 519 et n. 100). Cent ans plus tôt, nul cartographe n'aurait manqué d'identifier le Quivir de la carte avec la Quivira de Coronado et de Ramusio. Vincent témoigne qu'à la fin du XVIIIe siècle la carte de l'Asie était connue comme étant celle des voyages de Marco Polo (*ibid.*, vol. II, p. 223).

20. Voir J. MORELLI, *Lettera rarissima di Cristoforo Colombo riprodotta e illustrata dal cavaliere abate Morelli Bibliotecario Regio in Venezia*, Bassano, 1810, p. 51 *sq.*, n. 8. Morelli donne des informations erronées, fruit de son manque de connaissance des cartes anciennes. Son mépris pour le travail de Grisellini s'explique seulement par une totale incompréhension du projet de rénovation de la Sala dello Scudo.

l'ignorait complètement[21]. Quelles que soient les hypothèses sur leur auteur et leur raison d'être, les quatre toiles sont universellement interprétées avant tout comme une célébration de la gloire du patriciat marchand vénitien et de sa contribution à la connaissance du monde. De nouvelles légendes sont donc placées sur les cartes refaites, afin de mieux mettre en valeur la signification de la rénovation. On y trouve la liste minutieuse des « voyageurs » vénitiens dans les différentes parties du monde, totalement absents des cartes originales. S'y ajoutent trois nouvelles cartes où de longues légendes racontent la geste des Cabot, des Zeno et de Querini, d'Alvise da Mosto et de l'anonyme *comito* vénitien[22]. Pour dessiner ces cartes nouvelles, on utilise une base cartographique moderne, le document historique et le récit étant ainsi soigneusement séparés[23].

Il existe deux versions des nouvelles légendes ajoutées aux cartes. Une première, qui ne fut pas retenue, met en avant l'aspect commercial des activités vénitiennes[24]. Dans la version définitive, aujourd'hui visible sur les murs de la Sala dello Scudo, les entreprises – « negociationes » – dont les cartes sont le « theatrum » sont bien mentionnées ; mais elles ont un caractère moins

21. « Che mentre in quel secolo [XIIIe? XIVe? XVe ?] il resto dell'Europa tutta trovavasi nella maggior ignoranza della Geografia rappresentativa, ella nulladimeno era da' Veneziani posseduta e sommamente coltivata, ed era anzi per esatte osservazioni replicatamente fatte su le tavole della sala dello Scudo, e sul nominato Planisferio, pienamente è avvenuto di rilevare, che i Veneziani eran già anche molto innanzi pervenuti a correggere con la scorta di personali ispezioni, a cui loro ne apprestavano motivo i viaggi, che di continuo intraprendevano per mare e per terra, gli errori palmari delle Tavole Tolemaiche rimodernate dal famoso Holucit [Hakluyt ?] rispetto alla posizione de luoghi e alla loro longitudine e latitudine, nonché i sbagli che incontravano negli antichi itinerarij degli Arabi, ed in altri vecchi monumenti di questo genere. » (*Memoria per VV.EE. op. cit.*). Peu après, en écrivant aux Riformatori dello studio di Padova, Grisellini les appelle « quattro cospicui monumenti del Genio, e dell'Industria della Nazione, ed istituiti ad eternare la memoria di quegl'illustri Patrizi, che per i loro perigliosi viaggi in in rimote ed incognite Regioni portarno il nome di primi scopritori, e di promotori della Scienza geografica » (Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra filza 2338, Decreto dei Pregadi 14 mai 1761).

22. La carte des découvertes des Caboto, des Zeno et de Querini a été coupée et a servi à couvrir une série d'espaces mineurs dans les coins de la pièce.

23. « la proposizione da taluno avanzata di rifare queste mappe coll'ajuto di Carte nuove, con quelle dell'Atlante del Mercatore, o del Mustero, non ha coerenza colla massima di preservare nella loro purità i nobili antichi documenti destinati dalla Sapienza del Principe a decorare la sua Reggia. In questo caso sarebbe meglio sostituirvi quadri storiati » (*Memoria per VV.EE.*, *op. cit.* p. 99).

24. G. ZANETTI, *Descrizione delle antiche Tavole geografiche collocate già nella Sala detta dello Scudo del Ducal Palagio di Venezia e rinnovate per decreto dell'Ecc.mo Senato nel presente Anno MDCCLXII. alla quale sono aggiunte moltissime memorie intorno alle Vite e Fatti de' principali e più celebri Viaggiatori Veneziani* (ms.), publiée par G. L. BERTOLINI, « Relazione sul restauro delle Carte geografiche del Palazzo Ducale di Venezia (1762) di Girolamo Zanetti », *Bollettino della Società Geografica Italiana*, 52, 1925, p. 309-340, p. 333 *sq.*

spécifique et paraissent renvoyer à des actions diplomatiques et des actes d'État plutôt qu'au commerce [25].

Ce qui importe à la Seigneurie, en 1761-1762, c'est évidemment le témoignage de la suprématie vénitienne : les cartes sont rénovées « en honneur du "Patrice sujet" Marco Polo »[26]. Il en avait été de même dans les siècles antérieurs. Mais à une époque indéterminée, un aspect de ce qui avait été demandé à l'auteur des cartes de l'Afrique et de l'Asie, Giacomo Gastaldi, était passé au second plan jusqu'à ne plus être repérable au XVIIIe siècle : l'enregistrement sur les murs du palais de ce que l'on savait de nouveau sur le monde, garanti par le nom du prince[27]. La République avait ainsi transmis ces connaissances à ses sujets. Elle avait souligné le rôle éminent de Venise dans un monde élargi et sa capacité à mieux représenter à n'importe quelle échelle n'importe quel territoire, dont « à notre époque on a une meilleure connaissance que ne l'eurent les Anciens », comme on lit dans le contrat de commission de Gastaldi pour l'Afrique (1549), rédigé – peut-être – par Ramusio [28].

Au milieu du XVIIIe siècle, l'un des Nouveaux Mondes d'autrefois (l'Afrique) a disparu, et la représentation du monde selon les Modernes est devenue, on ne sait quand exactement, le « theatrum » de la « negotiatio » vénitienne, comme en témoigne la légende originelle de la carte de l'Asie occidentale et centrale. Dans la réfection de 1761-1762, ce « theatrum » est transformé à son tour dans le sens du *Hall of Fame*, du Temple de la Rénommée du patriciat vénitien voyageur. Ce ne sont plus l'éventuelle découverte et les connaissances qui en découlent qui jouent le rôle essentiel, mais la patrie qui les a réalisées. Nées pour que gouvernants et marchands aient sous les yeux une image claire des terres et des mers, en mesure d'éveiller leurs « politici, o ... militari, e mercantili pensieri », comme seul Girolamo Zanetti paraît l'avoir compris[29],

25. Girolamo Zanetti (frère de Antonio Maria Zanetti, le bibliothécaire de la Marciana) propose pour la carte de la Méditerranée occidentale un texte où l'on fait remarquer que la carte a été rédigée « superadditis ubique locorum Veneti mercatorii magistratus, indicatisque portubus, stationibus appulsibus ceterisque omnibus ad negotiationem praecipue facientibus » ; mais la version définitive se borne à la présenter comme un « Theatrum Venetae negotiationis per Mediterraneum exhibentem ». Dans ces inscriptions apparaissent des faits et des personnages postérieurs à l'époque présumée de leur réalisation, ce qui troubla un peu William Vincent.

26. Archivio di Stato di Venezia, Senato Terra, filza 2338, Decreto dei Pregadi, 14 mai 1761.

27. « Et laudamo molto che sia messo nel detto quadro dell'Africa questo mondo et paesi nuovamente ritrovati, acciò che non solamente da Spagnoli, ma anco da nostri siano riconosciuti. » Michele Marchiò, Marco Antonio da Mula, Bernardo Navagero ai Dieci, 20 janvier 1549 more veneto. Venezia, Archivio di Stato, Consiglio dei Dieci. Parti Comuni, filza 50 (1550 da marzo a luglio) [n° 143 con 2 allegati].

28. Venezia, Archivio di Stato, Consiglio dei Dieci. Comuni registro 19 (1549-1550), c.15v., 6 mai 1549 (G. B. LORENZI, *op. cit.*, n° 571) ; esquisse du marché dans Venezia, Archivio di Stato Consiglio dei Dieci. Parti Comuni. 1549, I semestre, filza 48.

29. G. ZANETTI, *op. cit.*, p. 327.

les cartes sont désormais un monument du glorieux passé vénitien, parmi de nombreux autres peints sur les murs et les plafonds du palais.

Paris 1710

À Venise, entre le milieu du XVIe siècle et le milieu du XVIIIe siècle, les découvertes géographiques ont été pensées comme des « grandes découvertes » dans la mesure où elles ont été attribuées aux Vénitiens, ce qui conduisait à les situer entre le XIIIe et le XVe siècle, chronologie qu'aucun historien non vénitien ne pouvait accepter[30]. En France, à la fin du règne de Louis XIV, donc cinquante ans auparavant, on ne procède pas autrement. Pythéas de Marseille, dont l'expédition de découverte est considérée comme la première, était gaulois ; les Français ont été les premiers à utiliser la boussole, et ils en sont peut-être les inventeurs ; ils ont été aussi les premiers à faire des découvertes océaniques grâce à leurs expéditions aux Canaries et en Guinée au début du XVe siècle. Les réalisations des autres peuples sont considérées comme minimes : « Depuis plus de deux siècles plusieurs princes d'Europe, aïant fait des découvertes dans l'Amérique, y ont envoyé des colonies... » L'auteur de cette phrase, François Le Large, garde du globe terrestre du roi Louis XIV, n'ignore certes pas les découvertes géographiques des autres, même s'il en parle rapidement. Colomb, selon lui, a fait « la plus belle et la plus glorieuse découverte qui ait jamais esté faite, et qui se fera jamais » ; « Magellan fit le premier le tour de la Terre, qui est la plus curieuse et la plus surprenante expedition qui ait jamais esté faite. » Mais après eux, durant deux siècles, les flottes de tous les princes d'Europe ont continué à errer à tâtons à travers l'Océan, usant de cartes remplies d'erreurs sans être capables de les corriger. Il ne vaut donc pas la peine de s'y attarder : « Laissons tous les peuples d'Europe courir les mers sans guide. » Le Large exprime ces jugements dans un commentaire des figures du globe[31]. Ce commentaire est accompagné d'une série d'essais pour l'information du roi et de la famille royale. Dans le plus long, consacré à l'histoire de la géographie jusqu'à son état présent (1713), les découvertes géographiques ne jouent qu'un rôle minime. Relevant du monde de la gloire et de la culture de la curiosité, elles sont dues au hasard et non à l'enquête

30. Cette période est prolongée seulement par le comito Veneziano, Sebastiano Caboto, Gasparo Balbi et Nicolò Mannucci, et par Giovanni Battista Ramusio, dans le rôle du cartographe qui enregistre leurs exploits.

31. François LE LARGE, *Explication des figures qui sont sur le globe terrestre de Marly*, (1713), Paris, BnF, ms. fr. 13366, Explication des figures de la Dédicace, p. 1-126, *passim*. Le globe terrestre, comme son jumeau céleste, avait été fabriqué en 1682-1683 par le Vénitien Vincenzo Coronelli.

scientifique[32]. La véritable histoire de la géographie commence avec les progrès des mathématiques, qui se réalisent en France, en Allemagne, en Italie et dans quelques autres pays à partir de la fin du XVI[e] siècle. C'est alors que les tables astronomiques sont perfectionnées et le calendrier réformé, que Copernic et Tycho Brahé proposent leurs systèmes – même s'il est vrai que le progrès de la géographie, de l'astronomie et de la navigation tient plus à la construction d'instruments qui rendent possibles des observations exactes qu'à l'élaboration de systèmes d'univers. Avec « les grandes lunettes », les Français trouvent dans le ciel de nouvelles planètes permettant de mesurer la longitude ; le roi établit l'Académie royale des sciences et fait construire à grands frais l'Observatoire. Les pages suivantes du traité de Le Large décrivent avec soin leurs « expériences », mettant au premier plan leur but et leur valeur pratique[33]. Dans le champ de la géographie, les vraies « grandes découvertes » ne concernent pas les nouveaux pays trouvés au hasard, mais les calculs de longitude, les nouvelles planètes et étoiles. Elles sont le fait des astronomes qui ont découvert que la voie lactée est formée d'étoiles, et qui font des expériences dans les pays les plus lointains pour comprendre les phénomènes qui trompent les pilotes, tels que la réfraction, la variation magnétique et l'erreur de parallaxe. Avec leurs éphémérides et leurs tables astronomiques, avec la mesure du degré en France, ils rendent plus sûre la navigation des pilotes et rendent possible la construction d'une carte exacte de la France et du monde.

C'est évidemment un exercice de courtisan. Il n'y a pas de prince européen qui ne se soit attribué un rôle dans la découverte de nouveaux mondes grâce à un ancêtre mythique ou un sujet aventureux. Même le duc de Mantoue a un droit sur l'Amérique, car « Christophle Colomb issu des Colombs seigneurs de Cucaro en Monferrat » l'a découverte, comme l'écrit le Piémontais Giorgio Ponza dans un manuel scolaire de géographie et d'histoire en 1684[34].

32. William Vincent aussi, cent ans plus tard, soulignera la difference entre la découverte de Colomb, fondée sur un projet, et celles faites par hasard, comme celle de Cabral. Le mythe du « caractère scientifique » des découvertes de Colomb et de la carte de Toscanelli remonte au XIX[e] siècle. Colomb, presque oublié aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, avait été – grâce surtout à Torquato Tasso – le héros chrétien des découvertes géographiques dans la deuxième partie du XVI[e] siècle. Voir M. MILANESI, « La cartografia del Cinquecento e la nascita della tradizione colombiana », *loc. cit.*

33. Louvois a donné une dure leçon que l'abbé Bignon s'emploie à ne pas faire oublier : on ne paie que les recherches qui ont une utilité pratique.

34. G. PONZA, *La Science de l'homme de qualité, ou l'Idée Generale de la Cosmographie, de la Chronologie, de la Géographie, de la Fable, et de l'Histoire Sacrée, et Prophane. Accompagnée d'un traité de la Souveraneité en general, du Blason, et des autres marques de la vraie Noblesse. Suivie de l'Estat Geographique, Genealogique, Historique et Politique des Souveraneitez, principalement de l'Europe. Et relevée des Cartes Geographiques pour l'Histoire Ancienne, ou lon [sic] marque l'étendue des quattre [sic] Monarchies, et la route des Heros les plus renommez. Ouvrage dressé pour l'usage de M. les Academistes de l'Academie Royale de Savoye, exigée a Turin 1678*, Turin, 1684.

Mais ce n'est pas le seul aspect de ces déclarations. Les découvertes fortuites qui ne sont pas le fruit de l'« expérience » peuvent être « curieuses », c'est-à-dire, selon la signification contemporaine de ce terme, stimulantes, évoquer des problèmes, apporter des informations utiles et susciter des idées ; mais leurs effets peuvent aussi être négatifs et de courte durée. Témoin l'Espagne, d'après Le Large : elle a acquis des possessions immenses dans le Nouveau Monde, mais elle n'a pas su en user à son profit. Philippe II aurait été le plus grand roi de la terre si, au lieu de chercher de l'or, il avait cultivé le sucre et le tabac pour les vendre au reste du monde, comme entend le faire le « plus grand roi de la terre » du nouveau siècle, Louis XIV. La vraie géographie, la géographie utile, ne commence pas avec « les découvertes » mais avec la découverte de la méthode pour calculer la longitude, qui n'est pas due au hasard mais découle de longues « expériences ».

Découvertes géographiques et Géographie

L'idée qui domine dès le XVIIe siècle est que les découvertes géographiques – quelle qu'en soit la chronologie – ne sont qu'une petite partie de l'ensemble de la géographie, et que connaître la terre ne veut pas seulement dire s'y déplacer au hasard, mais plutôt donner un sens à ce qui a été ainsi connu en l'insérant dans un système mathématiquement construit et par conséquent certain.

Dans le monde catholique, le principal tenant de cette idée fut le père Riccioli, maître de Jean-Dominique Cassini. Riccioli a lui-même hérité du système de la science d'Egnazio Danti, qui l'a précédé à l'université de Bologne dans les années 70 du XVIe siècle[35]. Dans l'ouvrage de référence que fut pour plusieurs générations la *Geographia reformata* de Riccioli (1661), les découvertes géographiques occupent une partie du livre III, intitulé *Periegeticus*, sur les douze que compte cette œuvre monumentale[36]. Le livre III traite des dimensions de la terre, des navigations anciennes et modernes, du temps nécessaire à la circumnavigation et enfin de la question des Moluques et de l'antiméridien d'Alexandre VI. Pour Riccioli, évidemment, la seule vraie grande navigation est celle de Magellan. La vaste inscription accompagnée d'un long discours explicatif que lui attribue Coronelli sur le globe de Louis XIV est un écho de cette opinion. Le canon de Riccioli se reflète sur le globe du roi : Coronelli mentionne Colomb en passant, ignore Vespucci et Vasco de Gama et, en général, ne cite les découvreurs que lorsqu'il dispose d'un espace suffisant.

35. E. DANTI, *Le Scienze Matematiche ridotte in tavole*, Bologne, 1577.

36. G. B. RICCIOLI SJ, *Geographiae et Hydrographiae reformatae nuper cognitae et auctae, libri duodecim*, Venise, 1671[2] (1re éd. Bologna 1661).

Pourtant, les récits de voyage ne manquent pas, et on les lit. Les Hollandais en vendent de grands volumes illustrés dans toutes les parties de l'Europe. Mais même le Hollandais Varenius qui, grâce à Newton, devint pour la postérité le plus important géographe réformateur du siècle, est convaincu de la suprématie des mathématiques pour la description de la terre. Selon lui, les cartes dessinées en Hollande à l'usage des marins et fondées sur leurs observations dérivent des travaux des mathématiciens. Cartographie, calcul, perspective, mécanique statique, musique, fortification, géodésie, toutes ces disciplines se fondent sur des règles construites par les mathématiciens au moyen de démonstrations arithmétiques, et deviennent ainsi grâce à eux d'un usage facile et courant. La géographie, même si elle ne s'occupe que de la terre, ne constitue pas moins que l'astronomie une partie propre de la mathématique[37]. Onze ans plus tard, Riccioli propose sa définition : la géographie est la science mathématique de la masse terraquée dans l'univers, sous le rapport de sa quantité et de sa mesure, aussi bien en elle-même que d'après les propriétés qu'elle reçoit de sa position relativement au ciel[38].

Même chez ceux qui ont une conception moins portée vers les mathématiques, davantage orientée vers le discours écrit et sa traduction cartographique plutôt que vers l'observation des phénomènes célestes et le calcul des positions, la géographie est placée plus haut que les découvertes géographiques. Pour Guillaume, fils de Nicolas Sanson, qui fut le premier des Premiers géographes du Roi, la géographie se sert de l'astronomie mais doit en être séparée. Pour les membres de l'Académie des sciences, la seule vraie géographie est la géographie astronomique, dont toutes les autres dépendent, y compris les vraies découvertes. Pour Guillaume Sanson, la géographie est restée ensevelie jusqu'à la fin du XVI[e] siècle – donc durant toute l'époque des découvertes. C'est après, selon lui, « qu'Ortelius a commencé à en faire revivre la curiosité. Que Mercator a commencé à luy donner une suite & la reduire en corps. Que Cluverius a eu dessein d'en donner une Methode. Et que mon Père est le premier qui l'ayt mise par ordre, & l'ayt rendue si facile & si aisée par sa belle methode réduite en tables, & par la nette distinction des Estats observée

37. La géographie « non minus peculiarem Partem Mathesis constituit, quam Astronomia ». B. VARENIUS, *Geographia Generalis. In qua affectiones generales Telluris explicantur*, Amsterdam, 1650, p. 4 *sq*.

38. « Geographia simplex est scientia mathematica de Terraquea mole in Universum, quatenus quanta est, ac mensurabilis tum secundum se, tum quoad proprietates, quas ex positione ad Coelum relata nanciscitur. » G. B. RICCIOLI SJ, *op. cit.*, Praefatio ad lectorem de geographie notione, ortu, progressu, et reformationis necessitate, Auctorisque intentione, f° 3v. En géneral, la *Geographia* n'est pas *simplex*, mais mêlée à la Mathématique, à l'Histoire naturelle ou civile, ou à la Cosmographie : dans ce cas elle est *mixta*. Varenius en a donné une définition plus large, comprenant la partie descriptive, mais non contradictoire : « Geographia dicitur scientia Mathematica mixta, quae Telluris, partiumque illius affectiones a quantitate dependentes, nempe figuram, locum, magnitudinem, motum, caelestes apparentias, atque aliis [1664 alias] proprietates affines docet. » (B. VARENIUS, *op. cit.*, f° 1r°.)

dans ses cartes ; qu'elle est presentement de la portée de tout le Monde, puis qu'avec cette Methode il ne faut que des yeux et des cartes[39]. »

Certains contemporains trouvent beaucoup à redire sur les cartes des Sanson. Le principe établi par Cluverius au début du siècle n'y est pas respecté. Dans l'*Italia antiqua*, premier grand travail systématique de ce que l'on peut appeler la géographie historique, Cluverius supprime comme *fabulae* toutes les interprétations et les notices dont il n'a pu trouver les preuves[40]. En 1682, l'abbé Michel Antoine Baudrand énumère, dans son chapitre sur les « Villes, régions et autres parties fictives, qui n'existent pas, ou qui n'ont jamais existé, quoique elles soient souvent notées sur de nombreuses cartes géographiques », une série de lieux qui apparaissent sur les cartes des Sanson (que Baudrand, toutefois, ne nomme pas) : ce sont les *fabulae* qu'ils auraient dû éliminer[41].

Riccioli avait déjà attribué non seulement aux *veteres*, les Anciens, mais aussi à ceux qu'il appelle les *semiveteres*, c'est-à-dire aux cartographes du XVIe siècle, toute une série d'erreurs : les îles qu'ils avaient découvertes et qu'ils prenaient pour des continents (« insulae repertae que continentes putabantur »), comme la Californie qui est, d'après lui, une île énorme ; la « contractio, aut dilatatio terrarum », en particulier de l'Amérique du Nord, et le prétendu détroit d'Anian[42] ; les longitudes fausses sur les cartes marines et dans des textes, tels que celui de Herrera sur les dimensions des océans ; les îles mal situées, comme les Salomon ; et partout des latitudes et des longitudes fausses, des lieux différents portant le même nom[43]. C'est tout cela que l'abbé Baudrand se propose de corriger dans son livre. Ces erreurs se trouvent répétées sur les cartes des Sanson et de leurs imitateurs. Cassini, élève de Riccioli, comme Baudrand, élève de Philippe Briet, cherchent à corriger ces erreurs, contre l'avis de ceux de leurs contemporains qui se fient aux *semiveteres* du XVIe siècle.

De plus, les Sanson déduisent les longitudes des distances estimées sur terre et sur mer par les voyageurs ou les découvreurs, comme l'avaient fait les cartographes du siècle précédent. Ils nient ainsi la validité de la méthode de calcul par l'observation de l'occultation des lunes de Jupiter dont Cassini était

39. G. SANSON D'ABBEVILLE, *Introduction à la Géographie. Première partie. où sont 1. Indiquées les Sciences dont la Geographie emprunte plusieurs principes. 2. La description des differentes manières dont cette science est representée. 3. Explication des termes de toutes les parties de la Geographie. Une instruction de l'usage des cartes*, Paris, 1681.

40. PH. CLUVERIUS, *Italia Antiqua. Opus post omnium curas elaboratissimum ; tabulis geographicis aere expressis illustratum. Eiusdem Sicilia Sardinia et Corsica cum Indice locupletissimo*, Leyde, 1624.

41. « Urbes regiones et aliae partes fictitiae, seu quae nec sunt, nec unquam extiterunt. Quamquam saepe notentur in plurimis tabulis geographicis ». M. A. BAUDRAND, *Geographia ordine litterarum disposita*, Paris, t. I. 1682, t. II, 1681, p. 442-443.

42. Le détroit d'Anian séparant l'Asie de l'Amérique au nord du 40° parallèle, inventé par Giacomo Gastaldi vers 1560.

43. G. B. RICCIOLI, *op. cit.*, f° 3 v.

le partisan. Du point de vue vénitien, exprimé avec vigueur par le Père Vitale Terrarossa, professeur à l'Université de Padoue, en 1686, le choix des Sanson est une marque légitime de respect envers le passé, c'est-à-dire envers les cartes fondées sur les *Navigazioni* du Vénitien Ramusio (il n'était pas encore question de Gastaldi)[44]. Mais en France, pour le parti de l'Académie, la méthode des Sanson résulte d'une confiance mal placée dans les estimations des marins et dans les récits des voyageurs[45]. La critique érudite de Baudrand implique de ne se fier qu'à Cassini et à son système de calcul de la longitude, aux récits des voyageurs savants et des hommes de science en mission d'observation du ciel avec leurs instruments. C'est nier la valeur probante des récits de voyages qui avaient conduit aux grandes découvertes, et sur lesquels s'étaient fondés Giacomo Gastaldi et ses épigones, comme Ortelius et Mercator. En rejetant la valeur de toute carte construite sur des informations écrites au profit de celles construites sur l'expérience et le calcul astronomique, Baudrand réfute la valeur des grandes découvertes sur laquelle Ramusio s'était appuyé pour affirmer la supériorité géographique des Modernes ; il nie ainsi les fondements mêmes de la géographie moderne. Implicitement, il ignore ou anéantit les efforts accomplis par les cartographes du siècle précédent pour arriver à rationaliser des données recueillies au hasard. Une telle attitude paraît aujourd'hui à l'historien injuste et privée de sens. Cela tient à ce que, malgré les puissants appuis dont ils jouissent à la Cour, Baudrand et les académiciens mènent une guerre contre le passé en géographie, qu'ils veulent libérer, une guerre pour la défense de la vérité. Il revient au Père Terrarossa de rappeler à Baudrand, avec malveillance et bon sens, que ses vérités, comme celles de Riccioli, risquent à leur tour de devenir des erreurs pour la postérité[46]. C'est ce qui arriva à la Californie insulaire...

44. VITALE TERRAROSSA, *Riflessioni geografiche circa le terre incognite. distese in ossequio perpetuo alla Nobiltà Veneziana. Nelle quali I. Si pruova, che i Patrizi di Venezia prima d'ogni altro hanno ... discoperte tutte le terre anticamente incognite, anco l'America e la terra Australe. II. Si desidera una esatta e perfetta Concordia della vecchia e nuova geografia, in onore di Signori Veneziani. III. Si difende contra il moderno Braudrand [sic], che niuno infra i racconti geografici, dagli stessi Gentilhuomini dell'Adria pubblicati, è stato finto, o favoloso*, Padoue, 1686. L'œuvre est dédiée aux Riformatori dello Studio di Padova.

45. PH. DE LA HIRE, « Remarque de M. de la Hire sur le sentiment de M.Vossius touchant les longitudes », dans P. Goüye S.J., éd., *Observations physiques et mathematiques pour servir à l'histoire naturelle, et à la perfection de l'Astronomie et de la Geographie Envoyées de Siam à l'Academie Royale de Sciences à Paris, par les Peres Jesuites François qui vont à la Chine en qualité de Mathematiciens du Roi : avec les reflections de Messieurs de l'Academie et quelques notes*, Paris, 1688, p. 225-231 ; ACADÉMIE ROYALE DE FRANCE, *Recueil d'observations faites en plusieurs voyages par ordre de sa Majesté pour perfectionner l'astronomie et la géographie. Avec divers traitez astronomiques par messieurs de l'académie Royale des Sciences*, Paris, 1693. Ces textes sont évidemment les sources de Le Large.

46. « Se il Braudrand [*sic*] rigetta le relazioni dei nobili veneziani geografi ; sarà fatto lo stesso da i posteri di tutto ciò, che di nuovo egli ha descritto » (V. TERRAROSSA, *op. cit.*, ai Lettori).

La « guerre civile » entre les partisans de la géographie des Anciens et ceux de la géographie des Modernes ne les empêche pas de partager l'idée selon laquelle la grande innovation des temps modernes n'a pas été la série de découvertes géographiques qui ont étendu l'œcumène à toute la sphère, mais bien l'invention de la géographie. Pour eux, cette dernière est une création moderne, que l'on ne peut comparer à la géographie des Anciens. Ils partagent tous l'avis de Varenius : la géographie des Anciens est tout à fait défectueuse, imparfaite et pleine de choses fausses[47]. Pour les Sanson, la géographie moderne est née dans la seconde moitié du XVIe siècle ; pour les académiciens elle est encore plus récente ; elle est même *in statu nascendi* grâce à leur propre travail de critique érudite d'un côté, de recherche scientifique de l'autre. Et, comme nous l'avons vu, les premières vraies « grandes découvertes géographiques », ce sont eux-mêmes qui les réalisaient[48].

Marica MILANESI – Università di Pavia, Facoltà di lettere e filosofia, Dipartimento di scienze storiche e geografiche « Carlo M. Cipolla », Piazza del Lino, 2, I-27 100 Pavia.

Le regard de la postérité.
L'âge des découvertes vu au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle

Au XIXe siècle, on a fait un grand usage de l'idée des « grandes découvertes géographiques » comme phénomène circonscrit au « siècle des découvertes », inauguré par Christophe Colomb et Vasco da Gama, universellement accepté comme point de départ d'un nouveau moment de l'histoire du monde. Cet article cherche à démontrer qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, la définition chronologique des « grandes découvertes géographiques » et l'importance qu'on leur attribuait étaient diverses et liées aux stratégies politiques des États. Après le dernier quart du XVIe siècle, les découvertes ne sont plus considérées comme un moteur de grand progrès dans la connaissance, comme c'était le cas dans la première moitié de ce siècle. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, elles étaient considérées comme porteuses d'erreurs et de certitudes erronées dont la géographie devait se libérer par l'exploration systématique et l'usage de l'observation astronomique : c'est ce processus de correction qui était considéré par ses protagonistes comme la vraie époque des grandes découvertes géographiques.

Découvertes – géographie – cartographie – Venise – France

47. « valde manca, imperfecta et falsitatibus plurimis scatens. » B. VARENIUS, *op. cit.*, f° 7 v.

48. Je remercie Mme Alessandra Schiavon de l'Archivio di Stato di Venezia, M. Patrick Gautier Dalché et M. Jean-Marc Mandosio pour leur aide amicale.

The Viewpoint of Posterity. The Age of Discoveries seen through the Seventeenth and Eighteenth Centuries

In the nineteenth century, it was not unusual to consider the idea of the "Great Geographical Discoveries" as a phenomenon confined to the "century of discoveries", pioneered by Christopher Columbus and Vasco da Gama, which was universally accepted as the starting point of a new turn in the history of the world. The aim of this article is to prove that in the seventeenth and eighteenth century the chronological definition of the "Great Geographical Discoveries" and the importance given to those discoveries were varied and depended on the political strategies of governments. After the last quarter of the sixteenth century, discoveries were no longer considered as responsible for significant progress in knowledge, a sharp contrast to what they had represented in the first half of that century. During the second half of the seventeenth century, they were seen as full of mistakes and erroneous certainties of which geography had to free itself by systematic exploration and the use of observational astronomy: it was that corrective process which was considered by its protagonists as the real era of the Great Geographical Discoveries.

Discoveries – geography – cartography – Venice – France

Médiévales 58, printemps 2010, p. 27-42

Jean-Marc MANDOSIO

ANGE POLITIEN ET LES « AUTRES MONDES » : L'ATTITUDE D'UN HUMANISTE FLORENTIN DU XV[e] SIÈCLE FACE AUX EXPLORATIONS PORTUGAISES

L'idée que nous nous faisons de la modernité, c'est-à-dire de notre propre histoire, est encore largement fondée sur la conception scolaire d'un « humanisme » porteur de valeurs et de méthodes progressistes (la Renaissance !), triomphant héroïquement de l'esprit « scolastique », caractérisé par l'étroitesse d'esprit et le conservatisme. Inversement, certains ont voulu voir dans le retour à l'antique prôné par les humanistes une régression qui aurait durablement freiné le progrès scientifique. Dans les deux cas, l'humanisme est conçu de façon simplificatrice comme un front homogène. Et lorsque nous trouvons, chez un même humaniste du xv[e] ou du xvi[e] siècle, des attitudes et des jugements qui nous paraissent contredire l'idée que nous nous faisons de la « mentalité » supposée être la sienne, nous nous empressons de les attribuer à l'héritage médiéval dont l'« homme de la Renaissance » aurait été encore imparfaitement délivré.

L'un des thèmes les plus fertiles en lieux communs de ce genre est l'aventure des Grandes Découvertes, étroitement associée dans notre esprit à l'essor de l'humanisme. Il est intéressant à cet égard de voir comment l'un des humanistes italiens les plus célèbres – le Florentin Ange Politien (Agnolo Ambrogini, 1454-1494) – s'est représenté, à la fin du xv[e] siècle, les marges du monde connu à son époque, et par là même les possibilités ou les limites de l'exploration de nouveaux mondes. À première vue, Politien confirme pleinement l'image d'Épinal d'un humanisme tourné vers l'avenir (ce dont ses lecteurs lui font volontiers gloire), par opposition à la vision rétrograde d'un monde clos. Un examen plus attentif, fondé sur l'analyse du contexte historique et des sources, montrera que la réalité est plus nuancée, pour peu que l'on veuille bien se défaire des idées préconçues ; la tâche est d'autant plus

nécessaire que la lettre de Politien a donné lieu à une dérive interprétative aboutissant à de graves contresens[1].

1. La lettre d'Ange Politien à Jean II, roi du Portugal

Dans son livre *Les Transformations de l'Homme*, l'essayiste américain Lewis Mumford (1895-1990) fait un vibrant éloge de Politien[2]. Celui-ci aurait eu le mérite, comme d'autres « contemporains de Christophe Colomb », d'avoir « tout de suite vu dans la découverte du Nouveau Monde un événement de la plus haute importance », allant bien au-delà d'un simple « fait géographique » : l'inauguration symbolique d'« un nouveau territoire de l'esprit, un nouveau domaine de l'activité humaine », que Mumford appelle « la culture du Nouveau Monde » par opposition à celle du « Vieux Monde » médiéval[3]. Un tel éloge a de quoi surprendre, puisque le grand lettré florentin est mort le 28 septembre 1494, trop tôt pour avoir eu connaissance de « la découverte du Nouveau Monde[4] ». L'erreur de Mumford est le fruit d'un malentendu au sujet de la fameuse lettre que Politien adressa en 1489 ou 1490 au roi du Portugal Jean II (1455-1495) – avant même, donc, que Colomb n'entreprenne son premier voyage[5]. Il est certain que Mumford n'a pas lu la

1. On trouvera dans mon article « Gli "altri mondi" visti da Angelo Poliziano : la lettera a Giovanni II, re del Portogallo (contesto, fonti e storia delle interpretazioni) », à paraître dans la revue *Geographia antiqua*, les textes originaux dont ne sont ici données, pour des raisons de place, que les traductions.

2. L. MUMFORD, *Les Transformations de l'Homme* [*The Transformations of Man*, 1956], trad. B. PECHEUR, Paris, 2008, chap. VI (« L'homme du Nouveau Monde »), p. 125. Ce livre avait déjà été traduit une première fois en français par A. VILLELAUR, Paris, 1974.

3. Pour une critique de cette idée des deux « modèles » ou des deux « mondes », voir J.-M. MANDOSIO, *D'or et de sable : interventions éparses sur la critique sociale et l'interprétation de l'histoire, agrémentées d'observations sur l'art de lire et sur d'autres matières, tant curieuses qu'utiles*, Paris, 2008, chap. III (« *La Mesure de la Réalité*, ou la Grande Transformation racontée aux *golden boys* »).

4. Colomb atteignit le 12 octobre 1492 ce que nous appelons aujourd'hui les Antilles et qu'il croyait être l'archipel du Japon. Il revint en Europe le 3 mars 1493 et repartit le 24 septembre de la même année, pour ne revenir de ce second voyage qu'au printemps 1496. Le premier à avoir affirmé que les îles et le continent rencontrés outre-Atlantique n'appartenaient pas à l'Asie mais à un « Nouveau Monde » inconnu des Anciens fut le Florentin Amerigo Vespucci dans sa lettre intitulée *Mundus novus*, publiée en 1503-1504, et le nom d'« Amérique » fut donné en son honneur à l'ensemble de ces terres nouvelles, trois ans plus tard, par le cosmographe allemand Martin Waldseemüller dans son *Universalis cosmographia secundum Ptholomæi traditionem et Americi Vespucci aliorumque lustraciones* et dans sa *Cosmographiæ introductio* (Saint-Dié, 1507). Du vivant d'Ange Politien, par conséquent, ce « Nouveau Monde » n'existait pas, même si la nouvelle du succès de l'expédition de Colomb était déjà connue au moment de sa mort.

5. Cette lettre, maintes fois reproduite, figure dans les *Epistolarum libri XII* (X, 1), publiés à titre posthume dans les œuvres complètes de Politien (*Omnia opera Angeli Politiani et alia quædam lectu digna*, Venise, 1498, non paginées ; toutes les éditions ultérieures en dépendent).

lettre et n'a fait que s'appuyer sur des interprétations antérieures, qui seront examinées à la fin du présent article ; l'important est de comprendre comment de telles interprétations ont pu voir le jour.

Lorsque Politien écrit à Jean II, les relations entre le royaume du Portugal et la cité de Florence sont déjà anciennes et solides, tant sur le plan financier – à travers la banque des Médicis – que sur le plan culturel. Il est de bon ton pour les grandes familles portugaises d'envoyer leurs fils s'initier aux *litteræ humaniores* à l'université de Florence, en particulier auprès de Politien, qui y enseigne avec un très grand succès les méthodes de la nouvelle philologie[6]. Déjà considéré depuis sa jeunesse comme l'un des meilleurs poètes de son temps, tant en latin et en grec qu'en langue vulgaire, Politien est aussi réputé pour son immense érudition. Parmi ses élèves portugais figurent notamment les trois fils du grand chancelier du Portugal, João Teixeira[7].

Dans un discours prononcé en mars 1489, ce dernier exhortait son roi à faire mettre par écrit la geste lusitanienne[8]. Constatant à son tour que les admirables exploits des Portugais en général, et de Jean II en particulier, n'ont pas encore été célébrés dans une œuvre littéraire digne de ce nom, et que par conséquent ils risquent de sombrer dans l'oubli pour les siècles à venir, Politien se déclare disposé à composer lui-même cette œuvre, en grec ou en latin, mais il faut pour cela que le roi lui fournisse la documentation nécessaire. La réponse du roi est enthousiaste : il s'engage à faire traduire du portugais en toscan ou

Sur les vicissitudes de cette entreprise, voir l'introduction de S. BUTLER à son édition critique de la correspondance, dont seul le premier volume est paru : ANGELO POLIZIANO, *Letters*, t. I : *Books I-IV*, Cambridge (Massachusetts), 2006. La lettre à Jean II n'est datée ni dans sa version imprimée ni dans les deux manuscrits, non autographes, qui la contiennent : Florence, Biblioteca Medicea Laurenziana, ms. Plut. XC sup. 37, f° 50 v°-54 v° ; Rome, Biblioteca Apostolica Vaticana, ms. Capp. 235, f° 33 r°-34 r° (voir I. MAÏER, *Les Manuscrits d'Ange Politien : catalogue descriptif*, Genève, 1965, p. 92 et 266). Le premier, écrit de la main d'un élève de Politien, reporte fidèlement le texte intégral de la lettre, tandis qu'elle s'interrompt au bout de quelques lignes dans le second, copié au XVIe siècle ; ainsi s'explique pourquoi « l'explicit de cette lettre diffère totalement du texte imprimé », comme s'en étonne Ida Maïer (*ibid.*, p. 266). Étant donné que la réponse du roi (*Epistolarum libri XII*, X, 2) est datée du 23 octobre 1491, nous pouvons raisonnablement supposer – en tenant compte des délais d'acheminement et du temps mis à répondre – que la lettre de Politien a été écrite un ou deux ans plus tôt.

6. Sur le parcours intellectuel de Politien, voir V. BRANCA, *Poliziano e l'umanesimo della parola*, Turin, 1983. Sur ses activités universitaires, voir J.-M. MANDOSIO, « Un enseignement novateur : les cours d'Ange Politien à l'université de Florence (1480-1494) », *Histoire de l'éducation*, n° 120, oct.-déc. 2008, p. 33-54.

7. La correspondance de Politien contient une lettre adressée en août 1489 à Teixeira au sujet de l'éducation de ses fils (*Epistolarum libri XII*, X, 3).

8. *Oraçam que teve Joam Teyxeira chancarel mòr destes reynos em tempo del rey dom Joamo segundo ..., no mes de março, anno ... 1489*, Coïmbre, 1562. Le texte original de ce discours, initialement rédigé en portugais, est perdu ; le texte imprimé est une retraduction de la version latine faite au début du XVIe siècle par l'un des fils du chancelier, Luís Teixeira (*Oratio habita insigni viro Joanne Teixeira ...*, Coïmbre, 1562).

en latin les chroniques de son règne, à partir desquelles le poète pourra élaborer son futur chef-d'œuvre[9]. C'est un projet de longue haleine, qui n'aura pas de suite en raison de la mort des deux protagonistes à quelques mois d'intervalle, en 1494 et 1495, avant même que Politien ait pu recevoir la documentation promise[10]. Néanmoins, les indications sommaires contenues dans sa lettre sont suffisamment précises pour que nous puissions nous faire une idée des deux grands thèmes qu'il comptait développer et de la signification qu'il leur attribuait.

Le premier est la conquête du Maroc, à laquelle Jean II, encore adolescent, prit une part active au côté de son père Alphonse V (1432-1481). Politien y voit la première étape d'une rechristianisation de toute l'Afrique antique[11], « troisième partie du monde » avec l'Europe et l'Asie, « déjà en grande partie délivrée des chaînes de la barbarie, et chaque jour davantage transportée du désir d'une pleine liberté ». Le roi du Portugal est célébré en tant que prince très chrétien, champion de la croisade contre les musulmans ; ce n'est pas cet aspect de la lettre, on s'en doute, qui a excité l'imagination des lecteurs modernes.

Le second thème abordé par Politien est l'exploration de l'Atlantique, courageusement entreprise par les Portugais qui ont su braver, « au mépris des colonnes d'Hercule », « les flots de l'océan bouillonnant ». Il présente hyperboliquement Jean II comme le « dompteur de ce vaste océan révolté, dont les premiers mouvements ont effrayé jusqu'à Hercule, le dompteur du monde ». Bien sûr, et Politien le sait fort bien, les Portugais n'avaient pas été les premiers à franchir le détroit de Gibraltar : les Canaries étaient déjà connues dans l'Antiquité sous le nom d'« îles Fortunées » et, dès la première moitié du XIVe siècle, des marins génois et espagnols avaient découvert Madère et les Açores. Mais ce sont effectivement les Portugais qui entreprirent de façon méthodique, sous l'impulsion d'Henri le Navigateur (1394-1460) puis de Jean II, la colonisation des îles océaniques et la reconnaissance des côtes africaines, découvrant au passage les îles du cap Vert en 1444. En février 1488, le cap des Tempêtes avait été franchi par Bartolomeu Dias, ouvrant aux Portugais une voie maritime vers l'Asie (d'où le nouveau nom – cap de Bonne-Espérance – que Jean II lui donna en 1490)[12]. L'Inde sera finalement atteinte en 1498 par Vasco de Gama.

9. *Epistolarum libri XII*, X, 2.

10. Il faudra attendre encore quatre-vingts ans pour que l'épopée dont ils avaient rêvé voie le jour : ce seront les *Lusiades* (1572) de Luís de Camões.

11. Qui comprenait l'Afrique proprement dite (correspondant à l'actuel Maghreb), la Libye et l'Égypte.

12. C'est précisément parce que le succès de cette entreprise, lancée depuis des décennies, paraissait désormais à portée de main que Jean II décida de ne pas soutenir le projet de Colomb, beaucoup plus incertain, consistant à tenter d'atteindre l'Asie par l'ouest en traversant l'Atlantique.

Ce qui intéresse le plus Politien est que les explorations portugaises ont révélé aux Européens « des réalités à peine croyables », en particulier « cette Barbarie elle-même » – l'Afrique subsaharienne – « qui ne nous était connue auparavant que par de vagues rumeurs, terre extravagante, immense, vierge, sans mœurs, sans lois, sans religion, où l'on vit à la façon des fauves ». Le roi du Portugal est supérieur à Alexandre le Grand, puisque l'empire de ce dernier ne dépassait pas les bornes du monde connu, alors que l'empire portugais déploie des horizons nouveaux. Dans une grande envolée oratoire (qui est tout ce que les interprètes modernes ont voulu retenir de sa lettre), Politien déclare à Jean II :

> Tu es le dépositaire et le portier d'un autre monde, tenant comme dans ton poing tant de golfes, tant de promontoires, tant de rivages, tant d'îles, tant de ports, tant de places fortes, tant de cités maritimes, et étendant pour ainsi dire la main sur de très nombreux peuples jusqu'auxquels auparavant les ailes favorables de la renommée n'avaient pas, même faiblement, volé. [...] Et vraiment, qu'as-tu fait d'autre, je le demande, ô notre roi, que de nous découvrir d'autres terres, une autre mer, d'autres mondes et enfin d'autres astres[13] ? Ou plutôt : tu les as fait sortir des ténèbres éternelles, et je dirais presque du chaos primitif, pour les ramener au grand jour.

C'est à cause de cette évocation des « autres mondes » et de leurs habitants, dont l'existence même était insoupçonnée, que Politien a fini par devenir bien malgré lui le chantre de « la découverte du Nouveau Monde »[14], alors que la terre « immense et vierge » qu'il décrit n'était pas l'Amérique mais l'Afrique. Il est vrai que sa lettre peut être lue comme étant non seulement un bilan des conquêtes déjà effectuées, mais aussi une anticipation des futures découvertes que ne manquera pas d'apporter l'exploration des « flots de l'océan bouillonnant » : une fois les anciennes limites du monde franchies, qui peut dire quelles autres « réalités à peine croyables » les Européens découvriront encore ? L'ouverture vers l'avenir est incontestablement présente chez Politien. Toutefois, même en laissant de côté le contresens concernant l'Amérique, la lettre à Jean II n'exprime pas (comme le prétend la tradition interprétative dont Mumford s'est inspiré) la conviction qu'« un nouveau territoire de l'esprit » et « un nouveau domaine de l'activité humaine » sont sur le point d'éclore, mais des vues beaucoup plus traditionnelles.

13. Allusion aux constellations de l'hémisphère sud.

14. Voire de « la pluralité des mondes », selon l'interprétation de W. G. L. Randles (« Le nouveau monde, l'autre monde et la pluralité des mondes », dans *Actas do Congresso internacional de historia dos descobrimentos*, t. IV, Lisbonne, 1961, p. 347-382 ; rééd. en fac-similé dans W. G. L. Randles, *Geography, Cartography and Nautical Science in the Renaissance*, Aldershot, 2000, texte n° 20, p. 17).

La découverte de terres et de peuples nouveaux est pour Politien un événement d'une extrême importance, car elle a de grandes conséquences sur le plan théologique. De même que les rois portugais, reprenant le flambeau des croisades, ramènent au christianisme les populations musulmanes du nord de l'Afrique, la colonisation des îles océaniques et du continent africain civilise les sauvages et les christianise, les réintégrant dans la communauté humaine dont ils étaient exclus : la Barbarie est « désormais revenue à l'humanité, à la vie, à la douceur et à la culture, revenue à la piété ». Ainsi, écrit Politien, « le monde retrouve son unité alors qu'il était divisé ». En consacrant d'énormes efforts aux voyages d'exploration, Jean II agit en vrai souverain chrétien, soucieux de répandre la religion catholique dans le monde entier. Ce n'est donc pas un hasard si la formule employée par Politien – « qu'as-tu fait d'autre, ô notre roi, que de nous découvrir d'autres terres, une autre mer, d'autres mondes et enfin d'autres astres » – fait écho à la prophétie biblique : « Nous attendons [...] des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habite[15] ». Les conquêtes réalisées par les Portugais au nom du Christ rapprochent l'humanité du moment où toute la terre sera devenue chrétienne ; elles s'inscrivent par conséquent dans l'histoire du salut, faisant coïncider l'image mystique des cieux et de la terre transfigurés (rendus « nouveaux ») par la Révélation avec l'unification effective de tout le globe terrestre sous la bannière des souverains chrétiens. L'avenir imaginé par Politien est l'accomplissement du message évangélique à travers l'institution d'un empire chrétien universel, auquel les peuples qui vivent « à la façon des fauves » devront se conformer de gré ou de force. C'est exactement l'idéologie qui animera les colonisateurs européens au siècle suivant ; mais Politien, comme nous le verrons bientôt, est loin d'en être l'inventeur.

Outre cette dimension religieuse – qui est fondamentale, puisque c'est elle qui assure l'unité thématique de l'ouvrage que Politien projetait d'écrire –, les explorations portugaises comportent trois aspects qui, sans être d'égale importance, sont loin d'être anecdotiques pour notre auteur. Tout d'abord, le développement du commerce occasionné par les conquêtes : les comptoirs installés sur les rives du continent africain, en effet, rapportent « des gains considérables » grâce aux nombreuses « denrées importées » en Europe. Politien n'évoque pas la perspective de l'imminent accès aux richesses de l'Asie, devenu une quasi-certitude après l'exploit de Dias[16]. Ce n'est qu'un peu plus tard, dans une leçon inaugurale prononcée en 1491 et publiée en novembre 1492, qu'il y fera allusion en écrivant : « Nous savons naviguer même par-delà

15. Deuxième épître de Pierre, 3, 13, reprenant (dans un sens chrétien) Isaïe, 65, 17 ; voir également Apocalypse, 21, 1.

16. Bartolomeu Dias était rentré à Lisbonne, au terme de son périple, en décembre 1488.

les colonnes d'Hercule, et même jusqu'aux Indes[17] ». Pour le moment, les possibilités d'enrichissement offertes par les comptoirs africains sont déjà assez mirobolantes pour inciter à renforcer les liens entre Florence et le Portugal – et l'amitié récemment nouée par Politien avec la famille Teixeira ne peut que faciliter les choses. Il est inimaginable, au demeurant, qu'il ait pu prendre l'initiative de contacter directement Jean II sans l'accord préalable de Laurent de Médicis (1449-1492), qui était à la fois son patron et son ami intime, avec lequel il s'entretenait presque chaque jour. En tout cas, notre humaniste ne considère pas l'appât du gain comme foncièrement incompatible avec la dimension mystique de l'aventure portugaise ; il ne faut pas s'empresser d'y voir un signe de modernité lié à l'émergence du capitalisme dans l'Europe du XVe siècle, car cette double orientation était déjà un élément constitutif de la mentalité des croisés quatre siècles plus tôt.

Après avoir rapidement évoqué le commerce, Politien souligne que les explorations portugaises permettent de combler les lacunes de notre connaissance du monde en apportant un « complément aux anciennes histoires[18] ». Cela paraît aller de soi ; mais l'expression employée par Politien est ambiguë, car elle peut signifier deux choses fort différentes : 1° les connaissances transmises par les Anciens sont incomplètes parce qu'ils ignoraient la nature exacte de certaines régions du monde ; 2° nous les jugeons incomplètes parce qu'elles nous ont été transmises de façon déformée ou mutilée, et parce que nous ne savons pas les lire correctement. Certains passages de la lettre paraissent conforter la première interprétation – les peuples « jusqu'auxquels auparavant les ailes favorables de la renommée n'avaient pas, même faiblement, volé », etc. Il faut faire, toutefois, la part de l'hyperbole dans une lettre d'éloges adressée à un roi. De fait, tout ce que Politien a écrit par ailleurs conforte la seconde interprétation : c'est à cause de notre propre ignorance que nous critiquons celle des Anciens, dont la science était plus étendue que nous ne le pensons. Je songe en particulier à une lettre adressée le 3 janvier 1491 à Niccolò Leoniceno (1428-1524), qui avait eu l'outrecuidance d'affirmer que Pline l'Ancien s'était trompé à propos du nom d'une plante : Politien lui répond très sèchement en invoquant « l'autorité de Pline, qui pèse d'un très grand poids pour les hommes les plus érudits »[19]. Peu de temps auparavant, en 1489, il prenait avec fougue la défense de Cicéron contre le Byzantin Jean Argyropoulos (1415-1487), qui avait accusé l'orateur romain d'avoir compris de travers un terme utilisé par Aristote[20].

17. ANGELO POLIZIANO, *Lamia : prælectio in priora Aristotelis analytica*, éd. A. WESSELING, Leyde, 1986, p. 11. Je reviendrai plus loin sur ce passage.

18. Il faut entendre ici « histoires » au sens large que cette notion avait à l'époque, incluant les descriptions cosmographiques et l'« histoire naturelle ». Voir J.-M. MANDOSIO, « L'histoire dans la classification des sciences et des arts à la Renaissance », *Corpus*, n° 28, 1995, p. 43-72.

19. *Epistolarum libri XII*, II, 6 ; *Letters*, t. I, *op. cit.*, p. 98.

20. *Miscellaneorum centuria prima*, Florence, 1489, ch. I.

Qu'il faille interpréter le « complément apporté aux anciennes histoires » dans le sens d'une restauration de la science antique est également confirmé par la troisième des conséquences annexes de l'épopée portugaise, à savoir : « la vérification des choses anciennes qu'on estimait autrefois à peine croyables et qui nous paraissent maintenant beaucoup moins étonnantes ». Pour Politien, les connaissances nouvelles fournies par les explorations portugaises ont déjà commencé à montrer que des récits antiques généralement considérés comme des fables étaient en réalité des histoires vraies. Il prend comme exemple la description de l'Atlantide par Platon, que ce dernier donnait pour véridique[21] : « Alors, même le grand Platon et les annales des Égyptiens, ses contemporains[22], seraient à mes yeux lavés de tout soupçon de mensonge, eux qui ont conservé, sans toutefois beaucoup s'accorder, le souvenir des grandes armées de cet océan que [Jean II a] dompté. » Politien n'imagine pas que l'Atlantide ait pu subsister en tant que telle, puisqu'elle est censée avoir sombré lors d'un cataclysme survenu longtemps avant l'époque de Platon. Il pense de toute évidence aux îles disséminées dans l'Atlantique, en particulier les Canaries, habitées par des indigènes belliqueux (les habitants de la Grande Canarie menèrent jusqu'en 1476 une guerre contre les colonisateurs espagnols qui avaient pris possession de l'île en 1461). Ces îles peuvent être considérées comme des vestiges du continent disparu et de ses « grandes armées », donnant ainsi raison à Platon.

Quelques années plus tôt, Politien avait déjà réagi de semblable façon face à l'extraordinaire horloge astronomique construite à Florence par l'ingénieur Lorenzo della Volpaia, si incroyablement complexe que « nous en croyons à peine nos yeux, même quand nous la voyons tous les jours »[23]. Il a fallu, avouait-il, qu'un tel exploit technique soit réalisé par un contemporain pour que mon scepticisme au sujet d'un ouvrage analogue autrefois construit par Archimède soit entièrement dissipé ; j'ai donc eu tort d'avoir manqué de foi en l'autorité d'un si grand homme, même si cette réticence est compréhensible puisque, comme dit le proverbe, « dans les grandes choses la foi est lente à venir »[24]. Les prouesses dont les Modernes se montrent capables rendent de moins en moins invraisemblables celles de l'Antiquité.

Politien est conscient d'appartenir à un âge de développement technique considérable. Ce développement l'intrigue et suscite son admiration, mais il estime qu'il vaut surtout en tant que reconquête du savoir des Anciens. Les Européens rattrapent progressivement leur retard et paraissent même dépasser

21. *Timée*, 21d.

22. D'après Platon (*Timée*, 21c-22b ; *Critias*, 108d), Solon avait appris l'histoire de l'Atlantide lors d'un séjour en Égypte auprès des prêtres de ce pays.

23. *Epistolarum libri XII*, IV, 8 ; *Letters*, t. I, *op. cit.*, p. 272.

24. *Ibid.*, p. 274.

l'Antiquité sur certains points (l'imprimerie, par exemple, est une incontestable nouveauté, et Jean II est allé plus loin qu'Alexandre le Grand), mais il leur reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour ce qui est de la sagesse. Il suffit de lire la phrase complète du discours intitulé *Lamia* où figure la référence au franchissement des colonnes d'Hercule[25] pour voir une telle idée s'exprimer : « Mais nous autres [modernes], nous sommes ridicules, car nous sommes devenus si honteusement rouillés [intellectuellement] que nous savons naviguer même par-delà les colonnes d'Hercule, et même jusqu'aux Indes, alors que nous ne sommes pas capables de consacrer ne serait-ce que trois ou quatre soirées d'hiver à essayer d'atteindre la philosophie[26]. » Politien reprend ici, en l'adaptant, un passage du *Protreptique* de Jamblique (IIe siècle ap. J.-C.), qui disait seulement « jusqu'aux colonnes d'Hercule » et non « au-delà »[27]. Moralité : malgré nos avancées techniques, nous ne sommes ni plus sages ni plus intelligents que les Anciens.

2. Les prédécesseurs d'Ange Politien

Contrairement à ce que certains passages de la lettre à Jean II, détachés de leur contexte, pourraient laisser entendre, Politien est davantage concerné par l'expansion du christianisme et par la réappropriation de la science antique que par la célébration de la nouveauté pour elle-même. En outre, ce n'était pas la première fois qu'un humaniste italien s'adressait à un roi ou à un prince portugais pour vanter ses mérites et ceux de son peuple[28]. Vers 1448-1449 – la datation est conjecturale –, un autre Florentin, le Pogge (Poggio Bracciolini, 1380-1459), écrivit une lettre de félicitations à Henri le Navigateur[29], qui avait eu l'audace de se lancer dans une aventure inouïe « en prenant les devants, avec un courage extraordinaire, sans y être exhorté par personne[30] » ; sa lettre resta sans réponse. Une décennie plus tard, en 1459, l'historien Flavio Biondo (1392-1463) écrivit de Sienne à Alphonse V – sur la suggestion de João Fernandez da Silveira, qui représentait le Portugal à la cour pontificale – pour

25. Voir ci-dessus, note 17.

26. *Lamia*, *op. cit.*, p. 11.

27. La référence aux Indes est, quant à elle, inspirée d'un vers d'Horace. Voir les annotations de Wesseling, *ibid.*, p. 74-75.

28. Voir F. de FIGUEIREDO, *A Épica portuguesa no século XVI* [1950], São Paulo, 1987, II, 3 (« A curiosidade dos humanistas pelos descobrimentos »), p. 87-115.

29. POGGIO BRACCIOLINI, *Lettere*, éd. H. HARTH, t. III, Florence, 1987, p. 88-90. Cette lettre est reproduite et traduite en français par M. GUÉRET-LAFERTÉ en annexe de son édition du livre IV du *De varietate fortunæ* du Pogge (POGGIO BRACCIOLINI, *De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti*, Turnhout, 2004, p. 181-187). La datation proposée par Harth correspond « à la période où justement Poggio met la dernière main à son *De varietate fortunæ* » (*ibid.*, p. 7-8).

30. *Ibid.*, p. 182.

lui proposer d'écrire en latin une chronique de la conquête du Maroc et de l'exploration des côtes africaines[31] ; lui non plus ne reçut pas de réponse, et il s'en plaignit amèrement auprès de Fernandez[32]. Sa proposition arrivait au mauvais moment, car Alphonse V avait déjà recruté pour exécuter cette tâche un humaniste italien, Matteo da Pisano († 1466 ?), qui ne s'en acquitta que partiellement en rédigeant, en 1459 ou 1460, un récit en prose latine de la prise de Ceuta (1415) intitulé *De bello Septensi*. D'autres Italiens – Giusto Baldino, puis Cataldo Parisio Siculo (1455-1517 ?) – prirent ensuite le relais, mais n'écrivirent jamais les chroniques promises[33]. L'offre de Politien venait combler le vide déploré par Teixeira dans son discours de 1489[34], et fut accueillie d'autant plus favorablement que le prestige du Florentin était sans commune mesure avec celui des humanistes de petite envergure qui séjournaient à la cour de Jean II.

Les expressions mêmes qui ont tant fait vanter la clairvoyance de Politien sont la reprise parfois littérale de thèmes déjà largement présents dans des textes antérieurs. On lit ainsi dans la lettre du Pogge à Henri le Navigateur que le prince portugais a accompli « ce que personne jusqu'ici n'avait osé entreprendre » : bravant « l'immensité impétueuse de l'océan et les flots bouillonnants des tempêtes », il a découvert « des mers inconnues, des régions non visitées, des pays ignorés et sauvages, des peuples barbares, situés aux extrêmes confins, hors des trajets réglés des constellations et du soleil, où auparavant personne n'avait accédé » ; alors qu'Alexandre le Grand « ne s'est attaqué qu'à des pays et à des lieux où plusieurs auparavant étaient parvenus », Henri est allé « là où personne parmi les Anciens, ni empereur, ni roi, n'a pénétré », ce qui lui procurera « une gloire éternelle »[35]. Le thème de la croisade est également présent[36].

La lettre de Biondo à Alphonse V contient des éloges analogues : le roi s'est acquis une gloire supérieure à celle des autres princes de son siècle, parce qu'il a su franchir les limites du royaume qui lui avait été légué, s'en allant non seulement envahir « les Africains et les Maures sur leur sol natal », mais aussi découvrir « les peuples barbares de l'Afrique, troisième partie du monde », dont même « les Afres et les Maures qui vivent entre la Méditerranée et la mer océane » – et à plus forte raison les Romains – n'ont jamais soupçonné

31. Lettre du 1er mars 1459 à Alphonse V (FLAVIO BIONDO, *Scritti inediti e rari*, éd. B. NOGARA, Rome, 1927, p. 190-192).

32. Lettre du 30 janvier 1461 à João Fernandez da Silveira (*ibid.*, p. 192-193).

33. Voir L. de MATOS, *L'Expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, Lisbonne, 1991, I (« L'œuvre des humanistes italiens fixés au Portugal »), p. 67-108. Je remercie Déjanirah Silva-Couto de m'avoir signalé cet ouvrage.

34. Voir ci-dessus, note 8.

35. Trad. M. GUÉRET-LAFERTÉ, *op. cit.*, p. 183-185.

36. *Ibid.*, p. 185-187.

l'existence. Ces peuples, que l'ardeur excessive du soleil dans la zone équatoriale a maintenus dans une sauvagerie totale, le roi du Portugal les convertit à la religion chrétienne et à la civilisation ; il accomplit « un genre d'exploit absolument inouï » en installant des colonies européennes « sous un ciel que nos géographes ont toujours ignoré »[37]. Dans sa seconde lettre, Biondo revient sur la nécessité de célébrer par écrit « les très glorieuses navigations, ou plus exactement les expéditions, fréquemment lancées [par les Portugais] à travers l'Atlantique en direction des Troglodytes et des Éthiopiens du sud », c'est-à-dire de l'Afrique noire[38].

Les mêmes thèmes sont aussi abordés dans un autre genre de texte : les discours d'obédience lus devant les nouveaux papes par les ambassadeurs du Portugal[39]. Le 11 décembre 1485, quelques années à peine avant la lettre de Politien, Vasco Fernandes de Lucena prononçait à Rome devant Innocent VIII un discours, aussitôt imprimé[40], où il était question de la rechristianisation de l'Afrique du nord par les rois portugais, de la découverte par Henri le Navigateur « de dix îles dans l'océan Atlantique, presque ignorées des cosmographes et transformées en colonies portugaises », des exploits d'Alphonse V qui, « ne se contentant pas des frontières léguées par ses ancêtres », a conquis « au nom du Christ et de l'Église de Rome de nouvelles provinces, de nouveaux royaumes, de nouvelles îles et pour ainsi dire des mondes nouveaux et inconnus ». Son successeur Jean II a poursuivi au-delà de l'équateur l'exploration de l'« Éthiopie », habitée par une « engeance bestiale et barbare, vautrée dans la débauche et l'ignorance, ignorant la charité et vivant à la façon des bêtes », mais désormais civilisée par le commerce et éclairée par la foi chrétienne. L'orateur insiste sur « la quantité inouïe d'or et de marchandises précieuses » importée d'Afrique par les Portugais, privant les musulmans d'une importante ressource économique qui leur servait jusque-là à financer la guerre contre les chrétiens. Le moment est proche, « si toutefois les géographes les plus expérimentés disent vrai[41] », où les Portugais atteindront le golfe Persique et accéderont aux royaumes de l'Asie, convertissant à la foi du Christ « des nations à propos desquelles nous n'avons que des connaissances très vagues ». Après un éloge dithyrambique de Jean II et d'Innocent VIII, la lettre s'achève sur un rappel du psaume où il est dit que Dieu, à travers son représentant sur terre (ici le pape et le roi très chrétien),

37. Flavio Biondo, *Scritti inediti e rari*, *op. cit.*, p. 190.

38. *Ibid.*, p. 192-193.

39. Voir F. de Figueiredo, *A Épica portuguesa no século* xvi, *op. cit.*, II, 2 (« Os discursos dos embaixadores »), p. 75-85 ; L. de Matos, *L'Expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*, *op. cit.*, III, 1 (« Les discours d'obédience du xv[e] siècle »), p. 157-170.

40. *Galasci Fernandi ... illustrissimi regis Portugalliæ oratoris ad Innocentium octavum pontificem maximum de obedientia oratio*, Lisbonne, 1485.

41. La pointe sud de l'Afrique n'avait pas encore été atteinte lorsque ce discours fut prononcé.

« dominera d'une mer à l'autre, et du Fleuve jusqu'au bout de la terre. Les Éthiopiens s'inclineront devant lui, ses ennemis déchireront la poussière. Les rois de Tarsis et des îles enverront des présents, les rois d'Arabie et de Saba paieront le tribut. Tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront[42] ».

Politien s'est manifestement inspiré de la lettre du Pogge – écrite par un des humanistes florentins les plus célèbres et qui était, comme lui, un philologue expert et un chasseur de manuscrits – ainsi que du discours de Fernandes de Lucena, tant la ressemblance est frappante entre ces deux textes et la lettre à Jean II. Je serais moins affirmatif quant à la lettre de Biondo à Alphonse V (à laquelle paraît faire écho, en revanche, la réponse de Jean II). Étant donné l'importance diplomatique de la correspondance avec un roi, et connaissant l'érudition et le perfectionnisme qui caractérisaient Politien, il est parfaitement logique qu'il se soit préalablement documenté sur la question, d'autant plus qu'elle faisait déjà l'objet d'une sorte de tradition littéraire. Bref, le discours sur les « nouveaux mondes » était *déjà un lieu commun* avant même la découverte de l'Amérique et ne saurait être considéré comme une conséquence de celle-ci[43].

En réalité, la principale originalité de la lettre de Politien par rapport aux trois textes que je viens d'examiner est qu'elle n'insiste pas seulement sur la nouveauté des découvertes faites par les Portugais, mais qu'elle les considère aussi – et paradoxalement – sous l'angle de la confirmation du savoir des Anciens, ce qui fait pencher la balance de leur côté alors que, chez le Pogge aussi bien que chez Biondo ou Fernandes de Lucena, il allait de soi que les conquêtes de la modernité démontraient à quel point la science antique était lacunaire. Par conséquent, si mon analyse est exacte, c'est le regard tourné vers l'Antiquité, bien plus que l'attention portée à l'avenir, qui différencie Politien des humanistes qui l'ont précédé dans son intérêt pour les explorations portugaises.

3. De l'Afrique à l'Amérique

Revenons maintenant à l'interprétation de Mumford, selon laquelle la lettre de Politien à Jean II aurait eu pour objet la découverte de l'Amérique. Il serait bien sûr oiseux de reprocher à un auteur qui s'est donné pour tâche de fournir en moins de deux cent cinquante pages une « vue d'ensemble du développement humain[44] » – de la préhistoire à l'avenir de l'humanité – sa

42. Psaume 71 (aujourd'hui 72), 8-11.

43. La conclusion que tire Randles de son enquête sur ce thème n'est pas claire et va plutôt dans le sens du préjugé courant (W. G. L. RANDLES, « Le nouveau monde, l'autre monde et la pluralité des mondes », *op. cit.*, p. 36).

44. L. MUMFORD, *Les Transformations de l'Homme*, *op. cit.*, p. 14 (préface de 1972).

méconnaissance de l'œuvre du Florentin, dont il n'a de toute évidence qu'une idée approximative[45]. Il peut être en revanche assez instructif d'essayer de comprendre pourquoi le poète et philologue s'est vu attribuer une place aussi significative dans *Les Transformations de l'Homme* : le chapitre consacré par Mumford à « l'homme du Nouveau Monde » s'ouvre sur l'évocation de la clairvoyance d'Ange Politien, élevé à la dignité de héraut des Temps modernes, symbolisant par son audace intellectuelle la rupture avec « l'homme du Vieux Monde ». J'ai déjà indiqué quels sont les éléments de la lettre de Politien qui ont donné l'occasion aux interprétations modernes de se déchaîner pour mettre en avant le supposé progressisme de l'auteur. Je vais maintenant indiquer brièvement à travers quelles sources le jugement exprimé par Mumford a pu se former.

La lettre à Jean II a toujours été considérée comme l'un des morceaux de bravoure de la correspondance de Politien. Dans son célèbre essai sur « la civilisation de la Renaissance en Italie[46] », Jacob Burckhardt (1818-1897) y voyait l'exemple même de la manière dont « le poète philologue [...] dispense la gloire, l'immortalité et aussi l'oubli », en sélectionnant les sujets dont il traite et en leur insufflant son talent personnel[47]. Politien aurait ainsi contribué, avec les autres humanistes italiens, à jeter les fondements de la conception moderne de la gloire, liée, selon Burckhardt, au développement de la notion de génie individuel. En ce sens, donc, la proposition d'immortaliser le roi du Portugal par les lettres serait déjà caractéristique de la mentalité de ce que Mumford appellera « l'homme du Nouveau Monde ».

Les historiens italiens du XIXe siècle, pour leur part, expriment souvent le regret que le projet de Politien soit resté sans suite. L'un d'eux en particulier, Gustavo Uzielli (1839-1911), insiste avec beaucoup d'exagération sur l'exceptionnelle acuité du jugement de l'humaniste florentin, dans son livre sur Paolo Toscanelli (1397-1482) publié à la fin du siècle[48]. En faisant du Florentin Toscanelli l'« initiateur de la découverte de l'Amérique », Uzielli a alimenté un mythe qui jouit encore aujourd'hui d'un certain crédit[49]. L'auteur

45. Comme le souligne l'éditeur de la nouvelle traduction française (*ibid.*, p. 8), le projet même d'un livre de ce genre « entraîne nécessairement toutes sortes de raccourcis et de simplifications, et même une certaine reconstruction des faits, en fonction du fil directeur choisi, c'est-à-dire finalement du point de vue *sur le présent* adopté par l'auteur ».

46. J. BURCKHARDT, *La Civilisation de la Renaissance en Italie* [*Die Cultur der Renaissance in Italien*, 1860], trad. L. SCHMITT [1885] revue par R. KLEIN [1958], Genève, 1964.

47. *Ibid.*, II (« Développement de l'individu »), 3 (« La gloire moderne »), p. 115-116.

48. G. UZIELLI, *Paolo dal Pozzo Toscanelli, iniziatore della scoperta d'America*, Florence, 1892.

49. Comme l'écrit P. GAUTIER DALCHÉ, « nulle figure n'est plus énigmatique que celle de cet auteur sans œuvre, et nulle construction historiographique plus arbitraire que celle qui a tenté d'attribuer à la cité de l'Arno une influence directe et décisive dans la genèse des explorations » (*La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, Turnhout, 2009, p. 268).

blâme rétrospectivement « les eunuques platoniciens de la cour de Laurent de Médicis » *(sic)* pour être restés « indifférents [...] à ce qui valut à leur temps d'être appelé le siècle des découvertes », et Laurent lui-même pour n'avoir pas « tourné les yeux vers les Indes et le Nouveau Continent qui scintillait au loin », provoquant par cette « inexplicable » négligence le déclin de Florence et de toute l'Italie dans les siècles suivants. L'un des rares Florentins à avoir pressenti « le renouveau qui était sur le point de se produire dans les connaissances géographiques de la Terre » fut Politien, comme l'atteste son « désir d'écrire l'histoire des navigations portugaises »[50]. L'opposition ainsi mise en scène entre la lucidité de Politien et l'aveuglement de Laurent est sans fondement puisque, comme je l'ai montré plus haut, il est impensable que Politien ait pu écrire sa lettre à Jean II sans l'aval de Laurent.

L'élément le plus significatif de l'argumentation d'Uzielli, vaste échafaudage d'hypothèses fantaisistes[51], est que le contenu effectif de la lettre de Politien – les navigations portugaises – y est interprété à la lumière du contexte historique, non pas contemporain, mais *futur* : selon lui, en effet, cette lettre témoigne d'un renouveau qui n'était pas déjà en cours, mais « qui était sur le point de se produire » *(il rinnovamento che stava per prodursi)*. Cette manière d'expliquer le présent par l'avenir, assurément inacceptable d'un point de vue purement logique, paraissait normale en un temps où la « philosophie de l'histoire » à la mode hégélienne dominait les esprits : si les événements trouvent leur explication et leur justification dans une finalité inhérente au mouvement historique lui-même, dont les acteurs n'ont pas clairement conscience, les motivations explicites de ces derniers peuvent être négligées : croyant poursuivre leurs propres buts particuliers, c'est en réalité l'universel – l'Histoire en tant que processus téléologique – qui agit à travers eux. C'est pourquoi Politien, en s'enthousiasmant pour les navigations passées et présentes, définit par avance le cadre mental qui sera celui des découvertes à venir.

Quelques années après le livre d'Uzielli, la même idée réapparaît dans le chapitre inaugural de la *Cambridge Modern History*, consacré à « l'ère des découvertes[52] ». L'auteur, Edward John Payne (1844-1904), après avoir fidèlement résumé la lettre de Politien à Jean II, la commente par ces mots : « La signification qu'elle a pour nous tient au fait que son admiration est exprimée dans des termes qui s'appliqueraient aussi bien, sinon mieux, à l'imminente découverte du continent occidental » ; et il ajoute que, certes,

50. G. UZIELLI, *op. cit.*, p. 86-88.

51. Je laisse ici de côté ses affabulations sur les sources prétendues des idées de Politien (Manilius, Lorenzo Bonincontri et Toscanelli lui-même) ; *ibid.*, p. 87.

52. E. J. PAYNE, « The Age of Discovery », dans *The Cambridge Modern History*, t. I : *The Renaissance*, Cambridge, 1902, p. 18.

« l'existence de l'Amérique était encore insoupçonnée », mais que « la fermentation mentale produite en Europe par les voyages portugais conduisit rapidement à sa découverte ». On pourrait s'interroger sur l'étrange notion de « fermentation mentale » *(mental fermentation)* invoquée comme facteur explicatif ; elle est précisée dans la phrase introductive de Payne, qui constitue, je pense, le modèle précis dont s'est inspiré Mumford :

> On sentait bien que le petit royaume du Portugal avait effectué quelque chose comme une révolution dans le monde intellectuel : et les idées inspirées par ce changement, tandis que l'existence du Nouveau Monde, plus tard appelé Amérique, était encore insoupçonnée, sont admirablement exprimées dans une épître adressée à Jean II par Ange Politien, professeur de grec et de littérature latine à Florence.

La « révolution dans le monde intellectuel » dont parle Payne, si « admirablement exprimée » par Politien, devient chez Mumford « un nouveau territoire de l'esprit, un nouveau domaine de l'activité humaine ». On voit ainsi comment, sans avoir lu une ligne des écrits de Politien, Mumford a pu faire de celui-ci – au prix d'une distorsion vraisemblablement due à une lecture hâtive de la *Cambridge Modern History* – l'un des premiers auteurs à avoir « tout de suite vu dans la découverte du Nouveau Monde un événement de la plus haute importance ». Cette interprétation est complètement erronée, mais elle n'est pas entièrement arbitraire puisqu'elle est le fruit d'une tradition interprétative, en elle-même riche d'enseignements, sur la façon dont certains « faits » historiques sont inventés ou déformés pour renforcer des schémas historiographiques prédéterminés.

Jean-Marc Mandosio – EPHE, Sorbonne, 45-47 rue des Écoles, F-75005 Paris

Ange Politien et les « autres mondes » : l'attitude d'un humaniste florentin du XVe siècle face aux explorations portugaises

Dans sa célèbre lettre au roi Jean II, Politien loue les Portugais pour leurs remarquables succès : la conquête (partielle) du Maroc et l'exploration de l'océan Atlantique et des côtes africaines. Sa référence à d'« autres mondes » a conduit certains interprètes à y voir une prémonition de la découverte de l'Amérique et à faire de Politien le héraut d'une nouvelle conception du monde. En réalité, il est surtout intéressé par l'expansion de la chrétienté et par la confirmation de la science antique. La comparaison avec les discours du Pogge, de Flavio Biondo et de Vasco Fernandes de Lucena sur les mêmes sujets montre que Politien ne dit rien de nouveau et que son attitude envers la modernité est plus ambiguë que celle de ses prédécesseurs.

Florence – Portugal – Humanisme – Navigations – Afrique

Angelo Poliziano and the "Other Worlds": a Fifteenth Century Florentine Humanist's Attitude towards Portuguese Explorations

In his celebrated letter to the king John II, Poliziano praised the Portuguese for their remarkable achievements: the (partial) conquest of Morocco and the exploration of the Atlantic Ocean and the African coasts. His reference to "new worlds" led some interpreters to see it as a premonition of the discovery of America, and Poliziano as the herald of a new conception of the world. Actually, he was primarily interested in the expansion of Christendom and in the confirmation of antique knowledge. A comparison with Poggio Bracciolini's, Flavio Biondo's and Vasco Fernandes de Lucena's discourses on the same topics shows that Poliziano didn't say anything new, and that his attitude towards modernity is more ambiguous than that of his predecessors.

Florence – Portugal – Humanism – Navigations – Africa

Médiévales 58, printemps 2010, p. 43-61

Patrick GAUTIER DALCHÉ

AVANT BEHAIM : LES GLOBES TERRESTRES AU XVe SIÈCLE

Parce qu'il est le premier conservé, parce qu'il est une réussite technique, et parce qu'il est daté de l'année même du premier voyage de Colomb, le globe de Martin Behaim est fort célèbre[1]. Est-ce à dire qu'il a surgi brusquement, sans avoir été précédé par d'autres essais moins achevés ? Cela est peu vraisemblable ; depuis les ouvrages classiques et déjà anciens de Fiorini-Günther et de Stevenson[2], plusieurs témoignages indirects de l'existence de globes fabriqués dans le courant du XVe siècle ont été apportés, dont certains tout récemment. Je souhaite me borner à établir des faits et compléter cette liste des globes du XVe siècle connus par des sources textuelles, tout en poursuivant un triple but, en vue de rendre plus claire la question de l'origine médiévale de ces objets. Il convient, tout d'abord, d'éliminer certains témoignages iconographiques ne renvoyant certainement pas à des globes terrestres, si nous entendons par cette expression la représentation « réaliste » (c'est-à-dire avec une structure correspondant à la réalité topographique) de l'œcumène sur une surface sphérique. Il importe donc aussi de signaler avec la

1. Je remercie Anca Dan pour ses commentaires, ainsi que pour ses indications bibliographiques en matière de globes antiques.

Sur le globe de Martin Behaim, le catalogue de l'exposition du Germanisches Nationalmuseum apporte les lumières souhaitables : *Focus Behaim Globus*, Nuremberg, 1992. J'écarte du corpus le globe trouvé à Laon et publié en 1860 par le marquis d'Avezac, faute de références précises touchant les circonstances de sa découverte et son actuelle localisation (« Sur un globe terrestre trouvé à Laon, antérieur à la découverte de l'Amérique », *Bulletin de la Société de géographie*, t. 20, 1860, p. 398-424).

2. M. FIORINI, S. GÜNTHER, *Erd- und Himmelsgloben. Ihre Geschichte und Konstruktion*, Leipzig, 1895 ; les exemples de globes *terrestres* médiévaux donnés par ces auteurs (p. 18-19) – Bède le vénérable, Notker Labeo, Gerbert – sont controuvés, comme on verra plus loin ; E. L. STEVENSON, *Terrestrial and celestial globes. Their history and construction*, t. I, New Haven, 1921.

plus grande précision possible, malgré le caractère lacunaire des sources, la nature exacte des représentations géographiques que portaient les globes. Enfin, cette préhistoire n'aurait guère d'intérêt si son étude ne s'attachait pas aux raisons qui ont motivé leurs créateurs, ce qui implique, à l'évidence, de caractériser autant que possible les milieux intellectuels d'où ils proviennent et les buts qu'ils ont assignés à leurs constructions. Mais auparavant je commencerai par examiner rapidement la question de savoir si ces globes du XV[e] siècle ont eu des antécédents antiques ou médiévaux.

1. Des antécédents antiques et médiévaux ?

Écartons l'iconographie principalement symbolique des peintures, mosaïques, et monnaies qui représente exclusivement la sphère céleste[3]. Deux types de modèles réduits de l'univers où pouvait apparaître le globe terrestre existaient dans l'Antiquité : la sphère armillaire et le planétaire[4]. Le modèle le plus simple est celui de la sphère armillaire, composée essentiellement des cercles fondamentaux de la sphère céleste, au centre de laquelle peut se trouver une boule figurant la terre. C'est ainsi que le traité *De astronomia* d'Hygin (II[e] s. après J.-C.) a été interprété comme le mode d'emploi d'un tel appareil[5]. Geminos (I[er] s. avant J.-C.) le décrirait dans son *Introduction aux phénomènes*, parmi d'autres instruments, jugés courants, servant aux démonstrations de l'astronomie[6]. Une mosaïque de la Casa di Leda de Solunto, près de Palerme, représente une sphère armillaire comportant en son centre une boule figurant la terre[7]. Mais l'on pourrait objecter qu'en tant que représentation, la sphère armillaire, dont le but est de rendre les phénomènes célestes plus aisément compréhensibles, n'a que peu

3. P. ARNAUD, « L'image du globe dans le monde romain : science, iconographie, symbolique », *Mélanges de l'École française de Rome*, t. 96, 1984, p. 53-116.

4. G. PÁPAY, « Zur Frühgeschichte der Erdgloben », dans l'ouvrage collectif *Térkép-Tudomány. Tanulmányok Klinghammer István professzor 65. születésnapja tiszteletére*, Budapest, 2006 (Térképtudományi Tanulmányok 13), p. 323-333 ; B. OBRIST, *La Cosmologie médiévale. Textes et images*. I. *Les fondements antiques*, Florence, 2004, p. 105-117.

5. *HYGIN, L'Astronomie*, A. LE BOEUFFLE éd., Paris, 1983, p. IX-XI.

6. *GEMINOS*, *Introduction aux phénomènes*, XVI, 12-18, G. AUJAC éd., Paris, p. 78-79 ; l'introduction, p. LXVI-LXX, suppose que les « sphères célestes, les sphères armillaires, voire les globes terrestres, devaient être chose commune, et couramment employée dans les écoles ».

7. Signalé par R. SCHMIDT, « Karte, Globus, Weltmodell », dans l'ouvrage collectif *Erd- und Himmelsgloben*, Vienne, 1997, p. 14 ; voir D. VON BOESELAGER, *Antike Mosaiken in Sizilien. Hellenismus und römische Kaiserzeit 3. Jahrhundert vor Chr.-3. Jahrhundert nach Chr.*, Rome 1983, p. 56-60 et pl. XV ; J. EVANS, « *Gnomonikè technè*. The dialer's art and its meaning for the ancient world », dans l'ouvrage collectif *The new astronomy. Opening the electromagnetic window and expending our view of planet earth. A meeting to honor Woody Sullivan on his 60th birthday*, New York, 2005, p. 281.

à voir avec le globe terrestre. En réalité, certaines des observations qu'elle permet, comme la sphère locale et la durée des jours solsticiaux variant toutes deux selon la latitude et l'inclinaison de l'horizon, concernent directement la surface de la terre. Il est donc concevable que la boule située au centre des armilles ait comporté des éléments aidant à visualiser les effets de la variation de latitude, avant tout les cinq zones climatiques séparées par les cercles polaires et tropiques, ainsi que les sept *klimata* dans lesquels l'œcumène était divisée. Les sphères terrestres sont souvent présentées comme des objets courants dans l'Antiquité[8].

Un autre modèle était celui du planétaire. La description précise de Firmicus Maternus (IVe siècle après J.-C.) donne une idée de la sphère d'Archimède rapportée à Rome après la prise de Syracuse en 212 avant J.-C. À l'aide de mécanismes, elle reproduisait « le mouvement du ciel et le cours de tous les astres ». Firmicus Maternus ajoute un détail prouvant sans conteste que la surface de la terre qui se trouvait au centre comportait au moins un élément de différenciation topographique : elle montrait en effet « dans quelle mesure l'océan, que certains appellent la mer Atlantique, entoure du flot de ses eaux, à la manière d'une île, la terre continentale » ; étant donné leur nature double, il est plus difficile de savoir si les « cinq zones... diversement colorées selon leur nature » qui sont aussi évoquées dans la description renvoient aux zones célestes ou à leur projection terrestre[9]. À l'occasion du récit de la prise de Sinope (70 avant J.-C.), Strabon dit qu'un élément du butin fait par Lucullus fut une « sphère de Billaros » qui fut emportée à Rome[10]. L'absence de tout autre renseignement a donné lieu à conjectures. La sphère, céleste, et mobile autour d'un axe, aurait représenté le mouvement des planètes[11]. Ou bien le témoignage de Strabon renverrait à une sphère terrestre, symbole des prétentions de Mithridate à la domination

8. G. AUJAC, « Sphérique et sphéropée en Grèce ancienne », dans *La sphère, instrument au service de la découverte du monde. D'Autolycos de Pytanè à Jean de Sacrobosco*, Caen, 1993, p. 135 *sq.* ; « La sphéropée, ou la mécanique au service de la découverte du monde », *ibid.*, p. 167 *sq.* ; plus récemment : J. EVANS, J. LENNART BERGGREN, *Geminos's Introduction to the penomena. A translation and study of a hellenistic survey of astronomy*, Princeton-Oxford, 2006, p. 37-43.

9. *...ostendens mihi... quatenus Oceanus, quod quidam Atlanticum aiunt mare, terrae spatium in modum insulae undarum suarum circumfusione concludat.* (FIRMICUS MATERNUS, *Mathesis*, I, Prol., 5, P. MONAT éd. et trad., t. III, Paris 1997, p. 51-52.) La description de Cicéron ne souligne aucun aspect terrestre (*De natura deorum*, II, 88) ; celle d'Ovide n'évoque que la rotondité de la terre (*Fasti*, VI, 277-280, R. SCHILLING éd., t. II, Paris, p. 81-82) ; *cf.* E. J. DIJKSTERHUIS, *Archimedes, with a new bibliographic essay by* W. R. Knorr, Princeton, 1987, p. 23-25.

10. *Géographie*, XII, 3, 11.

11. F. HULTSCH, « Billaros », dans *RE*, *Suppl.*, t. III, 1, 1897, p. 472 ; suivi par G. AUJAC, « La sphéropée ou la mécanique au service de la découverte du monde », *loc. cit.*, p. 162.

mondiale, raison de son enlèvement de Sinope[12]. Ou encore, l'objet semblable au mécanisme d'Archimède n'aurait été rien autre chose que le célèbre mécanisme trouvé dans le navire ayant fait naufrage à Anticythère[13]. Tout ce que l'on peut dire en réalité est que la sphère de Billaros était une sphère céleste, ou un planétaire, ou un globe terrestre, sans que rien ne permette d'avancer quelque conclusion que ce soit.

Les seuls cas connus de représentations véritablement cartographiques à la surface d'un globe proviennent de Strabon et de Ptolémée. Strabon évoque incidemment le globe construit à Pergame par le stoïcien Cratès de Mallos vers le milieu du IIe siècle avant J.-C., sans donner véritablement de précision ni sur sa taille ni sur son aspect. Il ne cite l'œuvre de Cratès qu'à titre de modèle souhaitable : « celui qui voudrait approcher au plus près de la vérité doit faire pour la terre un globe semblable à celui de Cratès, y porter le quadrilatère [où la terre habitée est située], et placer dans ce quadrilatère la carte de la terre habitée[14]... » Quant à Ptolémée, avant d'exposer ce qu'on appelle ses deux premières « projections », il explique comment représenter l'œcumène sur une sphère ; à l'aide de deux cercles gradués en degrés, l'équateur et un méridien mobile, on pourra introduire exactement chaque lieu à la place déterminée par les coordonnées énumérées dans la *Géographie* et tracer des méridiens tous les cinq degrés ainsi qu'un certain nombre de parallèles[15]. Au septième livre, il développe un procédé non pas pour fabriquer une sphère armillaire réelle comprenant en son centre la terre, mais pour élaborer une image *plane* de la sphère terrestre disposée de telle sorte que l'œcumène puisse être vue dans son entier à travers les armilles sans que celles-ci en gênent la vue : c'est ce qu'on appelle d'habitude la « troisième projection de Ptolémée »[16]. Ptolémée ne précise en aucune façon si le premier procédé constitue une étape préalable à la réalisation de cartes planes, ni s'il s'agit d'une pratique courante. Quant au second, son but n'est pas d'enseigner la fabrication d'un véritable globe terrestre. Ce n'est pas la description d'un objet réel, ni même celle d'un objet dont Ptolémée donnerait la recette de fabrication, mais un tour de force géométrique. Il parut d'ailleurs si difficile à réaliser que l'on n'en possède pas de dessin correspondant avant le début du XVIe siècle[17].

12. K. CLARKE, *Between geography and history. Hellenistic constructions of the Roman world*, Oxford, 1999, p. 236 ; cette affirmation paraît « vraisemblable » à G. Pápay, *loc. cit.*, p. 337.

13. A. MASTROCINQUE, « The Antikythera shipwreck and Sinope's culture during the Mithridatic wars », dans *Mithridatic VI and the Pontic kingdom*, Aarhus, 2009 [Black Sea studies, 9], p. 313-320.

14. *Géographie*, II, 5, 10.

15. *Géographie*, I, 22-23.

16. *Ibid.*, VII, 6.

17. Il s'agit du manuscrit Paris, BnF., ms. lat. 4801, f° 74r°.

Malgré les incertitudes de la documentation écrite, il est légitime de conclure qu'il a dû exister, dans l'Antiquité, des représentations de la terre comme une sphère, comportant quelques détails topographiques à sa surface[18]. Des documents médiévaux conduisent à une semblable conclusion. On a conservé en d'assez nombreux exemplaires un type d'image de la terre présentant la répartition des zones habitables et inhabitables. Les cercles remarquables y sont arrondis (cercles polaires, équateur, tropiques) et la zone tempérée septentrionale, entre le cercle polaire et le tropique du Cancer, est illustrée par deux détails topographiques ayant pour fonction d'exprimer son étendue en latitude, depuis les monts Riphées au nord jusqu'au séjour des Éthiopiens au sud[19]. Ce type, dont les premiers témoins datent de la fin du VIIIe siècle, copié dans des manuscrits de comput parmi de nombreuses autres reliques textuelles du savoir antique recueillies par les savants carolingiens, est certainement, lui aussi, d'origine antique. Le rapprochement avec les textes que je viens d'évoquer conduit à penser qu'il s'agit d'une tentative pour exprimer dans une figure plane la réalité en trois dimensions d'une sphère du genre de celle d'Archimède ou d'Hygin. Il n'y a toutefois aucune raison de penser que de tels objets survécurent au Moyen Âge. La sphère armillaire, en revanche, fut largement utilisée ; les exemplaires représentés, toutefois, ne montrent pas que la petite boule de la terre placée au centre de l'instrument ait été différenciée comme l'étaient peut-être certaines sphères antiques[20].

Les mentions de sphères du haut Moyen Âge ne démentent pas cette conclusion. Les sphères de Gerbert évoquées par Richer étaient des instruments pédagogiques destinés à faciliter la compréhension des phénomènes célestes[21]. Un objet plus ambigu est apparemment la *sphera* faite sous l'abbé Purchard (1001-1022) que décrit sommairement le moine de Saint-Gall Notker le Lippu dans un commentaire à la *Consolation de philosophie* de Boèce. Il précise qu'elle montre la situation de tous les peuples : « Sî háabet állero gentium gestélle ». Comme le prouve la référence au jour et à la nuit polaire et à la

18. Cf. P. ARNAUD, *loc. cit.*, notamment p. 64-65.

19. Voici les légendes qui accompagnent généralement le schéma : *circulus australis qui est frigore inhabitabilis/circulus inter calorem et frigorem habitabilis/circulus solis ardore torridus et inhabitabilis/circulus habitabilis inter calorem et frigorem/circulus frigore inhabitabilis quia uertice poli bemoerorum spatio distat secundum astrologos/Aethiopes/Ryfei*. Ce schéma ne semble pas connu des historiens de l'Antiquité ; voir le commentaire de B. OBRIST, « La représentation carolingienne du zodiaque. À propos du manuscrit de Bâle, Universitätsbibliothek, F III 15a », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. 44, 2001, p. 8, 29 ; *La Cosmologie médiévale, op. cit.*, p. 110.

20. Développements sur l'usage philosophique et spirituel des globes dans l'Antiquité par C. JACOB, « Looking at the earth from the outer space : ancient views of the power of globes », *Globe studies. The journal of the international Coronelli society*, t. 49-50, 2002, p. 3-17.

21. E. POULLE, « L'astronomie de Gerbert », dans l'ouvrage collectif *Gerberto. Scienza, storia e mito. Atti del Gerberti Symposium (Bobbio 25-27 luglio 1983)*, Bobbio, 1983, p. 602-605.

visibilité des signes du zodiaque au pôle qui accompagne cette remarque, il s'agit là encore d'un objet permettant de montrer les différentes sphères locales à l'aide d'un horizon mobile, et non pas d'un globe terrestre[22].

Des sphères terrestres apparaissent d'autre part dans deux domaines iconographiques sans pour autant qu'elles soient la preuve de leur existence réelle. Une image circulaire symbolisant la terre ou l'univers a ainsi joué un rôle de signe de souveraineté en matière aussi bien religieuse que laïque[23]. Dans le premier cas, la domination est souvent figurée par un cercle, triparti ou non, placé dans la main ou dans le sein du créateur ou du Christ. La représentation des terres montre parfois des détails « cartographiques » ; mais il ne s'agit pas de « Globusdarstellungen ». Ainsi, dans le cercle présenté par le Christ enfant, sur l'image d'autel peinte par Fra Angelico pour San Marco à Florence (1438-1443)[24], l'œcumène entourée par les eaux, la présence de Jérusalem marquée par une croix, ne font que préciser le symbole sans lui donner l'aspect d'un globe imitant l'apparence de la terre. Fra Angelico peignit d'autres représentations du même type, avec d'autres solutions iconographiques pour figurer la terre soumise à la croix[25]. Dans tous les cas, les artistes n'apportent rien de plus que des éléments destinés à rendre le symbole plus « réaliste », mais sans se préoccuper de donner l'illusion d'un globe terrestre où l'œcumène serait cartographiée selon ses proportions réelles.

Dans le deuxième cas, le cercle triparti est tenu par l'empereur. Ce thème, qui a une longue histoire, mériterait à coup sûr une étude qui, partant des travaux de Percy Ernst Schramm, devrait les renouveler sur de nombreux

22. P. W. TAX, *Boethius De consolatione Philosophiae Buch I/II*, Tubingue, 1986, p. 97 (*Die Werke Notkers des Deutschen*, I). Pour l'idée d'un objet étrange qui « combinerait » globe céleste et terrestre : E. HELLGARDT, « Geographie und Astronomie im Werk Notkers des deutschen », dans l'ouvrage collectif *Reisen und Welterfahren in der Literatur des Mittelalters. Vorträge des XI. Anglo-deutschen Colloquiums 11.-15. September 1989 Universität Liverpool*, Würzburg, 1991 (Würzburger Beiträge zur deutschen Philologie, 7), p. 65 *sq.* ; Chr. HEHLE, *Boethius in St. Gallen. Die Bearbeitung der « Consolatio Philosophiae » durch Notker Teutonicus zwischen Tradition und Innovation*, Tubingue, 2002 (Münchener Texte und Untersuchungen zur deutschen Literatur des Mittelalters, 122), p. 200 ; *contra*, J. WIESENBACH, « Der Monch mit dem Sehrohr. Die Bedeutung der Miniatur Codex Sangallensis 18 », *Schweizerische Zeitschrift für Geschichte*, t. 44, 1994, p. 386 *sq.*

23. D. LECOQ, « Image du pouvoir : globe céleste ou globe terrestre de l'Antiquité au Moyen Âge », dans l'ouvrage collectif *Le Globe et son image*, Paris, 1995, p. 7-29 ; J. MOKRE, « Immensum in parvo. Der Globus als Symbol », dans l'ouvrage collectif *Erd- und Himmelsgloben*, Vienne, 1997, p. 75.

24. *Contra* P. HELAS, « "Mundus in rotundo et pulcherrime depictus : nunquam sistens sed continuo volvens". Ephemere globen in den Festinszenierungen des italienischen Quattrocento », *Der Globusfreund*, t. 45-46, 1995, p. 161.

25. De la même façon, dans un manuscrit florentin (1460) du *De varietate fortunae* du Pogge, un médaillon figurant la *Justitia* lui donne comme attribut, à côté du glaive, un cercle triparti (A. GARZIELLI, *La miniatura fiorentina del primo Rinascimento, 1440-1525*, t. II, Florence, 1985, ill. 426 et Ap. 1).

points[26]. Depuis le XIIe siècle, le *Reichsapfel* tenu par les empereurs est un *Bildzeichnen*, non une image de la réalité, comme le globe *mundus* que tient Henri VI dans le *Liber ad honorem Augusti* de Petrus de Ebulo[27]. Il signifie le pouvoir exercé sur le monde pris, selon les cas, au sens cosmologique (l'univers) ou géographique (l'œcumène tripartie), et c'est bien ainsi que le comprirent ceux qui le commentèrent. Pour Isidore de Séville, au VIIe siècle, la *pila* était un signe de la domination sur les nations (*Pilam in signo constituisse fertur Augustus, propter nationes sibi in cuncto orbe subiectas, ut maius figuram orbis ostenderet*[28]). Pour Jean de Mandeville, au XIVe siècle, « cette pomme signifie la seigneurie que il [Justinien] avoit sur le monde, qui est ront »[29]. Pour revenir au XVe siècle, lors de son couronnement à Rome en 1452, Frédéric III avait un *Reichsapfel* sur lequel aurait été gravée la *mundi forma*[30] : l'emploi de « mundus » réfère à l'univers (*mundus* est l'équivalent de *cosmos* grec et ne désigne presque jamais la terre habitée), non à l'œcumène.

Pour conclure ce survol des antécédents antiques et médiévaux : des sphères portant quelques détails topographiques, élaborées dans des intentions pédagogiques, ont existé dans l'Antiquité ; leur souvenir s'est transmis dans l'iconographie médiévale ; mais ni les représentations traditionnelles de la souveraineté religieuse ou laïque, ni la « sphaera materialis » des traités d'astronomie, c'est-à-dire la sphère armillaire utilisée à des fins de démonstration par les astronomes, ne correspondaient à un véritable globe terrestre donnant l'illusion réduite de la surface entière de la terre.

2. Les premiers globes attestés : France du Nord-Est (1432), Bourgogne (1440-1444) et Allemagne (1447-1450)

Selon E. Dekker, la première mention de globe terrestre se trouverait dans un texte intitulé *Regionum sive civitatum distantiae* dont l'origine remonterait à 1430-1435[31]. Cette référence, reprise des affirmations de

26. P. E. SCHRAMM, *Sphaira. Globus. Reichsapfel. Wanderung und Wandlung eines Herrschaftszeichnens von Caesar bis zu Elisabeth II. Ein Beitrag zum « Nachleben » der Antike*, Stuttgart, 1958, p. 3, 55, 179.

27. Berne, Burgerbibl., ms. 120 II, f° 146 r°, reproduit dans l'ouvrage collectif *Petrus de Ebulo Liber ad honorem Augusti sive de rebus Siculis. Codex 120 II der Burgerbibliothek Bern. Eine Bilderchronik der Stauferzeit*, Sigmaringen, 1994, p. 239.

28. ISIDORE de SÉVILLE, *Etymologiae* XVIII, 3, 4, J. OROZ RETA, M. A. MARCOS CASQUERO éd., *San Isidoro de Sevilla Etimologías. Edición bilingüe*, t. II, Madrid, 1988 (Biblioteca de autores cristianos, 434), p. 388.

29. *Mandeville's travels. Text and translation*, M. LETTS éd., t. II, Londres, 1953 (Hakluyt Society, Second series, 101), p. 232-233.

30. P. E. Schramm cite les différents témoignages (*op. cit.*, p. 99).

31. « Globes in Renaissance Europe », dans l'ouvrage collectif *The History of Cartography, vol. three : Cartography in the European Renaissance*, t. I, Chicago-Londres, 2007, p. 139.

D. B. Durand (voir note 44 ci-dessous), émane en fait de notes beaucoup plus tardives de Johannes Schöner (1477-1547) sur la fabrication de globes terrestres dans un manuscrit (Vienne, Ö.N.B. 3505, f° 124v°-125v°). Rien ne justifie donc cette datation, ces notes tardives ne renvoyant pas à la période 1430-1435.

C'est bien au début du XVe siècle que la situation change en effet, mais dans d'autres contextes. Le premier objet se rapprochant d'un globe terrestre, français, a été signalé il y a une dizaine d'années[32] ; le second, bourguignon, a été révélé par Jacques Paviot[33] ; et le troisième, un peu problématique, est d'origine allemande et n'a pas été jusqu'à présent introduit dans la discussion.

Jean Fusoris, personnage par ailleurs connu comme fabricant d'instruments astronomiques – il apporta notamment un astrolabe et une « spera materialis » au pape Jean XXIII à Bologne en 1410 – et formé à la Faculté des arts de Paris, dédia en 1432 à ses confrères chanoines de Notre-Dame de Reims un *Traité de la sphère* en français. Il y fait référence à une « ronde boule » qu'il a fabriquée, différente de la « sphère matérielle » (armillaire) à laquelle il renvoie aussi pour ses démonstrations[34]. Jean Fusoris utilise cet objet, dont la fonction était d'illustrer concrètement la divison des sept *klimata*, pour démontrer les effets sur l'heure de la différence de longitude. Par une image de nature pédagogique adaptée à son public religieux, il met en scène deux personnages situés aux deux extrémités de la terre habitée, à 180° de distance, soit douze heures, ou encore demeurant sous le pôle, là où les méridiens se rejoignent : Jean et Martin pourraient ainsi passer sans difficulté de Pâques en Carême, et inversement[35]. Il est donc vraisemblable que la

32. Voir détails dans P. GAUTIER DALCHÉ, « Jean Fusoris et la sphère : un astronome, auteur d'un globe terrestre, à la découverte de Ptolémée », dans l'ouvrage collectif *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance. Autour de Guillaume Fillastre. Actes du colloque de Reims, 18-19 novembre 1999*, Turnhout, 2002 (Terrarum Orbis, 3), p. 161-175.

33. J. PAVIOT, « La mappemonde attribuée à Jan van Eyck par Fàcio : une pièce à retirer du catalogue de son œuvre », *Revue des archéologues et historiens d'art de Louvain*, t. 24, 1991, p. 57-62.

34. « ...comme il appert en la ronde boulle que j'ay fait pour les vii clymas... Et pour les choses dessus dites en ce present chapitre j'ay en une ronde boule descript les sept clymas. » (Paris, BnF, ms. fr. 9558, f° 12v° et f° 13v°.)

35. « C'est assavoir que Jehan et Martin demourassent dessoubz le pole assez prés du pole dessoubz les meridiens qu'ils avoient devant. Car les dessus diz meridiens s'assemble au pole et pour ce enprés le pole il sont prés l'un de l'autre, et pourroit Jehan aler en trés pouc de temps de son meridien au meridien de Martin. Et ainsi se feroient toutes les choses dessus dictes de Pasques en Quareme. Et toutes ces choses ycy peut on clerement veoir en la boule ronde que j'ay faicte pour la division des vii clymas. » (*ibid.*). Cette simple remarque prouverait – s'il en était besoin – que la notion de la convergence des méridiens existait bien avant le XVIe siècle, à l'encontre de ce qui est parfois naïvement affirmé (par exemple W. G. L. RANDLES, « Modèles et obstacles épistémologiques : Aristote, Lactance et Ptolémée à l'époque des découvertes », dans l'ouvrage collectif *L'Humanisme portugais et l'Europe. Actes du colloque international d'études humanistes (Tours, 3-13 juillet 1978)*, Paris, 1984, p. 437-443).

boule comportait aussi le tracé des méridiens. Le contexte de conception et d'utilisation est toujours cosmographique *stricto sensu*, et l'objet a une fonction purement pédagogique. Une autre expérience de pensée évoque le tour de la terre effectué en sens inverse par les deux mêmes personnages à l'équateur, en 365 jours, à raison de trente lieues françaises (soit un degré) par jour. Comme des lieux sont nommés, il est légitime de déduire qu'ils devaient être figurés sur la boule : le paradis terrestre, la cité d'Arin ; et, comme le voyage est effectué tant sur mer que sur terre, il est probable que l'œcumène située au sein des eaux devait y être représentée, de façon au moins schématique[36]. Devaient y être aussi notés les noms affectés dans beaucoup de mappemondes planes aux extrémités du monde : en Orient, la « gade c'est-à-dire l'enseigne du roy Alixandre » ; en Occident « la gade de Hercules environ le destroit de Maroc[37] ». Cette « ronde boule » comportait donc des représentations de nature géographique sommaires : étendue de l'œcumène, parallèles séparant les *klimata*, méridiens, ainsi que quelques éléments topographiques.

Il y a un lien indirect entre la « ronde boule » de Fusoris et le globe réalisé par un nommé Guillaume Hobit pour le duc de Bourgogne Philippe le Bon durant les années 1440-1444[38] : Fusoris fut le maître d'Henri Arnaut de Zwolle, médecin et astrologue au service du duc depuis au moins 1432 (la date du *Traité de la sphère* de Fusoris)[39], auteur, lui aussi, d'instruments astronomiques et signalé comme cartographe en 1445[40]. Quant à Guillaume Hobit que les comptes du duché de Bourgogne signalent comme travaillant au globe de Philippe, il était, lui aussi, « astronomyen »[41]. Si la description que donne Bartolomeo Fàcio, en 1456 ou 1457, de la *mundi comprehensio orbiculari forma* qu'il attribue à tort à Jan van Eyck correspond bien à ce globe, comme l'a supposé Jacques Paviot, l'objet devait permettre de mesurer

36. Paris, BnF, ms. fr. 9558, f° 11v°.

37. *Ibid.*, f° 10r°. La « gade », c'est évidemment *Gades* devenu nom commun.

38. J. PAVIOT, *loc. cit.* Les remarques de M. Belozerskaya, selon qui l'objet décrit est une mappemonde plane véritablement de la main de van Eyck et conservée dans les collections du roi de Naples, sont moins convaincantes (« Jan van Eyck's lost mappamundi—a token of fifteenth-century power politics », *Journal of early modern history*, t. 4, 2000, p. 45-84).

39. G. LE CERF, E.-R. LABANDE, *Les Traités d'Henri-Arnaut de Zwolle et divers anonymes (ms. B.N. latin 7295)*, Paris, 1932 ; E. POULLE, *Un constructeur d'instruments astronomiques au XVe siècle Jean Fusoris*, Paris 1963 (Bibl. de l'École des Hautes Études, IVe section. – Sciences historiques et philologiques, 318) ; J. R. VEENSTRA, *Magic and divination at the courts of Burgundy and France. Texts and context of Laurent Pignon's Contre les devineurs (1411)*, Leyde, 1998, p. 129.

40. J. RICHARD, « Aux origines de l'École de Médecine de Dijon (XIVe-XVe siècles) », *Annales de Bourgogne*, t. 19, 1947, p. 261 ; ID., « Enclaves » royales et limites des provinces. Les élections bourguignonnes », *Annales de Bourgogne*, t. 20, 1948, p. 101 ; F. DE DAINVILLE, « Cartes et contestations au XVe siècle », *Imago mundi*, t. 24, 1970, p. 109.

41. J. PAVIOT, *loc. cit.*, p. 59.

loca situsque regionum sed etiam locorum distantiam, ce qui implique la présence à sa surface de détails topographiques[42].

Le dernier exemple est plus difficile à interpréter, tout en fournissant un indice net des préoccupations des savants relatives à ces objets. Dans un manuscrit de la *Géographie* de Ptolémée copié dans le sud de l'Allemagne vers le milieu du XVe siècle par un moine appelé Fridericus, on trouve une description de trois procédés en vue de représenter la terre habitée : deux cartes planes, l'une circulaire et l'autre semi-circulaire, ainsi que « dy welt pegreifen als ain apfel der ym seinem umbkraisz hat 360 grad[43] ». L'œcumène s'y étend sur 172° 30' en longitude et sur 90° en latitude ; les *klimata* y sont figurés ; et, de même que sur le globe bourguignon, on pouvait y mesurer les distances d'un pays ou d'une cité à une autre. Selon une hypothèse sans fondement, ces trois descriptions seraient des « légendes » ou des « titres descriptifs » correspondant aux cartes qui se trouvent beaucoup plus loin dans le même manuscrit[44]. Elles renvoient à des figures présentes dans le manuscrit qui servit de modèle à Fridericus. Celui-ci recopia les descriptions, sans y joindre les figures. On peut toutefois s'interroger sur leur véritable nature : s'agit-il d'exposés *théoriques*, avec illustrations, de différents types de représentation, deux en plan et une en trois dimensions, ou de descriptions de cartes et d'un globe *réels* ? La description du premier objet, la carte circulaire, semble référer à sa situation dans un édifice : « Und den gehort zw der Rotund[45] », ce qui rend sans doute plus légitime la seconde conclusion. Quoi qu'il en soit, même si le globe n'est présenté que comme une possibilité parmi d'autres, l'auteur exprime un intérêt particulier pour cette possibilité et insiste sur deux aspects. C'est d'une part l'« art de géométrie » qui permet la réalisation de ces objets, Ptolémée étant nommé comme l'une des autorités de cet art ; de plus, leur utilité *pratique* est soulignée : « Auch moch man mer vor aus gar aigentlichen ausz seczen und messen daz mer und ertreich in dem reich Europa, ainez yeden kunigsz oder fursten lant und ir stet wye vil meil von ainem lant von ainer stat zw der andrn

42. Éd. M. BAXANDALL, « Bartholomaeus Facius on painting. A fifteenth century manuscript of the *De viris illustribus* », *Journal of the Warburg and the Courtauld Institutes*, t. 27, 1964, p. 103 ; ID., *Giotto and the orators*, Oxford, 1971, p. 165-166. Contrairement à J. Paviot, je ne vois rien, dans le texte de la *Mappemonde spirituelle* de Jean Germain, qui fasse spécifiquement référence aux « mappemondes » (dont le globe) possédées par Philippe le Bon (*loc. cit.*, p. 60).

43. Munich, Bayerische Staatsbibl., clm 14583, f° 98 r°-v° ; éd. D. B. DURAND, *The Vienna-Klosterneuburg Map Corpus. A Study in the Transition from Medieval to Modern Science*, Leiden, 1952, p. 371-373.

44. Les affirmations de D. B. Durand sur ce point ne sont pas démontrées (*op. cit.*, p. 175-178). Je saisis cette occasion pour signaler une nouvelle fois que les rapprochements arbitraires faits dans cet ouvrage sont entièrement à vérifier sur les documents ; quelques détails dans P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, Turnhout, 2009 (Terrarum Orbis, 9), p. 181-183 et 208-210.

45. D. B. DURAND, *op. cit.*, p. 372.

sey, oder leng oder prait ainez yeden kung reichsz oder furtentumsz daz zw peweren durch naturliche geometrey[46]. »

Plus ou moins précisément soulignée, la référence à Ptolémée est présente dans les documents décrivant ces trois globes – trois, si l'on admet que le dernier témoignage renvoie à un globe. Guillaume Hobit, l'auteur du globe bourguignon, a fait son ouvrage « selon la discrecion de Tholomée[47] » ; et, selon l'inventaire de la librairie de Philippe le Bon dressé après sa mort (1467), l'objet est accompagné d'« ung livre en papier couvert de parchemin, intitulé au dehors : Déclaration de la mapmonde, en franchoiz ; commenchant au second feuillet, *et des méridianes*, et au dernier, *vers orient la mer*[48] ». L'ouvrage sans doute explicatif traitait donc du réseau des coordonnées qui forme le canevas des représentations ptoléméennes. La description due à Fridericus, quant à elle, se trouve au milieu d'une copie de la *Géographie* de Ptolémée qui, bien loin des exemplaires de luxe sortis des officines florentines, a l'aspect d'un manuscrit de travail où sont multipliés les commentaires, notamment sur les aspects « géométriques » de la réalisation des cartes. Quant à Fusoris, il est l'un des premiers, avec Guillaume Fillastre et Pierre d'Ailly, à s'être intéressé aux problèmes scientifiques et techniques posés par l'*imago mundi* ptoléméenne, et notamment à la difficulté de « ramener le rond au plat[49] », c'est-à-dire à ce que l'on appelle improprement les procédés de « projection » aboutissant aux mappemondes de Ptolémée.

Pour saisir le milieu d'élaboration de tels objets, il convient en outre de souligner que deux de ces globes ont été réalisés par des astronomes/astrologues, Fusoris étant par surcroît maître en médecine, et que le troisième est présent dans un manuscrit qui rassemble des textes de géographie et d'astronomie. Pour des raisons évidentes qu'il est inutile de développer ici, les astrologues ou les savants qui s'intéressaient à l'astrologie ont joué un rôle important dans la réception de la *Géographie*, dans la discussion des problèmes à la fois scientifiques et techniques de la représentation de l'œcumène. Ce sont eux qui, les premiers, dans les années 1415-1450, en dehors de l'Italie, ont

46. *Ibid.*, p. 372. Je ne saisis pas bien ce que veut dire Klaus Vogel, lorsqu'il affirme à ce sujet, de façon contradictoire, que Fridericus décrit une « Weltkarte » et que « der dort gebrauchte satz, die Welt sei "hier wie ein Apfel" zu begreifen, bezieht sich auf die Erdsphäre » (K. A. VOGEL, « Armillarsphäre und frühe Globen vor 1492 », *Der Globusfreund*, t. 43-44, 1995, n. 26, p. 39).

47. J. PAVIOT, *loc. cit.*, p. 59 ; je ne suis pas certain qu'il soit légitime de corriger « discrecion » en « description ». La *discretio*, en langage scolastique, c'est la capacité à distinguer, à classer et à ordonner, ce qui est bien le propre du cartographe.

48. *Ibid.*, p. 58.

49. « En faisant fin a ce premier chapitre il est assavoir que qui voudroit faire justement et precisement la mappemonde ou la carte marine, il se feroit trés bien sus ung instrument rond comme une boule. Mais qui le vouldroit faire en plat comme sur une pelz de parchemein proprement, il fauldroit que ce feust en la maniere que on fait l'instrument de la saphee. Car par cest maniere on ramaine proprement le rond au plat. » (Paris, BnF, ms. fr. 9558., f° 9v°-10r°).

examiné les difficultés soulevées par la confrontation des traditions reçues en ce domaine et de l'*imago mundi* ptoléméenne[50]. Par là, il est clair que ces représentations terrestres en trois dimensions ont pour fonction essentielle d'illustrer des notions cosmographiques.

Le manque de précision des documents ne permet pas de savoir selon quel degré de « réalisme » ces premiers globes représentaient la surface terrestre. Il est possible qu'entre la « boule ronde » de Fusoris destinée à faire comprendre à des ecclésiastiques les subtilités de l'astronomie sphérique en rapport avec la surface de la terre, et le globe décrit dans le manuscrit de Fridericus, le souci de « réalisme » se soit accru : c'est vers une telle conclusion que font pencher les remarques de ce dernier sur les territoires princiers ou ducaux, et, de même que sur le globe de Guillaume Hobit, l'insistance sur les possibilités de mesure rigoureuse des distances à des fins pratiques.

3. Les globes italiens (dernier tiers du XVe siècle)

Dans l'intérêt pour les questions scientifiques et techniques relevant de l'œuvre de Ptolémée, l'Italie, où pourtant la *Géographie* fut traduite au début du XVe siècle, vient chronologiquement en second. Les premiers témoignages italiens ne sont pas antérieurs aux années 1470. Comment expliquer ce décalage ?

Il faut tout d'abord dénier la qualité de globe terrestre ptoléméen à deux objets présentés lors de cérémonies publiques, à Naples en 1443 et à Pesaro en 1475. Lors de l'entrée d'Alphonse d'Aragon à Naples, une sphère mobile apparaissait sous les pieds de l'empereur César transporté sur un char[51]. Cette sphère fut décrite ou illustrée à plusieurs reprises d'une manière qui ne laisse pas de place au doute à ce sujet. Selon un témoin oculaire, on y voyait « mundus in rotundo et pulcherrime depictus, nunquam sistens sed continuo uoluens » ; d'après la description d'Antonio Beccadelli, historiographe d'Alphonse d'Aragon, « mundus in formam sphaericam continue movebatur ». Durant tout le Moyen Âge, « mundus » a le sens d'« univers » englobant les cieux *et* la terre : c'est l'équivalent du grec *kosmos*. Une représentation figurée de cet objet sur la face d'un *cassone* datant de 1452 le confirme : la couleur bleu clair occupe la partie supérieure de la sphère (ce sont les cieux), tandis que la moitié inférieure est réservée aux eaux, d'où émergent des montagnes[52]. Contrairement à ce que suppose Philine Helas, il est absolument inconcevable qu'en 1443 on

50. P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, *op. cit.*, p. 168 *sq*.

51. Ph. HELAS, *loc. cit.*, p. 156-158 et 162-163 ; EAD., *Lebende Bilder in der italienischen Festkultur des 15. Jahrhunderts*, Berlin, 1999, p. 74 *sq*.

52. *Ibid.*, Taf. 16. Les autres descriptions littéraires citées par Ph. Helas évoquent toutes le « monde », parfois comparé à une pomme (*ibid.*, p. 158).

ait accueilli l'idée de la rotation de la terre comme un *fait*, malgré les formules bien connues de Nicolas de Cuse qui sont à interpréter dans un contexte purement religieux[53]. Il n'y a donc aucune volonté de représentation, scientifique ou réaliste, du globe terrestre : il s'agit là d'une variation sur le thème de la souveraineté universelle, étendue au cosmos tout entier.

Lors des noces de Costanzo Sforza et de Camille d'Aragon à Pesaro, en 1475, fut érigé un *triumphus famae*. Cette dernière, sous la forme d'une femme, se dressait sur « una grandissima balla tonda : la quale era tutta dazurro & color d'aqua excepto[, &] quella parte di terra che habitata & scoperta dallaqua, la quale era tutto figurata & dipinta secondo la vera escosmografia[54] ». Ce dernier membre de phrase s'applique à *l'ensemble* de la « balla tonda », terres et eaux. Il n'y a pas lieu d'opposer la description textuelle et l'iconographie, comme semble le faire Philine Helas ; on ne voit pas non plus que l'absence de connaissance de l'Amérique ait empêché de disposer correctement sur la terre les masses continentales connues, puisque c'est ce que font sans difficulté les représentations de globes terrestres réels qui apparaissent quelques années plus tard dans l'iconographie. En dessous du globe, se tenaient trois hommes armés : Scipion, Alexandre et César. L'image jointe au rapport confirme ce qui se déduit de la description : la mise en scène avait pour but d'enseigner le peu de valeur de la gloire issue de la conquête. La présence de Scipion évoque directement deux textes très répandus : le *Songe de Scipion* de Cicéron et son commentaire par Macrobe au ve siècle, où le héros guerrier, emmené par son aïeul dans les cieux, se voit montrer la petitesse de la terre, l'étroitesse de la partie habitée par l'humanité, et par conséquent la vanité de la gloire humaine. Largement diffusé depuis le IXe siècle en des dizaines de manuscrits, le commentaire de Macrobe était précisément accompagné de figures cosmographiques, et l'une d'elles déclinée en de nombreux exemplaires, même en dehors des manuscrits du *Commentaire*, est une *mappa mundi* où la zone intertropicale est occupée par les eaux, interdisant ainsi toute circulation vers les autres parties du globe. Telle était donc la « vera escosmographia » d'après laquelle était construite la figure : celle de Macrobe, et non celle de Ptolémée. Elle était totalement étrangère à l'*imago mundi* ptoléméenne qui postulait, au contraire, que les masses de terre couvraient l'ensemble de la sphère, les océans n'étant que des mers fermées. Les spectateurs de la fête de Pesaro purent donc voir une sphère représentant les théories macrobiennes

53. *Ibid.*, n. 36, p. 162-163 ; *cf.* L. THORNDIKE, « Nicholas of Cusa and the triple motion of the earth », dans *Science and thought in the fifteenth century. Studies in the history of medicine and surgery, natural and mathematical science, philosophy and politics*, New York, 1929, p. 133-141.

54. Cité du Vatican, BAV, ms. Urb. Lat. 899, f° 116, tel que transcrit par Philine Helas, *loc. cit.*, n. 53, p. 167, et légèrement amendé pour la compréhension du texte ; voir aussi *Lebende Bilder…*, *op. cit.*, p. 146 *sq*.

mises à jour par référence aux théories largement diffusées des savants parisiens du XIV[e] siècle sur le rapport de la sphère de l'eau et de la terre « scoperta dall'aqua ».

Les premiers témoignages indiscutables de globes ptoléméens apparaissent dans les années soixante-dix du Quattrocento, et d'abord à Florence. Comme l'a montré le regretté José Ruyschaert à partir des archives du Vatican, Nicolaus Germanus réalisa en 1477 deux sphères solides pour le pape Sixte IV, *quarum in altera est ratio signorum, in altera cosmographia*. Elles étaient placées sur des pieds de bois de plus d'un mètre de hauteur dans une salle de la bibliothèque Vaticane. Ces deux globes avaient nécessité l'emploi de bois, de ferrures et de tiges de laiton pour les faire tourner, ce qui conduit à penser qu'il s'agissait déjà, à cette date, de mécanismes fort élaborés[55]. Dans un inventaire datant d'avant 1487, le globe terrestre est décrit comme « spera in qua et terrae et maria ex Ptolemaeo cum orizonte ». Nous pouvons donc être certains que l'image de la terre correspondait à la *Géographie* de Ptolémée, sans que rien permette d'en savoir davantage. Par le cercle mobile représentant l'horizon, un tel globe pouvait encore servir à la démonstration de l'influence des phénomènes célestes sur la surface terrestre. Mais, chose nouvelle, celle-ci était présentée dans un objet distinct[56]. Rien d'étonnant : Nicolaus Germanus n'est pas un inconnu. Le personnage apparaît en 1466 comme auteur de manuscrits de la *Géographie* comportant des nouveautés qu'il souligne avec fierté et qu'il souhaite offrir à Borso d'Este ; on lui doit de nombreux manuscrits de la *Géographie* dédiés à Borso puis à Paul II, dont l'un est à l'origine de l'édition de la *Géographie* parue à Ulm en 1482. Nous savons par ailleurs qu'il pratiquait l'astrologie. En 1474 et en 1477, il se qualifie lui-même de « prete e astrologo » et d'*astrologus*[57]. En 1466, il avait aussi réalisé pour Borso un *Liber tacuini multorum annorum*, sans doute un almanach des positions planétaires pour un espace de temps donné, et l'on a conservé de lui d'autres tables astronomiques pour les années 1466-1484 contenant un horoscope pour Paul II[58]. La personnalité de Nicolaus Germanus a

55. J. RUYSCHAERT, « Du globe terrestre attribué à Giulio Romano aux globes et au planisphère oublié de Nicolaus Germanus », *Bolletino dei monumenti, musei e gallerie pontifice*, t. 6, 1985, p. 93-104 ; analyses et documents en partie reproduits par J. BABICZ, « The celestial and terrestrial globes of the Vatican Library, dating from 1477, and their maker Donnus Nicolaus Germanus (*ca* 1420-*ca* 1490) », *Der Globusfreund*, t. 35-37, 1987, p. 155-168.

56. Contrairement à ce qu'écrit Klaus Vogel, la fonction du cercle de l'horizon n'est pas de figurer la limite séparant un hémisphère « connu » et un hémisphère « inconnu », selon un usage médiéval du concept d'horizon qui n'est pas documenté (*loc. cit.*, p. 38). Élément habituel des sphères armillaires, l'horizon permet de visualiser les effets de l'inclinaison variable de l'équateur et des pôles à différentes latitudes et sépare en chaque lieu l'hémisphère visible de l'hémisphère invisible.

57. L. BÖNINGER, *Die deutsche Einwanderung nach Florenz im Spätmittelalter*, Leyde-Boston, 2006, p. 337 ; G. MERCATI, *Opere minori*, t. IV, Cité du Vatican, 1937 (Studi e Testi 79), p. 175.

58. Cité du Vatican, B. A. V, ms. Vat. Lat. 3107. Texte et traduction fautive de la dédicace dans J. Babicz, *loc. cit.*, p. 156 (ici, *tabula* ne signifie pas « map », mais désigne simplement le contenu tabulaire du manuscrit).

donné lieu à des hypothèses fantaisistes : il n'était pas bénédictin formé dans le monastère de Reichenbach, et il ne saurait être identifié à l'imprimeur Niccolò Tedesco, actif à Florence entre 1476 et 1487[59].

Grâce aux documents récemment publiés par Lorenz Bönninger, nous en savons un peu plus sur l'activité de fabricant de globes de Nicolaus Germanus. Il fut en relation avec un autre Allemand résidant à Florence, Henricus Martellus Germanus, familier de la famille patricienne des Martelli, auteur de cartes, de manuscrits de la *Géographie* et de divers *isolarii*. En 1480, après la mort de Nicolaus Germanus, il fut chargé de vendre deux autres globes de Nicolaus, et c'est Bartolomeo Scala, humaniste et chancelier de Florence, qui les acheta pour orner le palais qu'il faisait alors construire[60]. Les documents concernant cette affaire mentionnent deux personnages qui participèrent probablement à la confection des globes : un messer Ricciardo chanoine de Fiesole, et Girolamo di Griliano, *chorazzaio*, sans doute chargé des mécanismes analogues à ceux des globes du Vatican. Nicolaus avait d'autre part transmis son art à un Florentin nommé Joanne qui, en 1505, se disait son disciple[61] – Nicolaus Germanus étant mort en 1477, ce Joanne ne peut être le Gianni Todesco imprimeur à Florence de 1483 à 1483, fils de l'imprimeur Niccolò Tedesco actif de 1476 à 1487 avec lequel on a cherché à tort à identifier Nicolaus Germanus[62].

Telles sont les données documentaires. Mais il est hautement probable que d'autres globes avaient déjà été réalisés un peu auparavant. C'est du moins ce que semble démontrer une image signalée par Philine Helas comme une innovation. Dans un cycle des vertus cardinales peint par Piero Pollaiuolo en 1471, la *Justitia* tient un véritable globe où l'on reconnaît nettement des éléments topographiques d'origine ptoléméenne (les péninsules méditerranéennes, le golfe Persique...[63]). La nouveauté est attestée par un précédent exemple du même motif, œuvre de Taddeo di Bartolo, où la *Justitia* tient un disque avec les masses terrestres, sans contours « réalistes ». Vers le même temps, plusieurs miniatures dues à un artiste lié aux Médicis, Francesco

59. W. BONACKER, E. ANLIKER, « Donnus Nicolaus Germanus, sein Kartennetz, seine Ptolemäus Rezensionen und Ausgaben », *Zeitschrift des Schweirisches Gutenbergmuseum*, t. 18, 1932, p. 19-48, 99-114 ; R. BAUERREIS, « War der Kosmograph Nikolaus de 'Dinis' Benediktiner ? », *Studien und Mitteilungen zur Geschichte der Benediktinerklosters und seine Zweige*, 1935, p. 265-273 ; D. B. DURAND, *op. cit.*, p. 80 *sq.* ; utile mise au point par B. MARACCHI BIAGIARELLI, « Niccolò Tedesco e le carte della Geografia di Francesco Berlinghieri autore-editore », *Studi offerti a Roberto Ridolfi*, Florence, 1973, p. 377-378.

60. L. BÖNINGER, *op. cit.*, p. 339-342.

61. A. LUZIO, R. RENIER, « La coltura e le relazioni letterarie di Isabella d'Este Gonzaga », *Giornale storico della letteratura italiana*, t. 33, 1889, p. 37.

62. Comme le note justement J. RUYSCHAERT, « Du globe terrestre attribué à Giulio Romano... », *loc. cit.*, p. 104, n. 24.

63. Ph. HELAS, *loc. cit.*, p. 163-164 et Taf. 19 ; cf. L. ETTLINGER, *Antonio e Piero Pollaiuolo. Complete edition with a critical catalogue*, New York, 1978, p. 142 et n° 12.

di Antonio del Chierico, cherchent à imiter de façon semblable un globe terrestre. Un peu plus tard, vers 1486-1487, Bramante peignit aussi une fresque où le philosophe qui rit (Démocrite) et le philosophe qui pleure (Héraclite) sont placés de part et d'autre de l'image d'un globe présentant les mêmes caractéristiques[64]. Au début des années 1480, l'objet apparaît complet sur son pied comme un outil du cartographe dans les « Septe giornate della geografia » de Francesco Berlinghieri[65].

Que nous enseignent ces images de globes réels ? Elles signalent tout d'abord une rupture dans les types iconographiques. Le disque plat habituellement présent dans les exemples précédents, où des masses continentales soit triparties, soit sans formes particularisées, étaient généralement entourées par les eaux, est remplacé par une image de l'œcumène ptoléméenne qui donne l'illusion d'une sphère en trois dimensions. Cette rupture n'est pas née du milieu des artistes eux-mêmes : elle a été provoquée par l'existence de globes réels dus à Nicolaus Germanus (ou à un prédécesseur inconnu). Le fait de représenter ces objets réels fut considéré par les artistes comme un tour de force digne de leur talent. C'était un problème d'ordre technique. Il convenait en effet de donner l'impression de la courbure de l'œcumène à la surface de la sphère terrestre, résultat qui fut obtenu, sans utiliser les procédés élaborés par Ptolémée dans ce que l'on appelle sa « troisième projection », par des moyens illusionnistes qui découlaient par ailleurs des réflexions sur la structure de l'œcumène : l'ouverture de l'océan Indien vers le sud-est, très nette dans le cas de la fresque de Bramante, et l'extension des terres sur plus de 180° en latitude.

Les représentations de la terre élaborées à Florence ne relèvent pas toutes de cette nouveauté iconographique. D'autres montrent encore l'œcumène entourée par les eaux, selon l'image qui avait dominé durant tout le Moyen Âge[66]. Il ne s'agit pas d'inconséquences ou d'arbitraire. En effet, l'un des premiers problèmes qu'avait posé la *Géographie* de Ptolémée aux savants qui la découvraient découlait du fait que son image du monde s'opposait sur ce point aux conceptions admises d'une œcumène entourée par l'océan, et l'un des premiers textes consacrés à la *Géographie*, le commentaire du cardinal Fillastre au *De chorographia* de Pomponius Mela, est presque tout entier consacré à cette

64. Milan, Pinacoteca di Brera ; *cf.* W. SUIDA, *Bramante pittore e il Bramantino*, Milan, 1953, pl. XIX, n° 28 ; D. KIANG, « The "mappamondo" in Bramantes Heraklitus und Demokritus », *Achademia Leonard Vinci*, t. 5, 1992, p. 128-135.

65. Ph. HELAS, « Der "fliegende Kartograph". Zu dem Federico da Montefeltro und Lorenzo de' Medici gewidmeten Werk "Le septe giornate della geografia" von Francesco Berlinghieri und dem Bild der Erde im Florenz des Quattrocento », *Mitteilungen des Kunsthistorischen Institut im Florenz*, t. 46, 2002, p. 270-319.

66. Par exemple Florence, Bibl. di San Marco, ms. 613, f° 2, Genèse, vers 1473-1474 ; (reprod. *ibid.*, fig. 20) Vatican, Urb. Lat. 1, f° 7r°, Bible d'Urbin, 1477 (reprod. *ibid.*, fig. 22 ; présenté comme Plinius, *Historia naturalis*).

question[67]. La variation des formes reflète donc l'incertitude où se trouvaient les intellectuels qui, à Florence et ailleurs, réfléchissaient encore, dans la deuxième moitié du XVe siècle, aux rapports entre la terre et les eaux à la surface du globe et, conséquemment, à l'étendue réelle de l'œcumène. Ainsi, de façon indirecte, ces essais nous renseignent sur les discussions multiples et sur les idées contradictoires qui agitaient alors les cercles humanistes florentins. Nous savons ainsi par une lettre du 10 septembre 1476 adressée par Francesco Berlinghieri à Bartolomeo Scala – l'acquéreur des globes de Nicolaus Germanus – que l'auteur des *Sette giornate della geografia* vient d'avoir avec Cristoforo Landino une dispute publique portant sur Ptolémée[68]. Dans l'une de ses *Facéties*, Ange Politien montre plaisamment Braccio Martelli – le patron de Henricus Martellus – qui, « lisant un livre de cosmographie très étrange à comprendre, disait qu'il préfèrerait plutôt avoir un roncin et aller à sa recherche »[69]. Quant à Ange Politien, mû par l'admiration, il écrivit en 1490 ou 1491 au roi Jean II de Portugal, « qui a ouvert un autre monde », pour le féliciter de l'avance de ses navires vers « d'autres terres, une autre mer, d'autres mondes, enfin d'autres étoiles» et pour lui proposer d'immortaliser ses exploits par sa plume[70]. Intérêt pour la *Géographie*, intérêt pour les activités qui remettaient en cause son image du monde : c'est tout un ensemble de préoccupations qui transparaît, directement liées à l'image du monde, aux moyens de l'appréhender, aux modifications qu'elle subit et qui peuvent se révéler grosses de conséquences économiques pour la cité.

Conclusion

Des sphères destinées à visualiser les effets sur la terre des phénomènes célestes ont existé dans l'Antiquité, sans qu'on puisse les considérer comme de véritables globes terrestres. Seules quelques représentations en plan en ont perpétué la forme au Moyen Âge. C'est au début du XVe siècle que réapparaissent des objets qui peuvent commencer à être ainsi qualifiés, fabriqués par des astronomes/astrologues qui ont été parmi les premiers savants à s'intéresser aux contenus scientifiques et techniques de la *Géographie* de Ptolémée récemment traduite à Florence. Ces premiers globes ne devaient distinguer la surface de la terre que de façon sommaire ou schématique. Mais, comme le montre la description de

67. P. GAUTIER DALCHÉ, « L'œuvre géographique du cardinal Fillastre († 1428). Représentation du monde et perception de la carte à l'aube des découvertes », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, t. 59, 1992, p. 319-383 ; réimprimé dans l'ouvrage collectif *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance. Autour de Guillaume Fillastre. Actes du colloque de Reims, 18-19 novembre 1999*, Turnhout, 2002 (Terrarum Orbis, 3), p. 293-355.

68. P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, *op. cit.*, p. 248.

69. *Ibid.*, p. 243.

70. *Ibid.*, p. 244.

Fridericus, les possibilités « pratiques » de mesure exacte des distances offertes par la tridimensionnalité de la représentation n'ont pas tardé à être perçues.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les premiers véritables globes, portant une image « réaliste » ptoléméenne de l'oecumène sont l'œuvre d'un Allemand travaillant en Italie, Nicolaus Germanus, dont le premier globe connu est de 1477 : ce personnage, peut-être originaire d'Ulm ou d'Allemagne du Sud (Nuremberg ?), astrologue autant que cartographe, a pu bénéficier de l'intense travail de réflexion théorique sur les différents modes de représentation cartographique qui s'était développé en Allemagne à la suite de la réception de la *Géographie*. Ces globes suscitèrent l'attention de divers souverains ou membres de l'aristocratie que leurs relations avec les humanistes avaient sensibilisés aux différentes théories alors en discussion sur l'étendue de l'œcumène. Les rapports de la terre habitée et de l'eau, son étendue en longitude et en latitude, étaient rendus plus aisément perceptibles. Il est certain d'autre part que tous ces objets furent conçus et utilisés dans le cadre des pratiques et des réflexions astrologiques, tant dans leurs aspects cosmographiques que géographiques. Ce sera encore le cas au XVIe siècle, comme le montrent en particulier les travaux de Gemma Frisius [71].

La nouveauté fonctionnelle de ces véritables globes terrestres était double. D'une part, le fait de figurer la terre et les cieux par des objets de taille identique traduisait un rapport différent, où la terre n'était plus dans une situation subordonnée mais constituait un objet en soi, sur lequel pouvait s'exercer une réflexion autonome. Ils permettaient d'autre part une vision de la terre tout entière et non plus limitée à l'œcumène. Avec la multiplication des globes en Italie à la fin du XVe siècle et tout au début du XVIe – le globe de Behaim et les réalisations allemandes ne sont pas des cas isolés –, ces deux phénomènes d'autonomisation et d'élargissement du regard géographique ont joué un rôle certain dans les transformations de la perception du monde [72].

Patrick Gautier Dalché – IRHT, 40 avenue d'Iéna, F-75116 – EPHE, Sorbonne, 45-47 rue des Écoles, F-75005 Paris

71. S. Vanden Broecke, *The Limits of Influence. Pico, Louvain, and the Crisis of Renaissance Astrology*, Leyde, 2003, notamment p. 128 *sq*.

72. La première lettre de Vespucci relative au voyage le long des côtes méridionales, remplie de mesures de coordonnées, devait être accompagnée d'une « carta in figura piana » et d'un globe. Luigi Guicciardini, avant 1509, possédait un globe (E. Heawood, « A hitherto unknown world map of A. D. 1506 », *The Geographical Journal*, t. 62, 1923, p. 282-283, d'après une communication orale de D. Marzi au troisième *Congresso geografico italiano*, fondée sur des documents d'archive florentins non autrement spécifiés). Conrad Celtis installa à la demande de l'empereur Maximilien une bibliothèque qui comportait aussi des globes et des cartes, célestes et terrestres (H. Grössing, *Humanistische Naturwissenschaft. Zur Geschichte der Wiener mathematischen Schulen des 15. und 16. Jahrhunderts*, Baden-Baden-Berlin, 1983, p. 196). Séjournant à Bologne en 1515, Johannes Eck admira un globe – sans doute terrestre (lettre à Konrad Reuter, Ingolstadt, 4 sept. 1515, dans J. Eck, *Orationes tres*, Augsburg, Miller, 1515, f° D4r°-Fr°).

Avant Behaim : les globes terrestres au xv[e] siècle

L'article examine d'abord la question des éventuels antécédents antiques et médiévaux des globes attestés par des sources textuelles au xv[e] siècle. Ces premiers globes proviennent de la France du Nord-Est (1432), de Bourgogne (1440-1444) et d'Allemagne (1447-1450) ; ils ne devaient distinguer la surface de la terre que de façon sommaire ou schématique, mais les possibilités « pratiques » de mesure exacte des distances offertes par la tridimensionnalité de la représentation ne tardèrent pas à être perçues. Les premiers globes italiens apparaissent dans l'iconographie du dernier tiers du xv[e] siècle : le disque plat de la terre habituel dans ces types iconographiques antérieurs est parfois remplacé par une image de l'œcumène ptoléméenne donnant ainsi l'illusion d'une sphère en trois dimensions. Le succès de cette image issue de globes réels fabriqués à Florence par Nicolaus Germanus provient de l'intense travail de réflexion théorique sur les différents modes de représentation cartographique qui s'étaient développés en Allemagne à la suite de la réception de la *Géographie* de Ptolémée. Le fait de figurer la terre et les cieux par des objets distincts traduisait un rapport différent où la terre n'était plus dans une situation subordonnée mais constituait un objet en soi, sur lequel pouvait s'exercer une réflexion autonome. Ces globes permettaient en outre une vision de la terre tout entière et non plus limitée à l'œcumène.

globes terrestres – Florence – Ptolémée – Nicolas Germanus – Henricus Martellus

Before Behaim: the Terrestrial Globes during the Fifteenth Century

After an analysis of the potential ancient and medieval antecedents attested by textual sources, the present article studies the earliest globes, from NE France (1432), Burgundy (1440-1444) and Germany (1447-1450). They are supposed to present just a basic, schematic distinction of the surface of the earth, but the "practical" possibilities offered by this three-dimensional representation for a precise measure of distances had been promptly remarked. The first Italian globes appeared in the iconography of the last third of the fifteenth century (manuscript decoration and painting): the flat disc of the earth, common in previous iconographic representations, was sometimes replaced by an image of the Ptolemean oekoumene, thus giving the illusion of a three-dimensional sphere. The success of this image, inspired by real globes made at Florence by Nicolaus Germanus, can be explained by the intense effort of theoretical reflection upon the different methods of cartographic representations developed in Germany, as a consequence of the reception of Ptolemy's *Geography*. Shaping the earth and the sky as different objects reflected a peculiar relationship between the two, as the earth was not a subordinate, but an independent object, upon which an autonomous thinking could be developed. Moreover, these globes allowed the vision of the entire earth, not only of the oekoumene.

Terrestrial Globes – Florence – Ptolemy – Nicolaus Germanus – Henricus Martellus

Médiévales 58, printemps 2010, p. 63-78

Christine GADRAT

LE RÔLE DE VENISE DANS LA DIFFUSION DU LIVRE DE MARCO POLO (XIVe-DÉBUT XVIe SIÈCLE)

La question du rôle de Venise dans la diffusion du *Devisement du monde* ne se pose pas seulement et simplement en raison de la citoyenneté vénitienne de son auteur. Le texte ayant vraisemblablement été composé à Gênes, en franco-italien, la place de Venise dans sa diffusion n'est pas une évidence en soi. L'historiographie ne s'est jamais réellement penchée sur cette question, se contentant généralement de jugements hâtifs, selon lesquels soit Venise aurait dédaigné son « héros » et ne lui aurait pas accordé les honneurs mérités[1], soit elle aurait au contraire développé une véritable politique éditoriale[2]. La question mérite que l'on s'y arrête plus longuement et qu'on examine de façon approfondie les éléments qui permettent d'apporter une réponse. La tradition textuelle, en effet, la tradition manuscrite et la diffusion de certaines versions, ainsi que la réception du texte, font apparaître un certain nombre d'éléments qu'il convient de rassembler pour analyser, à nouveaux frais, la place de Venise, et plus largement de la Vénétie, dans la diffusion du texte.

Au-delà du seul texte de Marco Polo, c'est également la question de l'intérêt des Vénitiens pour la géographie qui est en jeu. On a souvent écrit que les habitants de la lagune ne se sont pas passionnés pour les textes nouveaux relatifs à la géographie qui ont pourtant transité par leur cité, comme la *Géographie* de Ptolémée ou celle de Strabon, et qu'ils n'ont pas produit d'œuvre majeure dans ce domaine[3]. La comparaison est souvent faite avec Florence, où se développe un humanisme très fécond en matière de géographie

1. J. HEERS, *Marco Polo*, Paris, 1983, p. 8-9.

2. MARCO POLO, *Il Milione*, L. F. BENEDETTO éd., Florence, 1923, p. c : « una vera e propria iniziativa editoriale ».

3. Voir les remarques formulées par P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, Turnhout, 2009, p. 203-207.

et de cartographie[4]. L'étude de la réception du récit de Marco Polo et de son utilisation conjointement avec d'autres œuvres, comme celle de Ptolémée, permet d'apporter quelques exemples nuançant cette opinion.

Les témoignages de la tradition textuelle[5]

L'ouvrage a été composé à Gênes, selon ce qui est indiqué dans le prologue commun à plusieurs versions[6]. Néanmoins, l'étude de la tradition textuelle nous ramène régulièrement vers Venise, à différents moments des XIVe et XVe siècles, tandis qu'il existe plusieurs témoignages de circulation et d'utilisation du livre dans la cité pendant toute la période. À vrai dire, aucun élément ne permet de retracer une diffusion du texte directement depuis Gênes. De nombreux indices invitent à penser que Marco Polo, de retour dans sa cité, avait un exemplaire de son récit avec lui.

Le témoignage le plus ancien de la présence du *Devisement* à Venise, entre les mains même de Marco Polo, est celui d'une branche de la version française (Fr), le sous-groupe B. Le prologue de trois manuscrits de cette branche[7] nous apprend en effet que le chevalier Thibaut de Chepoy, qui accompagnait Charles de Valois dans son expédition outremer, reçut des mains de Marco Polo, à Venise, en 1307, un exemplaire destiné à son seigneur :

> Veez cy le livre que monseigneur Tybault, chevalier, seigneur de Cepoy, que Dieux absoille, requist que il en eust la coppie a messire Marc Pol, bourgois et habitant en la cité de Venise. Et ledit sire Marc Pol, comme tres honnourable et bien acoustumé en pluseurs regions et bien moriginé et lui desirans que ce qu'il avoit veu fust sceu par l'univers monde et pour l'onneur et reverence de

4. À vrai dire, Venise est le plus souvent ignorée, tandis que seule Florence est considérée (comme dans l'article de R. ALMAGIÀ, « Il primato di Firenze negli studi geografici durante i secoli XV e XVI », *Atti della Società italiana per il progresso delle scienze*, t. 18, 1929, p. 60-80).

5. Pour une meilleure compréhension des lignes qui suivent, j'ai jugé utile de joindre un schéma simplifié de la tradition textuelle du *Devisement du monde*. Ce schéma est en grande partie fondé sur l'introduction de Luigi Foscolo Benedetto à son édition (MARCO POLO, *Il Milione*, *op. cit.*) et sur le recensement des manuscrits fait par Consuelo Wager Dutschke (*Francesco Pipino and the manuscripts of Marco Polo's « Travels »*, Ph. D., Los Angeles, University of California, 1993, inédit). Entre parenthèses figurent le sigle attribué aux différentes versions, ainsi que le nombre de manuscrits conservés, ou bien la date de la première édition, quand l'œuvre n'a pas été conservée sous forme manuscrite.

6. Dans la version en franco-italien (F) : « Le quel [Marco Polo] puis, demourant en le chartre de Jene, fist retraire toutes cestes chouses a messire Rusticiaus de Pise, que en celle meisme chartre estout, au tens qu'il avoit mccxcviii anç que Jesucrit nesqui » (MARCO POLO, *Milione, Le Divisament dou monde. Il Milione nelle redazioni toscana e franco-italiana*, G. RONCHI éd., 1982, 3e éd., Milan, 1996, p. 306).

7. Berne, Bürgerbibliothek, 125 (B3) ; Paris, BnF, fr. 5649 (B4) ; et Genève, Bibliothèque publique et universitaire, fr. 154 (B5). *Cf.* MARCO POLO, *Le Devisement du monde*, Ph. MÉNARD éd., t. 1, Genève, 2001, p. 45-46.

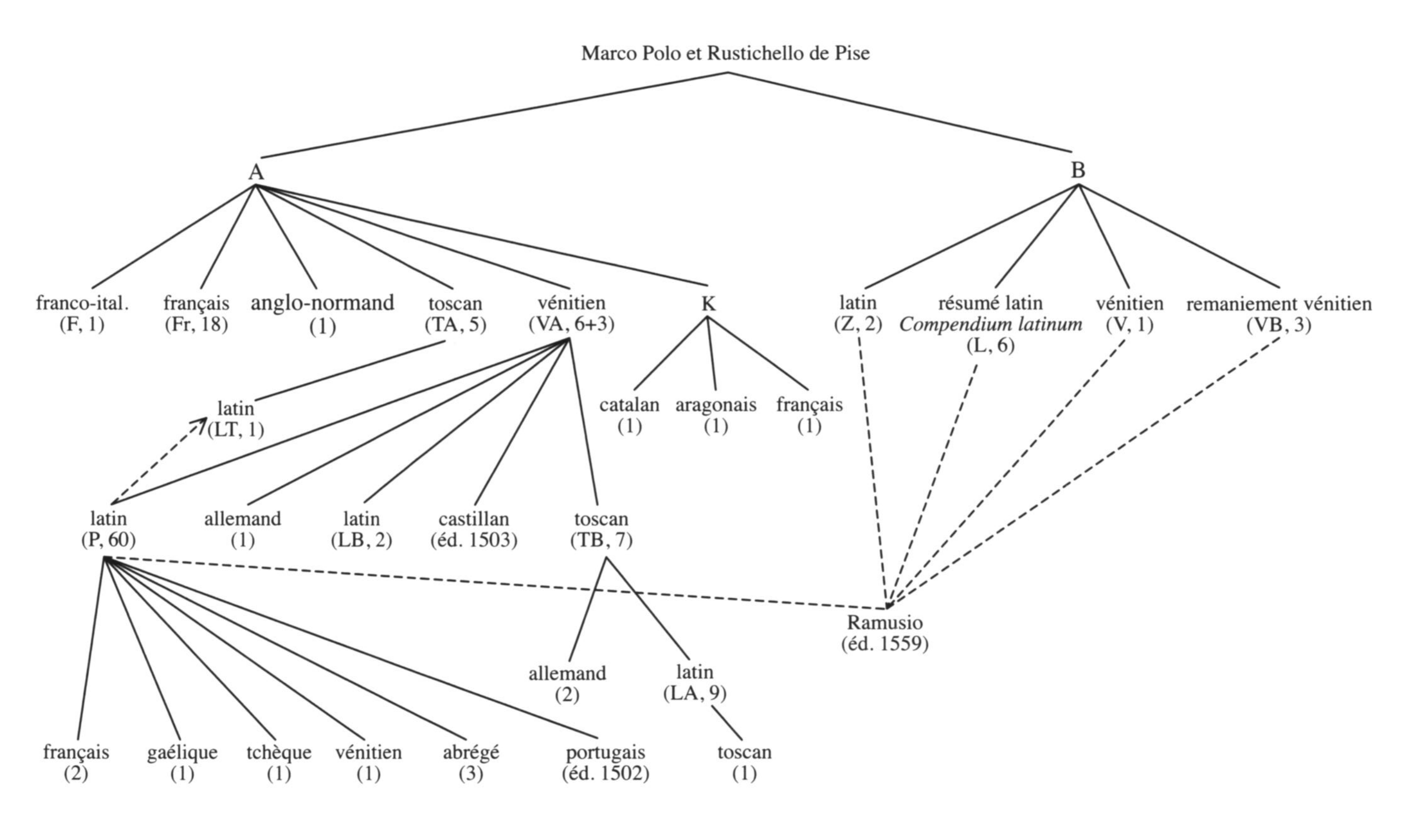


Schéma simplifié de la tradition textuelle du *Devisement du monde*

> tres excellent et puissant prince monseigneur Charles, filz du roy de France et conte de Valois, bailla et donna au dessusdit seigneur de Cepoy la premiere coppie de son dit livre puis qu'il l'eut fait, et moult lui estoit agreables quant par si preudomme estoit avanciez et portez es nobles parties de France.
>
> De laquelle coppie que ledit messire Tyebault, sire de Cepoy, cy dessus nommez aporta en France, messire Jehan, qui fut son ainsné filz et qui est sires de Cepoy après son decés, bailla la premiere coppie de ce livre qui oncques fu faite puis que il fut aportez ou royaume de France a son tres chier et redoubté seigneur, monseigneur de Valois. Et depuis en a il donné coppie a ses amis qui l'en ont requis.
>
> Et fut celle coppie baillee dudit sire Marc Pol audit seigneur de Cepoy quant il ala en Venise pour monseigneur de Valoiz et pour madame l'empereris sa fame, vicaire general pour eulz deus en toutes les parties de l'empire de Constantinoble. Ce fut fait l'an de l'Incarnation Nostre Seigneur Jhesu Crist mil trois cens et sept ou moiz d'aoust[8].

Des hypothèses ont été formulées pour expliquer le don de Marco Polo à Charles de Valois, notamment la volonté de nouer des relations avec un prince qui s'apprêtait à reconquérir l'empire de Constantinople, où la famille Polo était implantée et où les Vénitiens, plus généralement, cherchaient à restaurer leur prédominance perdue[9]. Il est possible que l'histoire ait été un peu enjolivée pour rehausser le prestige du cadeau fait au frère du roi de France. Quoi qu'il en soit, le fait qu'un prologue ait été spécialement écrit pour indiquer cette origine et mettre en avant le rôle joué par Marco Polo lui-même dans cette démarche est significatif : cette précision a fonctionné comme une authentification du récit et de la version dans laquelle il était ainsi diffusé, et ce encore à la fin du XVe siècle, lorsque le manuscrit le plus tardif du groupe fut copié[10].

Contemporaines ou postérieures à Marco Polo, plusieurs traductions peuvent être situées à Venise ou en Vénétie ; il s'agit aussi bien de traductions en vénitien qu'en latin. Les versions en vénitien sont au nombre de quatre : VA[11], traduite à partir de l'original franco-italien de la branche A, V et VB, qui descendent toutes deux de la branche B, et une traduction faite sur la version latine de Francesco Pipino. Deux traductions latines également sont issues d'un milieu vénitien : Z[12] et L. Il faut envisager la dénomination « vénitien » avec prudence ou, tout au moins, au sens large. Ainsi, il a été montré que VA,

8. Berne, Bürgerbibliothek 125, f° 94-94 v°, cité dans MARCO POLO, *Le Devisement du monde*, *op. cit.*, p. 115.

9. *Ibid.*, p. 26.

10. Le ms. Genève, Bibliothèque publique et universitaire fr. 154 fut copié dans le dernier tiers du XVe siècle.

11. MARCO POLO, *Il « Milione » veneto*, A. BARBIERI et A. ANDREOSE éd., Venise, 1999.

12. MARCO POLO, *Milione : redazione latina del manoscritto Z, versione italiana a fronte*, A. BARBIERI éd., Parme, 1998. Les autres versions citées restent inédites.

d'après ce qui ressort de l'analyse linguistique des manuscrits subsistants, n'est pas à proprement parler une traduction en vénitien, mais s'inscrit dans une aire vénéto-émilienne[13].

Au-delà de l'existence de certaines traductions, ce qui importe également, c'est leur rayonnement. La place de VA dans l'ensemble de la tradition polienne est, de ce point de vue, d'une grande importance. Malgré une représentation aujourd'hui défectueuse (les manuscrits conservés sont peu nombreux et, pour certains, fragmentaires, lacunaires, tardifs, visiblement fautifs)[14], VA est à l'origine du plus grand nombre de versions postérieures et a largement contribué à la diffusion européenne du texte. Descendent en effet de VA deux traductions latines, une allemande, une toscane et une castillane ; la traduction toscane a donné à son tour naissance à une autre traduction allemande et à une traduction latine ; quant à la version latine P issue de VA, elle a été traduite ensuite en français, en gaélique, en tchèque, en vénitien et en portugais. VA et sa descendance représentent au total, si l'on compte le nombre de manuscrits subsistants, 75 % de la tradition manuscrite du *Devisement du monde* et regroupent par ailleurs toutes les éditions imprimées précoces du texte : en allemand (1477 et 1481)[15], en latin (1485)[16], en vénitien (1496)[17], en portugais (1502)[18] et en castillan (1503)[19]. La langue a peut-être joué un rôle dans le succès de cette version. On peut se demander, en effet, si elle n'a pas été choisie par les traducteurs parce qu'ils pensaient que, Marco Polo étant vénitien, il avait écrit dans sa langue maternelle.

13. A. ANDREOSE, « La prima attestazione della versione VA del Milione (ms. 3999 della Biblioteca Casanatense di Roma). Studio linguistico », *Critica del testo*, t. 5/3, 2002, p. 655-668.

14. MARCO POLO, *Il « Milione » veneto*, *op. cit.*, p. 34-37 et 44.

15. *Buch des edlen Ritters und Landfahrers Marco Polo*, Nuremberg, Friedrich Creussner, 1477 (Copinger, 13245*) ; *Das Buch des edlen Ritters und Landfahrers Marco Polo*, Augsbourg, Anton Sorg, 1481 (Hain, 10041*).

16. *De consuetudinibus et conditionibus orientalium regionum*, Gouda, Gheraert Leeu, 1485 (Copinger, 13244 ; Polain, 3236). Facsimile : MARCO POLO, *Itinerarium*, Tokyo, 1949. *Cf.* L. HELLINGA, « Marco Polo's Description of the far East and the edition printed by Gheraert Leeu », dans F. HENDRICKX dir., *E codicibus impressisque. opstellen over het boek in de Lage Landen voor Elly Cockx-Indestege*, t. 1, Louvain, 2004 (Miscellanea Neerlandica), p. 309-328.

17. *De le meravegliose cose del mondo*, Venise, Zoanne Baptista Sessa, 1496 (Hain, 13243). Cet ouvrage connut une seconde édition à Brescia, par Battista de Farfengo en 1500, puis de nouveau à Venise, en 1508 par Melchior Sessa, suivies de quatre autres au XVIe siècle. *Cf.* A. VALENTINETTI MENDI, *Una familia véneta del libro de Marco Polo*, thèse de doctorat, dir. A. Chiclana, Universidad Complutense de Madrid, Facultad de filologia italiana, 1992, p. 74-81.

18. *O livro de Marco Paulo*, Lisbonne, Valentim Fernandes, 1502. Facsimile : MARCO PAULO, *O livro de Marco Paulo, o livro de Nicolao Veneto, carta de Jeronimo de Santo Estevam*, F. M. ESTEVES PEREIRA, Lisbonne, 1922.

19. *El libro del famoso Marco Paulo veneciano de las cosas maravillosas*, Séville, Stanislas Polono et Jacob Cromberger, 1503. Cette version connut une seconde édition, à Séville, en 1518, par Juan Varela Salamanca.

S'agit-il pour autant d'une sorte d'entreprise éditoriale, comme l'écrit L. F. Benedetto[20] ? Il aurait fallu, pour appuyer cette hypothèse, que toutes les traductions faites sur la version vénitienne l'aient été à partir d'un même *exemplar* et que cet *exemplar* ait été mis à la disposition des traducteurs par une autorité (politique, intellectuelle, religieuse...) à Venise ou bien envoyé à travers l'Europe. Ce qui n'est pas le cas : rien de tout cela n'apparaît dans la tradition manuscrite de cette version. Il faut donc maintenir l'hypothèse d'une initiative propre à chaque traducteur, motivée ou non par la recherche d'un exemplaire en vénitien.

L'usage de Marco Polo à Venise

Revenons à présent à la version latine Z. Elle n'a probablement jamais quitté Venise ou ses environs au Moyen Âge[21]. Mais, malgré un unique manuscrit médiéval conservé, cette version a connu une réception relativement importante. Elle a en effet été utilisée par plusieurs auteurs, du XIVe au XVIe siècle : Pietro Calo de Chioggia, Filippino de Ferrare, Fra Mauro et Giambattista Ramusio. Il faut remarquer que tous ces auteurs ont un lien avec Venise ou la Vénétie, qu'ils en soient originaires ou qu'ils y aient séjourné, et c'est certainement dans cette cité qu'ils ont pu consulter le texte de la version Z.

Le dominicain Pietro Calo est l'auteur d'un énorme recueil hagiographique compilé dans les années 1330-1340[22]. Il fut lecteur à Ferrare et à Padoue, prieur dans cette même cité, puis au couvent des Saints-Jean-et-Paul de Venise. Son emprunt au texte de Marco Polo se limite à la légende de saint Thomas apôtre, évangélisateur de l'Inde. La comparaison de son texte avec le manuscrit de la version Z montre sans ambiguïté qu'il a bien utilisé cette version, mais il apparaît également qu'il ne s'est pas servi du manuscrit aujourd'hui conservé[23].

20. *Cf. supra*, note 2.

21. Le ms. Z en effet, a dû rejoindre l'Espagne au début du XIXe siècle, à la mort de son dernier possesseur connu, le cardinal espagnol Francisco Xavier de Zelada (1717-1801), qui laissa l'initiale de son nom au manuscrit et à la version qu'il contient. Le possesseur antérieur est Giuseppe Antenore Scalabrini (1698-1777), chanoine de Ferrare. *Cf.* MARCO POLO, *Milione : redazione latina del manoscritto Z, op. cit.*, p. 578-580.

22. A. PONCELET, « Le légendier de Pierre Calo », *Analecta Bollandiana*, t. 29, 1910, p. 5-116 ; P. DEVOS, « Le miracle posthume de saint Thomas l'apôtre », *Analecta Bollandiana*, t. 66, 1948, p. 231-275 ; T. KAEPPELI, *Scriptores ordinis praedicatorum Medii Aevi*, t. 3, Rome, 1980, p. 220-221.

23. Les différences observées entre les citations faites par Pietro Calo et le texte du manuscrit Z consistent notamment en une numérotation des chapitres chez le premier, absente du second et qui suggèrent un texte plus long que celui du manuscrit subsistant (en comparaison avec la numérotation des chapitres par son éditeur, A. Barbieri). *Cf.* MARCO POLO, *Milione : redazione latina del manoscritto Z, op. cit.*, p. 574-575. À vrai dire, Pietro Calo n'aurait pas pu utiliser le manuscrit de Tolède, qui fut écrit dans la seconde moitié du XVe siècle ; mais il n'a pas utilisé non plus un manuscrit jumeau.

Filippino de Ferrare est un confrère de Pietro Calo. On le voit apparaître à Faenza, Venise et Bologne, trois couvents où il s'est successivement formé ; il est l'auteur d'un *Liber de introductione loquendi*, sorte de manuel de conversation écrit dans les années 1330 et destiné à apprendre à ses confrères quelles conversations tenir en fonction des circonstances[24]. Il indique à ce propos des sujets de conversation possibles et des exemples d'anecdotes, plus ou moins édifiantes. Parmi ces exemples, dont la forme est à rapprocher des *exempla* des sermons, une petite vingtaine est puisée dans le récit de Marco Polo. Comme dans le cas de Pietro Calo, on peut déterminer que Filippino a utilisé un manuscrit de la version Z, mais non celui actuellement conservé. Pietro Calo et Filippino de Ferrare se connaissent[25], le premier a donc pu indiquer, voire prêter, au second le manuscrit qu'il avait lui-même utilisé. Celui-ci était plus long, plus complet que le manuscrit actuellement connu, et comportait également une numérotation des chapitres absente du manuscrit de Tolède.

Le constat fait pour Pietro Calo et Filippino de Ferrare rejoint très exactement celui fait par Angelo Cattaneo pour la mappemonde de Fra Mauro, à un siècle de distance. A. Cattaneo montre en effet que les toponymes, en particulier, ont été puisés dans un manuscrit de la version Z, qui n'est cependant pas, encore une fois, celui actuellement conservé[26]. Il semblerait en outre que d'autres éléments de la mappemonde empruntés à Marco Polo, notamment les légendes plus développées, l'aient été d'après un autre manuscrit, peut-être en vénitien[27].

À nouveau un siècle plus tard, Giambattista Ramusio s'est lui aussi servi de la version Z pour la préparation de son édition du récit de Marco Polo, dans le second volume de ses *Navigazioni e viaggi*, publié de façon posthume

24. R. CREYTENS, « Le manuel de conversation de Philippe de Ferrare OP († 1350 ?) », *Archivum fratrum praedicatorum*, t. 16, 1946, p. 107-135 ; T. KAEPPELI, *Scriptores*, *op. cit.*, t. 3, p. 273 ; A. AMADORI, « Mirabilia – exempla : Marco Polo e Filippino da Ferrara, Divisament dou monde e Liber mensalis. Forme di ricezione dell'opera poliana e strumenti per la predicazione : due differenti sistemi di rappresentazione », dans *XIe Colloque international : « Preaching tools and their users »*, Erfurt, 17-21 juil. 1998, à paraître. Je remercie l'auteur de m'avoir envoyé une copie de ce travail.

25. Le second cite le premier comme source orale pour l'un de ses *exempla* (S. AMADORI, « Mirabilia – exempla... », *loc. cit.*, p. 88).

26. A. CATTANEO, *La mappamundi di Fra Mauro nel contesto dei saperi cosmografici del Quattrocento*, thèse de doctorat, Florence, Istituto universitario Europeo, dir. D. R. Curto et M. Milanesi, 2005, chap. VI, p. 9 ; ID., « Scritture di viaggio e scrittura cartografica : la *mappamundi* di fra Mauro e i racconti di Marco Polo e Niccolò de' Conti », *Itineraria*, t. 3-4, 2004-2005, p. 157-202, aux p. 171-174. L'édition récente de la mappemonde n'examine pas de façon approfondie la (ou les) version(s) de Marco Polo utilisée(s) par Fra Mauro, se contentant d'affirmer qu'il s'agit de la version Z (P. FALCHETTA, *La mappamundi di fra Mauro*, Turnhout, 2006, p. 63-67).

27. A. CATTANEO, « Scritture di viaggio e scrittura cartografica... », *loc. cit.*, p. 175.

en 1559 à Venise. L'analyse précise de son texte a montré qu'il s'est également servi d'autres versions de Marco Polo, en particulier de celle de Francesco Pipino et des autres versions de la branche B[28]. La question repose en particulier sur l'identification, probablement impossible, d'un manuscrit latin très ancien que Ramusio affirme avoir consulté, dans la bibliothèque de la famille Ghisi[29]. En dehors du témoignage de Ramusio, aucune autre mention de ce manuscrit n'est connue. Appartient-il à la version Z ou à une autre ? Est-il ce manuscrit Z utilisé depuis le XIVe siècle par différents auteurs vénitiens ? Est-il, enfin, ce manuscrit fantôme dont on aperçoit la trace tous les cent ans environ à Venise ?

Tous ces auteurs – Pietro Calo, Filippino de Ferrare, Fra Mauro, Ramusio – ont-ils utilisé le même manuscrit (un parent de Z), ou bien faut-il imaginer l'existence, dans la région de Venise, au Moyen Âge, de cinq ou six manuscrits aujourd'hui perdus de cette version ? Il semblerait en outre que cette version, utilisée à Venise, ne se soit jamais répandue ailleurs, car aucun emprunt à la version Z n'a pu être découvert chez un autre auteur que ceux cités ci-dessus. Malgré une diffusion limitée et géographiquement restreinte, cette version a donc eu un certain succès et son existence a été connue, au moins des Vénitiens. Peut-être en existait-il un exemplaire célèbre auprès des intellectuels de l'époque, en particulier des dominicains pour le XIVe siècle, un exemplaire se trouvant dans un lieu facilement accessible à un grand nombre de gens.

Cela pourrait conforter les dires, rejetés pourtant par une grande part de la critique[30], d'un Florentin du nom de Meo (Bartolomeo) Ceffoni qui complète, en 1430-1431, les feuillets laissés vides d'un manuscrit par des notes tirées de sa lecture du livre de Marco Polo, en indiquant qu'un exemplaire se trouve enchaîné et mis à la disposition de tous sur le Rialto, à Venise : « Et ce livre se trouve à Venise, sur le Rialto, attaché par une chaîne, de telle sorte que chacun peut le lire[31] ». Si « sul Rialto » ne désigne pas ici le pont bien connu, mais

28. Sur les versions utilisées par Ramusio, voir Marica Milanesi, introduction à G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, t. 3, Turin, 1980, p. 15-16 ; MARCO POLO, *Il Milione*, *op. cit.*, p. clxxxvii *sq.*

29. G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, *op. cit.*, t. 3, p. 32, n. 1 : « Una copia del qual libro, scritta per la prima volta latinatamente, di maravigliosa antichità, e forse copiata dallo originale di mano di esso messer Marco, molte volte ho veduta e incontrata con questa che al presente mandiamo in luce, accomodatami da un gentiluomo di questa città da ca' Ghisi, molto mio amico, che l'avea appresso di sé e la tenea molto cara ». S'il ne faut sans doute pas retenir le fait que le manuscrit aurait été écrit de la main même de Marco Polo, cela indiquerait en tout cas son « ancienneté ».

30. Cf. MARCO POLO, *Il « Milione » veneto*, *op. cit.*, p. 32-33, qui reprend les opinions exprimées par ses prédécesseurs.

31. Florence, Biblioteca Riccardiana 1036, f° 203-204 : « E qesto libro ista a Vinega in sul Rialto apichato cholle chatene ch'onnun el puo legere » (cité par C. W. DUTSCHKE, *Francesco Pipino...*, *op. cit.*, p. 87-89).

plutôt le quartier, alors l'un des plus florissants pour le commerce à Venise[32], la présence du *Devisement du monde* ne paraît pas impossible. On sait en effet que, dans ce quartier, se trouvait la « loggia » des marchands, qui abritait une mappemonde (parmi d'autres fresques) et une horloge[33]. La loggia paraît s'être trouvée à l'abandon au début du XVe siècle, puisque le Sénat, en 1424, puis en 1459, ordonna sa reconstruction[34], avec l'obligation de reproduire la mappemonde[35]. Rien n'interdit donc qu'un manuscrit du livre de Marco Polo se soit également trouvé dans cette loggia où il aurait été un complément adéquat à la mappemonde. Rien ne le prouve non plus. Et même si ce fait était avéré, rien n'indique la langue de ce manuscrit et encore moins la version à laquelle il appartient[36]. Il convient donc de rester très prudent, mais le témoignage de Meo Ceffoni rencontre de façon surprenante les différentes utilisations de la version Z.

Les exemples ci-dessus montrent assurément que le livre de Marco Polo, quelle que soit la version considérée, a été lu continûment du début du XIVe siècle à la première moitié du XVIe siècle. Si les premiers emprunts documentés, ceux de Pietro Calo et de Filippino de Ferrare se font dans un cadre religieux, *Légendier* pour le premier, recueil d'*exempla* sous forme de manuel de conversation pour le second, on voit aussi apparaître, au XVe siècle, des usages plus proprement géographiques.

L'élaboration de la version VB correspond peut-être à ce contexte. Il s'agit d'un remaniement du récit de Marco Polo, marqué notamment par « una goffa patina letteraria[37] ». Deux des trois manuscrits de cette version contiennent en effet des mentions qui peuvent les relier à un intérêt pour la géographie. Le premier (Londres, British Library, Sloane 251) fut copié en 1457 par un certain Salvatore Paxuti sur un navire revenant de Beyrouth, ayant pour capitaine Paolo Barbarigo[38], connu pour avoir été capitaine de Négrepont, puis baile des

32. C'est au cœur du quartier du Rialto que se trouve notamment le *fondaco dei Tedeschi*, véritable poumon du grand commerce international à Venise.

33. E. CROUZET-PAVAN, *Venise : une invention de la ville (XIIIe-XVe siècle)*, Seyssel, 1997, p. 141.

34. EAD., *« Sopra le acque salse » : espaces, pouvoir et société à Venise à la fin du Moyen Âge*, Rome, 1992, p. 190 ; d'après Francesco Sansovino, la mappemonde fut restaurée en 1459 (*Venetia città nobilissima descritta in XIIII libri*, Venise, 1581, p. 134).

35. M. MILANESI, « Cartografia per un principe senza corte : Venezia nel Quattrocento », Actes du colloque *I saperi nelle corti / Knowledge at the courts*, Lausanne, novembre 2004, *Micrologus*, t. 16, 2008, p. 189-216, aux p. 197-198 et n. 31 : « et similiter reficiatur descriptio Orbis sive Mapamundus qui in medio ipsarum picturarum extare consueverat » (Venise, Archivio di Stato, Senato Terra, 1456-1461, registro 4, carta 106v).

36. Le fait que les annotations de Meo Ceffoni soient en vénitien n'est pas décisif, car il ne dit pas que le manuscrit enchaîné est précisément celui qu'il a utilisé.

37. MARCO POLO, *Il Milione*, *op. cit.*, p. CLXXXV.

38. Londres, British Library, Sloane 251, f° 39 v° : « Questo libro scrisse Salvador Paxuti del 1457 aviczo de Baruti patron miser Cabriel Valaresso, chapetan miser Polo Barbarigo ».

Vénitiens à Constantinople en 1461[39]. Le second, en réalité disparu, nous est connu par la copie partielle qui en a été faite au XVIe siècle (Vatican, BAV, Barberini lat. 5361) et qui en a conservé le colophon daté de 1455 et le nom de son possesseur au XVIe siècle : Paolo Ramusio, fils de l'érudit Giambattista Ramusio. Aussi bien par la proximité des dates[40] que par les personnages qui apparaissent, on peut faire l'hypothèse que cette version ait été élaborée pour un certain milieu vénitien, milieu qui s'intéressait à l'Orient et à la géographie, mais aussi milieu lettré, désireux de donner au récit un aspect plus littéraire.

La mappemonde de Fra Mauro, dont il a déjà été question ci-dessus, offre sans doute l'exemple le plus éclatant de l'usage du livre de Marco Polo dans un projet géographique mené à Venise. A. Cattaneo a étudié de façon approfondie les emprunts faits par Fra Mauro au voyageur vénitien, non seulement pour déterminer la ou les versions utilisées, mais aussi pour comprendre la façon dont le cartographe a inséré les informations sur la mappemonde. Il a notamment comparé l'utilisation de Marco Polo avec celle que fait Fra Mauro de Niccolò de' Conti, les deux voyageurs se partageant la majorité des toponymes et des légendes situés en Asie[41]. Il apparaît que le cartographe a privilégié les informations intéressantes du point de vue commercial, en particulier les lieux de production des épices et autres marchandises exotiques envoyées en Occident[42]. Dans sa mappemonde, Fra Mauro a tenté une synthèse de plusieurs traditions, en confrontant et en faisant des choix dans un large éventail de sources à sa disposition. Il s'appuie en grande partie sur la *Géographie* de Ptolémée, qu'il cite et commente abondamment, mais ne le suit pas servilement et diverge même beaucoup de lui quand il fait appel à des sources plus récentes, comme les récits de Marco Polo et de Niccolò de' Conti.

On retrouve cette confrontation entre Ptolémée et Marco Polo, entre autres sources, dans un document inédit, un projet vraisemblablement resté à l'état d'ébauche[43]. Il s'agit d'une traduction en vénitien d'une partie de la *Géographie* de Ptolémée, accompagnée de commentaires et de descriptions de

39. F. THIRIET, *Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie*, t. 2 : *1364-1463*, Paris-La Haye, 1971, n° 1494, 1583 et 1589.

40. Le troisième exemplaire (Venise, Museo civico Correr, Donà delle Rose 224) est daté de 1446. Ces trois manuscrits se tiennent donc dans une décennie.

41. A. CATTANEO, *La mappamundi di Fra Mauro*, *op. cit.*, chap. VI, p. 7 : sur les quelques 150 toponymes attribuables à l'un ou l'autre des voyageurs, Marco Polo est surtout mis à profit pour l'Asie du Nord et du centre, tandis que Niccolò de' Conti apparaît davantage pour l'Asie du Sud et l'Océan Indien.

42. A. CATTANEO, *La mappamundi di Fra Mauro*, *op. cit.*, chap. VI, p. 16 ; ID., « Scritture di viaggio e scrittura cartografica », *loc. cit.*, p. 177.

43. Venise, Biblioteca Marciana, It. Cl. VI, 24 [6111] ; A. CATTANEO, « Letture e lettori della Geographia di Tolomeo a Venezia intorno alla metà del Quattrocento », *Geographia antiqua*, t. 13, 2004, p. 41-66.

diverses régions du monde, ainsi que de cartes originales[44]. Outre Ptolémée et Marco Polo, sont régulièrement cités des auteurs classiques comme Pline et Solin. Le manuscrit se clôt par une description de l'Asie, « secondo la traditione dei moderni scriptori », c'est-à-dire essentiellement le texte de Marco Polo[45]. L'un des principaux soucis de l'auteur est d'identifier les noms modernes des toponymes antiques ; par exemple, Cipangu serait la Chersonèse d'or, ou la mer du Mangi l'ancienne mer Gangétique[46]. Il confronte donc les toponymes rencontrés dans sa lecture de Ptolémée avec ceux qu'il trouve chez Marco Polo.

Venise, lieu de référence

Comme peut en témoigner la mappemonde de Fra Mauro, il semblerait que l'écriture et la diffusion du récit de voyage de Niccolò de' Conti aient favorisé une vogue nouvelle du texte de Marco Polo en Italie dans la deuxième moitié du XV[e] siècle. À la fin de ce siècle, ils semblent former une paire indissociable et complémentaire pour qui veut obtenir une bonne connaissance de l'Asie. Niccolò de' Conti, de retour en Italie en 1441, au milieu du concile de Florence, fut interrogé par Poggio Bracciolini, qui inséra les informations recueillies dans le quatrième livre de son *De varietate fortune*. Ce quatrième livre connut une diffusion indépendante du reste de l'œuvre, comme le montrent une vingtaine de manuscrits[47] ainsi qu'une édition imprimée dès 1492[48]. Un seul manuscrit contient à la fois ce quatrième livre et le récit de Marco Polo : Vatican, BAV, Vat. lat. 7317. Il s'agit d'un recueil de textes relatifs à l'Orient, copiés en 1458 pour le cardinal Domenico Capranica. À la fin du texte de Marco Polo se trouve une courte addition, dans laquelle un certain Giacomo Barbarigo, vénitien, authentifie le contenu du récit de Marco Polo en le confrontant à celui de Niccolò de' Conti. En réalité, cette addition est reprise d'un autre manuscrit de Marco Polo qui a sans doute servi de modèle à celui du Vatican. Il s'agit d'un manuscrit aujourd'hui conservé à Paris, qui fut

44. *Ibid.*, p. 51-52.

45. Venise, Biblioteca Marciana, It. Cl. VI, 24 [6111], f° 95 v° ; A. CATTANEO, « Letture e lettori della Geographia di Tolomeo », *loc. cit.*, p. 52.

46. Venise, Biblioteca Marciana, It. Cl. VI, 24 [6111], f° 96.

47. POGGIO BRACCIOLINI, *De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti*, M. GUÉRET-LAFERTÉ éd., Turnhout, 2004, liste des manuscrits aux p. 62-65. Ce livre IV connaît également une traduction en toscan et une en vénitien avant la fin du XV[e] siècle (*Ibid.*, p. 70).

48. Imprimée à Crémone, par Ulrico Scinzenzeler, à l'initiative de l'humaniste Cristoforo da Bollate, cette édition porte le titre suggestif d'*India recognita* (POGGIO BRACCIOLINI, *De l'Inde...*, *op. cit.*, p. 71). *Cf.* aussi O. MERISALO, « Le prime edizioni stampate del *De Varietate Fortunae* di Poggio Bracciolini », *Arctos : acta philologica Fennica*, t. 19, 1985, p. 81-102 et t. 20, 1986, p. 101-129.

copié à Florence, lors du concile, en 1439, pour un familier d'Eugène IV nommé Jacquet Finaris[49]. Sur ce second manuscrit, l'addition est vraisemblablement de la main même de Giacomo Barbarigo :

> Moi, Jacomo Barbarigo, j'ai lu ce présent livre de Marco Polo et j'ai trouvé que beaucoup de choses qu'il dit sont vraies, et je l'atteste grâce à la relation de ser Niccolò de' Conti, un Vénitien qui a été longtemps dans ces parties de l'Inde, et de même grâce [au témoignage de] nombreux marchands maures avec lesquels j'ai discuté[50].

Il est difficile d'identifier avec certitude ce personnage, car plusieurs Vénitiens portent ce nom au XVe siècle, parmi lesquels un capitaine de galées provéditeur de Morée[51] et un Vénitien installé à Candie dont le frère est un *interpres et familiaris* du pape Pie II[52]. Il apparaît donc que Jacquet Finaris, qui s'est fait copier le texte de Marco Polo, a ensuite demandé à un Vénitien rencontré lors du concile ou à la cour pontificale d'authentifier le récit de son compatriote.

En dehors de ces deux manuscrits, les récits de Marco Polo et de Niccolò de' Conti se trouvent aussi associés dans les éditions portugaise et castillane du début du XVIe siècle. La traduction portugaise, dont il n'existe aucun témoin manuscrit, aurait pour origine le voyage de l'infant Dom Pedro de Portugal à Venise en mars-avril 1428[53] ; il se serait alors vu offrir un exemplaire du livre de Marco Polo par les autorités vénitiennes. Les sources contemporaines, au premier rang desquelles la chronique d'Antonio Morosini, ne mentionnent pourtant, comme cadeaux, que des joyaux[54]. La réalité historique du don ne repose en fait que sur l'introduction de Valentim Fernandes à son édition en portugais de Marco Polo en 1502, qui n'apporte pas de preuve

49. Paris, BnF, lat. 6244A.

50. Paris, BnF, lat. 6244A, f° 122 : « Io Iacomo Barbarigo o leto questo presente libro di Marco Paulo e trovato molte cose diquele el dice essere vere, e questo retifico per relatione di ser Nicolo di Conti venitiano elquale e stato gran tenpo in quele parte d'India, e simelmente per molti mercadanti mori con iqual o favolato ».

51. † 1466 ; G. CRACCO, « Barbarigo, Iacopo », *Dizionario Biografico degli Italiani*, t. VI, Rome, 1964, p. 72-73 ; F. THIRIET, *Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Romanie*, t. 1, n° 1644, p. 242. Nous avons rencontré plus haut un autre capitaine du nom de Barbarigo : Paolo, sur le navire duquel un autre exemplaire de Marco Polo fut copié en 1457.

52. Vatican, Archives vaticanes, Mandati camerali 834, f° 19 v° : Rome, 25 septembre 1459. Il est mort entre 1458 (date du dernier document le mentionnant) et 1462 (date du testament de son frère Giovanni qui ne mentionne que leur autre frère, Angelo). Je dois cette référence et les renseignements sur ce personnage à Thierry Ganchou, que je remercie.

53. F. M. ROGERS, *The travels of the Infante Dom Pedro of Portugal*, Cambridge (Mass.), 1961, p. 45-46.

54. Vienne, Österreischiche Nationalbibliothek, 6587, f° 480-481 ; même constatation chez F. M. ROGERS, *The travels of the Infante…*, *op. cit.*, p. 46.

ni n'indique de source[55]. Mais Valentim Fernandes écrit plus de trois quarts de siècle après la visite de Dom Pedro à Venise. La tournure de ses propos laisse entendre, par ailleurs, qu'il n'a pas vu personnellement l'exemplaire conservé dans la bibliothèque royale. Il s'agit probablement d'une pure supposition, destinée à expliquer la présence du livre de Marco Polo dans la bibliothèque royale du Portugal[56] et à donner du prestige à cet exemplaire en lui reconnaissant une origine vénitienne directe. C'est aussi, par contrecoup, la traduction éditée par Valentim Fernandes qui est ainsi valorisée.

Cette traduction a en réalité été faite sur la version latine de Francesco Pipino, qui pouvait être disponible de bien d'autres manières au Portugal au début du XVI[e] siècle, y compris grâce à l'impression de 1485. Valentim Fernandes associe les récits de Marco Polo et de Niccolò de' Conti (ainsi que la lettre du génois Girolamo da Santo Stefano) et les fait précéder d'un discours introductif à la gloire de l'expansion portugaise en Afrique et en Asie.

Cette édition est suivie, à un an d'intervalle, par la publication de la traduction castillane faite par Rodrigo de Santaella à Séville (1503). Même s'il copie en grande partie l'entreprise de Valentim Fernandes, en en reprenant l'idée, mais aussi la structure du volume (par exemple l'association de Marco Polo et de Niccolò de' Conti) et les thèmes développés dans l'introduction[57], le texte de Marco Polo qu'il publie n'est toutefois pas une traduction de l'édition portugaise, ni même une traduction de la version utilisée par son collègue portugais. Rodrigo de Santaella s'est procuré un exemplaire en vénitien[58]. Ce choix est délibéré, comme il l'indique dans son introduction, ce qui fait toute son importance : « ... de la langue vénitienne en laquelle messer

55. MARCO PAULO, *O livro de Marco Paulo...*, *op. cit.*, f° Aiij v° : « E no tempo que ho Iffante dom Pedro de gloriosa memoria vosso tyo chegou a Veneza. e despois das grandes festas e honrras que lhe forom feitas pellas liberdades que elles tem nos vossos regnos. como por ho elle mereçer. lhe offereçerom em grande presente o dito liuro de Marco paulo. que se regesse por elle. poys desejua de veer e andar pello mundo. Ho qual liuro dizem que esta na torre do tombo. E esto se assy he quem ho sabera melhor que a vossa real Senhoria. ».

56. L'inventaire de la bibliothèque de Duarte I[er] (1433-1438) mentionne en effet un exemplaire de Marco Polo : « Marco Paulo latim e lingoagem em hum volume » (MARCO PAULO, *O livro de Marco Paulo...*, *op. cit.*, p. xix).

57. F. M. ROGERS, « Valentim Fernandes, Rodrigo de Santaella, and the recognition of the Antilles as 'Opposite-India' », *Boletim da Sociedad de geografia de Lisboa*, t. 75, 1957, p. 279-309, aux p. 286-291 et 304.

58. La manuscrit utilisé par Rodrigo de Santaella a été conservé ; c'est le ms. n° 11 de la Biblioteca Colombina de Séville (A. VALENTINETTI MENDI, « Tradizione ed innovazione : la prima traduzione spagnola del *Libro delle meraviglie* », dans S. CONTE dir., *I viaggi del* Milione *: itinerari testuali, vettori di trasmissione e metamorfosi del* Devisement du monde *di Marco Polo e Rustichello da Pisa nella pluralità delle attestazioni*, Rome, 2008, p. 113-151). Pour le récit de Niccolò de' Conti non plus, Santaella n'a pas repris le texte de Fernandes, ni le même manuscrit latin (F. M. ROGERS, « Valentim Fernandes, Rodrigo de Santaella... », *loc. cit.*, p. 287).

Marco Polo l'a écrit et à partir de laquelle, comme d'une source originale, je l'ai traduit pour le rendre dans une langue commune à tous les lettrés de langue latine[59]... ». Rodrigo de Santaella cite ensuite dans son introduction les traductions latines de frère Pipino, catalane et portugaise[60] ; il s'agit donc bien d'un choix, et non du recours à la seule version qui lui était disponible. On ne peut savoir si les autres traducteurs ont eu le même souci de recourir à un texte original, mais il se peut que la prise en compte de la langue ait joué un rôle dans leur choix.

On peut repérer plusieurs moments et plusieurs modalités dans la diffusion du texte à et à partir de Venise. Au XIVᵉ siècle, on constate que le *Devisement du monde* connaît un grand nombre de traductions, dont plusieurs sont attribuables à un contexte vénitien. Il s'agit probablement d'initiatives individuelles, propres à chacun des traducteurs ou de leurs commanditaires. Dans la seconde moitié du XVᵉ siècle, le récit de Marco Polo connaît un regain d'intérêt, lié à plusieurs facteurs : la diffusion du récit de Niccolò de' Conti, autre voyageur vénitien, le développement de débats géographiques en Italie et, enfin, les expéditions maritimes espagnoles et portugaises, ces trois facteurs étant étroitement liés les uns aux autres.

Il apparaît que Venise, en tant que cité, n'a pas joué de rôle particulier dans la diffusion du texte. Mais plusieurs personnes, intéressées par le texte, sont venues à Venise pour le rechercher et le consulter, voire le traduire. Venise aurait eu, en quelque sorte, un rôle passif, celui de conservatoire du texte et de pôle de référence. Cette situation est sans doute favorisée par le fait que, dès les premiers mots du texte (quelle que soit la version envisagée), Marco Polo est d'emblée identifié comme vénitien : « Marc Pol citoiens de Venise », ou *Marcus Paulus Venetus* ou *de Venetiis*[61]. Dans les divers prologues, il est clairement indiqué que Venise est le point de départ et d'arrivée du voyage. Tout invitait donc à lier fortement Marco Polo, son récit et Venise et, par conséquent, à venir chercher dans la dernière les témoignages des premiers.

59. *El libro del famoso Marco Paulo veneciano de las cosas maravillosas*, Séville, 1518, f° Ai v° : « de la lengua veneciana en quel dicho micer Marco Polo lo escrivio & donde yo como de original fuente lo interprete por fazer lo comun con una lengua a todos los letrados de lengua latina ». J'utilise l'édition de 1518, plus accessible que celle de 1503, et qui la reproduit très fidèlement (F. M. ROGERS, « Valentim Fernandes, Rodrigo de Santaella... », *loc. cit.*, p. 291).

60. *El libro del famoso Marco Paulo veneciano de las cosas maravillosas*, f° Ai v° : « fue traduzido en el latin por un fray Pepino de Boloña varon muy sabio & religioso del orden de los predicadores de sancto Domingo. Despues deste un mercader barcelones lo traslado en lengua catalana. Despues deste un prudente escudero de la reyna doña Leonor de Portugal llamado Valentin Fernandes aleman lo fizo portugues ».

61. « Marcus Paulus de Venetiis » dans la version de Francesco Pipino.

Il faut peut-être attendre le milieu du XVIe siècle pour que Venise s'empare réellement du personnage de Marco Polo. À cette date, Giovanni Battista Ramusio insère son récit dans ses *Navigationi e viaggi*, dans le deuxième volume, consacré à l'Asie, publié en 1559. Dans sa préface, il place sur le même plan le voyage d'« il magnifico messer Marco Polo » et les expéditions portugaises[62]. En relation avec Ramusio, Jacopo Gastaldi, « cosmografo della Repubblica[63] », est l'auteur de plusieurs cartes où Marco Polo apparaît comme source essentielle pour l'Asie. Lui est également confiée la décoration d'une salle du palais ducal (dite « Sala dello Scudo ») en 1553 : selon le contrat, la carte du Cathay doit être dessinée d'après « il libro del nobel homo missier Marco Polo[64] ». Une ligne jaune indique l'itinéraire du voyageur vénitien[65], tandis que plusieurs toponymes lui sont clairement associés[66]. Marco Polo et ses voyages deviennent alors des monuments de l'histoire vénitienne. C'est aussi le moment où la prépondérance de la Sérénissime sur les mers et sur le commerce international connaît un important fléchissement.

Christine GADRAT – Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne (CNRS-UMR 6572), 5 rue du Château de l'Horloge, BP 647, 13094 Aix-en-Provence cedex

Le rôle de Venise dans la diffusion du livre de Marco Polo (XIVe-début XVIe siècle)

Quel rôle Venise a-t-elle joué dans la diffusion du récit de son citoyen ? Les témoignages de la tradition textuelle, s'ils montrent qu'un nombre important de versions et de traductions du texte, en vénitien ou en latin, a été élaboré à Venise ou en Vénétie, font cependant rejeter l'idée d'une politique éditoriale mise en place par les autorités de la cité. Il est néanmoins possible que certains soient venus chercher à Venise l'œuvre d'un auteur qu'ils savaient vénitien et dont ils pensaient qu'il avait écrit dans sa langue maternelle, comme le fit Rodrigo de Santaella au début du XVIe siècle. La réception du texte à Venise même connaît

62. G. B. RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, *op. cit.*, t. 3, p. 21-22.

63. Sur Jacopo Gastaldi, voir E. BEVILACQUA, « Geografi e cosmografi », dans *Storia della cultura veneta*, vol. 3, t. 2 (*Dal primo Quattrocento al concilio di Trento*), Vicence, 1980, p. 355-374, aux p. 365-368.

64. Contrat du 6 août 1553, éd. R. GALLO, « La mappa dell'Asia della sala dello scudo in palazzo ducale e il *Milione* di Marco Polo », dans *Nel VII centenario della nascita di Marco Polo*, Venise, 1955, p. 195-231, aux p. 197-198.

65. *Ibid.*, p. 208. Il faut bien entendu tenir compte du fait que la carte a été restaurée en 1762. Sur cette restauration, voir la contribution de M. Milanesi dans ce volume.

66. Par exemple : « Jangui, città governata per tre anni da M. Polo » ou « Sajanfu, città espugnata da M. Polo » (reprod. de la carte *ibid.*).

deux moments importants : chez les Dominicains au milieu du XIVe siècle, et dans le cadre de projets géographiques (comme la mappemonde de Fra Mauro) au XVe siècle.

Marco Polo – Venise – tradition textuelle – géographie médiévale

Venice and the Diffusion of Marco Polo's Book (Fourteenth – Beginning of the Sixteenth Centuries)

Which part did Venice play in the diffusion of its citizen's narrative? The textual tradition shows that many versions and translations, to venetian or to latin, were made in Venice or in the Venetian area, but we must reject the idea of an editorial policy constructed by the city. Nevertheless, it is possible that some went to Venice in order to look for a book whose author they knew was Venitian and, they thought, has written in his mother tongue, as did Rodrigo de Santaella at the beginning of the sixteenth century. The reception of this text in Venice itself can be traced at two moments: inside the Dominican order in the middle of the fourteenth century, and in geographical projects (like Fra Mauro's mappamundi) in the fifteenth century.

Marco Polo – Venice – textual tradition – medieval geography

Médiévales 58, printemps 2010, p. 79-98

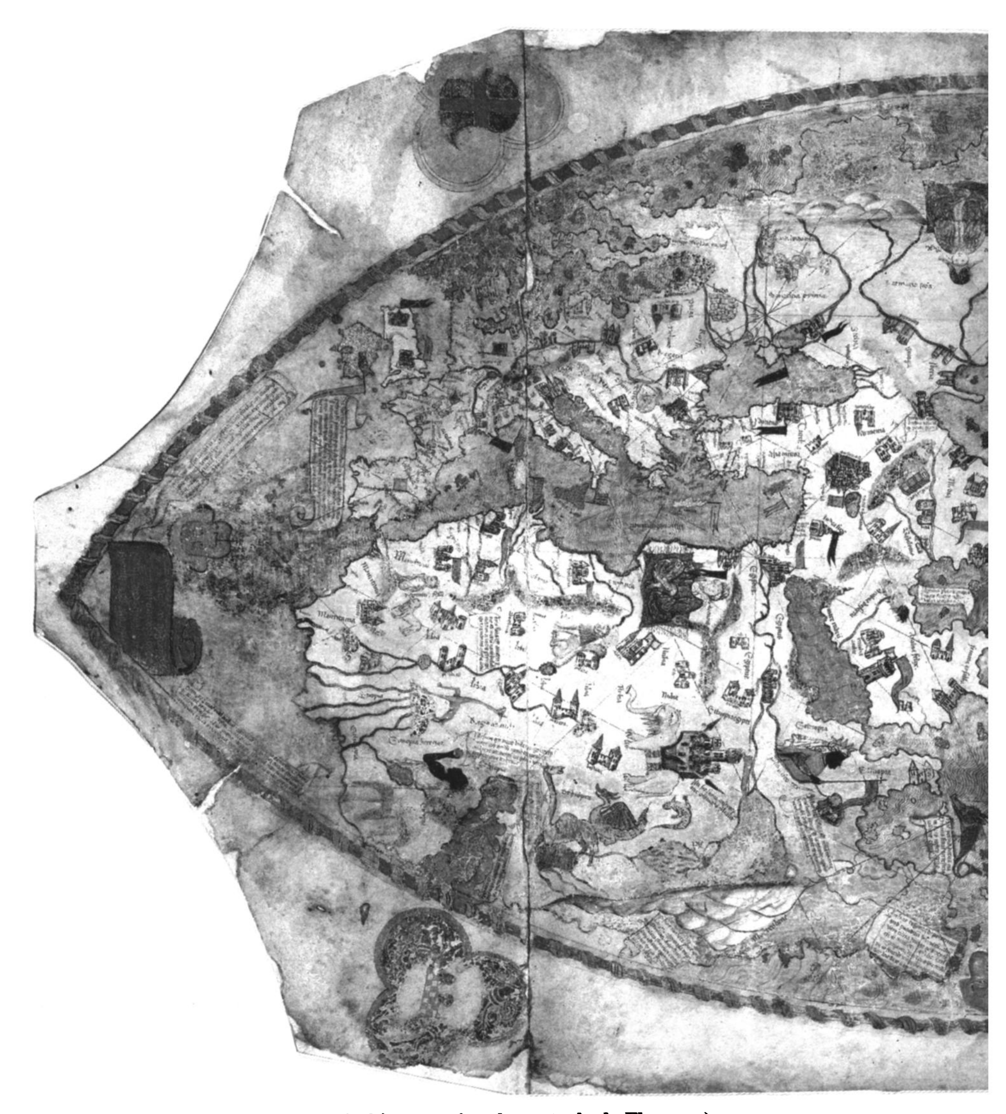
Angelo CATTANEO

DÉCOUVERTES LITTÉRAIRES ET GÉOGRAPHIQUES AU XVe SIÈCLE. LE « PORTOLANO 1 » DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE CENTRALE DE FLORENCE

Aux XIVe et XVe siècles, la représentation de l'*imago mundi*, c'est-à-dire la description universelle, sous forme écrite ou dessinée, de la terre et des mers, des animaux et des plantes, des peuples et de leur histoire, se fonde sur un vaste ensemble de connaissances issues de sources hétérogènes. D'après une tradition qui remonte à l'Antiquité classique et qui reste actuelle jusqu'au premier temps de la modernité, ces représentations – sous la forme de traités géographiques et de chronologies universelles, d'encyclopédies et de *mappae mundi* – comprennent des éléments de cosmologie chrétienne (la terre dans l'histoire de la Création), d'astronomie ptoléméenne (la terre dans ses rapports avec le monde céleste des planètes et des étoiles), de philosophie naturelle aristotélicienne (la terre dans ses rapports avec les autres éléments du monde sublunaire, l'eau, l'air et le feu), la géographie universelle des peuples et du commerce.

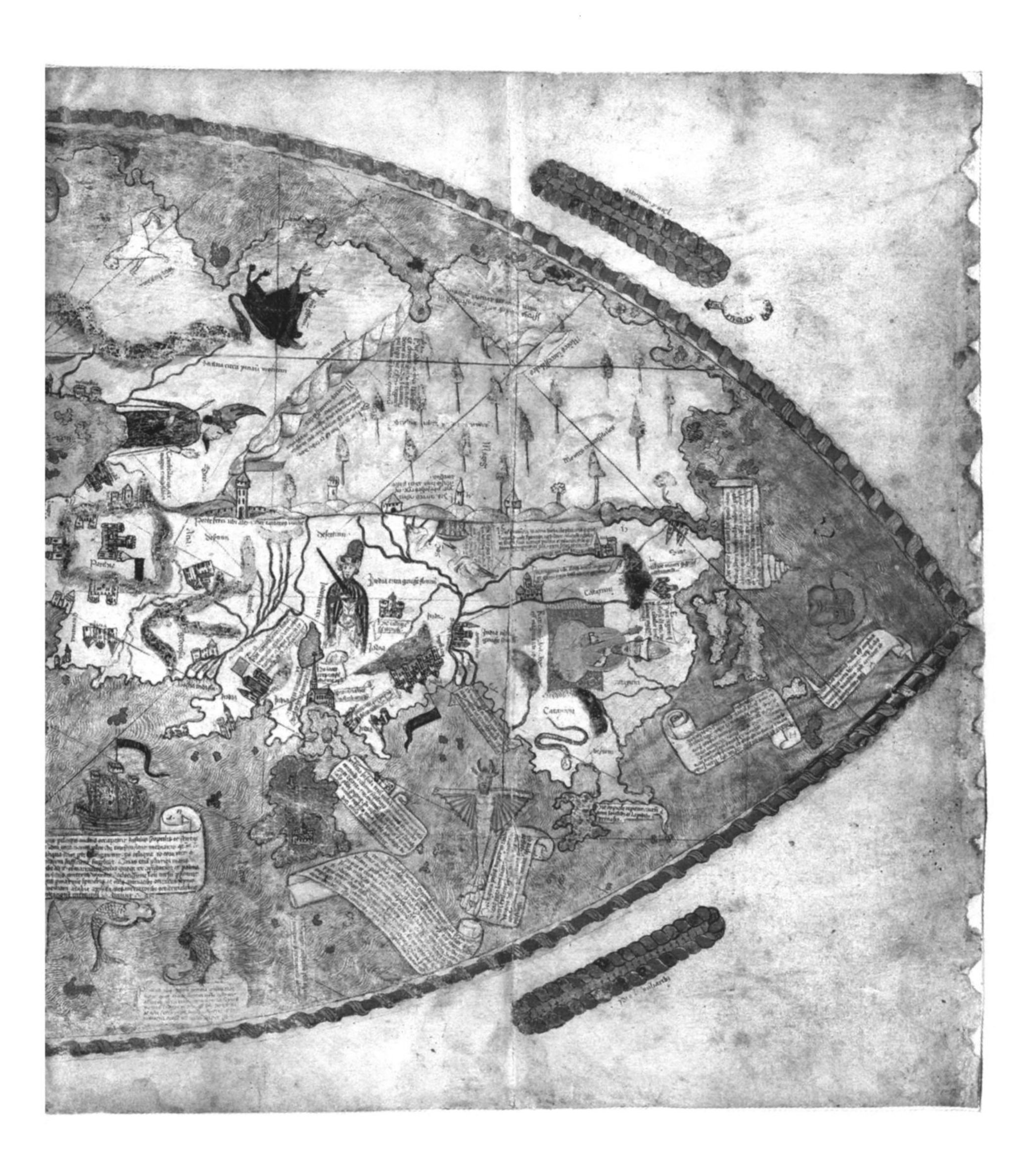
La cosmographie est donc le résultat d'une synthèse culturelle qui unit : le savoir de la cosmologie chrétienne ; la philosophie naturelle aristotélicienne ; les *auctores veteres* latins (les géographes, Pline, Pomponius, Mela, Solin, Orose mais aussi les poètes Virgile, Ovide, Sénèque et Lucain) et grecs (à partir du XVe siècle, notamment Ptolémée et Strabon) ; les récits de voyage des *auctores novi* (les missionnaires qui voyagent en Asie aux XIIIe et XIVe siècles – les franciscains Guillaume de Rubrouck, Odorico da Pordenone, Jean de Plan Carpin – et les marchands-voyageurs – de Marco Polo à Niccolò de Conti) ; les récits de pèlerinages en Terre sainte ; les traités de compilateurs modernes comme Ristoro d'Arezzo (XIIIe siècle), Marino Sanudo (XIVe siècle), Paulin de Venise (XIVe siècle), Fazio degli Uberti (XIVe siècle), Pierre d'Ailly (début du XVe siècle) ou Guillaume Fillastre (début du XVe siècle).

À partir de la fin du XIIIe siècle, le savoir oral, transmis par les voyageurs, les marchands, les diplomates, les pilotes de navire, le plus souvent des anonymes, commence à être confronté aux sources écrites antiques et modernes. Des



« Portolano 1 » (Bibliothèque nationale centrale de Florence)

cartographes, comme les majorquins Cresques (à la fin du XIVe siècle) ou le Vénitien Fra Mauro (première moitié du XVe siècle), intègrent ces connaissances, notamment dans la description des régions du nord de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et à partir de la fin du XVe siècle des « nouveaux mondes ».



L'analyse de la mappemonde cotée « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence, une des représentations cartographiques les plus significatives du XVe siècle, provenant de la collection médicéenne, combine des éléments issus des données savantes et des éléments venus de

savoirs que Carlo Maccagni a définis comme « techniques » (comput, abaque, « pratiche di mercatura », art de la navigation et cartographie nautique). Ils interagissent et se complètent dans le processus de dessin et d'ordonnancement de l'*imago mundi* renaissante[1].

La mappemonde a été réalisée en 1457 par un cartographe, aidé par un miniaturiste et peut-être un copiste, tous restés inconnus. La carte, dessinée sur parchemin, de forme elliptique, mesure 395 × 795 mm. Elle est illustrée de légendes en latin et en vulgaire, écrites par la même main en *littera textualis* simplifiée. L'apparat iconographique et textuel est d'une grande richesse : les mers sont peuplées de poissons, sirènes et bateaux ; sur les terres, des villes en perspective, des bannières, des rois et des animaux sont dessinés avec réalisme ; 56 cartouches et environ 305 toponymes enrichissent l'ensemble. La carte est orientée au nord, mais les légendes, les toponymes et l'iconographie sont perpendiculaires au dessin des côtes, comme sur les cartes marines : pour les lire, il faut tourner et retourner la carte. À l'extérieur du dessin se trouvent deux échelles, l'une au nord-est, « pro C miliaribus » (« pour cent milles ») mesure 6 mm, l'autre, au sud-est, « pro L miliaribus » (« pour cinquante milles ») est de 3 mm.

Cette carte est très célèbre, tant en raison de l'histoire complexe de son élaboration et de sa réception, que de ses apports dans le domaine de l'histoire culturelle et des problèmes d'interprétation posés par un document résultant d'une vaste synthèse de connaissances historiques et culturelles d'origines diverses. Une telle richesse n'a pourtant pas entraîné abondance d'études. La carte a été l'objet d'analyses approfondies au cours du XIXe siècle et de la première moitié du XXe, mais les publications disponibles sont loin d'avoir épuisé les questions relatives à son histoire et son interprétation. Les premières études ont été entreprises au début du XIXe siècle à l'initiative de Placido Zurla, camaldule de San Michele di Murano, cardinal vicaire de Rome à partir de 1823. Il fut l'un des fondateurs de l'histoire de la géographie et de la cartographie et l'auteur d'une monographie sur la mappemonde de Fra Mauro publiée en 1806[2]. À l'invitation du comte Giovan Battista Baldelli Boni[3], Zurla publia une première ébauche de transcription et une étude des légendes les plus longues, dans l'appendice du second volume d'un ouvrage sur Marco Polo et les voyageurs vénitiens les plus célèbres, édité en 1818[4].

1. C. MACCAGNI, « Leggere, scrivere e disegnare la "scienza volgare" nel Rinascimento », *Annali della Scuola normale superiore di Pisa. Classe di lettere e filosofia*, t. 23, 1993, p. 631-676.

2. *Il mappamondo di Fra Mauro camaldolese descritto ed illustrato da D. Placido Zurla dello stess'ordine*, Venise, 1806.

3. G. BALDELLI BONI, *Il Milione di Marco Polo testo di lingua del secolo decimoterzo ora per la prima volta pubblicato ed illustrato*, vol. II, Florence, 1827, p. xxxi.

4. P. ZURLA, *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani*, t. II, Venise, 1819, p. 397-410.

Vers 1850, un article de l'explorateur et géographe français Hommaire de Hell[5], la *Géographie du Moyen Âge* de Joachim Lelewel[6] et l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie* du Vicomte de Santarém[7] font connaître la mappemonde au public européen, en l'intégrant dans les premières œuvres d'histoire de la cartographie. Quelques années plus tard, Theobald Fischer, géographe et historien de la cartographie à l'université de Marburg en Allemagne, publia en allemand la première étude approfondie sur la *mappa mundi*, dans un ouvrage dédié aux monuments de la cartographie médiévale et renaissante conservés en Italie[8].

À partir de 1941, la carte se trouve au centre d'une vive dispute académique. Sebastiano Crinò, professeur de géographie à l'université de Florence, publie une série d'articles dans lesquels il émet l'idée que le Portolano 1 serait une copie de la carte jointe par Paolo dal Pozzo Toscanelli à sa célèbre lettre à Alphonse V du Portugal, en date du 24 juin 1474. L'astrologue et physicien florentin y exposait les raisons de nature cosmographique qui justifiaient l'entreprise d'atteindre l'Inde par une route maritime nouvelle, en naviguant vers l'ouest. Ces affirmations jouèrent un rôle fondamental dans la croyance que la carte, ou une copie, était connue de Christophe Colomb, et d'une manière ou d'une autre, liée à la découverte de l'Amérique[9]. Renato Biasutti, Giuseppe Caraci et Alberto Magnaghi, tous grands spécialistes de cartographie ancienne et des explorations géographiques, s'opposèrent farouchement et avec de bons arguments aux conclusions hasardeuses de Crinò. Malgré cela, il n'est pas rare qu'aujourd'hui

5. H. DE HELL, « Notice sur les monuments géographiques du Moyen Âge possédés par les archives et bibliothèques de Florence et de Rome », *Bulletin de la Société de géographie*, s. III, 7, 1847, p. 397-400.

6. J. LELEWEL, *Géographie du Moyen Âge*, 7 vol., Bruxelles, 1852-1857, t. I, p. 82-84.

7. VICOMTE DE SANTARÉM, *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le Moyen Âge, et sur les progrès de la géographie après les grandes découvertes du xve siècle*, 3 vol., Paris, 1849-1852, t. I, p. 328.

8. T. FISCHER, *Sammlung mittelalterlicher Welt und Seekarten italienischen Ursprungs und aus italienischen Bibliotheken und Archiven*, Venise, 1886, p. 155-206. Traduit en anglais avec quelques modifications par E. L. STEVENSON, *Genoese world map 1457, fac-simile and critical text incorporating, in free translation, the studies of professor Theobald Fisher*, New York, 1912.

9. S. CRINÒ, « La scoperta della carta originale di Paolo dal Pozzo Toscanelli che servì da guida a Cristoforo Colombo per il viaggio verso il Nuovo Mondo », *L'Universo*, 1941, p. 87-95 ; ID., « Come son pervenuto alla identificazione della carta originale di Paolo dal Pozzo Toscanelli che servì di guida a Cristoforo Colombo per il viaggio verso il Nuovo Mondo », *Il libro italiano nel mondo*, t. 111, 1941, p. 1-23 ; ID., « Ancora sul mappamondo del 1457 e sulla carta navigatoria di Paolo Dal Pozzo Toscanelli », *Rivista geografica italiana*, t. 49, 1942, p. 35-43 ; ID., *Come fu scoperta l'America*, Milan, 1943.

encore la carte soit désignée comme « mappemonde de Toscanelli » ou « carte de Colomb »[10].

À l'invitation de la Bibliothèque nationale centrale de Florence, j'ai conduit récemment une nouvelle analyse de la carte, en transcrivant et traduisant les cartouches et pour la première fois les toponymes[11]. Sur cette base, je propose de commenter la carte à nouveaux frais, par l'analyse de son titre, une mise au point sur son appartenance aux collections des Médicis et l'étude de l'utilisation des sources que le cartographe combine pour produire une synthèse inédite, représentative de la pratique composite de la cartographie universelle du Moyen Âge et de la Renaissance.

Une représentation véridique de la terre

Dans la marge gauche du parchemin, un cartouche rouge, vertical, écrit en or, donne le titre et la date de l'œuvre. Les mauvaises conditions de conservation de la carte n'ont pas permis une lecture absolument certaine et univoque. L'historiographie fournit quatre interprétations :

– Hec est vera cosmographorum cum Marino [de Tyr] accordata terra quorundam frivolis narracionibus iniectis 1417 (Zurla et de Baldelli Boni[12])

– Hec est vera cosmographorum cum Marino [de Tyr] accordata terra quorundam frivolis narracionibus rejectis 1447 (Fischer[13])

– Hec est vera cosmographorum cum Marino [Sanudo l'Ancien] accordata terra quorundam frivolis narracionibus rejectis 1457 (Sebastiano Crinò[14])

– Hec est vera cosmographorum cum marino accordata descricio quorundam frivolis narracionibus reiectis 1457 (Joachim Lelewel[15]).

Parmi les transcriptions anciennes, celle de Joachim Lelewel est la plus correcte. L'analyse paléographique que j'ai conduite a permis de dissiper les doutes sur la datation : la date mentionnée dans le cartouche est bel et bien 1457.

10. R. Biasutti, « È stata ritrovata a Firenze la carta navigatoria di Paolo dal Pozzo Toscanelli ? », *Rivista geografica italiana*, t. 48, 1941, p. 293-301 ; Id., « Il mappamondo del 1457 non è la carta navigatoria di Paolo dal Pozzo Toscanelli », *Rivista geografica italiana*, t. 49, 1942, p. 44-54 ; G. Caraci, « Paolo dal Pozzo Toscanelli ed il planisfero del 1457 », *Giornale di politica e letteratura*, t. 18, 1942, p. 238-259 ; A. Magnaghi, « Intorno alla carta attribuita a Paolo Dal Pozzo Toscanelli », *Rivista geografica italiana*, t. 49, 1942, p. 141-154.

11. La transcription a été réalisée à partir d'une reproduction digitale en haute résolution, sur laquelle a été appliquée la méthode du changement de couleur. On a complété les résultats obtenus par une lecture sur l'original à l'aide d'une lampe à enveloppe de quartz. On a ainsi pu corriger ou établir des variantes de la transcription partielle de Fischer (1859) et de Stevenson (1912), et lire des légendes et des toponymes invisibles à l'œil nu. Voir *Mappa Mundi 1457 (Biblioteca nazionale centrale di Firenze, Port. 1). Analisi, trascrizione e commentario*, A. Cattaneo éd., Rome, 2008.

12. P. Zurla, *Di Marco Polo*, *op. cit.*, II, p. 397.

13. T. Fischer, *Sammlung mittelalterlicher Welt und Seekarten*, *op. cit.*, p. 156.

14. S. Crinò, *Come fu scoperta l'America*, *op. cit.*, p. 84.

15. J. Lelewel, *Géographie du Moyen Âge*, *op. cit.*, I, p. 82-84.

Elle a également permis de compléter la lecture de Lelewel en ajoutant « i(n) », entre « quoru(n)d(am) » et « frivolis ». Voici la transcription complète du titre : « Hec est vera cosmographor(um) cum marino accordata [descri]cio, quoru(n) d(am) i(n) frivolis narracionibus reiectis, 1457 ».

L'incertitude demeure sur le sens à donner à « cum marino », largement discuté par les érudits. Malgré les divergences de leurs transcriptions, Zurla et Fischer y voient une référence à Marin de Tyr, le géographe alexandrin à la biographie pour le moins obscure, critiqué par Ptolémée dans le livre I de la *Géographie*. Ce dernier rapporte que Marin de Tyr avait réalisé une carte du monde connu, dont il reprend lui-même certains caractères dans sa *Géographie*. En particulier, Ptolémée suit son prédecesseur dans le choix des extrémités du monde habité en prenant comme méridien de référence celui qui passait par les îles Fortunées (les Canaries) et comme limite septentrionale de l'œcumène le parallèle de Thulé. Il accepte la mesure du grade équatorial proposée par Marin de Tyr, qui l'estimait à 500 stades et réfutait la valeur de 700 stades déterminée par Eratosthène et Hipparque. En revanche, les deux géographes alexandrins diffèrent sur deux points essentiels : Ptolémée donne une mesure de 180° pour l'extension de l'œcumène, des îles Fortunées à Cattigara, située à l'extrémité orientale de la terre. Marin considère que cette distance longitudinale est de 225°. Pour dresser la carte de l'œcumène, Marin utilise une représentation fondée sur des méridiens et des paralèlles perpendiculaires et rectilignes. Ptolémée a critiqué ce choix qu'il ne retient que pour les cartes régionales, pour lesquelles l'effet de la courbure de la terre est négligeable. Pour la carte du monde, Ptolémée propose deux méthodes, définies dans la littérature historiographique comme « première projection ptoloméenne » (avec des arcs de cercle pour les parallèles et des lignes droites convergentes pour les méridiens) et comme « seconde projection ptoloméenne » (avec des méridiens et des parallèles incurvés), qui rendent mieux la sphéricité de la terre[16]. Crinò interprétait « marino » comme une référence au Vénitien Marino Sanudo l'Ancien, auteur d'un projet de croisade en Terre sainte, le *Liber secretorum fidelium crucis super Terrae Sanctae recuperatione*, présenté au pape Clément V en 1321. On trouve dans les manuscrits du *Liber* une célèbre mappemonde, réalisée par Pietro Vesconte, datée autour de 1321[17], qui présente une ressemblance avec le « Portolano 1 », notamment pour le dessin de l'Afrique. Cette proximité a conduit Crinò à identifier le « Marino » du titre avec Marino Sanudo[18]. En 1850, J. Lelewel propose une

16. *Ptolemy's Geography. An annotated translation of the theoretical chapters*, A. JONES, J. L. BERGGREN éd., Princeton, 2000, p. 23-24.

17. Par exemple, Vatican, BAV, Reg. lat. 548, f°.138v-139 r°. Sur Marino Sanudo, voir B. DEGENHART et A. SCHMITT, « Marino Sanudo und Paolino Veneto », *Römisches Jahrbuch für Kunstgeschichte*, t. 14, 1973, p. 1-137 ; N. BOULOUX, *Culture et savoirs géographiques en Italie au XIVe siècle*, Turnhout, 2002, p. 45-68, en particulier p. 45-51.

18. S. CRINÒ, *Come fu scoperta l'America*, *op. cit.*, p. 87-90.

nouvelle lecture retenue par une bonne partie de la critique historiographique contemporaine[19] : « C'est la vraie description des cosmographes, en accord avec un marin et expurgée de tous les récits frivoles et fantaisistes, 1457 ». « Cum marino » est compris *latu sensu* comme une référence à la cartographie marine, qui fournit, en effet, la forme du dessin des côtes nord occidentales de l'Afrique et de la Méditerranée sur la carte.

Toutes ces interprétations présentent des faiblesses. L'identification avec Marin de Tyr, cohérente du point de vue grammatical, serait un *unicum* dans l'histoire de la cosmographie du temps. De plus, comme l'a démontré récemment Paul Harvey, la présence de grilles avec des axes perpendiculaires dans la cartographie médiévale serait à interpréter comme un moyen permettant de copier les cartes plutôt que comme un système géométrique ou astronomique[20]. Rappelons à ce propos que dans le « Portolano 1 » la grille n'est pas graduée. L'interprétation de Lelewel, qui comprend « marino » comme une référence générique aux cartes marines ou à « l'expérience d'un marin », si elle est correcte du point de vue de la structure narrative et de la syntaxe graphique de la carte, pose néanmoins un problème grammatical et lexical difficile à résoudre. L'interprétation de Crinò a aussi des faiblessses : par exemple, les mappemondes de Vesconte, dans les manuscrits du *Liber secretorum fidelium crucis*, sont circulaires et non elliptiques. De plus, si les manuscrits de Marino Sanudo ont été assez nombreux, ses cartes n'ont jamais eu le caractère d'autorité qui justifierait la mention de leur auteur dans le titre d'une autre œuvre.

Pour tenter de mieux comprendre le sens de « marino », il est important d'étudier aussi le reste du titre, généralement transcrit, mais sans être suffisament pris en considération. Il faut d'abord analyser le terme de *cosmographorum*. Les « cosmographes » en question sont les géographes classiques païens, grecs et latins, que l'on connaît aux alentours de 1450 : Ptolémée, Pline, Solin, Pomponius Mela. On exclura Strabon, dont la *Géographie* n'est traduite par Garin de Vérone et Gregorio Tifernate et est diffusée en latin qu'à partir de 1458[21]. Un autre cartouche, placé en Afrique, confirme cette analyse : « In hac regione depinxerunt quidam paradisum

19. M. Destombes, *Mappemondes A.D. 1200-1500*, Amsterdam, 1964, p. 222-223 ; S. Gentile, *Firenze e la scoperta dell'America*, Florence, 1992, p. 173-175 ; A. Capacci, « Planisfero detto 'genovese' », dans G. Cavallo dir., *Cristoforo Colombo e l'apertura degli spazi*, Rome, 1992, vol. I, p. 491-494.

20. P.D.A Harvey, « The origin of the grid on Vesconte's 14th-century Palestine maps », dans *Maps miths and narratives. Cartography of the Far North*. The 23rd international conference on the history of cartography, Copenhague, 2009, p. 92-93.

21. A. Diller, *The textual tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam, 1975, p. 119-129 ; A. Diller et P. O. Kristeller, « Strabo », dans F. E. Cranz, P. O. Kristeller et V. Brown dir., *Catalogus translationum et commentariorum. Medieval and latin translations and commentaries*, vol. II, Washington D. C., 1971, p. 225-233 ; S. Gentile, *Firenze e la scoperta dell'America*, *op. cit.*, p. 183-191.

deliciarum, alii vero ultra Indias ad orientem eum esse dixerunt. Sed quoniam hec est cosmographorum descriptio, qui nullam de eo fecerunt mentionem, adeo omittitur hic de eo narratio [22]. » Les cosmographes sont ici les géographes classiques païens, qui n'ont évidemment jamais discuté de la question complexe de la localisation du jardin d'Eden, un topos de la cosmographie chrétienne médiévale et renaissante[23].

Un autre aspect du titre mérite d'être souligné, en particulier parce qu'il est généralement interprété de façon obvie par l'historiographie contemporaine. L'auteur insiste fortement sur le caractère « vrai » de sa carte. Il la conçoit comme une représentation véridique de la terre, fondée sur les principales connaissances cosmographiques et cartographiques disponibles aux alentours de 1450. Contrairement à l'interprétation historiographique qui tend à privilégier l'aspect symbolique et imaginaire de la culture médiévale et renaissante (en particulier dans le domaine des représentations de l'espace), des documents comme le « Portolano 1 » montrent clairement l'attention portée à une forme de connaissance critique du monde réel.

L'intérêt du cartographe se porte sur la terre, les peuples et leurs cultures, représentés à partir d'informations qu'il sélectionne dans les données issues de l'héritage antique et médiéval et dans les connaissances contemporaines. Il est toujours attentif à la possibilité de les vérifier, sur le plan littéraire et historique, c'est-à-dire selon les principes de la réalité. Sans aucun doute, ces principes sont à comprendre dans le contexte culturel dans lequel travaille le cartographe, mais ils sont loin d'être exclusivement « symboliques » ou éloignés d'une recherche critique de la vérité. Une enquête sur les modalités dans lesquelles fut conservée la mappemonde avant d'entrer à la Bibliothèque nationale centrale de Florence montre que c'est bien aussi parce qu'elle représentait le monde dans sa réalité que cette carte nous est parvenue.

Une carte qui se trouvait dans les collections des grands-ducs de Toscane

Jusqu'en 1861, avant d'entrer dans les collections de la Bibliothèque nationale centrale de Florence, la carte se trouvait à la Bibliothèque Palatine, qui était la bibliothèque privée des grands-ducs de Toscane au palais Pitti[24].

22. *Mappa mundi 1457, op. cit.*, p. 190. T. FISCHER, *op. cit.*, p. 23 ; E.L. STEVENSON, *op. cit.*, p. 9. Dans cette région, certains dessinent le paradis des délices, d'autres le placent au-delà des Indes vers l'Orient. Mais puisque c'est une description d'après les cosmographes, qui n'en font nulle part mention, elle sera omise dans cet exposé.

23. *Cf.* A. SCAFI, *Mapping Paradise. A history of Heaven on Earth*, Londres, 2006.

24. M. ROSSI, « Per lo studio della Biblioteca Palatina dei granduchi di Toscana », *Culture del testo*, t. 1, 1995, p. 90-104 ; M. MANNELLI GOGGIOLI, « La Biblioteca Palatina Mediceo Lotaringia ed il suo catalogo », *Culture del testo*, t. 3, 1995, p. 135-159.

L'inventaire dressé par les bibliothécaires de la Bibliothèque nationale permet de connaître les conditions de sa conservation. On peut émettre l'hypothèse qu'elle faisait partie des collections médicéennes, au moins depuis la fin du XVIe siècle, et qu'elle se trouvait dans une salle dédiée à la célébration des arts et de la guerre et des mathématiques (« Stanzino delle matematiche ») aménagée pour le grand-duc Ferdinand I de Médicis dans la Galerie des Offices. Elle contenait une remarquable collection d'instruments, de livres scientifiques, de cartes géographiques et de *curiositates naturales*. Examinons cette hypothèse à la lumière d'une enquête sur les conditions de conservation de la carte.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, les salles des collections scientifiques furent démantelées, les instruments furent envoyés au nouveau musée de physique du palais Pitti, tandis que les cartes géographiques entrèrent dans la Bibliothèque Palatine[25]. Le catalogue rédigé en 1881 mentionne que le « planisphère terrestre qui est écrit en langue latine, dessiné et coloré à la main sur un parchemin, se trouve tendu entre quatre planchettes en bois unies par le moyen de charnières en fer, de sorte que l'on puisse les replier les unes sur les autres »[26]. Le bibliothécaire laisse entendre que la mappemonde était à l'origine un parchemin volant qui fut ensuite, à une date imprécise, collé sur ais. L'examen du parchemin confirme la description du rédacteur du catalogue. C'est une indication importante, qui permet d'émettre une hypothèse sur la provenance du document avant son entrée dans la Bibliothèque Palatine. La carte entre en effet dans la collection des manuscrits de la Bibliothèque nationale en même temps que trente-trois autres documents cartographiques anciens, qui proviennent tous du palais Pitti et présentent les mêmes conditions de conservation : ils sont collés sur des ais de bois tenus par des charnières en métal. En 1939, en raison de son mauvais état de conservation, la carte fut envoyée à l'Istituto centrale di patologia del libro où il fut décidé de l'enlever de ses ais en bois et de la coller sur un support spécial, placé à l'intérieur d'un cadre rigide de carton. Dans les années 70, les autres documents cartographiques de la collection furent aussi restaurés et, quand cela était possible, le parchemin était décollé des ais. Le support de bois sur lequel était collée la carte est aujourd'hui perdu, mais on a conservé celui de sept autres documents cartographiques[27]. L'étude de leur mode de fabrication a permis de constater la totale uniformité du bois utilisé, tant pour le vieillissement que pour les méthodes d'assemblage. Entre autres, la présence de deux plaquettes de catalogage placées sur la superficie externe des ais (une de

25. D. HEIKAMP, « L'antica sistemazione degli strumenti scientifici », *Antichità Viva*, t. 9, 1970, p. 3-25.

26. Florence, Bibl. nat. centrale, Sala manoscritti, *Indice dei portolani, carte nautiche e planisferi [di provenienza Palatina] posseduti dalla Biblioteca nazionale di Firenze*, catalogo manoscritto, 1881, p. 24-26.

27. Actuellement, sur les 34 cartes cotées « Portolano », 20 ont été enlevées de leurs ais ; on a conservé seulement sept d'entre eux.

la Bibliothèque nationale, l'autre, plus ancienne, non encore identifiée) confirme que toutes ces cartes marines et planisphères cotés par l'identifiant *Portolano* (suivi d'un chiffre de 1 à 34) appartiennent à la même collection.

Des recherches récentes sur les inventaires de la Galerie des Offices ont montré qu'au moins la moitié de ces cartes marines et planisphères dessinés sur parchemin, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale centrale de Florence avec la cote « portalano », était à l'origine conservée et en partie exposée dans la salle des mathématiques dans la Galerie des Offices[28]. Rappelons brièvement l'histoire de la collection artistico-scientifique des grands-ducs de Toscane.

En 1581, le grand-duc François I a fait préparer, au second étage des Offices des Magistrats (ancien nom du Palais des Offices), une galerie où devaient être rassemblés toutes les œuvres d'art, les curiosités de la nature, les instruments et les traités scientifiques les plus précieux qui venaient pour l'essentiel de la collection de son père Cosme Ier [29]. À la mort de François, Ferdinand Ier de Médicis, son frère, prend la tête du Grand-Duché et envisage de séparer les instruments, les livres scientifiques et les *curiositates naturales* du reste de la collection[30]. Ils devaient être placés soit dans la « Chambre de la cosmographie », décorée de représentations cartographiques des territoires des Médicis, peintes par Ludovico Buti (un monumental globe terrestre construit par Egnazio Danti entre 1564 et 1569[31], ainsi qu'une immense sphère armillaire en bois, réalisée par Antonio Santucci entre 1587 et 1593[32], y étaient exposés) ; soit dans le « Stanzino delle matematiche », ainsi désigné dans l'inventaire de la Galerie en 1638. Ce cabinet avait été construit d'après un projet de Filippo Pigafetta de Vicence, voyageur à la culture éclectique, architecte militaire, lecteur raffiné et connaisseur d'art renommé, qui, de 1593 à 1602,

28. F. CAMEROTA, « La Stanza dell'Architettura militare », dans F. CAMEROTA et M. MINIATI dir., *I Medici e le scienze. Strumenti e macchine nelle collezioni granducali*, Florence, 2008, p. 249-255.

29. L. BERTI, *Il Principe dello studiolo. Francesco I dei Medici e la fine del Rinascimento fiorentino*, Florence, 1967 ; L. BOLZONI, *L'"invenzione" dello Stanzino di Francesco I*, dans *Le arti del Principato Mediceo*, Florence, 1980, p. 255-299.

30. Outre l'étude de D. Heikamp, voir M. BACCI, *Le collezioni scientifiche*, dans *Gli Uffizi. Catalogo generale*, Florence, 1980, p. 244-255 ; ID., « La Galleria degli Uffizi descritta e disegnata », dans P. BAROCCHI et G. RAGIONIERI dir., *Gli Uffizi : quattro secoli di una galleria*, Florence, 1983, p. 461-541 ; F. CAMEROTA, *The Medici collection of mathematical instruments. History and museography*, XXIII Scientific Instrument Symposium (Dresde, 2004), à paraître.

31. Commandé par Cosme Ier, le globe terrestre d'Egnazio Danti, d'un diamètre de 210 cm, est conservé dans la Sala della Guardaroba nuova du Palazzo Vecchio à Florence. Sur Danti voir : J. DEL BADIA, *Egnazio Danti cosmografo e matematico e le sue opere in Firenze*, Florence, 1881 ; F. CASALI, « Il grande globo terrestre di Egnazio Danti », dans A. CECCHI et P. PACETTI dir., *La Sala Delle Carte Geografiche in Palazzo Vecchio: Capriccio et Invenzione nata dal Duca Cosimo*, Florence, 2009, p. 269-273.

32. Elle est aujourd'hui conservée à l'Istituto e Museo di Storia della Scienza de Florence. M. L. RIGHINI BONELLI, « Di alcuni manoscritti inediti di Antonio Santucci delle « Ripomarance », *Annali dell'Istituto e Museo di Storia della Scienza di Firenze*, t. III, 2, 1978, p. 59-67.

était à la cour de Ferdinand I[er] comme ambassadeur[33]. Le cabinet, achevé en 1599, fut décrit ainsi par Pigafetta dans un opuscule publié en 1600, à l'occasion des noces de Marie de Médicis avec Henri IV :

> [Il s'agit de] la salle où sont conservés les instruments de mathématiques, rassemblés ici par la grande perspicacité du grand-duc, ceux qui servent à mesurer, ceux qui permettent de lever des objets pesants avec peu de force, les globes du ciel et de la terre, les livres, les cartes de géographie, les plans, les dessins de villes, les forteresses avec leur légende, les rapports envoyés aux Princes avec diverses informations, et tout ce qui relève de l'architecture militaire et civile[34].

Les « cartes géographiques » étaient donc exposées et conservées dans un ensemble d'objets caractéristiques du triomphe des arts mathématiques, de la mesure, de la représentation et de la construction mécanique, servant essentiellement à l'architecture militaire et à l'art de la guerre. Il est certain que la carte cotée comme « Portolano 1 » faisait partie de la collection des grands-ducs, comme le montrent les ais de bois communs à l'ensemble du corpus cartographique palatin. Cette carte est aussi citée parmi les « cartes de cosmographie » mentionnées dans les inventaires de la Galerie rédigés en 1638 et en 1654, dans la partie concernant le « Cabinet de mathématique », une des premières et des plus complètes collections d'instruments et de livres scientifiques de toute l'Europe[35].

Une synthèse de connaissances géographiques d'origines diverses

La mappemonde est une carte de synthèse[36], qui met en évidence un processus spécifique de construction de l'espace cosmographique, résultat de l'interaction entre cartographie marine et cartographie ptoléméenne, entre la

33. W. PRINZ, « Informazione di Filippo Pigafetta al Serenissimo di Toscana per una stanza da piantare lo studio di Architettura militare », dans *Gli Uffizi : quattro secoli di una galleria*, *op. cit.*, p. 343-353 ; *Filippo Pigafetta consigliere del principe*, M. POZZI éd., II, Vicence, 2004, p. 181-183.

34. Filippo PIGAFETTA, *Canzone del S. Gio. Battista Elicona nelle sponsalitie della Sereniss. Madonna Maria de' Medici et del Christianissimo Henrico Quarto re di Francia. Con l'annotationi del S. Filippo Pigafetta*, Rome, 1600.

35. L'inventaire manuscrit de 1638, mis à jour en 1654, signale 16 « cartes de cosmographie » dans leur « ornement de noyer », c'est-à-dire montées sur table de bois ou enroulées dans un « bastoncino ». Florence, Biblioteca degli Uffizi, ms. 76, *Inventario della Galleria, Tribuna e altre stanze [...] fatto questo dì su detto, 9 dicembre 1638 [...]*, ms. cart. in-fol., 69 f°. Au f° 61 v° est spécifié : « Nello Stanzino doue sono li strumenti da / mattemat[ic] : [a] e Carte di Cosmog[rafi] : [a] e altro. [...] 16. Quattro carte di cosmografia in carta pecora con ornam[en].[to] / di noce, alte b[raccia] 2 □ larghe b[raccia] 2 - n° 4 ; 17. Cinque Carte anzi Sei di Cosmog[rafi] : [a] su la carta pecora sen[z][a] / ornam[en] : [to] con un Velo sopra, e bastone da uolgere - n° 6. [...] »; c. 62 r° : « 26. Cinque Carte di Cosmografia, in cartapecora, senz'ornam[ent] : - n° 5 ».

36. La notion de carte de synthèse est de Marica MILANESI, « La cartografia italiana nel Medio Evo e nel Rinascimento », dans E. CASTI MORESCHI, M. MILANESI *et al.* dir., *La cartografia italiana. Cicle de conferències sobre història de la cartografia. Tercer curs, 1991*, Barcelone, 1993, p. 15-80 (en particulier p. 22-23).



L'Afrique. Détail du « Portolano 1 » (Bibliothèque nationale centrale de Florence)

redécouverte de textes grecs et latins longtemps oubliés ou difficilement disponibles (parmi lesquels la *Cosmographia* de Pomponius Mela et la *Géographie* de Ptolémée[37]) et les découvertes géographiques liées aux longs voyages au-delà de l'œcumène connu des Anciens (depuis les voyages des missionnaires franciscains et des marchands du XIIIe siècle, jusqu'aux expéditions de découvertes et de conquêtes du milieu du XIVe au milieu du XVe siècle). Je voudrais ici étudier les modalités d'utilisation de Ptolémée, de Pomponius Mela, d'Isidore de Séville et de Niccolò de Conti dans la construction de l'*imago mundi* telle qu'elle apparaît sur la mappemonde.

Du point de vue du dessin cartographique, la *Géographie* de Ptolémée est la source principale pour le tracé des côtes de l'Asie, la représentation de la mer Caspienne et des régions environnantes, pour l'hydrographie de l'Asie et de l'Afrique, notamment pour le dessin des sources du Nil. Pour l'Asie, le cartographe a adapté et transformé le profil des côtes des cartes régionales ptoloméennes de ces régions[38], confronté au dessin de l'Asie sur le planisphère de la *Géographie*, dans le style de la cartographie marine, c'est-à-dire sans le réseau de méridiens et de parallèles. Vers le milieu du XVe siècle, la cartographie ptoléméenne de l'Asie et de l'Océan Indien – d'ailleurs conjecturale comme l'admet lui-même Ptolémée[39] – était de fait l'unique représentation d'ensemble de ces régions disponibles en Occident. C'est la raison pour laquelle notre cartographe, comme ses contemporains, Fra Mauro[40], Andreas Walsperger[41], et le dessinateur anonyme de la « Mappamondo catalano estense » des années 1460-1470[42], a choisi le tracé de Ptolémée pour dessiner les côtes de l'Asie.

Pourtant, tous les toponymes ptoloméens sont remplacés par des toponymes et des légendes extraits exclusivement du récit du voyage de Niccolò de Conti, inséré par Le Pogge dans le livre IV du *De varietate fortunae*. Avec la *mappa mundi* de Fra Mauro, le « Portolano 1 » est le premier document

37. P. GAUTIER DALCHÉ, *La Géographie de Ptolémée en Occident (IVe-XVIe siècle)*, Turnhout, 2009.

38. *Decima, Undecima e Duodecima tabula Asie*.

39. PTOLÉMÉE, *Géographie*, I, 12-14 ; II, 1.

40. Venise, Bibl. nat. marciana, Fra Mauro camaldolese, [Mappamondo], parch., 223 × 223 cm, orientée au sud, vers 1450. Voir *Il Mappamondo di Fra Mauro*, R. ALMAGIÀ et T. GASPARRINI LEPORACE dir., transcription de T. GASPARRINI LEPORACE, Rome, 1956 ; P. FALCHETTA, *Fra Mauro's World Map*, Turnhout, 2006.

41. Vatican, BAV, Pal. lat. 1362B, Andreas Walsperger, (*Mappa mundi sive descriptio orbis geometrica facta ex cosmographyca Ptholomey* [...]. *Et cum vera et in/tegra cartha navigationis marium* [...]) parch., mm 589 × 746, orientée au sud, 1448. Voir R. ALMAGIÀ, *Monumenta cartographica vaticana*, I, *Planisferi, carte nautiche e affini dal secolo XIV al XVII*, Vatican, 1944, p. 30-31 ; M. DESTOMBES, *Mappemondes A.D. 1200-1500*, *op. cit.*, p. 212-214.

42. Modène, Biblioteca Estense Universitaria, C.G.A.I, [Mappamondo catalano estense], parch., 1130 × 1130 mm, ca. 1460-1470. E. MILANO, *Il Mappamondo catalano estense=Die Katalanische Estense Weltkarte. Commentario al facsimile*, transcription de A. BATTINI, Zürich, 1995.

qui transcrit en forme cartographique le savoir géographique et ethnographique transmis par Niccolò de Conti. Dix-neuf légendes qui décrivent les régions méridionales de l'Asie et du bassin de l'Océan Indien résument des extraits du livre IV[43]. En voici un exemple :

> Hec insule Jave dicte sunt, quarum maior tribus altera duobus milibus miliarium procedunt absuntque a continenti mensis navigatione et tempore. Sibi C miliaribus sunt propinque. Has nepharii et immundi habitant homines, quibus hominem occidere pro ludo est. Uxores quotlibet sumunt[44].

Il s'agit d'un résumé précis de ce passage du *De varietate fortunae* :

> Sunt insule duae in interiori India, et paene extremis orbis finibus ambae, Jaua nomine, quarum altera tribus, altera duobus milibus miliarium protenditur Orientem uersus, sed maioris minorisque cognomine discernuntur, ad quas ad mare rediens transiit. Absunt a continenti mensis nauigatione, et ipse centum miliaribus inuicem propinque, in quis cum uxores et filiis comites enim omnis peregrinationis habuit, nouem mensibus mansit. Has homines inhumanissimi omnium crudelissimique inhabitant, mures, canes, catos, et spurciora quelibet animalia edentes. Crudelitate exuperant omnes mortales. Hominem occidere pro ludo est, nullique supplicio datur [...] Vxores quot libuerit pro libidine sumunt[45].

Un autre cartouche dans lequel on lit « Bizungalia, maior de mundo[46] », est accompagné du dessin d'une très grande ville, la *Biçenegalia*. Il s'agit de Vijayanagar, la « ville de la victoire », capitale de l'empire qui s'est développé en Inde méridionale entre 1336 et 1646, et que Niccolò de Conti est le premier

43. F. SURDICH, « Conti, Niccolò de' », dans *Dizionario biografico degli italiani*, t. XXVIII, Rome, 1983, p. 457-460. Pour l'histoire du texte et des éditions récentes : POGGIO BRACCIOLINI, *De varietate fortunae*, O. MERISALO éd., Helsinki, 1993 ; ID., *De l'Inde : les voyages en Asie de Niccolò de' Conti. De varietate fortunae, Livre IV*, M. GUÉRET-LAFERTÉ éd., Turnhout, 2004.

44. *Mappa mundi 1457*, *op. cit.*, C 12, p. 173-174. Transcriptions différentes dans T. FISCHER, *op. cit.*, p. 182 et E. L. STEVENSON, *op. cit.*, p. 22.

45. POGGIO BRACCIOLINI, *op. cit.*, 4.276-286, 294, M. GUÉRET-LAFERTÉ éd., *op. cit.*, p. 112-117 : « Dans l'Inde intérieure et presque aux confins extrêmes de la terre, il y a deux îles, appelées toutes deux Java, qui s'étendent en direction de l'est, la première sur trois mille milles, la seconde sur deux mille milles, que l'on distingue en nommant l'une la Grande Java et l'autre la Petite Java : [Niccolò] passa par ces îles lorsqu'il revint vers la mer. Elles sont éloignées du continent par un mois de navigation et, de l'une à l'autre, la distance est de cent milles. Dans ces îles, [Niccolò] séjourna neuf mois avec sa femme et ses enfants, qui l'accompagnèrent en effet pendant toutes ses pérégrinations. Leurs habitants sont les hommes les plus inhumains et les plus cruels qui soient ; ils mangent des souris, des chiens, des chats et tout animal plus immonde encore, quel qu'il soit. Ils surpassent en cruauté tous les mortels : ils tuent un homme par jeu et n'en reçoivent aucun châtiment [...]. Ils prennent autant d'épouses qu'il leur plaît, en proportion de leur désir ». Cf. POGGIO BRACCIOLINI, *op. cit.*, 4.211-220, 226, O. MERISALO éd., *op. cit.*

46. *Mappa mundi 1457*, *op. cit.*, D 12, p. 182.

européen a avoir visitée lors de son voyage en Asie. La source est là encore un passage du *De varietate* : « Profectus hinc est [...] ad civitatem ingentem nomine Biçenegaliam ambitu miliarium sexaginta, circa preruptos montes sitam [...][47]. » Cette légende semble écrite dans une langue vulgaire proche du castillan. Une particularité qui, si elle était confirmée par une analyse linguistique plus approfondie, qui prenne en considération la morphologie des toponymes de la carte, pourrait se révéler cruciale pour déterminer le milieu culturel du cartographe.

De la même manière, la comparaison entre le dessin de l'intérieur de l'Afrique et de la mer Caspienne avec les cartes régionales de Ptolémée (la *Quarta tabula Africe* et la *Septima tabula Asie*) montre que le cartographe s'est servi ici encore de l'œuvre de l'Alexandrin. Le tracé cartographique ptoléméen est cependant complété par des légendes et des dessins inspirés par des sources écrites, Pomponius Mela, Pline et surtout Isidore de Séville. En voici deux exemples :

> Preter Ptolomei traditionem est hic gu[l]fus, sed Pomponius eum tradit cum eius insula[48].
>
> Ultra hanc equinoctialem [traditur] Ptolomeus terram incognitam, sed Pomponius [...] dubium an sit possibilis nautarum transitus ab hoc loco [...] Indorum [...] mult [...] per has partes ab India ad Ispanias [...] pertransisse, precipue Pomponius capitulo ultimo[49].

Dans la première citation, le cartographe suit ce passage du *De Chorographia* :

> Inde incipit frons illa quae in occidentem vergens mari Atlantico alluitur. Prima eius Aethioepes tenent, media[m] nulli; nam aut exusta sunt, aut harenis obducta, aut infesta serpentibus. Exustis insulae appositae sunt quas Hesperidas tenuisse memoratur[50].

Dans la seconde, placée dans la partie la plus occidentale de la mappemonde, le cartographe évoque la possibilité de circumnavigation et de la communication

47. POGGIO BRACCIOLINI, *op. cit.*, 4.61-66, O. MERISALO éd., *op. cit.* ; 4.76-28, M. GUÉRET-LAFERTÉ éd., *op. cit.*

48. *Mappa mundi 1457, op. cit.*, E 9, p. 193. Transcriptions différente dans T. FISCHER, *op. cit.*, p. 159 et E.L. STEVENSON, *op. cit.*, p. 8.

49. *Mappa mundi 1457, op. cit.*, E 13, p. 194-195. Transcriptions différentes dans T. FISCHER, p. 164 et E.L. STEVENSON, p. 56.

50. POMPONIUS MELA, *De chorographia libri tres*, P. PARRONI éd., Rome, 1984, p. 171 ; « À partir de là commence la façade tournée vers l'Occident et que baigne la mer Atlantique. Le début en est occupé par les Éthiopiens, le milieu par personne, car cette partie est soit complètement brûlée, soit recouverte par les sables, soit infestée de serpents. En face de la région brûlée se trouvent des îles qu'ont habitées, raconte-t-on, les Hépérides. », traduction A. SILBERMAN, POMPONIUS MELA, *Chorographie*, Paris, 1988, p. 94.

entre le *Mare tenebrum* et l'Océan Indien. Il confronte l'opinion de Ptolémée, selon qui l'Océan Indien est fermé, et celle de Pomponius Mela qui raconte le périple d'Eudoxe de Cyzique d'est en ouest autour de l'Afrique, partant de l'Arabie pour rejoindre Gibraltar[51]. Le voyage d'Eudoxe montre en effet la possibilité de traverser la zone torride et que les deux grands océans communiquent.

Pour dessiner les régions internes de l'Afrique, le cartographe s'est surtout servi d'Isidore de Séville (une des sources essentielles du savoir géographique tout au long du Moyen Âge)[52]. Le cartographe et l'enlumineur suivent très précisément la description d'Isidore. Les dessins des animaux africains, en particulier de la girafe et du dragon, sont clairement une citation visuelle des *Étymologies*[53]. Pour comprendre la synthèse culturelle accomplie sur la mappemonde, examinons dans l'Éthiopie intérieure le dessin d'un aborigène africain, aux traits négroïdes prononcés, une couronne d'or sur la tête, et tenant dans la main ce qui semble être une grande pépite avec cette légende :

> Isti sunt qui ritus honorant degeneres. Inter eos nullum nomen est proprium et orientem occidentemve Solem dira imprecatione tuentur.[54]

La source est très probablement l'*Histoire naturelle* de Pline, qui, dans un passage décrivant les Atlantes, un peuple localisé en Éthiopie, écrit :

> Atlantes degeneres sunt umani ritus, si credimus. Nam neque nominum ullorum inter ipsos appellation est et solem orientem occidentemque dira imprecatione contuentur ut exiliatem ipsis agrisque, neque in somno visunt qualia reliqui mortales[55].

51. *De chor.*, III, 9, 89-91.

52. Par ex. : « Hic fons est a media die ad mediam noctem bulliens, alia diei et noctis parte riget. Et hii montes continue ardent » (*Mappa mundi 1457*, *op. cit.*, E 12, p. 194 ; transcription différente dans T. Fischer, *op. cit.*, p. 169 et E.L. Stevenson, *op. cit.*, p. 61), placée dans la partie occidentale de la Lybie, (nom de l'Afrique septentrionale pour le cartographe comme pour Isidore de Séville), entre la Cyrénaïque et l'Ethiopie. On reconnaît : « Garamantis regionis caput Garama oppidum fuit. Est autem inter Cyrenensem et Aethiopiam, ubi est fons qui friget calore diei et calet frigore noctis » (Isidoro di Siviglia, *Etimologie o origini, 14. 5. 13.*, A. Valastro Canale éd., 2 vol., Turin, 2006, t. II, p. 200-201).

53. Isidoro di Siviglia, *Etimologie o origini*, *op. cit.*, 14. 5. 15., II, p. 200-201 : « Ferarum quoque et serpentium referta est moltitudine. Illic quippe rhinoceros bestia et camelopardus, basiliscus, dracones ingentes, ex quorum cerebro gemmae extrahuntur. »

54. *Mappa mundi 1457*, *op. cit.*, E 11, p. 193 : Questi sono quelli che praticano riti degeneri. Tra questi nessun nome è proprio e guardano il sole nascente e calante con terribile maledizione.

55. Gaio Plinio Secondo, *Cosmologia e geografia. Libri 1-6*, *op. cit.*, p. 580-581 (« Chez les Atlantes, le comportement humain a dégénéré, à en croire ce qu'on dit. En effet ils n'usent d'aucun nom pour s'interpeller : ils observent le soleil à son lever et à son coucher avec d'affreuses imprécations, jugeant qu'il leur est fatal, à eux et à leur champs ; dans leur sommeil, ils n'ont pas les visions du reste des mortels », traduction J. Desange, Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, V 1-46, Paris, 1980, p. 679).

Conclusion

Les *mappae mundi* sont souvent considérées comme des exemples de géographie « métaphorique », « théologique » ou « édifiante », et par conséquent, comme des objets sans intérêt pour la représentation du monde réel. Elles sont de plus implicitement jugées inférieures ou au moins opposées aux cartes marines et aux portulans, expressions culturelles des savoirs « pratiques », fondés sur l'expérience.

L'analyse de documents comme le « Portolano 1 » invite à reconsidérer ces dualismes anachroniques et simplistes. Les *mappae mundi* médiévales, dès les premières décennies du XIVe siècle, montrent la complémentarité des formes et des protocoles graphiques des représentations de l'espace, une pratique que Marica Milanesi a heureusement définie comme une « cartographie de synthèse[56] ». Loin d'être perçue et utilisée en opposition à la cartographie marine, et, après la redécouverte de la *Géographie* de Ptolémée, à celle du *more mathematicorum* des tables ptolémaïques, la cartographie œcuménique des mappemondes englobe et réélabore les autres formes de représentations cartographiques.

Ainsi, bien qu'il s'inspire de la *Géographie* de Ptolémée, le cartographe du Portolano 1 ne le suit qu'en partie. Il en ignore les aspects mathématiques et géométriques comme la toponomastique. Quand il ne dispose pas de sources meilleures, il utilise l'image cartographique générale de l'œcumène en l'actualisant lorsque c'est possible (par exemple en représentant un Océan Indien ouvert et une Afrique circumnavigable) ou en l'adaptant, comme c'est le cas pour les côtes de l'Asie, le réseau hydrographique de l'Afrique ou la mer Caspienne. La mappemonde est donc à interpréter comme une mise à jour critique de la représentation de l'*imago mundi*, accomplie à travers l'utilisation de sources multiples : antiques, comme Pomponius Mela et Ptolémée ; médiévales qui transmettent en le réélaborant l'héritage antique, comme Isidore de Séville ; et contemporaines, comme les récits des voyageurs, notamment le marchand vénitien Niccolò de Conti.

Ainsi, cartographie marine et cartographie ptolémaïque – enrichie à la lumière aussi bien des découvertes littéraires que des connaissances issues des voyages au-delà de l'œcumène antique – fournissent le socle graphique et géographique sur lequel les cartographes, comme celui du Portolano 1, mais aussi comme Fra Mauro, Andreas Walsperger, Henricus Martellus Germanus (Florence, dernier quart du XVe siècle) construisent l'*imago mundi*. Les plus célèbres cartographes de l'« âge des grandes découvertes » adoptent le même *modus operandi*, que ce soit Martin Waldseemüller (Saint-Dié des Vosges, vers

56. M. MILANESI, « La Cartografia italiana nel Medio Evo e nel Rinascimento », *loc. cit.*, p. 15-80, en particulier p. 23-28.

1475-1522), Sébastien Münster (Bâle, 1488-1552), Jacopo Gastaldi (Venise, début du XVIe siècle – après 1565), Gérard Mercator (Louvain et Duisbur, 1512-1594) et Abraham Ortelius (Anvers, 1527-1598).

Traduit de l'italien par Nathalie BOULOUX

Angelo CATTANEO – Centro de História de Além-Mar, Universidade Nova de Lisboa, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Av. da Berna, 26 C, Gab 612, P-1069-061 Lisbonne

Découvertes littéraires et géographiques au XVe siècle.
Le « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence

La *mappa mundi* cotée « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence, dessinée par un cartographe anonyme en 1457, est l'un des documents les plus importants montrant l'*imago mundi* du milieu du XVe siècle, juste avant les grandes découvertes ibériques. La carte est un riche résumé des innovations géographiques discutées dans les cercles humanistes (dans le domaine littéraire comme dans celui des découvertes géographiques).
Fondée sur une nouvelle transcription, l'analyse de la carte (texte, cartographie, iconographie) montre que plusieurs de ses caractères viennent à la fois des cartes de Ptolémée et des cartes marines, combinées avec les auteurs antiques (en particulier Pomponius Mela et Solin), les *Étymologies* d'Isidore de Séville, et le livre IV du *De varietate fortunae* de Poggio Bracciolini qui transmet le voyage en Inde de Niccolò de'Conti, dans le but de construire une image du monde compréhensible, à l'échelle de l'œcumène. Une étude archivistique permet d'étayer l'hypothèse selon laquelle la *mappa mundi* se trouvait dans la collection ducale des Médicis, et faisait partie du corpus de cartes exposées dans la « Stanza delle matematiche » au Palais des Offices, au moins jusqu'au début du XVIIe siècle.
L'analyse du « Portolano 1 » révèle la continuité du statut épistémologique de la cosmographie entre la fin du Moyen Âge et le début de la période moderne. À cette époque, nul conflit direct entre l'« ancien » et le « moderne » ; on ne peut trouver aucun progrès ou déclin dans l'histoire de la cosmographie et de la cartographie anciennes.

« Portolano 1 » (Bibliothèque nationale centrale de Florence) – cartographie – Ptolémée – Niccolò de'Conti – collection des Médicis

Literary and Geographic Discoveries in the Fifteenth Century.
The "Portalono 1" of the Biblioteca nazionale centrale of Florence

The *mappa mundi* shelf marked "Portolano 1" of the Biblioteca Nazionale Centrale of Florence, drawn by an anonymous cartographer in 1457, is one of the most important documents showing the mid-fifteenth century *imago mundi* just prior to the Iberian navigations. The map displays a rich compendium of the geographical innovations (both literary as well as geographical discoveries) discussed in humanistic circles around the mid fifteenth century.
Based on new transcription, the general analysis of the map (text, cartography, iconography) attests to how several features derived from both Ptolemaic and nautical cartography were combined with Classical authors (in particular Pomponius Mela and Soline), Isidore of Seville's *Etymologiae* (for the depiction of Africa and the rich iconography of the map) and Poggio Bracciolini's Book IV of the *De varietate fortunae* transmitting Niccolò de' Conti's *Travel to India* (for the representation of Asia) to the purpose of a comprehensive reconstruction of the world picture on an ecumenical scale.
Archival research has made it possible to support the hypothesis that this *mappa mundi* was part of the Medici Ducal collections and belonged to the *corpus* of maps on display in the Stanza delle matematiche in the Uffizi Palace at least since the beginning of the seventeenth century.
The analysis of the "Portolano 1" reveals the continuity, or *longue durée*, of the epistemological status of cosmography between the late Middle Ages and the beginning of the modern period: in this period there was no direct flow from "ancient" to "modern"; thus neither progressnor decline in the history of cosmography and ancient cartography can be found.

"Portolano 1" (Central Library of Florence) – cartography – Ptolemy – Niccolò de'Conti – Medici's collection

Médiévales 58, printemps 2010, p. 99-111

Emmanuelle VAGNON

DE LA GRÈCE ANTIQUE AU VOYAGE DE MAGELLAN. LES MODÈLES HUMANISTES D'ANTONIO PIGAFETTA ET DE MAXIMILIANUS TRANSYLVANUS

Le voyage de Fernand de Magellan et de ses marins est une étape majeure dans l'histoire des Grandes Découvertes. Première circumnavigation du globe, par le sud du continent américain, il avait pour objectif de trouver un passage vers l'Asie des épices en voyageant vers l'ouest, dans un contexte de rivalité commerciale et politique entre le Portugal et l'Espagne. En effet, les deux couronnes s'étaient partagé le monde au moment du traité de Tordesillas : l'hémisphère oriental revenait au Portugal, l'hémisphère occidental à l'Espagne[1]. Il s'agissait pour Magellan de rejoindre l'archipel des Moluques, sans traverser l'espace commercial des Portugais, et de trouver l'emplacement exact de l'antiméridien de Tordesillas, de l'autre côté du globe. Le voyage fut mouvementé[2]. Une mutinerie éclata, puis l'équipage du *San Antonio*, découragé, déserta et le navire retourna vers l'Espagne avant le passage du détroit vers le Pacifique. Magellan lui-même n'acheva pas le tour du monde : il mourut en chemin lors d'une bataille contre des indigènes. Quelques-uns de ses compagnons seulement effectuèrent la première circumnavigation complète, sous le commandement de Juan Sebastián Elcano, et rapportèrent avec eux le récit de cet exploit[3]. Le plus célèbre de ces témoignages, celui aussi

1. Pour les commentaires sur les aspects historiques de l'expédition, *cf.* X. DE CASTRO, J. HAMON, L. F. THOMAZ, *Le Voyage de Magellan (1519-1522). La relation d'Antonio Pigafetta et autres témoignages*, Paris, 2007, notamment la préface, p. 7-32 et les nombreuses notes. Le traité de Tordesillas du 7 juin 1494 fixait la frontière à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap Vert. L'expédition de Vasco de Gama de 1497 permit d'établir la route des Indes au-delà du Cap de Bonne Espérance et d'étendre le domaine des Portugais vers l'Océan Indien puis l'Indonésie. La carte dite « de Cantino » de 1502 est la première à représenter le « méridien de Tordesillas ».

2. Au départ de l'expédition, 237 hommes répartis sur cinq navires : la *Trinidad*, la *Victoria*, le *San Antonio*, la *Concepcion* et le *Santiago* (détruit en route).

3. Magellan mourut dans l'île de Mactan, le 27 avril 1521. La *Victoria* regagna l'Espagne à Sanlúcar de Barrameda le 6 septembre 1522.

qui est considéré en général comme le plus complet et le plus proche des faits[4], est celui d'Antonio Pigafetta, connu par plusieurs manuscrits illustrés, et intitulé *Navigation & découvrement de l'Inde supérieure & îles de Malucque où naissent les clous de girofle, faite par Antonio Pigafetta, vicentin et chevalier de Rhodes, commençant en l'an 1519*[5].

La forme utilisée par l'auteur pour diffuser son récit n'est pas anodine. Les manuscrits semblent entrer dans la catégorie de l'*isolario* ou insulaire, un genre littéraire et cartographique particulier, décrivant les îles du monde selon un itinéraire maritime réel ou fictif, ou bien comme un catalogue encyclopédique, et toujours illustré de cartes plus ou moins élaborées[6]. Cette disposition a été adoptée à l'origine par le prêtre florentin Cristoforo Buondelmonti dans le *Liber insularum Archipelagi*, ouvrage rédigé dans les premières décennies du XVe siècle, et qui combine une description des îles et des habitants de la mer Égée de son époque avec des commentaires humanistes sur la mythologie et l'histoire antiques[7]. On peut donc se demander en quoi l'œuvre de Pigafetta s'apparente à ce genre cartographique pour représenter et mettre en valeur les terres jusque-là inconnues. Jusqu'à quel point Antonio Pigafetta suit-il des modèles humanistes et comment la redécouverte archéologique du monde antique de Cristoforo Buondelmonti pouvait-elle être transposée à la découverte de mondes radicalement nouveaux ?

Or l'exploit de Magellan a été raconté également par d'autres témoins. Pour mettre en évidence les choix de Pigafetta, il faut les comparer aux autres

4. X. de Castro, *op. cit.*, p. 67-71 : mise au point historiographique.

5. Plusieurs éditions récentes sont venues renouveler et corriger l'ouvrage vieilli de Léonce Peillard. Antonio Pigafetta, *Relazione del primo viaggio attorno al mondo*, A. Canova éd., Padoue, 1999 ; Id., *The First Voyage Around the World (1519-1522). An account of Magellan's Expedition*, T. J. Cachey éd., Toronto, 2007 ; X. de Castro, J. Hamon, L. F. Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522), op. cit.*, t. 1, p. 77-261.

6. Pour une définition et un historique des insulaires, *cf.* F. Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, 2002 ; G. Tolias, « Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Centuries », dans D. Woodward dir., *The History of Cartography*, vol. 3, Chicago-Londres, 2007, chapitre 8.

7. Cristoforo Buondelmonti, *Christophori Bondelmontii Florentini Liber insularum Archipelagi*, G. R. L. de Sinner éd., Leipzig-Berlin, 1824 ; Id., *Description des îles de l'Archipel*, E. Legrand éd., Paris, 1897 ; Id., *Descriptio insule Crete et Liber insularum*, M.-A. Van Spitaël éd., Héracleion, 1981. L'étude de Claudia Barsanti est la meilleure synthèse actuelle sur l'ensemble de l'œuvre de Buondelmonti : C. Barsanti, « Costantinopoli e l'Egeo nei primi decenni del XV secolo : la testimonianza di Cristoforo Buondelmonti », *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archeologia e Storia dell'Arte*, t. 56 (III Serie, XXIV), 2001, p. 83-253 ; G. Ragone, « Il Liber insularum Archipelagi di Cristoforo dei Buondelmonti : filologia del testo, filologia dell'immagine », dans D. Marcotte dir., *Humanisme et culture géographique à l'époque du concile de Constance, Actes du colloque de l'Université de Reims, 18-19 novembre 1999*, Turnhout, 2002, p. 177-217.

récits, aisément disponibles dans une édition récente[8]. Mises à part les dépositions des marins déserteurs, interrogés à leur retour par les autorités espagnoles et portugaises[9], les témoignages ont tous été soigneusement élaborés. C'est le cas par exemple de la lettre rédigée par un humaniste et pour un public humaniste : le récit de Maximilianus Transylvanus, secrétaire de Charles Quint, daté de septembre 1522 et imprimé en 1523, avant même la diffusion du récit de Pigafetta[10].

À travers ces deux exemples, nous voulons montrer à quel point les récits de l'un des épisodes les plus remarquables des Grandes Découvertes s'inscrivent dans un rapport ambigu de rupture mais aussi d'hommage par rapport au savoir humaniste, tout en requérant les supports éditoriaux conformes aux goûts des cercles cultivés de l'époque.

Pigafetta auteur d'un nouveau *Livre des îles*

On sait peu de choses sur Antonio Pigafetta avant son aventure maritime. Issu d'une noble famille de Vicence, il accompagne en Espagne le nonce apostolique Chiericati en tant que secrétaire. Il embarque en 1519 à bord de la *Trinidad* dans l'équipage de Fernand de Magellan. Il fait partie des marins survivants arrivés les premiers en Espagne et remet dès son retour une copie de son journal de bord à Charles Quint. Il se rend ensuite à Lisbonne pour rencontrer Jean III de Portugal et en France auprès de la mère du roi François Ier, Louise de Savoie, à qui il offre également un exemplaire de son œuvre[11]. Ces premières versions du texte, les plus proches des notes prises au cours du voyage, sont aujourd'hui perdues[12]. Puis, de retour en Italie début 1523, il continue ou remanie son texte pour le diffuser plus largement. Il cherche alors la protection du duc de Mantoue, puis du pape Clément VII, et s'adresse enfin au grand maître de l'ordre de Rhodes Philippe de Villiers de l'Isle Adam, alors réfugié à Monterosi, près de Viterbe (août 1524). L'intérêt de ce dernier lui vaut de devenir lui-même chevalier de Rhodes en 1524 et de recevoir probablement une pension[13]. Les manuscrits conservés reflètent la version

8. X. de Castro, J. Hamon, L. F. Thomaz, *op. cit.*.

9. X. de Castro, *op. cit.*, p. 555-596.

10. *Ibid.*, p. 883-918.

11. Comme il le raconte lui-même à la fin de son récit, *cf.* X. de Castro, *op. cit.*, p. 261.

12. Il existe cependant une traduction résumée de ces notes par Jacques-Antoine Fabre, publiée entre 1526 et 1536. *Cf.* X. de Castro, *op. cit.*, p. 1018.

13. Dédicace des manuscrits en français : « Antonio Pigafetta, patricien vicentin et chevalier de Rhodes, à l'illustrissime et très excellent seigneur Philippe de Villiers de l'Isle-Adam inclite grand maître de Rhodes et son seigneur observantissime ». Le prologue évoque aussi la protection de ce personnage, *cf.* X. de Castro, *op. cit.*, p. 81 ; Th. J. Cachey Jr, « Italy and the invention of America », *New Centennial Review*, vol. 2, 1, 2002, p. 17-31, en particulier p. 27.

du texte dédicacée à Philippe de Villiers de l'Isle Adam. Ils ont tous une présentation très soignée. Trois sont en français, tandis que le quatrième, en italien, daté de 1525, est considéré comme le plus complet[14]. Puis, entre 1526 et 1536, une version abrégée en français, et des versions en italien et en anglais, sont imprimées et largement diffusées[15]. Ces éléments biographiques montrent que le voyage n'a pas apporté immédiatement à Pigafetta la richesse et la gloire qu'il recherchait[16]. Pour se faire entendre, et faire valoir l'expérience exceptionnelle qu'il venait de vivre, il a dû à son retour obtenir la reconnaissance des cercles du pouvoir, et trouver des subventions pour assurer son existence. Un des moyens d'attirer l'attention était de présenter son témoignage de la manière la plus favorable et de le faire publier largement.

Le récit de Pigafetta se présente comme un journal du voyage d'exploration maritime, où sont relatés les principaux événements. Le texte contient également des indications nautiques : caps, largeur des baies et détroits, profondeurs, direction des vents. Néanmoins, les détails techniques d'un véritable journal de bord ont été effacés au profit du récit ; quand ils sont maintenus, ils sont parfois expliqués au lecteur non averti[17]. Par ailleurs, des remarques sur la nouveauté du passage vers le Pacifique, ainsi que quelques notions de cosmographie classique, soulignent que Pigafetta est conscient de l'enjeu de l'expédition et de l'exploit que les marins sont en train d'accomplir[18]. Certaines de ces remarques ont peut-être été rajoutées lors du remaniement du

14. A = BnF, ms. fr. 5650 ; B = BnF, ms. fr. 24224 ; C = Yale University, Beinecke Library, ms. 351 ; D = Milan, Biblioteca Ambrosiana, ms. L 103 Sup. A, C et D ont une source commune italienne, aujourd'hui perdue. Le ms. B est une copie incomplète de A.

15. Le récit est repris en italien par Giovanni Battista Ramusio dans ses *Navigationi et Viaggi* (Venise, 1550-1559, réédité plusieurs fois au XVIe siècle). Dernière édition de Marica Milanesi, Turin, 1978-1988, volume II, p. 831-955.

16. X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 81 : « j'ai fait ledit voyage et bien vu à l'œil les choses ci-après écrites, et pour m'acquérir quelque fameux nom après la postérité ».

17. Par exemple, l'auteur prend la peine d'expliquer le terme « garbin » : « Après que nous eûmes passé la ligne équinoxiale vers le midi, nous perdîmes l'étoile de la tramontane, naviguâmes entre le vent de midi et le garbin, qui est le vent collatéral entre ledit midi et le ponant, et traversâmes jusqu'à une terre nommée Verzin, qui est en 24°30' du ciel Antarctique » (X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 89).

18. Exemple, X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 117 (13 février 1521) : « Durant ce temps de deux mois et douze jours, nous naviguâmes entre le ponant et le maestral, et à la quarte du maestral vers le ponant, et au maestral jusqu'à ce que nous vînmes à la ligne équinoxiale, qui est loin de la ligne de répartition de 122°. Laquelle ligne de répartition est loin de 30° du premier méridien, lequel est loin du Cap Vert de 3° au Levant [...] pour nous approcher à la terre du cap de Gaticara, lequel cap (sous correction de ceux qui ont fait la cosmographie, car ils ne l'ont point vu) ne se trouve pas où ils pensent, mais est vers le septentrion, à 12° environ ».

texte, de même que le *Traité de la Sphère*, situé à la fin de certains manuscrits, et qui donne une caution scientifique au livre[19].

On sait en effet que Pigafetta a complété son texte après son retour en utilisant des descriptions géographiques plus anciennes[20]. Mais l'œuvre de Cristoforo Buondelmonti n'a pas été utilisée directement, même si Pigafetta semble s'inscrire dans une même tradition de littérature géographique. C'est ainsi qu'on ne verra pas dans l'œuvre de Pigafetta l'érudition dont témoigne le *Liber insularum* de Cristoforo Buondelmonti, où chaque île grecque est surtout un prétexte à un souvenir tiré de la littérature latine, en particulier de la lecture de Virgile. Certes, point de vestiges antiques dans les îles du Nouveau Monde : en revanche, Pigafetta laisse une place importante aux descriptions de la faune, de la flore et des habitants. C'est en cela que l'on peut retrouver des points communs avec Buondelmonti, et pour cet aspect seulement de la culture géographique humaniste : l'intérêt pour les ressources naturelles des îles. En effet, le texte du voyageur florentin du XVᵉ siècle contient des remarques authentiques sur l'état contemporain de l'Archipel grec, à l'époque où l'avancée ottomane menaçait les colonies latines de la mer Égée. La production agricole, la qualité des sols, l'emplacement des îles sont ainsi décrits dans une perspective géopolitique qui se perçoit plus nettement dans les versions longues de l'œuvre de Buondelmonti, ou dans sa traduction tardive en italien, largement remaniée[21]. Deux lectures ou deux usages du *Livre des îles* de Buondelmonti en ont donc fait le succès : d'une part comme manuel humaniste favorisant le voyage en imagination à travers la littérature antique, rappelant en cela l'*Itinerarium ad sepulcrum Domini nostri Ihesu Cristi* de Pétrarque[22] ; d'autre part, comme témoignage géographique et politique à l'usage des

19. Ce traité est cité dans le récit aux côtés d'un passage d'Aristote, et sur le même plan que ce dernier : « Nous entrâmes audit port (Rio de Janeiro) le jour de sainte Lucie, ès avents Noël, auquel jour nous eûmes le soleil par zénith, qui est un terme d'astrologie. Ce zénith est un point du ciel qui, selon les astrologiens, et seulement à l'imagination, répond sur notre tête par droite ligne, comme il peut se voir par le *Traité de la Sphère* et par Aristote, au premier livre de Celo & Mondo ». (13 nov. 1519, X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 90.) Seuls les manuscrits A et D contiennent le *Traité de la Sphère*. Il s'agirait d'une copie confuse du *Tratado de la longitud ó altura de leste oeste*, par Rui Faleiro. *Cf.* X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 348, n. 2.

20. Entre autres, l'œuvre de Niccolò de' Conti, *cf.* X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 72.

21. La version tardive du *Liber insularum*, datée de 1430, est connue par un seul manuscrit écrit dans un dialecte des Marches (Vatican, BAV, Ross. 704). Elle a été fortement remaniée avec des passages postérieurs à 1470.

22. Œuvre de Pétrarque datée de mars 1358. *Cf.* F. LO MONACO, *Itinerario in Terra santa, 1358*, Bergame, 1990 et « Itinerarium ad sepulchrum domini nostri Yehsu Christi », *Petrarch's guide to the Holy land. Facsimile edition of Cremona, Biblioteca Statale, Deposito Libreria Civica, manuscript BB.1.2.5.*, TH. J. CACHEY éd., Notre Dame (Indiana), 2002.

navigateurs et des commerçants[23]. Or c'est bien ce dernier usage qui est privilégié par Pigafetta lorsqu'il introduit des remarques ethnographiques reconnues pour leur authenticité[24], et lorsqu'il manifeste un intérêt prononcé pour la langue des peuples rencontrés (un lexique est inséré dans le récit). À peine une certaine place est-elle laissée au merveilleux, comme dans une tradition littéraire du récit de voyage et de description géographique, qui remonte à Pline et Solin. Ainsi, dans un fameux passage sur les géants de Patagonie : « et il était tant grand que le plus grand de nous ne lui venait qu'à la ceinture[25] ».

D'autre part, c'est surtout par son illustration que la *Navigation* de Pigafetta rappelle les manuscrits du *Liber insularum* de Buondelmonti, comme le montre aisément la comparaison de plusieurs « figures d'île[26] ». Des cartes sommaires, représentant les principales étapes du parcours des navires de Magellan, sont encadrées pour les isoler du texte et le nom des îles est inscrit sur des banderoles. Les îles sont souvent regroupées ; leur forme est esquissée sans échelle, ni indication de distances ou de durées de voyage, leur topographie est suggérée par des symboles cartographiques très simples pour figurer les reliefs, et plus rarement les cours d'eau. En revanche, à la différence des manuscrits de Buondelmonti, aucune occupation humaine n'est relevée, ni davantage la faune ni la flore, si bien que, du strict point de vue cartographique, ces croquis n'apportent pas grand-chose à la description des îles nouvelles et sont très pauvres en renseignements maritimes. Quelle est donc alors leur fonction ?

23. Cette double destination est soulignée dans le prologue du manuscrit du Vatican, BAV, Ross. 704, f° IV : « Anchi mercanti ne reportarando fructo non pocho, per che ho trovato in queste isole cose miravigliose si de medicine ad salute dellu corpo humano come anchi ad altre cose, per che multi pensano quelle esser portate de India over longinqui paesi & lochi [...] Serrà ancora utele assai alli naviganti, nochieri, pedoti et altri che vanno colli loro over alieni legni per che io depingo le isole insieme colli porti reducti e le sue conditioni. »

24. On peut se demander si l'insistance sur les mœurs sexuelles des peuples rencontrés ne relève pas autant de l'intérêt anthropologique pour une autre forme d'organisation naturelle et sociale des humains, que de l'anecdote destinée à attirer la curiosité des lecteurs. Certains de ces détails ont été supprimés d'un des manuscrits (Paris, BnF, ms. fr. 24224).

25. X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 97. *Cf.* A. CANOVA, « Esperienza e letteratura nella Relazione del viaggio attorno al mondo di Antonio Pigafetta : la descrizione del Brasile », *Annali di storia moderna e contemporanea*, t. 4, 1998, p. 459-476.

26. Pour les cartes des manuscrits de Buondelmonti, quelques exemples reproduits dans R. ALMAGIÀ, *Planisferi e Carte nautiche affini dal secolo XIV al XVII esistenti nella Biblioteca Vaticana* (*Monumenta Cartografica Vaticana*, vol. I), Cité du Vatican, 1944, p. 105-117 ; C. BARSANTI, *loc. cit.* L'intégralité des illustrations du manuscrit de Yale de l'œuvre de Pigafetta est reproduite dans l'édition de X. DE CASTRO, *op. cit.*

La forme de l'insulaire : un choix éditorial

Le choix du genre de l'*isolario* s'explique d'abord comme une tentative d'intégration des mondes nouveaux à l'espace connu. Comme une précédente journée d'étude a permis de le souligner[27], l'île, qui fonctionne comme un microcosme, est le lieu idéal de la description anthropologique. Pigafetta décrirait ainsi le monde comme un immense archipel où chaque morceau d'humanité présente ses spécificités propres. La différence avec le *Liber insularum Archipelagi* tient dans le fait que « ces îles nouvelles sont sans villes et sans monuments, sans écriture et sans mémoire[28] ». Par ailleurs, comme d'autres auteurs à la même époque, Pigafetta cherche par ce moyen à rendre compte et à donner à voir une représentation, nécessairement incomplète, fragmentée, d'un monde en cours d'exploration.

Selon le spécialiste de la littérature de la Renaissance, Theodor J. Cachey, Pigafetta aurait surtout choisi ce type de mise en forme de son récit en référence à son destinataire et protecteur, le grand maître de l'ordre des chevaliers de Rhodes[29]. Il est vrai que c'est à Rhodes que Buondelmonti a écrit son récit et que plusieurs manuscrits ont été copiés[30]. Cependant, cette hypothèse laisse croire que le modèle de l'*isolario* serait typiquement lié à l'ordre de Rhodes et que le récit de Buondelmonti aurait eu une influence considérable aux XVe et XVIe siècles dans ce milieu précis. On peut émettre quelques doutes à ce sujet, au regard de l'histoire de la diffusion du *Liber insularum Archipelagi*, qui, certes, a été copié un très grand nombre de fois (plus de soixante manuscrits conservés, dans des versions différentes et de qualité très inégale), mais qui n'a jamais été imprimé. De plus, les historiens n'ont pas à ce jour trouvé trace d'une carrière remarquable du prêtre florentin au sein de l'ordre de Rhodes/Malte. En revanche, on peut souligner qu'à la même période, Piri Reis réalise pour Soliman le Magnifique son propre *Livre pour naviguer (Kitab-i-Bahriye)*, à un moment décisif de l'expansion turque en mer Égée : une première version en 1521, la deuxième

27. A. Franzini et N. Bouloux dir., *Îles du Moyen Âge, Médiévales*, n° 47, automne 2004.

28. F. Lestringant, « La voie des îles », dans A. Franzini et N. Bouloux dir., *op. cit.*, p. 113-122, en particulier p. 116-117.

29. Th. J. Cachey Jr, « Italy and the invention of America », *New Centennial Review*, vol. 2, 1, 2002, p. 17-31, en particulier p. 26-28 ; Th. J. Cachey Jr., « Maps and Literature in Renaissance Italy », dans D. Woodward dir., *The History of Cartography*, vol. 3, *op. cit.*, p. 450-460, en particulier p. 459-460.

30. Comme nous le prouvent plusieurs dédicaces ou colophons de manuscrits. Ex. Paris, BnF, ms. latin 4823 : *Incipit Liber insularum arcipelagi editus per presbyterum Christophorum de Bondelmontibus de Florentia quem misit de civitate Rhodi Romam domino Jordano Cardinali de Ursinis Anno Domini M CCCC XXII* ; Vatican, BAV, Chigi F. IV. 74 : *Sed ego, Honufrius de Penna ipsum librum cum alio anteriori copiavi et scripsi manu propria Rodi.*

en 1526[31]. En 1522, les troupes du sultan parviennent à chasser les chevaliers de Rhodes ; ceux-ci restèrent en exil jusqu'à leur installation dans l'île de Malte en 1530. L'œuvre de Piri Reis reflète ainsi l'intérêt du nouveau seigneur ottoman des îles grecques pour le genre de l'*isolario*, au moment même où le grand maître des chevaliers de Rhodes porte son attention sur Pigafetta et les îles du Nouveau Monde.

De fait, il convient de replacer les manuscrits de Pigafetta dans un courant éditorial qui se développe dans les premières décennies du XVIe siècle et qui dépasse l'horizon grec et italien. La production d'ouvrages cartographiques prestigieux, richement illustrés, avait pris une ampleur remarquable depuis la fin du XVe siècle, et tout d'abord en Italie du Nord, à Venise et à Florence, puis dans d'autres pays au début du XVIe siècle. Le rapport entre les milieux de bibliophiles humanistes et les authentiques navigateurs est confirmé par la mode des atlas nautiques et livres de navigation richement ornés, cartes marines et insulaires, qui se multiplient alors[32]. Ces recueils de cartes, d'abord limités à la Méditerranée, furent ensuite étendus au reste du monde connu, en utilisant à la fois les sources antiques disponibles et les résultats des découvertes récentes[33]. À Florence, dans les années 1480-1490, le cartographe allemand Henricus Martellus réalise plusieurs ouvrages de luxe, dans lesquels il mêle la *Géographie* de Ptolémée, le *Liber insularum Archipelagi*, et le savoir récent des navigateurs et des cartographes. Au fil du temps, l'auteur propose une représentation modernisée et corrigée de la mappemonde ptoléméenne, en y faisant figurer certaines des nouvelles découvertes, notamment le Cap de Bonne Espérance et l'ouverture de l'Océan Indien[34]. La mise à jour des cartes existantes à l'aide d'informations récentes demeure un aspect fondamental de l'ensemble de son projet, comme le souligne le

31. S. SOUCEK, « Islamic charting in the Mediterranean », dans J. B. HARLEY et D. WOODWARD dir., *The History of Cartography*, vol. 2, t. 1, Chicago, 1992, p. 272-279.

32. F. X. LEDUC et M. PELLETIER, « Les insulaires », dans M. PELLETIER dir., *Couleurs de la Terre. Des mappemondes médiévales aux images satellitales*, Paris, 1998, p. 56 ; F. LESTRINGANT, *Le Livre des îles, op. cit.* ; G. TOLIAS, « Isolarii, Fifteenth to Seventeenth Centuries », *loc. cit.*

33. Les cartes marines luxueuses produites dans la seconde moitié du XVe siècle par l'atelier de Grazioso Benincasa, originaire d'Ancône et actif à Venise, témoignent de cet enrichissement des cartes par l'apport des découvertes portugaises. Elles font partie des premières cartes à représenter le sud-ouest de la côte africaine et les îles du Cap Vert. *Cf.* E. VAGNON, « Un Atlas retrouvé de Grazioso Benincasa. Cartographie marine à la fin du XVe siècle d'après les collections de la Bibliothèque nationale de France », *Revue du Comité français de la Cartographie*, t. 184, 2005, p. 12-22.

34. R. ALMAGIÀ, « I mappamondi di Enrico Martello e alcuni concetti geografici di Cristoforo Colombo », *La Bibliofilia*, t. 42, 1940, p. 288-311 ; L. BÖNINGER, *Die deutsche Einwanderung nach Florenz im Spätmittelalter*, Leyde-Boston, 2006, chapitre VII, « Arrigho di Federigho *Martello* ; Bürgerknecht, Übersetzer und Kartograph », p. 313-354 ; A. O. VIETOR, « A Pre-Columbian map of the world, circa 1489 », *Imago Mundi*, t. 17, 1963, p. 95-96.

titre d'un de ses manuscrits de la *Géographie* de Ptolémée[35]. L'intégration du Nouveau Monde à l'espace cartographique connu était donc déjà en cours lorsque Pigafetta proposa son récit illustré[36].

Il est difficile néanmoins de savoir quel ouvrage a pu directement inspirer Pigafetta au moment où il fit réaliser les manuscrits de luxe destinés à des souverains et au grand maître de l'Ordre de Rhodes. Notons qu'un certain Valentim Fernandes, actif à Lisbonne au début du XVIe siècle, réalisa en 1507 un *isolario* qui rendait compte des découvertes portugaises. Il en fit parvenir une partie à l'humaniste allemand Konrad Peutinger, qui le publia sous le titre *De insulis et peregrinationem Lusitanorum*[37]. Bien que le style des cartes soit différent, il est possible que Pigafetta ait eu connaissance de cet insulaire. Bien plus, il serait intéressant d'étudier de près les ateliers de copistes disponibles en France et en Italie du Nord au début du XVIe siècle. Un manuscrit français méconnu, précieusement illustré de peintures raffinées, associe une traduction française de l'œuvre de Buondelmonti à un portulan des côtes atlantiques[38]. Par ailleurs, une véritable ressemblance stylistique se dégage entre les manuscrits réalisés en France pour illustrer l'œuvre de Pigafetta et certains exemplaires du *Liber insularum* de Buondelmonti, ce qui laisse supposer la facture d'un même atelier français spécialisé dans la production de manuscrits cartographiques au début du XVIe siècle, et auquel Pigafetta aurait fait appel[39].

L'hypothèse la plus probable est donc que Pigafetta suivait surtout un modèle *éditorial*, de diffusion de ce genre de littérature, destiné à un certain public. La forme comptait autant que le fond quand il s'agissait de plaire à un milieu littéraire avide de récits de voyage et friand de beaux manuscrits

35. Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, Magl. Cl. XIII-16, f. 1v° : *Cl(audii) Ptolomei Cosmographia cum tabulis regionum nostri temporis et universis portobus (sic) et locis maritimi tractus tam notis quam a rege portusgalli nuper repertis hoc ornatissimo codice continentur.*

36. D'autres jalons de l'histoire des insulaires sont bien connus. Citons pour exemple l'*Isolario* du Vénitien Bartolomeo dalli Sonetti (édité en 1484-85), le *Libro di tutte le isole del mondo* de Benedetto Bordone (1528).

37. Munich, Bayerische Staatsbibliothek, *Codex monacensis hispanicus 27* ; ACADEMIA PORTUGUESA DA HISTÓRIA, *Codice Valentim Fernandes*, Lisbonne, 1997. Ce personnage avait par ailleurs publié en 1502 l'œuvre de Nicolo de'Conti, dont on sait que Pigafetta a utilisé certains passages. *Cf.* G. SEIBERT, « 500 Years of the Manuscript of Valentim Fernandes, a Moravian Book Printer in Lisbon », dans B. E. CIESZYŃSKA dir., *Iberian and Slavonic Cultures: Contact and Comparison*, Lisbonne, 2007, p. 79-88. Je remercie G. Tolias pour cette information ainsi que pour les références qui y sont associées.

38. Paris, BnF, ms. fr. 2794. Ce manuscrit aux miniatures très fines, daté entre 1504 et 1515, porte les armes de François de Valois, comte d'Angoulême, futur François Ier. Bien que son style soit différent de celui des manuscrits français de l'œuvre de Pigafetta, et ne peut donc être issu des mêmes ateliers, il témoigne lui aussi d'une mode pour les manuscrits cartographiques au début du XVIe siècle.

39. *Cf.* notamment le manuscrit d'un collectionneur privé présenté dans M. PELLETIER dir., *Couleurs de la Terre*, *op. cit.*, p. 56. Cette hypothèse due à la seule comparaison visuelle mériterait une étude plus approfondie.

cartographiques richement décorés. Antonio Pigafetta apparaît ainsi comme un auteur moyennement cultivé, qui met en avant l'authenticité de l'expérience directe et la description de peuples à l'apparence et aux mœurs exotiques pour transmettre ses impressions sur des terres entièrement nouvelles. Pour attirer l'attention de son public, il a commandé à une officine de libraires spécialisés dans les livres illustrés de cartes, des manuscrits de luxe réalisés sur le modèle des insulaires à la mode à l'époque. Par contraste, la lettre de Maximilianus Transylvanus apparaît comme l'ouvrage d'un érudit qui tente de mettre en perspective l'exploit de Magellan au regard du savoir antique.

La lettre de Maximilianus Transylvanus

La lettre en latin de Maximilianus Transylvanus, datée du 24 septembre 1522, est adressée au cardinal archevêque de Salzbourg, Matthäus Lang. Elle fut diffusée l'année suivante sous forme imprimée[40], et précède donc la publication du témoignage d'Antonio Pigafetta. L'auteur n'a pas pris part à l'expédition : son analyse repose sur le récit oral des survivants de ce voyage, récit recueilli après le passage de la *Victoria* à Séville, le 8 septembre 1522. Le texte n'est pas illustré et ne contient pas ou peu d'informations maritimes. En revanche, les références au savoir de l'Antiquité y sont constantes, dans un rapport d'érudition et d'appel aux *auctoritates* de la géographie des humanistes. L'auteur cite en particulier Ptolémée et utilise les noms antiques tels que Chersonèse d'Or (Malacca), Cattigara, Taprobane, les Sères et les Scythes.

Or, ces références servent à mieux souligner la nouveauté radicale de l'exploit de Magellan et de ses compagnons. L'auteur est fier d'appartenir à une époque de progrès qui fonde son savoir sur l'expérience, par opposition à une connaissance uniquement théorique. En particulier dans l'introduction et la conclusion, il rappelle la teneur géographique et cosmographique du voyage, et souligne ce qu'il apporte en réfutant les erreurs du passé.

> En effet tout ce que nous lisons chez les auteurs anciens, à propos des terres où naissent les épices, n'est que fable [...] je me contenterai de dire qu'Hérodote, auteur par ailleurs très illustre, raconte que l'on trouve la cannelle dans les nids de certains oiseaux, en particulier le Phénix [...] Pline, quant à lui, raconte que la cannelle pousse en Éthiopie près du pays des Troglodytes. Or l'on a maintenant découvert que la cannelle pousse bien loin de toute Éthiopie, car les nôtres, qui viennent de rentrer et ne connaissent rien mieux que l'Éthiopie, ont dû, avant de trouver ces îles et d'en revenir, faire le tour du monde, c'est-à-dire passer sous le très long parallèle plusieurs fois[41].

40. Premières éditions à Cologne, Rome et Paris en 1523. Il existe treize éditions en latin ou en italien pour le seul XVIe s. d'après X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 884.

41. X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 886.

La période de la Renaissance est souvent présentée, de manière parfois un peu trop simple, comme une période de rupture avec le savoir antique et médiéval, grâce à l'apport des Grandes Découvertes. Or, la lettre de Maximilianus Transylvanus entretient justement un rapport ambigu à ce savoir antique, car, tout en saluant l'expérience nouvelle des navigateurs et la correction des erreurs du passé, il reconnaît par ailleurs que ces témoignages viennent au contraire valider certaines de ces antiques connaissances. Ainsi, certains peuples de la tradition antique et médiévale sont-ils considérés comme imaginaires :

> Car qui pourrait croire que les Monoscèles, Sciapodes, Scyrites, Spitamées, Pygmées et bien d'autres créatures, plus monstrueuses qu'humaines, aient jamais existé ? [42].

Mais une page plus loin, l'auteur cite comme des peuples réels les Ichtyophages et les Troglodytes rencontrés par les explorateurs portugais[43].

La *Géographie* de Ptolémée sert par ailleurs de référence en ce qui concerne la mesure de la terre, au point que Maximilianus Transylvanus pense que les marins de Magellan se sont trompés en calculant leur position en longitude :

> Comme les cosmographes anciens, et surtout Ptolémée, ont calculé 180 degrés de longitude depuis les îles Fortunées jusqu'à Cattigara vers l'est, nos marins, en naviguant le plus loin possible vers l'ouest à partir de ces îles Fortunées auraient dû parcourir 180 autres degrés jusqu'à Cattigara. Ils n'ont pu cependant effectuer ces mesures, ni placer, au cours d'une navigation si longue et si éloignée des terres, les marques et les bornes certaines de la longitude. Il me semble qu'en calculant ces longitudes ils se sont davantage trompés qu'autre chose, sans rapporter rien de certain. Cependant, quelle que soit la valeur de ces calculs, il ne faut pas les rejeter mais plutôt les admettre jusqu'à ce qu'on en trouve de plus sûrs[44].

L'expérience des navigateurs devait donc, selon l'auteur, être étayée par des instruments scientifiques convaincants, et l'on sait l'importance qu'eut le problème du calcul de la longitude dans les explorations et la cartographie du XVIe et du XVIIe siècle. À défaut, il fallait prendre en considération ces nouvelles données, tandis que les calculs du fameux cosmographe de l'Antiquité étaient considérés comme encore valables.

42. *Ibid.*, p. 887.

43. *Ibid.*, p. 887-888. La différence réside peut-être dans l'origine et la forme de ces peuples fabuleux. La première série est citée – encore dans les ouvrages de géographie du XVIe siècle – d'après Pline et Solin, comme une humanité monstrueuse, déformée (un seul pied, une taille minuscule...) ; les Ichtyophages, mangeurs de poissons, et les Troglodytes, vivant dans des maisons souterraines, sont situés en Afrique d'après les cartes de Ptolémée. Ils ne se distinguent pas par leur apparence monstrueuse mais par leurs habitudes de vie. *Cf.* J. B. FRIEDMAN, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*, Cambridge, 1981.

44. X. DE CASTRO, *op. cit.*, p. 892-893.

Enfin, les références humanistes aux textes de l'Antiquité ne se cantonnent pas au domaine de la géographie, mais participent également de la rhétorique de l'éloge : l'auteur rend hommage aux navigateurs modernes qui ont surpassé les mythiques héros de la Toison d'Or :

> Ces marins méritent davantage une gloire éternelle, assurément, que les Argonautes qui naviguèrent avec Jason jusqu'en Colchide. Leur navire lui-même est encore plus digne d'être élevé parmi les étoiles que cette vieille Argo, qui a seulement navigué entre la Grèce et le Pont-Euxin, tandis que le nôtre, parti d'Hispalis en direction du midi, a traversé tout l'occident, est passé en bas de notre hémisphère puis a pénétré en orient, pour revenir ensuite en occident[45].

D'une certaine manière, le texte de Maximilianus Transylvanus fait ici écho à la culture humaniste d'un Buondelmonti, évoquant sans cesse les navigations des anciens Grecs en Méditerranée. La découverte des îles du Nouveau Monde vient ainsi rejoindre et compléter la description des îles du monde antique.

La comparaison du témoignage d'Antonio Pigafetta et de la lettre de Maximilianus Transylvanus fournit deux axes de réflexion. D'une part, elle permet de souligner combien la connaissance approfondie du savoir antique, acquise par les travaux humanistes, a permis de mieux comprendre le véritable impact des Grandes Découvertes. C'est parce que Maximilianus Transylvanus et ses lecteurs savent l'apport et les limites de Ptolémée, qu'ils peuvent mesurer ce que l'expérience nouvelle des navigateurs apporte à la connaissance du monde. D'autre part, ces deux sources montrent à quel point la mise en forme littéraire et artistique du récit était importante pour rendre compte des Découvertes, pour faire admettre au public cultivé de l'époque la nouveauté radicale des explorations de Magellan et de ses compagnons. Humanisme et géographie à la Renaissance sont intimement liés parce que les travaux des humanistes ont fourni le cadre de réflexion nécessaire aux Grandes Découvertes et à leur interprétation. C'est aussi l'essor de l'industrie du livre, manuscrits cartographiques et imprimerie développés par les humanistes, qui a fourni le cadre éditorial de diffusion des Grandes Découvertes. Les récits de voyage vers le Nouveau Monde n'ont pas seulement fait l'objet d'un compte rendu brut d'une nouvelle expérience, mais ont été mis en forme pour être correctement compris et interprétés, afin de mieux lire et corriger le savoir passé.

Emmanuelle VAGNON – Docteur en histoire médiévale, Université Paris I,
evagnon@yahoo.fr

45. *Ibid.*, p. 918.

De la Grèce antique au voyage de Magellan. Les modèles humanistes d'Antonio Pigafetta et de Maximilianus Transylvanus

Le voyage de Fernand de Magellan et de ses marins est connu par plusieurs sources différentes, dont le témoignage direct d'Antonio Pigafetta (1523) et la lettre de Maximilianus Transylvanus, secrétaire de Charles Quint (1522). Ces deux exemples montrent à quel point ces récits d'un des épisodes les plus remarquables des Grandes Découvertes s'inscrivent dans un rapport ambigu de rupture mais aussi d'hommage par rapport au savoir humaniste, tout en requérant les supports éditoriaux conformes aux goûts des cercles cultivés de l'époque. Les manuscrits de Pigafetta rappellent la forme de l'*isolario*, genre cartographique inauguré par l'œuvre de l'humaniste florentin Cristoforo Buondelmonti au XVe siècle, et très imité au début du XVIe siècle. Maximilianus Transylvanus utilise des références à la géographie de l'Antiquité pour souligner l'apport des nouvelles découvertes.

récit de voyage – grandes découvertes – *isolario* – cartes – humanisme

From Ancient Greece to Magellan's Travel: Humanistic Models of Antonio Pigafetta and Maximilianus Transylvanus

The paper considers two accounts of Magellan's travel around the world: the *Navigation & découvrement de l'Inde supérieure & îles de Malucque*, by Antonio Pigafetta (from manuscripts of 1523-1525), and a *Letter* written by Maximilianus Transylvanus, dated 1522. It evaluates the humanistic practices and knowledge lying at the foundations of these works: the pictural and cartographic model of the *isolario* used by Pigafetta, the critical references to Ancient geography by Maximilianus Transylvanus.

travel narrative – great discoveries – *isolario* – maps – humanism

Médiévales 58, printemps 2010, p. 113-128

Matthieu HUSSON

L'ÉCHO DES FAITS. QUELQUES REMARQUES SUR LA PRISE EN COMPTE DE LA RÉALITÉ SENSIBLE DANS DES TEXTES OPTIQUES, ASTRONOMIQUES ET MUSICAUX DU DÉBUT DU XIVᵉ SIÈCLE

Depuis que Pierre Duhem a mis à l'honneur des « précurseurs » médiévaux de Galilée, les études sur les différentes formes de prise en compte de la réalité sensible développées par les sciences médiévales se sont multipliées. De la monographie sur un auteur particulier jusqu'à la vaste synthèse en passant par des études sur l'instrumentation d'une discipline ou le vocabulaire employé pour décrire les expériences[1] et observations, ces travaux ont formé l'image de sciences médiévales qui certes ne disposaient pas de méthodes expérimentales *stricto sensu* mais possédaient toutes une gamme de moyens d'accès à la réalité sensible.

Les quelques remarques que présente cet article s'inscrivent pleinement dans ce cadre historiographique. Elles sont fondées sur l'étude de textes optiques, astronomiques et musicaux du début du quatorzième siècle dont certains sont devenus des classiques du genre comme l'*Expositio* de Jean de Murs ou le *De iride* de Dietrich de Freiberg[2]. Ces trois disciplines sont liées au

1. On peut citer respectivement A. C. Crombie, *Robert Grosseteste and the Origins of Experimental Science 1100-1700*, Oxford, 1953 ; A. C. Crombie, *Styles of Scientific Thinking in the European Tradition*, Duckworth, 1994, vol. 1, p. 313-423 ; E. Poulle, *Équatoires et horlogerie planétaire du XIIIᵉ au XIVᵉ siècle*, Genève, 1980 ; D. Jacquart, « L'observation dans les sciences de la nature au Moyen Âge : limites et possibilités », *Micrologus*, 4, 1996, p. 55-75.

2. Outre l'*Expositio* (E. Poulle, « Jean de Murs et les tables alphonsines », *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge*, t. 47, 1980, p. 241-271) et le *De iride* (M. Sturlese et L. Sturlese, *Tractactus de iride et de radialibus impressionibus*, dans Dietrich von Freiberg, *Opera omnia*, K. Flash dir., 4 vol., Hambourg, 1977-1984, vol. 4, p. 95-268), notre corpus d'étude comprend : la *Notitia artis musicae*, le *De musica* (Jean de Murs, *Écrits sur la musique*, C. Meyer trad., Paris, 2001, p. 53-111, 134-193) et les *Tabule permanentes* (B. Porres et J. Chabas, « John of Murs *Tabule permanentes* for finding true zysygies », *Journal for the History of Astronomy*, vol. 32, 2001, p. 63-72) de Jean de Murs, le *De luce* et le *De coloribus* (M. Sturlese et L. Sturlese, *op. cit.*, p. 1-24, 269-288) de Dietrich de Freiberg, *l'Ars* (Johannes Boen, *Ars (musicae)*, F. A. Gallo éd., Rome, 1972 (Corpus Scriptorum de Musica, vol. 19)) et le *De musica*

quadrivium, aux sciences du nombre — l'astronomie et la musique directement, l'optique comme « science intermédiaire » étant généralement subordonnée à la géométrie et à la physique. L'enjeu de chacune de ces trois disciplines est de mettre en relation les mathématiques et les réalités sensibles qu'elles appréhendent. Elles se rassemblent donc par leur approche mathématique de l'expérience sensible. Nous nous attacherons à comparer la manière dont ces trois disciplines utilisent les différents moyens d'accès à la réalité sensible à leur disposition.

Plus précisément, nous examinerons trois types différents d'accès à la réalité sensible : les observations quotidiennes, l'usage de sources livresques, les modèles expérimentaux. Le rôle de l'observation quotidienne dans la formation des universaux est bien décrit par Aristote par exemple dans la *Métaphysique* A, 1[3]. De même, la discussion des opinions des prédécesseurs est au fondement de la méthode aporétique qui doit permettre de fonder les principes de chaque domaine de la science. En revanche, la valeur épistémologique des modèles expérimentaux et des dispositifs de mesure n'est pas donnée à l'avance et doit être construite[4]. Cette élaboration de sens est faite par rapport aux deux types précédents d'accès à la réalité sensible. Ainsi, les différences constatées au niveau de l'utilisation de l'observation et des sources livresques se répercutent dans la manière dont peuvent être utilisés les modèles expérimentaux.

L'observation quotidienne

On trouve dans chacune des trois disciplines des traces d'informations provenant « spontanément » de la réalité sensible au sens où les auteurs n'ont pas eu à constituer des dispositifs particuliers pour obtenir ces informations.

Dans notre corpus, ce sont les textes optiques qui font le plus souvent référence à des faits, sinon de la vie quotidienne, au moins d'observation courante. Ainsi, au beau milieu d'une énumération sur les différents modes de

(W. FROBENIUS, *Johannes Boens und seine Konsonenzlehre*, Stuttgart, 1971) de Jean de Boen, enfin les *Tabule magne* de Jean de Lignières (Paris, BnF, lat. 7281 f° 201 v°-205 v ; BnF, lat. 10263 f° 70 r°-78 r° ; Erfurt, Universitätsbibliothek, Amplon. 4° 366, f° 28 r°-32 v°). Nous citerons ces ouvrages par leur titre suivi des numéros des pages de l'édition concernée : « *Expositio*, p. 256 ».

3. *Cf.* ARISTOTE, *Métaphysique*, A, 1, trad. TRICOT, Paris, 1970, p. 3-5. Nous montrerons que les textes de notre corpus souscrivent globalement à la thèse présentée par Aristote dans ce passage.

4. Ainsi, A. C. Crombie souligne qu'il n'y a pas de place pour les observations dans la construction d'une théorie : elles peuvent intervenir au début lors de la recherche des principes d'une science ou d'un art, ou une fois que l'art est constitué pour le confirmer ou l'infirmer globalement ou partiellement. *Cf.* A. C. CROMBIE, *Styles of Scientific Thinking, op. cit.*, vol. 1, p. 313.

radiations permettant l'apparition de couleurs radiantes[5], Dietrich de Freiberg parle de paons, d'araignées et de canards.

> On expérimente ce mode dans la queue du paon et du canard, dans les fils des toiles d'araignées et dans plusieurs autres [situations][6].

Le fait que les exemples mentionnés proviennent de l'observation quotidienne est assumé par l'auteur. Ainsi, Dietrich de Freiberg se réfère explicitement à l'observation quotidienne lorsqu'il cherche à établir que le jaune est bien l'une des couleurs de l'arc-en-ciel et n'est pas provoqué par une illusion.

> Il est manifeste par l'expérience quotidienne que dans les toiles d'araignées qui, étendues en plein air, ont été arrosées de nombreuses gouttes de rosée proches les unes des autres, en un lieu adapté au soleil et à la vue, ladite couleur apparaît de façon très manifeste, à savoir le jaune, parmi les autres couleurs de l'arc-en-ciel, dans leur lieu et ordre, comme dans l'arc-en-ciel, et aussi proche de la vue <qu'on le souhaite> [...]. De même, elle apparaît de façon très manifeste dans les gouttes répandues sur l'herbe[7].

Les exemples qu'utilise notre auteur sont manifestement choisis pour renvoyer chacun à une observation qu'il a pu lui-même effectuer. On constate aussi dans cet extrait que l'observation de Dietrich est, malgré sa banalité, structurée par deux idées. Il faut montrer que la couleur jaune n'est pas le fruit d'une illusion. Ainsi, il insiste sur le fait que la couleur peut être perçue d'aussi près que l'on veut. Il faut de plus rappeler que l'apparition et l'ordre des couleurs radiantes dépendent de la position relative de la vue, du soleil et de la goutte. Cette structuration particulière de l'observation est liée au contexte dans lequel elle intervient. Les faits d'observation quotidienne ont un rôle réel dans l'argumentation : il ne s'agit pas simplement d'illustrations et d'ornementations. Plus généralement, les impressions radiantes étudiées par Dietrich appartiennent, pour les principales, à ce domaine de l'observation quotidienne. Ainsi, pour partie au moins, le sujet même du travail est constitué par des informations provenant « spontanément » de la réalité sensible.

5. Les couleurs radiantes sont des rayons de lumières colorés soit à l'issue d'un passage à travers un filtre, soit à l'issue d'un passage à travers un prisme.

6. « Experimur hunc modum in pennis pavonum et anatum et filis telae aranearum et aliis pluribus » (*De iride*, p. 134). Les traductions françaises, sauf lorsque cela est indiqué, sont de notre fait.

7. « Manifestum est enim per cottidianam experientiam, quod in telis aranearum, quae extensae sub divo multis guttulis roridis et ad invicem propinquis infusae sunt in convenienti situ ad solem et ad visum manifestissime apparet dictus color, scilicet citrinus, inter alios colores iridales suo loco et ordine, sicut in iride, et tam propinque ad visum [...]. Idem manifeste apparet in guttis sparsis in herbis » (*De iride*, p. 146-147).

Bien que dans une perspective différente, les sujets traités par l'astronomie proviennent eux aussi en partie de ce domaine de l'observation quotidienne. On en trouve par exemple trace dans le prologue des canons des *Tabule permanentes* de Jean de Murs.

> Tout un chacun, quel que soit son sexe, est à tel point attentif à l'harmonie céleste qu'il semble s'intéresser d'une certaine manière aux conjonctions et oppositions des luminaires. Les gens communs ne s'abstiennent pas de commenter l'influence des pleines et des nouvelles lunes sur les corps humains et la disposition de l'air[8].

Un socle d'observations quotidiennes – l'observation du mouvement du soleil et des étoiles, des pleines et des nouvelles Lunes, de la succession des saisons – est présent dans nos traités astronomiques malgré leur style technique. Plus encore que ces observations quotidiennes, c'est le sens qu'elles ont pour les observateurs qui les impose aux auteurs. Jean de Murs souligne plus le fait que chacun interprète ces événements que le fait qu'ils sont observés. Au-delà de la nécessité de comprendre un ensemble de phénomènes physiques, ce sont bien leurs significations astrologiques ou calendaires qui sont importantes.

Avec la musique, les phénomènes comme leurs significations sont essentiellement liés aux pratiques musicales. Cela est particulièrement manifeste dans le passage suivant extrait de la *Musica* de Jean de Murs.

> Or, je suis très étonné et j'ignore, à moins que vous ne le sachiez, pourquoi dans nos contrées où règne, par delà le monde, la religion universelle des Fidèles, les deux genres mélodiques que sont le chromatique et l'enharmonique ne sont jamais passés dans l'usage et pourquoi, en revanche, le chant ecclésiastique dans sa totalité, celui qu'inventèrent les saints pères, les savants et les hommes de belle intelligence et dignes de mémoire, pourquoi la totalité de la musique qui est mesurée à l'aide de temps bien précis, celle des conduits, des *organa*, des mélodies < mesurées >, des chansons et autres chants, pourquoi le chant des laïcs, hommes et femmes, jeunes et vieux, enfin pourquoi la musique faite sur tous nos instruments obéissent-ils – sous l'influence de je ne sais quel esprit, si ce n'est la volonté divine et l'instinct naturel – au genre diatonique[9] ?

8. « Omnis utriusque sexus armoniam celestem adeo contemplatur ut iam de coniunctionibus et opposicionibus luminarium quodammodo se intromittere videtur, vulgares enim a conieccionibus disposicionum aeris et corporum humanorum pro novilunia et plenilunia nequeunt abstinere » (*Tabule permanentes*, p. 67-68).

9. « Sed miror multum et nescio, si vos, quod in partibus nostris, dico, ubi viget religio catholica fidelium in orbe terrarum, nunquam in usum ciciderunt illa duo genera melorum, chromaticum et enarmonicum ; sed in genere diatonico omnis cantus ecclesiasticus, quem invenerunt sancti patres et doctores et omines bonae mentis et dignae memoriae, omnisque cantus mensuratus per tempora certa, ut in conductis, organis, modulis, cantilenis ceterisque modis, omnisque cantus laicorum virorum et mulierum, iuvenum et senum, omnisque cantus cunctorum nostrorum instrumentorum, nescio, quo spiritu nisi divino quodam nutu et spontanea voluntate naturaliter incidit et favetur » (*De musica*, p. 186-187, trad. C. MEYER).

Une première conclusion s'impose : les réalités sensibles étudiées par chacune de nos trois disciplines sont bien différentes. Le socle d'observations quotidiennes étudié par Dietrich de Freiberg n'implique l'homme qu'en tant qu'observateur des faits, la musique au contraire le fait intervenir en tant que producteur des phénomènes. L'astronomie semble être dans une position intermédiaire.

Ces socles d'expériences quotidiennes dans les argumentations jouent-ils un rôle différent suivant les disciplines ? Dans notre corpus astronomique, seul le passage que nous avons cité renvoie à ce type d'informations. Il est utilisé pour introduire l'étude et en justifier l'intérêt. Il n'a pas de rôle précis dans la construction des canons et des tables. En optique et en musique, la présence de ces passages est accompagnée de l'affirmation d'un empirisme aristotélicien clairement exprimé tant par Dietrich de Freiberg que par Jean de Murs. Ainsi, se référant à Aristote, l'auteur du *De iride* indique par exemple :

> On sait aussi que, selon ce même Philosophe, il ne faut jamais s'écarter de ce qui est manifeste pour les sens[10].

Jean de Murs cependant exprime cet empirisme de manière plus complète dans l'introduction de sa *Musica.* Il conçoit bien la science comme une découverte progressive de la structure préexistante du cosmos ; on trouve en effet dans la troisième proposition de la première version de la *Musica* le texte suivant, tout empreint de platonisme :

> C'est l'auteur du monde physique qui inscrivit ces admirables consonances dans les choses, et non point l'homme. Les consonances, en effet, existaient avant qu'elles n'apparaissent aux hommes[11].

L'accès à ces structures cachées de la nature se fait par les sens et par l'accumulation d'observations.

> Que toute science et tout savoir résultent de connaissances préexistantes ; qu'il n'existe aucune connaissance antérieure à la connaissance par les sens ; que les positions pour ainsi dire définitives reposent sur un grand nombre d'expériences ; que l'expérience des choses sensibles est à l'origine de l'art[12].

10. « Scimus autem, quod secundum eundem Philosophum a manifestis secundum sensum nequaquam recedendum est » (*De iride*, p. 146). *Cf.* ARISTOTE, *Rhetor.* II 3, 1380a18-19.

11. « Auctor naturae mirabiles consonantias fecit rebus insitas et non homo. Praeerant enim consonantiae, antequam hominibus apparerent » (*De musica*, p. 140-141, trad. C. MEYER).

12. « Omnem doctrinam et omen disciplinam ex preexistensi cognitione fieri. Ante cognitionem sensitivam non aliam inveniri. Experientiae multiplici ut in termino status acquiescere. Experientiam circa res sensibiles artem facere » (*De musica*, p. 136-137, trad. C. MEYER). Jean de Murs paraphrase ici les passages d'Aristote sur l'expérience de la *Métaphysique*, A. I, ou des *Seconds Analytiques*, II. 19.

Les deux premières propositions justifient théoriquement le rôle fondamental de l'observation : toute science vient d'une *cognitio*, car la science appartient à la sphère de l'entendement. C'est la perception et donc la connaissance sensible qui est la première des connaissances. La troisième proposition montre bien que c'est la similarité d'un grand nombre d'expériences qui permet d'asseoir une conclusion définitive. La différence avec le principe de reproductibilité, bien que subtile, est importante. Elle change complètement le rapport à l'observation. Une science fondée sur la reproductibilité aura tendance à construire des expériences extrêmement minutieuses dans un environnement maîtrisé, tandis qu'une science fondée sur la similarité ne sera pas tentée par une telle maîtrise de l'expérience[13]. Une certaine variabilité est l'une des conditions assurant la validité scientifique d'une opinion. Cette nécessité de prendre en compte un grand nombre d'observations pour établir un fait explique en partie le recours à l'observation quotidienne dans les argumentations. Les passages tirés du *De iride*, cités en ouverture de ce paragraphe, fonctionnent selon cette rhétorique : c'est par l'accumulation de cas légèrement différents dans lesquels la couleur jaune est perçue distinctement qu'il est possible de réfuter l'opinion selon laquelle le jaune est une illusion.

L'optique, la musique et l'astronomie s'appuient toutes trois sur un socle « d'expériences quotidiennes » permettant de donner consistance à la discipline et de justifier l'existence des discours. Pour les deux premières, cette caractéristique est associée à l'affirmation d'un certain type d'empirisme ; pour l'astronomie, en revanche, l'observation paraît d'emblée plus construite.

L'utilisation des sources livresques

Les sources livresques fournissent des informations sur la réalité immédiate déjà théorisées et fortement structurées. Ainsi, Jean de Murs dans son *Expositio* reprend des passages entiers à Guillaume de Saint Cloud[14]. On trouve chez l'auteur du *De iride* des exemples de ce type d'utilisation des sources autour des trois questions qui le préoccupent. La théorie aristotélicienne des sens est exploitée dans le traité sur la lumière[15]. La question des couleurs radiantes est abordée notamment à partir de celle des couleurs naturelles

13. Les disciplines médiévales n'étaient cependant pas complètement étrangères au principe de reproductibilité exacte d'une expérience. Ainsi, Avicenne propose dans son *Canon* (II. 1) sept règles pour garantir la reproductibilité d'une expérience pharmacologique. Cependant, elles seront semble-t-il plus souvent utilisées pour souligner la difficulté de l'opération que pour tenter de la réaliser. *Cf.* D. JACQUART, *loc. cit.*, p. 60.

14. Guillaume de Saint Cloud était l'un des principaux astronomes parisiens des années 1290. Ses dates précises ne sont pas connues. Nous conservons trois œuvres : un *Directorium*, le *Kalendarium Regine* et l'*Almanach planetarum*. *Cf.* J. CHABAS et B. R. GOLDSTEIN, *The Alfonsine Tables of Toledo*, Dordrecht, 2003, p. 245, 278-280.

15. *De luce*, p. 12.

telle qu'Averroès la présente[16]. Enfin, les *Météorologiques* d'Aristote sont indispensables au traitement de la question des impressions radiantes[17]. En musique enfin, Jean de Murs comme Jean de Boen reprennent directement à Boèce et à travers lui au traité *De l'âme* d'Aristote leur conception de la production du son[18]. On lit par exemple dans la *Notitia* :

> Trois choses sont indispensables à la production du son : un agent percuteur, un corps sonore frappé et un milieu. Le premier brise l'air rapidement, le second est un corps physiquement sonore, le troisième est de l'air brisé avec énergie. Il n'y a pas de choc sans mouvement : aussi n'y a-t-il pas de son sans mouvement. Le son par conséquent est le morcellement de l'air provoqué par le choc de l'agent percuteur sur le corps percuté. Il est impossible, en effet, de produire un son dès lors qu'il n'y a qu'un seul élément[19].

L'utilisation des sources livresques ici structure à tel point les informations que les réalités sensibles semblent s'estomper derrière elles. Ces sources, bien qu'utilisées avec distance critique par nos auteurs, sont pourtant globalement considérées comme donnant des informations sur cette réalité. Dietrich de Freiberg, par exemple, utilise les *Météorologiques* pour connaître la nature physique des formations atmosphériques dans lesquelles se forment les impressions radiantes qu'il étudie. De même, comme chez Boèce, le son est réellement conçu comme un mouvement par Jean de Murs et Jean de Boen. Ce mode d'accès aux réalités sensibles est commun à nos trois disciplines et les déborde largement. Les sources livresques ne sont cependant pas utilisées seulement comme simple écran devant une expérience possible. La musique et l'astronomie étudient des phénomènes qui, pour des raisons différentes, ne se donnent pas entièrement dans l'instant. Ils ont une dimension temporelle voire historique. Les dispositifs de prise d'informations entièrement livresques sont alors indispensables à l'obtention d'informations sur le passé.

Jean de Boen et Jean de Murs sont conscients de la qualité et de la nouveauté du répertoire de l'*Ars nova* qu'ils contribuent à transmettre. Ils utilisent ce fait au sein même de leurs raisonnements. On peut distinguer différents niveaux d'élaboration dans le contenu de ces arguments. Au niveau

16. *De iride*, p. 152-153.

17. *De iride*, p. 265. La transmission du corpus aristotélicien et de ses commentaires arabes est complexe. L'ensemble de ces textes était disponible, suivant les versions, entre la fin du douzième et le milieu du treizième siècle. *Cf.* A. de LIBERA, *La Philosophie médiévale*, Paris, 1989, p. 9-22.

18. Voir BOÈCE, *De musica* (I. 3). ARISTOTE, *De anima* (II. 8).

19. « Ad generationem soni tria necessario requiruntur: percutiens, percussum et medium percutiendi. Primum frangens aerem celeriter, secundum corpus sonabile naturaliter tertium aer fractus violenter. Ictus non fit sine motu, ergo neque sonus absque motu est. Est igitur fractio aeris ex impulsu percutientis ad percussum. Nam impossibile est, cum sit unum solum, fieri sonum » (*Notitia*, p. 60-61, trad. C. MEYER).

le plus simple, ils ne font que constater une différence entre une pratique « ancienne » et une pratique « moderne ».

> Ce que les anciens ont inventé dans les cordes a été ordonné selon les touches par ceux qui sont venus ensuite. Il y a vingt touches sur la main : g-ut, a-re, b-mi etc. Les noms contiennent des lettres et des syllabes, les lettres représentent les touches et les syllabes les notes[20].

À un niveau plus élaboré, Jean de Boen, par exemple, décrit une progression et donne sens à l'évolution temporelle des pratiques musicales. Ces différentes évolutions peuvent être aussi rationalisées en fonction des lieux et des régions :

> Selon les diverses époques et régions beaucoup de nouveautés et de choses non encore entendues peuvent apparaître. Comme, par exemple, la prononciation du comma ou de trois semi-tons mineurs ou de nombreux autres semblables qui, bien qu'ils ne soient pas encore entendus grâce aux nouveaux instruments et à l'habileté des voix le seront plus tard. De même, il n'y avait pas avant Pythagore une subtilité dans le chant identique à celle en usage à notre époque, et nous ne faisons pas la même fracture que les Anglais, les Français ou les Lombards dans le chant[21].

À un dernier niveau enfin, cette évolution est insérée dans une perception cyclique du temps marquée par la doctrine astrologique de la grande année[22]. Cela est particulièrement clair dans le passage suivant :

> La musique a été considérablement affinée par la pratique musicale des modernes, et non point seulement par les expédients ou les trouvailles des gens de savoir qui ont étudié cet art. Au demeurant, le commun des

20. « Quod antiquitas in cordis invenit, hoc posterioritas in clavibus disponebat. Sunt autem claves manuales viginti, scilicet g-ut, a-re, b-mi, etc. Quarum nomina litteras per se continent et sillabas, ut littera clavem et sillabe notas respresentem » (*Ars*, p. 33).

21. « Nam secundum diversitatem temporis et regionum multa nova et inaudita poterunt suboriri, sicut forte pronuntiatio commatis et trium semitoniorum minorum ac multorum similium, que, licet hactenus non audita sunt, forte tractu temporis per nova instrumenta et vocum habilitates posterius audientur, sicut nec ante Pitagoram fuit tanta subtilitas in cantu, quanta hodiernis temporibus est in usu, nec talem nos, qualem Anglici, G<alli>ci vel Lumbardi in cantu facimus fracturam » (JEAN DE BOEN, *De musica*, p. 45). Le terme « fractures » fait probablement référence ici aux chants dit en « hoquet ». Dans ce type de composition deux voies se partagent une même ligne mélodique selon un découpage très serré.

22. Selon cette doctrine, toutes les planètes étaient, à l'origine des temps, en conjonction dans le signe du Bélier ; une grande année est l'intervalle de temps nécessaire pour que cette situation se reproduise à nouveau. *Cf.* G. DE CALLATAŸ, *Annus Platonicus. A Study of World Cycles in Greek, Latin and Arabic Sources*, Louvain - Paris, 1996 et C. BURNETT et K. YAMAMOTO, *Abu Mashar On Historical Astrology : « The Book of Religions and Dynasties : On Great Conjunctions »*, 2 vol., Leyde, 2000.

> mortels, en particulier les jeunes gens et même les femmes, est poussé à cela. Je ne sais par quel hasard, si ce n'est au gré du génie de la nature réglé par la sphère la plus haute, les choses ne cessent de changer, mais une révolution accomplie, elles reviendront sans doute et retrouveront l'état qui était le leur auparavant[23].

Ces différents niveaux d'élaboration ne s'opposent pas les uns aux autres. Ils relèvent de la même conception générale présentée plus ou moins complètement suivant les besoins.

C'est cependant probablement en astronomie que ce type d'utilisation des sources livresques est le plus manifeste. Elle étudie en effet non seulement des phénomènes qui se déroulent dans le temps, mais dont le sens et la complexité ne se dévoilent que sur la longue durée. Jean de Murs souligne ainsi dans un beau passage de l'Expositio l'importance des sources livresques en astronomie.

> Pour les choses dont la connaissance se trouve dans l'expérience qui n'est éprouvée qu'une fois et ne revient pas semblable, on ne peut que se fier aux auteurs qui en ont fait l'expérience selon ce qui est écrit dans leurs livres, dans lesquels les observations invariables des choses reposent comme dans le trésor de la sagesse[24].

On ne peut imaginer un passage montrant plus clairement l'importance pour les astronomes des sources livresques dans les progrès de leur discipline. Nos deux auteurs n'abordent pourtant pas ces sources sans esprit critique. Ainsi, Jean de Lignières dans le prologue de ses *Tabule magne* dresse la liste des causes d'erreurs possibles dans les sources anciennes.

> La raison pour laquelle les tables des temps anciens sont fausses et défectueuses ne provient pas d'une erreur des philosophes ptoléméens mais plutôt d'une corruption de leurs racines et peut-être aussi de certains mouvements célestes cachés non encore découverts[25].

23. « Subtiliataque multum est musica per exercitium modernum non solum litteratorum hominum in hac arte studentium auxilio et inventione, sed et vulgus commune et specialiter iuvenes ac etiam mulieres ad hoc moventur, nescio qua forte nisi naturali industria nunc a superiori regulata. Mutantur enim haec continue et illa revoluto forte circulo aliquo redibunt et erunt sicut prius » (*De musica*, p. 190-191, trad. C. MEYER).

24. « In illis quorum tota scientia jacet in experiencia que semel experta decetero consimilis non redibit credere non possumus expertis actoribus nisi secundum quod in eorum codicibus scriptum est, in quibus observationes rerum invariabiles sicuti in thesauro sapientie reponuntur » (*Expositio*, p. 261).

25. « Sed quia hiis temporibus in antiquis tabulis defectus et falsitas accidit non ex errore componentium ptolemerum philosophorum, sed potius ex corruptione radicum illarum vel etiam ex latentia alicuius motus celestis forte nondum inventi » (*Tabule magne*, Erfurt, Universitätibibliothek, Amplon. 4° 366, f° 28 r°).

La première cause d'erreurs mentionnée est la corruption des racines[26]. Les causes de corruption des racines peuvent être différentes : il peut s'agir d'une simple imprécision initiale ou bien d'une faute survenue lors de la transmission. La seconde cause d'erreur peut être, dans l'esprit de notre astronome parisien, liée à la complexité même du mouvement céleste et au fait que certains mouvements très lents ne peuvent être découverts que grâce à une très longue période d'observation. Jean de Lignières a probablement en tête ici le mouvement de la huitième sphère[27]. Nous savons, particulièrement à travers des textes de Jean de Murs, que ce mouvement préoccupait les astronomes parisiens de cette première moitié du quatorzième siècle. C'est l'existence de ces mouvements cachés qui rend chaque observation potentiellement unique malgré l'aspect cyclique des phénomènes étudiés. Jean de Murs s'interroge lui aussi, autour d'un cas concret, sur les causes possibles d'erreurs dans les sources astronomiques :

> Voilà pourquoi je dis que dans nos livres et dans ceux que nous avons vus est écrit 2 16 ; 37 13° et nous estimons cela erroné par 20 minutes de degré. Il s'agit ou d'une erreur de l'imagination comme cela arrive souvent ou d'une erreur du scribe qui croyant écrire 17 a écrit 37. Alphonse étant un excellent et patient astronome, on ne peut lui imputer cette erreur, mais on doit raisonnablement l'imputer à un scribe qui a mal copié, et il est possible de trouver des erreurs dans d'autres racines du soleil à d'autres époques, car elles ont leur origine dans cette racine d'Alphonse[28].

Les sources livresques sont effectivement utilisées par nos auteurs pour obtenir des informations sur la position des astres dans un passé récent ou ancien[29]. Ainsi, tandis que c'était le rôle de l'homme (comme simple observateur ou comme producteur de faits) qui marquait la différence entre les disciplines étudiées dans le domaine de l'observation quotidienne des réalités sensibles, c'est le rapport à la temporalité qui définit chez elles des utilisations différentes des sources livresques. Examinons maintenant le cas des modèles expérimentaux et des dispositifs de mesures.

26. Les racines sont des valeurs indiquant les positions des planètes ou d'autres « objets » célestes à une date fixe du passé. Elles servent de point de départ dans les calculs astronomiques.

27. La huitième sphère ou sphère des étoiles fixes est animée d'un mouvement afin de prendre en compte la précession des équinoxes. Différentes conceptions s'affrontent : celle d'un mouvement continu (Ptolémée), celle d'un mouvement d'accès et de reccès (tables de Tolède), celle d'une combinaison des deux (tables alphonsines). J. CHABAS et B. R. GOLDSTEIN, *The Alfonsine Tables*, *op. cit.*, p. 255-266.

28. « Quod ideo dico quia in libris nostris et eis quos vidimus scriptum est 2.16;37.13 quam de 20 minutis unius gradus estimamus corruptam vel ex ymaginatione ut pluries accidit aut ex vicio scriptoris mutatam ut, credens scribere 17, scripsit 37 ; ideoque Alfonsio tam excellenti patientissimoque astrologo non imponatur hoc vitium sed rationabilius scriptori male exemplanti ; et inde corruptionem contingit reperiri in aliis radicibus solis aliorum temporum propter hoc quia ortum habent ex illa radice Alfonsii » (*Expositio*, p. 264).

29. *Cf. Expositio*, p. 254, p. 264 etc.

Modèles expérimentaux et dispositifs de mesures

Les dispositifs de prise d'informations que nous abordons maintenant ressemblent, au moins par trois caractéristiques, au type de procédures mis en place par la méthode expérimentale moderne : ils décrivent des « expériences » en milieu contrôlé ; le rôle rhétorique apparent de ces « expériences » est de confirmer ou d'infirmer une « hypothèse » ; dans la plupart des cas, ils impliquent sinon une quantification au moins l'utilisation de contenus mathématiques. Ce sont ces éléments qui justifient l'attention particulière que leur portent les historiens des sciences.

Cette attention a cependant conduit, dans bien des cas, à souligner le caractère superficiel de ces similitudes[30]. Il est ainsi tout simplement particulièrement rare que la documentation que nous possédons permette de trancher avec certitude la question de savoir si l'expérience que nous décrit une source a réellement eu lieu. Il est parfois certain que l'expérience n'a pas eu lieu. C'est le cas lorsque l'expérience décrite est matériellement impossible. Certaines descriptions figurées proposées par Dietrich de Freiberg, tout en étant compatibles avec les principes fondamentaux de l'optique géométrique médiévale, sont en contradiction avec ce que l'on connaît aujourd'hui de cette discipline[31]. Plus rarement encore, nous pouvons à l'inverse être sûrs qu'une expérience a réellement été réalisée. L'observation de Guillaume de Saint Cloud à propos de la date de l'équinoxe de printemps ne pouvait être déduite à partir des tables à sa disposition. Nous sommes alors certains qu'il y a bien eu observation. Dans la plupart des cas cependant, nous devons nous contenter d'une présomption.

Ces difficultés sont accentuées par le fait qu'il existe toute une série « d'expériences » qui se transmettent de texte en texte sans avoir besoin d'être reproduites. Un exemple banal existe en théorie musicale : celui de la toupie ; Jean de Murs et Jean de Boen le reprennent tous deux à Boèce[32].

30. Par exemple, lorsque A. C. Crombie examine les différents styles de pensée scientifique qui ont contribué à la « révolution scientifique » du dix-septième siècle, il considère que l'apport des « philosophes scientifiques » médiévaux est essentiellement épistémologique, tandis que le développement des techniques expérimentales seraient principalement le fait des « artistes de la renaissance » : *cf.* A. C. CROMBIE, *Science, Optics and Music in Medieval and Early Modern Thought*, Londres, 1990, chap 7 et 8, p. 139-175 ; ou bien note 4 pour une référence plus précise.

31. Comparer par exemple les figures 20 et 37 de l'édition du *De iride* (p. 440 et 444). Ces deux figures montrent les rayons d'une source lumineuse réfractée par une sphère diaphane. Dans les deux cas, un foyer de convergence est représenté (ce qui est en contradiction avec les lois de l'optique moderne). Il est symétrique de la source lumineuse dans la figure 20 et, en contradiction avec la figure 20, non symétrique dans la figure 37. L'éditeur du texte fournit une édition critique des figures présentes dans deux des trois manuscrits contenant le *De iride.*

32. Voir BOÈCE, *De musica* (I. 3) ; JEAN DE MURS, *Notitia*, p. 60-61 ; JEAN DE BOEN, *De musica*, p. 68-69.

Ces obstacles sont, en partie au moins, le reflet des difficultés rencontrées par les auteurs médiévaux eux-mêmes pour donner sens à ce type de procédés. La manière dont Jean de Murs expose la légende des marteaux de Pythagore[33] dans la *Musica* est sur ce point particulièrement éloquente[34]. Trois types d'obstacles sont distingués. Le premier concerne les objets étudiés et la difficulté de contrôler effectivement les différents paramètres de l'expérimentation. Le second est relatif à l'observateur et la fiabilité des organes des sens. Le dernier obstacle est d'ordre épistémologique. Il souligne le saut qui existe entre une perception sensible particulière et une connaissance rationnelle générale.

Au début du quatorzième siècle, l'optique, la musique et l'astronomie héritent pourtant de leur histoire ancienne ou récente certains objets ou situations d'observations qui occupent dès lors une place privilégiée. Ainsi, les observations d'équinoxes, de solstices, d'éclipses et de conjonctions sont, au moins depuis l'*Almageste*, des exemples paradigmatiques en astronomie. De même, le *De musica* de Boèce a institué le monocorde comme l'instrument essentiel de la théorie musicale. Enfin, les prismes, les grosses ou petites boules de cristal, peut-être aussi les ballons remplis d'eau, constituent pour Dietrich de Freiberg et, avant lui, pour Albert le Grand ou Roger Bacon, des outils privilégiés d'étude de la formation des couleurs radiantes[35].

Tous nos auteurs doivent donc construire le sens de ces situations d'observations particulières et chacun le fait d'une manière différente. C'est ainsi dans ce dernier domaine que les contrastes entre nos trois disciplines sont les plus marqués. Quoi de commun entre la musique, qui s'appuie sur un instrument simple proposant des situations d'observations stéréotypées et explorées depuis l'Antiquité, l'optique, qui utilise toute une variété d'objets dont les potentialités commencent juste à être perçues, et l'astronomie, qui doit mettre en place des dispositifs de calculs et mesures lourds et dispose de peu d'opportunités d'observations pertinentes ? À côté des dispositifs expérimentaux, les manières de décrire et de rendre compte des observations dans les textes sont aussi très variées. Ainsi, l'utilisation du monocorde, la mention d'une observation astronomique ancienne ou encore d'une expérience attribuée à Alhacen sur la réfraction du rayon lumineux ne donnent pas lieu à une rhétorique particulière ; en revanche, l'utilisation des prismes ou des « exemples figurés » en optique, la narration de la légende de Pythagore en

33. Selon cette légende Pythagore, se trouvant à proximité d'un atelier de forgeron, reconnut l'octave, la quinte, la quarte et le ton parmi les sons produits par les frappes des marteaux sur les enclumes. Par la suite il pesa les marteaux et put ainsi établir les proportions fondamentales de la science musicale. *Cf.* BOÈCE, *De institutione musica*, I, 10, trad. C. MEYER, Turnhout, 2004, p. 47-51.

34. *De musica*, p. 138-139.

35. Voir *De iride*, XIV-XV, XXX-XXXV.

musique ou la description d'une observation par son propre auteur en astronomie induisent une véritable créativité lexicale ou littéraire. Enfin, c'est naturellement l'examen attentif du statut épistémologique et des différents rôles que tiennent ces observations privilégiées dans les argumentations qui constitue le principal champ de recherche sur ces questions. Parmi ces différentes possibilités, les brèves remarques finales de ce travail porteront sur les différentes manières dont le problème du saut épistémologique entre une observation particulière et une connaissance générale est abordé. On trouve ainsi dans l'*Expositio* le passage suivant :

> Ce qui vient d'être dit de la longueur vraie de l'année peut être éprouvé par deux observations du lieu du soleil entre lesquelles se trouvent 134 années solaires et on verra ainsi si notre discours est conforme à la vérité des choses.[36]

Il est évident qu'un homme seul ne peut lui-même effectuer le programme d'observations proposé par Jean de Murs. Il convient donc à celui qui souhaite vérifier que les raisonnements proposés sont conformes à la « vérité des choses » de se reposer sur le témoignage d'autrui. Celui-ci peut lui être transmis sous différentes formes : soit sous la forme simple d'une observation de la position de l'astre, soit sous celle plus complexe d'une table permettant de calculer cette position. Ainsi, une « observation » peut désigner aussi bien une mesure concrète de la position d'un astre à un instant donné, qu'un calcul effectué au moyen de tables et, plus souvent encore, un mélange, souvent difficile à démêler, de ces deux procédés[37]. Ces ambiguïtés sont utilisées en permanence dans l'*Expositio* pour éprouver la cohérence du modèle tabulaire des mouvements célestes et pour le confronter à des mesures. Ainsi, en astronomie, le saut épistémologique du particulier au général se fait par une mise en relation fine, au moyen d'outils mathématiques, entre les informations obtenues par le biais de mesures et celles obtenues par les sources livresques.

Lorsque, dans le *De iride*, Dietrich de Freiberg aborde le problème de la formation des couleurs radiantes, il annonce pour la première fois qu'il va se servir d'un prisme hexagonal. On s'attendrait, à la suite de cette annonce, à une exposition d'observations expérimentales impliquant le prisme. Nous trouvons à la place la description d'une figure géométrique représentant un prisme et un rayon lumineux[38]. En fait, les observations impliquant l'utilisation d'un objet

36. « Quod autem dictum est nunc de vera quantitate anni potest experiri per duas observationes de loco solis inter quas cadunt anni Christi solares 134, et tunc videbitur si sermonibus consonet veritas rei » (*Expositio*, p. 253).

37. La polysémie du mot en astronomie est reconnue depuis longtemps par les spécialistes. Voir par exemple E. POULLE, « L'instrumentation astronomique médiévale », dans B. RIBÉMONT éd., *Observer, lire, écrire le ciel au Moyen Âge*, Paris, 1991, p. 254.

38. *De iride*, p. 158.

particulier et une implication forte de l'observateur dans les textes optiques du dominicain sont, pour la plupart, présentées sous cette forme d'une figure géométrique et de sa description dans le texte. Elles sont souvent exposées en série[39] et insérées au sein d'argumentations présentant aussi des observations quotidiennes[40]. Une des principales différences entre ces « expériences » et les observations quotidiennes est le fait que les premières sont décrites à l'aide de figures géométriques. Ce procédé n'est pas anodin. La figure en effet est un peu plus qu'une observation. Elle est construite à partir des règles universelles de l'optique et on peut déduire de l'observation d'une seule des règles qui, elles aussi, seront universelles[41]. Ainsi, pour Dietrich de Freiberg, c'est l'ambiguïté qui existe entre une expérience et sa représentation figurée qui est utilisée pour opérer le saut du particulier au général. Au lieu d'un dialogue avec les sources livresques comme en astronomie, les expériences prennent sens par rapport aux observations quotidiennes. Les situations de l'optique et de l'astronomie sont ainsi, sans être identiques, assez similaires dans leur façon d'utiliser les mathématiques comme instrument de recherche[42].

La musique propose des solutions différentes. Jean de Murs structure la narration de la légende de Pythagore de manière à la rendre conforme aux règles de l'épistémologie aristotélicienne. Il montre de quelle manière Pythagore forme, à partir de différentes expériences sensibles, un universel apte à servir de principe à la science musicale[43]. Dans le *De musica* de Jean de Murs, ce rôle fondamental de la légende de Pythagore est souligné par le fait qu'à partir de son énoncé le texte adopte une structure déductive. Pour Jean de Murs, la « découverte » de Pythagore porte sur la nature physique du son et s'exprime de manière mathématique au moyen des différentes proportions formées entre les nombres 6, 8, 9 et 12. Jean de Boen place la narration de la légende de Pythagore à la fin de son *Ars* et l'utilise ainsi pour marquer la frontière entre le chantre et le *musicus*. Il semble apparemment souscrire, à sa manière de chantre, au même point de vue que Jean de Murs. Il exprime, au moyen des mêmes nombres, les résultats de l'expérience de Pythagore. Pour lui cependant,

39. Voir par exemple les chapitres traitant du lieu des couleurs radiantes *De iride*, p. 168-184.

40. Voir le passage sur la couleur jaune dans l'arc-en-ciel *De iride*, p. 145-148.

41. Pour un examen précis de la manière dont Dietrich de Freiberg utilise les figures dans ses textes optiques voir M. HUSSON, « Les figures dans les textes optiques de Dietrich de Freiberg », dans J. BIARD, D. CALMA et R. IMBACH, éd., *Recherches sur Dietrich de Freiberg*, Turnhout, 2009, p. 239-264. Pour une référence plus générale sur le rôle des figures au Moyen Âge voir : *Testo e immagine nell'alto medioevo*, 2 vol., Spolète, 1994 (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 41).

42. Cette similarité pourrait être, entre autres, la conséquence du fait que l'optique arabe a modelé son usage des expériences sur le modèle de l'astronomie : voir A. I. SABRA, « The astronomical Origin of Ibn al-Haytham's Concept of Experiment », dans *Actes du Congrès international d'histoire des sciences (Paris 1968)*, Paris 1971, t. III A, 133-136.

43. *Notitia*, p. 66-67 et le *De Musica*, p. 138-139.

ces proportions ne reposent pas sur la physique du son mais reflètent les goûts fondamentaux de l'âme humaine. Il s'appuie alors sur une autre série d'autorités pour soutenir sa thèse[44].

Ainsi, en musique comme en astronomie et en optique, la généralité s'exprime de manière mathématique et les expériences prennent sens dans un dialogue avec les autres sources d'informations sur les réalités sensibles. La musique étant, comme l'astronomie, une discipline marquée par la temporalité, c'est naturellement par rapport aux sources livresques que les expériences font sens. Cependant, le procédé par lequel le saut du particulier au général est réalisé en musique est très différent de ceux employés en optique et en astronomie. Pour ces deux dernières, les mathématiques ne sont pas simplement le lieu d'expression de la généralité, mais bien plus encore l'outil qui permet de tisser un lien intime entre les « expériences » et les autres sources d'informations sur la réalité par rapport auxquelles elles prennent sens. En optique et en astronomie, les mathématiques et les expériences sont un outil d'exploration. En musique, c'est une narration qui tisse les liens permettant de donner sens à l'expérience et, lorsque Jean de Boen met en question les principes qui résultent de cette narration, il le fait sur des bases esthétiques et psychologiques qui resteront pour longtemps encore hors de portée de toute méthode expérimentale.

Matthieu Husson – Paris, équipe EA 4116 « Savoirs et pratiques du Moyen Âge à l'époque moderne » (EPHE), hussonmatthieu@gmail.com

L'écho des faits. Quelques remarques sur la prise en compte de la réalité sensible dans des textes optiques, astronomiques et musicaux du début du XIVᵉ siècle

Les études sur les différentes formes d'empirisme développées par les sciences médiévales sont nombreuses. De la monographie sur un auteur particulier jusqu'à la vaste synthèse, en passant par des études sur l'instrumentation d'une discipline ou le vocabulaire employé pour décrire les expériences et observations, ces travaux ont formé l'image de sciences médiévales qui certes ne disposaient pas de méthodes expérimentales *stricto sensu* mais possédaient toute une gamme de moyens d'accès à la réalité sensible allant, dans un vocabulaire moderne, de la simple observation quotidienne jusqu'à la mise en place de dispositifs complexes de mesures.

44. Jean de Boen associe alors une comparaison entre la vue et l'ouïe issue de la tradition aristotélicienne (*Des sens et du sensible* Chap. 5 et *De l'âme* II. 7 et 8) à une référence à certains arguments attribués à Nicomaque par Jérôme de Moravie dans son *Tractatus de musica* (HIERONYMUS DE MORAVIA, *Tractatus de musica*, S. M. CSERBA éd., Münster, 1935, p. 64).

Les quelques remarques que présente cet article s'inscrivent pleinement dans ce cadre historiographique. Elles sont fondées sur l'étude de textes optiques, astronomiques et musicaux du début du quatorzième siècle dont certains sont devenus des classiques du genre comme l'*Expositio* de Jean de Murs ou le *De iride* de Thierry de Freiberg. Nous souhaitons mettre en lumière ici certaines différences entre ces trois disciplines. Le type de « réalité » qu'elles ont à étudier est bien différent. Ces spécificités apparaissent directement aux auteurs médiévaux par le biais de l'observation quotidienne, mais elles induisent aussi des contrastes importants au niveau des autres moyens d'accès à la réalité sensible.

expérience – quatorzième siècle – optique – musique – astronomie

The echo of the events. Some remarks on the taking into account of perceived reality in the optical, astronomical and musical texts from the beginning of the fourteenth century

There are numerous studies of the different forms of empiricism developed by mediaeval science. From monographs devoted to a particular author up to vast syntheses, passing through studies of some specific instrument of a particular discipline or the vocabulary employed to describe experiments and observations, these studies have formed an image of mediaeval science that certainly did not have experimental methods at its disposition but that possessed a whole range of methods capable of perceiving reality going, in a modern vocabulary, from simple daily observations to the establishment of more complex systems of measurement. The remarks presented in this article are fully situated in a historic perspective. They are based on the study of optical, astronomical and musical texts from the beginning of the 14th century of which some have become the classics of the genre such as the *Exposito* of Jean de Murs or *De Iride* of Thierry de Freiberg. We wish to cast light on certain differences among these three disciplines. The type of "reality" that they study is quite different. These specificities are directly apparent to the mediaeval authors through daily observation but they also induce important contrasts at the level of other methods of perceiving reality.

experiment – fourteenth century – optics – music – astronomy

Médiévales 58, printemps 2010, p. 129-149

Laurent FELLER

L'EXERCICE DU POUVOIR PAR BÉRENGER Ier ROI D'ITALIE (888-915) ET EMPEREUR (915-924)

À travers cette évocation à la fois rapide et partielle du règne de Bérenger Ier (888-924), je voudrais aborder quelques-uns des problèmes qui se sont posés au pouvoir souverain, en Italie comme ailleurs, lorsqu'il est devenu évident, à la fin des années 880, que l'empire ne serait pas reconstitué et qu'il ne pourrait pas l'être[1].

Ces problèmes sont connus : restriction des aires de commandement des rois, compétition pour le pouvoir des princes territoriaux, perte de prestige et appauvrissement des royautés, pressions militaires très fortes, qu'elles viennent au Nord des Scandinaves, au Midi des Sarrasins ou à l'Est des Magyars[2]. Tout cela était autrefois résumé sous un vocable très fort et très commode, mais totalement inadéquat, celui d'anarchie féodale. En réalité, ce que l'exemple de Bérenger Ier, roi d'Italie, montre, comme aurait pu le montrer aussi l'exemple d'Eudes ou de Charles le Simple, est qu'il existe une capacité politique à l'œuvre, des moyens institutionnels non négligeables ainsi qu'un appareil idéologique encore robuste. Malgré les difficultés, ces règnes connurent des réussites, dues à la mise en œuvre de politiques cohérentes, par des souverains conscients de leurs devoirs comme des limites de leurs moyens d'action.

1. Ce texte est une version étendue d'une communication faite à Moscou lors d'un colloque organisé en avril 2009 par le centre franco-russe de Moscou et l'université de Saratov, *Le pouvoir royal, la noblesse et la cour à l'époque médiévale*. Les actes, en russe, sont actuellement sous presse à Moscou. Pour une position générale du problème, voir : J.-P. POLY et E. BOURNAZEL, *La Mutation féodale. x^e^-xiie siècle*, Paris, 1980 ; très clair exposé de la situation italienne dans L. PROVERO, *L'Italia dei poteri locali*, Rome, 1998 ; P. CAMMAROSANO, *Storia dell'Italia medievale. Dal VI al XI secolo*, Rome, 2001.

2. Les pages dédiées par Marc Bloch au début de *La Société féodale* au rôle des invasions et à leurs particularités en Occident demeurent toujours aussi actuelles et dans le fond exactes : M. BLOCH, *La Société féodale*, Paris, 1939 (éd. 1973), p. 23-96.

La carrière royale de Bérenger Ier (888-924)

Bérenger Ier est l'un des *reguli* dont parle Réginon de Prüm, l'un de ces multiples souverains apparus à l'intérieur des territoires que la disparition de Charles III le Gros ne permettait plus de rattacher à aucun centre[3]. Fils du marquis de Frioul, Evrard, et de Gisla, elle-même fille de Louis le Pieux et de Judith, c'est un neveu de Charles le Chauve. Il appartient à la très puissante lignée des Unrochides dont les membres gouvernent le Frioul. Bérenger n'était pas destiné à régner ni même d'ailleurs à gouverner la marche de Frioul : son frère aîné, Unroch, mort en 875, aurait dû avoir ce rôle. Toutefois, les hasards dynastiques et la complexité de la situation politique l'ont amené à se porter sur le devant de la scène. L'empereur Louis II, cousin de Bérenger, est mort en 875 sans descendance mâle : la succession impériale échoit à Charles le Chauve, empereur de 875 à 877. Elle passe ensuite aux Carolingiens germaniques et à Charles le Gros qui exerce effectivement la fonction impériale jusqu'à sa déposition en 888. À partir de ce moment, l'Italie se trouve dans la même situation dynastique et politique que les autres royaumes issus de l'Empire. L'absence de Carolingiens pleinement légitimes et en âge de régner, comme en situation de le faire, entraîne une pléthore de candidatures d'hommes issus des plus puissants groupes familiaux de la noblesse. En Italie, les Unrochides, en partie du fait de leur appartenance à la lignée carolingienne, semblent pouvoir l'emporter. Ils sont à la tête d'un réseau complexe d'alliances et de clientèles qui, grâce au soutien de la famille des Supponides, leur permet de maîtriser une bonne partie de l'Italie du Nord[4]. Face à eux, le seul candidat de poids est le représentant de la famille des Widonides, ducs de Spolète et fermes soutiens de la papauté[5].

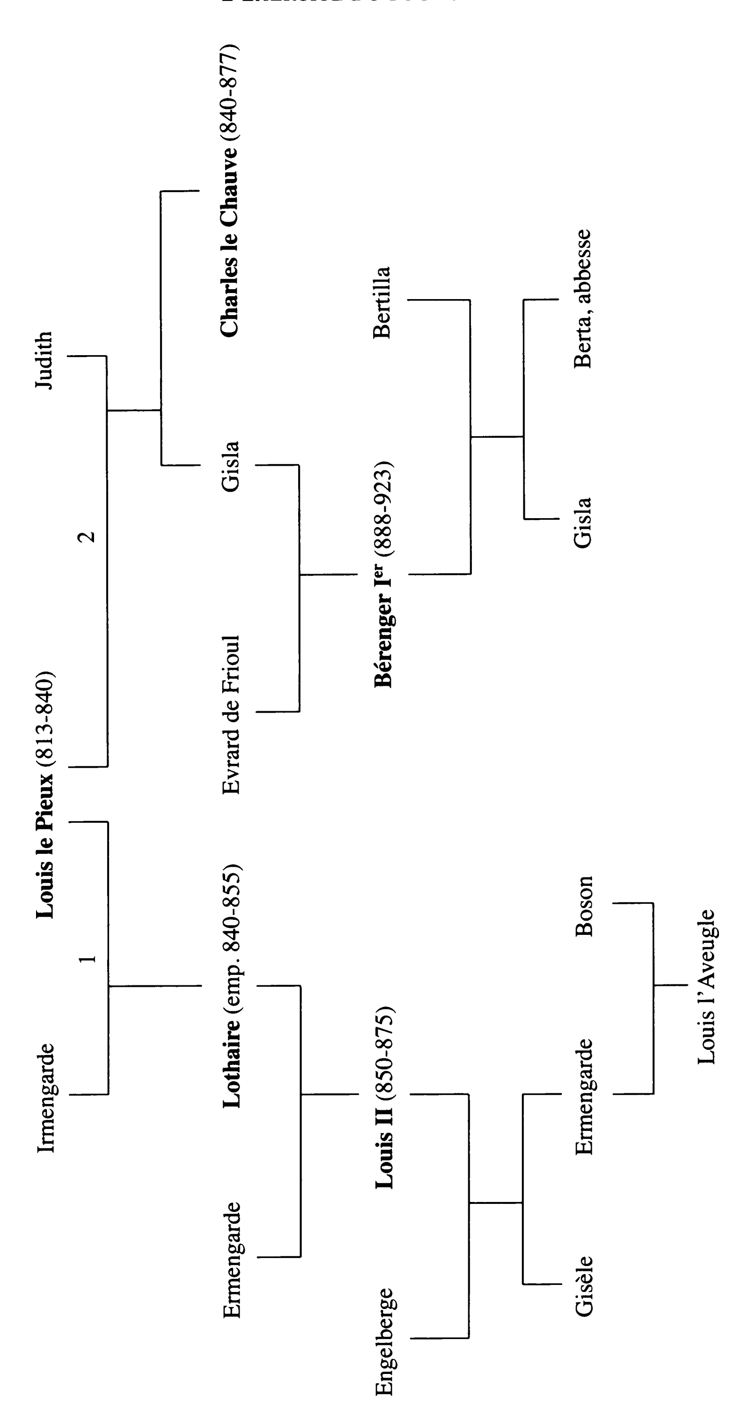
Dès 888, Bérenger revendique et obtient la royauté sur l'Italie[6]. Immédiatement contesté par Gui de Spolète, il est battu militairement par

3. Réginon de Prüm, *MGH SS. Rerum Germanicarum in usum scholarum*, t. 50, F. Kurze éd., Hanovre, 1890, p. 129 : « Post cuius mortem regna, que eius ditioni paruerant, veluti legitimo destituta herede, in partes a sua compage resolvuntur et iam non naturalem dominum prestolantur, sed unumquodque de suis visceribus regem sibi creari disponit. »

4. Sur cette famille et son importance politique, voir en dernier lieu F. Bougard, « Les Supponides : échec à la reine », dans F. Bougard, L. Feller et R. Le Jan éd., *Les Élites au haut Moyen Âge. Crises et renouvellement*, Turnhout, 2006, p. 382-401.

5. Sur ces lignées et, plus généralement, sur l'implantation franque en Italie, voir le classique E. Hlawitschka, *Franken, Alemannen, Bayern und Burgunder in Oberitalien (774-962), Zum Verständnis der fränkischen Königsherrchaft in Italien*, Fribourg-en-Brisgau, 1960 (Forschungen zur Oberrheinischen. Landesgeschichte, 8).

6. G. Arnaldi, « Berengario », dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. IX, Rome, 1969, col. 1-26. B. Rosenwein, « The Family Politics of Berengar I, King of Italy (888-924) », *Speculum*, t. 71, 1996, p. 247-289 ; ead., « Friends and Family, Politics and Privilege in the Kingship of Berengar I », dans S. Cohn et S. Epstein éd., *Portraits of Medieval and Renaissance Living. Essays in Memory of David Herlihy*, University of Michigan, 1996, p. 91-106 ; ead., *Negotiating space. Power, restraint an privileges of immunity in early medieval Europe*, Ithaca, 1999, p. 140-155.



Bérenger Ier dans la lignée carolingienne

celui-ci et doit se contenter de gouverner le Frioul entre 888 et 898 jusqu'à la disparition de Lambert, le fils de Gui, en 898. Après la mort accidentelle et tout à fait inattendue de Lambert, il étend de nouveau sa domination à l'ensemble de l'Italie du Nord, c'est-à-dire à la plaine du Pô et à la Toscane : le duché de Spolète lui échappe et lui échappera toujours, son titulaire, Albéric, étant trop intéressé par les affaires romaines pour considérer les intérêts de Bérenger. Sa souveraineté ne s'étend donc réellement que sur une partie du territoire du royaume. Bérenger continue, durant toute cette période, de porter le titre royal et la lutte qu'il mène contre Gui, puis contre son fils est constante. Il est cependant bel et bien bloqué dans le Frioul et autour de Vérone durant dix longues années.

Les Spolétins ne sont pas les seuls à lui contester son droit au pouvoir. Les Provençaux puis les Bourguignons s'efforcent eux aussi de s'emparer de l'Italie. Il doit ainsi, entre 903 et 905, affronter un ennemi extrêmement dangereux, Louis III de Provence qui revendique pour lui, à titre héréditaire, la couronne d'Italie. Provisoirement vainqueur, Louis III parvient à se faire couronner empereur et contraint Bérenger à un nouveau repli sur ses possessions familiales centrées sur Vérone. Un coup de main réussi lui permet de capturer Louis. Il le libère après l'avoir fait aveugler et donc disqualifier pour la fonction impériale[7].

De 905 à 923, il n'est plus contesté de l'extérieur et parvient à consolider sa position. Sa réussite est marquée par l'obtention, en 915, du titre impérial, et cela bien qu'il ne contrôle aucun territoire au sud des Apennins : les marquis Adalbert de Toscane et Albéric de Spolète s'étant rapprochés de lui acceptent l'opération dont, pour de multiples raisons, la papauté éprouve la nécessité. Malgré cela, Bérenger est absent de la grande bataille du Garigliano qui, en 916, permet aux Romains, menés par le pape Jean X et le duc Albéric de Spolète, de débarrasser l'Italie méridionale du nid de pirates installé depuis une vingtaine d'années à mi-chemin de Rome et de Naples.

La domination sur l'Italie lui est une dernière fois disputée en 922 par le roi de Bourgogne, Rodolphe, qui le bat très sévèrement lors de la bataille de Fiorenzuola près de Plaisance ; il doit alors se rabattre une dernière fois sur ses possessions familiales et se replier sur sa base territoriale de Vérone. Il meurt assassiné par un de ses vassaux, le *sculdasius* Flambertus, en 923, devant l'église du palais où il était allé prier.

7. LIUTPRAND DE CRÉMONE, *Antapodosis*, dans *Liudprandi Cremonensis opera omnia*, P. CHIESA éd., Turnhout, 1998 (Corpus Christianorum, Continuatio Medievalis 156), chap. 41.

Bérenger Ier dans l'historiographie

Bérenger jouit dans l'historiographie européenne d'une réputation exécrable. Chef de guerre, il a toujours été battu et, en quarante ans de pouvoir, n'a remporté aucune victoire militaire d'importance sur ses adversaires. Ne combattant qu'en état de supériorité numérique écrasante, il est cependant toujours vaincu en bataille et souvent très gravement, comme à La Trebbia en 899 face aux Hongrois ou à Fiorenzuola en 923[8]. Du fait de ces débâcles répétées, il passe pour être à l'origine de la disparition en Italie des institutions militaires carolingiennes[9]. Les rares combats qu'il a remportés, de plus, l'ont été grâce au soutien des Hongrois avec lesquels il s'allie après l'épouvantable défaite de la Trebbia. Cette alliance et cette proximité politique ne contribuent pas peu à noircir l'image du personnage[10].

Il est également accusé d'avoir, par l'ampleur de ses largesses, dilapidé le fisc royal et, plus grave, d'avoir contribué au démantèlement du pouvoir de l'État en donnant des droits régaliens en toute propriété à des membres de l'élite politique et sociale. Se privant de ressources financières importantes, parce qu'il donne des droits générateurs d'importants revenus, des tonlieux, des droits de marchés et même des monnaies, il passe pour avoir transféré à des alliés ou à des clients des fractions non négligeables de la richesse royale ainsi que des éléments concrets de souveraineté[11]. Il aurait ainsi contribué au renforcement des patrimoines laïques et ecclésiastiques au détriment du fisc, attribué aux grands des pouvoirs diminuant d'autant sa capacité d'action sur le territoire et accéléré la construction des pouvoirs locaux. Les plus pessimistes pensent qu'il n'a pu exercer le pouvoir royal qu'en le démantelant, ses générosités l'ayant empêché de maintenir et la richesse et la puissance de l'État[12].

Au total cependant, le personnage, toujours menacé, souvent battu militairement et très près de l'élimination politique définitive, resurgit toujours et résiste à toutes les tentatives d'éviction. Ce n'est en aucune façon forcer les

8. LIUTPRAND, *op. cit.*, chap. 63.

9. Voir, pour une mise au point équilibrée : A. A. SETTIA, *Castelli e villaggi nell'Italia padana. Popolamento, potere e sicurezza fra IX e XIII secolo*, Naples, 1984, p. 73-86. LIUTPRAND, *op. cit.*, chap. 19. Liutprand écrit, à propos de la bataille de Fiorenzuola : « Tanta quippe tunc interfectorum strages facta est, ut militum usque hodie permagna raritas habeatur ». Le manque de combattants est une donnée structurelle des royaumes issus de la dislocation de l'Empire carolingien.

10. L. FELLER, « Bérenger Ier et les conséquences des guerres hongroises », *Travaux et recherches de l'Université de Marne-la-Vallée*, 3, 2001, p. 9-15.

11. Voir B. ROSENWEIN, *Negotiating space, op. cit.*, p. 144-149. Sur la nature des biens cédés, G. TABACCO, « L'allodialità del potere nel Medioevo », *Studi Medievali*, s. 3, 11, 1970, p. 565-616.

12. C. WICKHAM, *Early Medieval Italy. Central Power and Local Society, 400-1000*, Londres, 1981, p. 170-175.

faits qu'émettre l'hypothèse d'une habileté politique peu commune et d'une capacité à rebondir tout aussi exceptionnelle. Sa fin est provoquée par la défection d'une partie de l'aristocratie appuyée par une invasion extérieure : ce schéma est celui de tout son règne où il vit sous la menace constante des trahisons et des invasions. Son assassin, Flambertus, était l'un de ses proches, un membre du groupe recevant du souverain distinctions et richesses : peu de temps avant le meurtre, Bérenger lui avait encore fait de somptueux cadeaux d'objets en or[13].

Depuis le début des années 2000, cependant, le jugement sur Bérenger tend à être plus équilibré. On note d'abord qu'il ne se contente pas de se maintenir au pouvoir envers et contre tout. Il accomplit également une carrière personnelle, parvenant à se faire décerner le titre impérial par le pape Jean X, ce qui, pour ce petit-fils de Louis le Pieux, dut être un accomplissement personnel. Il atteignait ainsi un but symbolique important en se plaçant au même niveau de prestige, sinon de pouvoir, que ses prédécesseurs et ses compétiteurs, Louis II, Gui et Lambert de Spolète, Louis III l'Aveugle. D'une manière ou d'une autre, ses contemporains ont dû juger qu'il exerçait la fonction royale avec savoir-faire et en se conformant à ce que l'on attendait de lui. La fonction impériale est cependant alors en grande partie vidée de sa substance : il ne s'agit en aucune manière de reprendre le programme d'unité territoriale de l'Italie de Louis II ou d'entreprendre quelque politique de conquête que ce soit[14]. Le titre, depuis le couronnement de Charlemagne, correspond d'abord à la fonction de défenseur de Rome et de protecteur de la papauté. L'existence d'un empereur régnant sur l'Italie, même nominalement, donne à celle-ci un poids plus grand dans les relations internationales en adossant la fonction pontificale au titre impérial et en rappelant que les deux pouvoirs universels, l'empire et la papauté, sont organiquement liés l'un à l'autre. La présence physique d'un empereur retarde enfin l'émergence à Rome d'une principauté territoriale qui ne peut exister, sous la direction d'Albéric II, que dans les années 920-950[15].

Par ailleurs, le pouvoir de Bérenger fut réel et, d'une certaine façon, fort – du moins à l'aune des autres pouvoirs royaux du temps. Il doit être comparé, d'un côté, avec celui des princes territoriaux et, d'autre part, avec celui des rois ses contemporains, Eudes et Charles le Simple.

13. Voir, sur le personnage, LIUTPRAND, *op. cit.*, chap. 68-71.

14. B. KREUTZ, *Before the Normans. Southern Italy in the Ninth and Tenth Centuries*, University of Pennsylvania, 1996. G. FASOLI, *I re d'Italia (888-962)*, Florence, 1949, p. 65 *sq*.

15. Voir sur ces points, P. TOUBERT, *Les Structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine, du IXe au XIIe siècle*, Rome, 1973 (BEFAR, 221), p. 963-978.

L'Italie des princes territoriaux et le pouvoir royal

Comme ailleurs en Europe occidentale, en effet, l'effacement de la structure carolingienne, dont la crise est révélée par la question des successions à partir des années 830, permet d'apercevoir la réalité politique et sociale apparue dans le courant du IXe siècle, à savoir l'émergence des principautés territoriales aux mains de grands groupes familiaux aristocratiques dont la fortune est désormais moins liée à la fonction royale ou impériale qu'à la capacité de ses membres à ancrer leur pouvoir et leur prestige sur des dominations construites à l'échelle régionale. L'organisation politique carolingienne a produit, en dessous de l'empereur, une pléiade de groupes familiaux susceptibles d'exercer le pouvoir à l'échelon régional ou multi régional, mais n'ayant pas les ressources matérielles, humaines ou symboliques pour s'imposer sur des aires territoriales plus vastes[16]. Ils sont cependant en mesure de concurrencer le pouvoir royal à l'échelon régional et d'exprimer des revendications de souveraineté sur les territoires qu'ils gouvernent. Cela fut perçu dès le IXe siècle par Réginon de Prüm lorsqu'il notait l'existence d'un trop-plein de compétences et de puissances, sans qu'aucune hiérarchie efficace ne puisse plus être instaurée entre elles[17]. En l'absence de Carolingien en âge de régner, il n'y a en effet aucune raison pour que l'un d'entre les princes s'efface devant un autre, sinon provisoirement du fait de circonstances particulières. Dans ces conditions, pouvoir se rattacher au groupe familial carolingien est un atout essentiel dans la course au pouvoir : parmi les princes italiens, seul Bérenger en dispose et il y a là un facteur important pour comprendre son maintien au pouvoir.

En Italie du Nord et du Centre, les principales de ces entités sont, à la fin des années 880, le duché de Spolète, le marquisat de Toscane, le marquisat d'Ivrée et celui de Frioul. Leur émergence traduit aussi bien l'affaiblissement et le redimensionnement du pouvoir royal que la segmentation de la haute aristocratie susceptible de constituer et de soutenir des ensembles politiques fortement rivaux entre eux. Les familles aristocratiques se rassemblent désormais derrière l'un des princes et n'assoient plus leur fortune sur le service

16. K. F. WERNER, « *Missus, Marchio, Comes.* Entre l'administration centrale et l'administration locale de l'Empire carolingien », dans *Histoire comparée de l'administration (IVe-XVIIIe siècles). Actes du XIVe colloque historique franco-allemand (Tours, 27 mars-1er avril 1977)*, Münich, 1980 (Beihefte der Francia, IX), p. 108-156.

17. RÉGINON DE PRÜM, *MGH SS. Rerum Germanicarum in usum scholarum*, t. 50, F. KURZE éd. Hanovre, 1890, p. 129 : « Quae causa magnos bellorum motus excitavit ; non quia principes Francorum deessent, qui nobilitate, fortitudine et sapientia regnis imperare possent, sed quia inter ipsos aequalitas generositatis, dignitatis ac potentiae discordiam augebat, nemine tantum ceteros precellente, ut eius dominio reliqui se submittere dignarentur. Multos enim idoneos principes ad regni gubernacula moderanda Francia genuisset, nisi fortuna eos amulatinoe virtuis in pernitiem mutuam armasset. »

des rois. La structure des patrimoines, de plus en plus locaux et non plus interrégionaux, le montre à l'envi[18]. Quatre familles émergent nettement alors, celle des marquis de Toscane, représentée par Adalbert, celle des ducs de Spolète, avec Gui et Lambert, celle des marquis de Frioul et celle des Unrochides à laquelle appartient Bérenger.

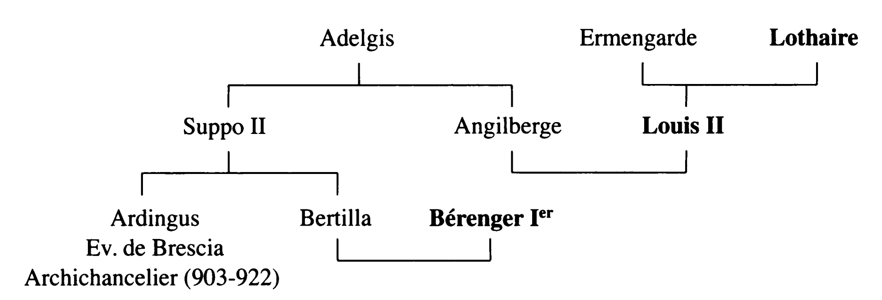
Bien que la réalité du pouvoir ait, en Italie comme en France ou en Germanie, glissé vers les princes territoriaux, le titre royal demeure l'objet d'une véritable compétition entre les plus puissants des acteurs. Il y a à cela de très bonnes raisons. La force de l'idéologie du pouvoir héritée de l'époque carolingienne n'est pas la moindre. En Italie, ce sont les Spolétins et les Frioulans qui sont les mieux placés dans cette compétition dont les Toscans sont immédiatement exclus. Gui et Lambert de Spolète et, après eux, Bérenger, se conduisent comme s'ils pouvaient exercer un pouvoir de nature impériale au moins sur l'Italie. Cela signifie une conception très élevée de leur mission : des hommes comme Gui et Lambert de Spolète gouvernent en légiférant et en édictant des capitulaires lors des assemblées réunissant les grands de leur royaume[19]. Ils le font au nom du bien commun et d'une certaine idée de la souveraineté dérivée de conceptions romanisantes du pouvoir. Cela implique aussi des rapports constants avec la papauté.

Quant à Bérenger, le sentiment et la fierté d'être un Carolingien ont dû jouer un rôle important dans son comportement politique. Ses prédécesseurs, ce sont Louis II, Charles le Chauve, Lothaire et Louis le Pieux : il le sait et cela n'a pas pu être sans conséquence.

Comme tous les autres souverains européens, les rois d'Italie, qu'il s'agisse des Widonides ou de Bérenger, sont limités dans le développement et dans l'intensification de leur pouvoir. Les souverains, même s'ils ont la volonté de gouverner et l'énergie pour y parvenir, n'ont pas à leur disposition d'institutions fortes et pérennes. Tous sont donc contraints d'agir par la médiation de réseaux de fidélités dont les grands sont les chefs. Il faut gagner et conserver leur amitié, garante de leur fidélité, notamment en étant d'une grande générosité à tous points de vue. Or, désormais, les grands refusent ce rôle de médiation entre le roi et le territoire et se replient sur leur sphère de domination locale. Ils n'acceptent plus, sauf exception, de faire reposer leur fortune et leur destin social sur le seul facteur de leur proximité avec le roi : il

18. De grandes enquêtes historiographiques ont été lancées sur ce point dans les années 1980. Non limitées au seul xe siècle, elles donnent une vision de la question des principautés territoriales en Italie. *Formazione e strutture dei ceti dominanti nel medioevo ; marchesi, conti e visconti nel regno italico (sec. IX-XII), Atti del primo convegno di Pisa, 10-11 maggio 1983*, Rome, 1988.

19. Les capitulaires de Gui et de Lambert sont les plus tardifs de l'époque carolingienne. Ils traitent de questions relatives à l'ordre public, édictent des mesures générales et sont théoriquement applicables à tout le royaume. *Cf. MGH, Capitularia Regum Francorum*, II, A. BORETIUS et V. KRAUSE éd., Hanovre, 1897, II, p. 106 *sq.*, n° 223 (889), n° 224 (891) et n° 225 (898).



Les alliances des Supponides

est désormais impossible de maintenir le niveau social et la richesse d'un groupe familial en s'appuyant seulement sur lui. Il y a là un changement considérable dans l'attitude à l'égard de la royauté, général en Europe, manifeste à partir des années 890.

Une famille très proche du pouvoir de 850 aux années 920, celle des Supponides, fournit une illustration pour l'Italie des jeux de puissance auxquels cette situation peut donner lieu[20]. Les Supponides jouent un rôle de premier plan durant tout le IXe siècle. La femme de l'empereur Louis II, Angilberge, qui, comme Ermengarde, la femme de Lothaire Ier, son beau-père, porta le titre de *consors regni*, appartenait à cette lignée[21]. Elle était la tante de la première épouse de Bérenger, Bertilla, dont le mariage peut être interprété comme une alliance des Supponides avec les Carolingiens opérée de façon oblique.

Ce mariage est également un choix politique : les Supponides, s'alliant avec Bérenger, soutiennent aussi le clan germanique présent en Italie et qui appuie les ambitions des descendants de Louis le Germanique. Ils le font contre les ambitions d'autres groupes, notamment de celui des Bosonides de Provence.

Quoi qu'il en soit, le fait d'avoir épousé cette femme mettait d'une certaine manière Bérenger sur un pied d'égalité avec Louis II et renforçait son appartenance au groupe familial carolingien. Prenant une épouse dans la même famille que Louis II, il devenait son allié et renforçait ainsi ses prétentions à la légitimité. En sens inverse, les Supponides réitèrent avec Bérenger l'opération qu'ils ont réussie sous le règne précédent. En donnant une femme au roi, ils établissent un accès permanent à sa personne et acquièrent ainsi la possibilité d'intervenir dans les processus de décision.

20. Voir le tableau généalogique complet de la famille dans F. BOUGARD, *loc. cit.*, p. 401.

21. P. DELOGU, « Consors regni : un problema carolingio », *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano ed Archivio Muratoriano*, t. 76, 1964, p. 47-98.

Ils s'insèrent donc dans le service du roi au plus haut niveau. Mais, comme l'a montré F. Bougard, leur attitude et leurs choix sont anachroniques, parce que, si les faveurs du roi enrichissent encore, la proximité avec le souverain ne fournit plus autant de prestige et de pouvoir concret qu'aux générations précédentes. En particulier, Bérenger, s'il peut donner des terres et des droits, est dans l'incapacité totale d'attribuer à l'un de ses fidèles un grand commandement politique et militaire en dehors de sa propre aire immédiate de domination et d'action : Louis II l'avait fait en faveur de Suppo II, son beau-frère, dans les années 870, avec le duché de Spolète. Ce commandement fut éphémère, les Widonides y ayant rapidement supplanté les Supponides.

Ceux-ci sont très présents cependant au centre du pouvoir. Ils accaparent la fonction d'archichancelier, c'est-à-dire de chefs des offices d'écriture. De 903 à 922 le même personnage, Ardingus, évêque de Brescia et membre de la famille, dirige une chancellerie qui compte parmi les plus actives du moment. En même temps, cependant, la famille connaît alors un certain déclin. Vers 850, les Supponides sont en position dominante à l'intérieur de l'aristocratie italienne. Ils ont des possessions dans l'ensemble de la plaine du Pô et maîtrisent au moins quatre comtés : Plaisance, Parme, Turin, Asti. Dans les années 870, on l'a vu, ils obtiennent également la charge du duché de Spolète mais ne parviennent pas à s'y implanter. Ils ne peuvent plus, au début du Xe siècle, maintenir l'ensemble de ces positions[22]. Dès 905, le rôle de Bertilla à la cour diminue. Le fait qu'elle n'ait pas eu de fils rendait sa situation fragile et, par conséquent, rendait aussi vulnérable l'ensemble de la famille : elle ne joue en tout cas plus jamais le rôle d'intercesseur dans la présentation des diplômes après 905 et il semble bien qu'elle ait été empoisonnée[23].

Bérenger s'est avéré être un mauvais choix pour les Supponides qui n'ont pu exploiter la présence de leur sœur dans le lit du roi que jusqu'à la consolidation de son pouvoir en 905, après sa victoire sur Louis l'Aveugle. Elle est après devenue moins utile. En réalité, Bérenger est contraint à une politique d'équilibre entre les différentes factions du royaume et ne peut pas se permettre de s'appuyer trop longtemps sur une seule d'entre elles. Enfin, l'enrichissement des aristocraties dépend désormais de leur capacité à constituer des ensembles territoriaux cohérents à l'intérieur du royaume ou à l'intérieur même des principautés nouvellement constituées, c'est-à-dire à

22. F. BOUGARD, *loc. cit.*, p. 410.

23. *Gesta Berengarii imperatoris, Beiträge zur Geschichte Italiens in Anfange des Zehnten Jahrhunderts*, E. DÜMMLER éd., Halle, 1871, p. 101, v. 77-80. Voir sur ce point les commentaires de T. LAZZARI, « La rappresentazione dei legami di parentela e il ruolo delle donne nell'alta aristocrazia del Regno italico (secc. IX-X) : l'esempio di Berta di Tosana », dans C. LA ROCCA éd., *Agire da donna. Modelli e pratiche di rappresentazione (secoli VI-X)*, Turnhout, 2007, p. 129-150 et ceux de G. BÜHRER-THIERRY, « Reines adultères et empoisonneuses, reines injustement accusées : la confrontation de deux modèles aux VIIIe-Xe siècles », *ibid*, p. 151-170.

s'emparer du pouvoir à l'échelon local sans plus passer par l'établissement de liens permanents avec le roi. C'est la réelle nouveauté politique de cette période, la conquête par l'aristocratie de son autonomie par rapport au pouvoir royal. Dans ces conditions, le maintien d'Ardingus à la tête de la chancellerie amène à relativiser l'importance politique effective du poste. Transcrivant les volontés royales, Ardingus ne doit pas être en position de les inspirer, du moins après l'éviction et sans doute la mort de sa sœur Bertilla.

De ce fait, les techniques de gouvernement employées par Bérenger, quelque efficaces qu'elles puissent paraître sur le moment, ne peuvent aboutir à aucun résultat durable parce qu'il lui faut établir et maintenir des équilibres entre des groupes rivaux dont les trahisons, et les raisons de trahir, sont nombreuses.

La signification du don royal dans les préambules des diplômes

Comme tous les souverains de son temps, Bérenger gouverne en faisant des dons. Il utilise largement les diplômes pour concrétiser ses actes et trouve là l'occasion et le moyen de communiquer avec ses sujets en insérant ou en faisant insérer dans les préambules, sous forme concentrée, des formules décrivant le pouvoir royal et permettant de justifier les actes décrits. Il donne certes des terres et des droits. Il donne aussi des mots et les documents qui transfèrent les droits et les propriétés du roi aux bénéficiaires font partie du présent offert[24]. Donner, c'est certes faire participer le bénéficiaire à la richesse du roi. Celui-ci fait mieux que redistribuer, il partage, comme on partage de la nourriture au cours d'un repas, offrant ainsi, en même temps que des biens, un peu de l'éclat de sa grandeur et permettant au bénéficiaire de participer en quelque manière à son pouvoir[25]. Ainsi, recevoir un don du roi, quelle que soit l'importance de celui-ci, c'est d'abord recevoir de l'honneur et, par conséquent, une justification à exercer le pouvoir auprès du souverain, à ses côtés ou en dessous de lui. Les préambules carolingiens et post-carolingiens expriment fort bien cela.

Nous sommes particulièrement bien informés sur les dons de Bérenger grâce à une abondante documentation diplomatique. Il nous reste de son règne 192 diplômes donnés entre 888 et 923 (dont 140 conservés). Ce chiffre prend sens si on le compare à ceux concernant son prédécesseur immédiat et ses contemporains. Ainsi, Louis II a émis en 25 ans, entre 850 et 875, 113 diplômes (dont 69 seulement sont conservés), soit une moyenne de 4,5 par an. En 10 ans, en revanche, de 888 à 898, Gui et Lambert de Spolète ont octroyé 32 actes de

24. B. ROSENWEIN, *Negotiating space, op. cit.*, p. 137-155.

25. E. MAGNANI, « Les médiévistes et le don. Avant et après la théorie maussienne », dans E. MAGNANI éd., *Don et Sciences sociales*, Dijon, 2007, p. 15-29.

cette nature, ce qui ne fait que 3 par an. D'Eudes, roi de France entre 888 et 898, il nous reste 50 diplômes, soit encore une moyenne de 5 par an. Charles le Simple, pour sa part, nous a laissé 122 actes pour les 30 années de son règne (893-923), soit une moyenne de 4 par an. Bref, la chancellerie de Bérenger, avec 5,4 diplômes par an, est au-dessus de la moyenne d'activité des chancelleries royales de son temps et peut donc être considérée comme particulièrement active. Il faut bien sûr faire la part de pertes qui sont considérables : l'éditeur des actes de Gui et de Lambert les estime, mais sans argument, à la moitié de la production[26].

L'activité de quelques chancelleries à la fin du IXe et au début du Xe siècle

	Dates du règne	Nombre de diplômes	Nombre de diplômes par an
Louis II	850-875	113	4,52
Gui et Lambert	888-898	32	3,2
Eudes	888-898	50	5
Charles le Simple	893-923	122	4,06
Bérenger	888-924	192	5,48

Les diplômes royaux ou impériaux octroyés à des laïcs sont, pour nous, les plus intéressants. Ils ne sont pas exceptionnels, même si, par un classique effet de conservation différentielle des sources, nous en possédons beaucoup moins que de diplômes concédés à des institutions ecclésiastiques : il faut que les laïcs aient cédé leurs terres et leurs archives à des monastères ou à des évêchés pour que ces textes nous soient parvenus. Ils en disent long, toutefois, sur les relations entre le roi et les membres de l'aristocratie. L'octroi des diplômes est en effet l'occasion de créer un événement social au cours duquel le roi, le récipiendaire, mais aussi ceux qui ont en son nom présenté le souhait d'obtenir telle ou telle faveur jouent un rôle. Elles donnent lieu à une mise en scène de la vie de cour dont les actes écrits portent témoignage. Le rôle principal est naturellement tenu par le souverain qui reçoit les pétitions. Mais une place conséquente doit être accordée aux intermédiaires, c'est-à-dire à ceux et à celles qui se placent entre le roi et les hommes ou les institutions qu'il entend gratifier. Ainsi, à la cour de Bérenger, de 890 à 905, la reine Bertilla est l'un des principaux intervenants. Elle présente la requête et la place sous son patronage, ce qui signifie que, d'une certaine manière, les récipiendaires sont autant ses clients qu'ils sont les fidèles du roi. Bertilla n'est pas la seule à intervenir : les noms des médiateurs nous donnent une cartographie des réseaux de clientèles à la cour du roi et, si tous ne sont pas identifiables, il s'en dégage une idée des amitiés et des solidarités[27]. Ainsi, en 894, le comte Ingelfred,

26. *I diplomi di Guido e di Lamberto*, L. SCHIAPARELLI éd., Rome, 1906 (Fonti per la Storia d'Italia, n° 36), p. VII.

27. Voir les identifications faites dans B. ROSENWEIN, « Friends and Family », *loc. cit.*.

appelé par le roi son *carissimus fidelis* intervient en faveur de l'évêque de Mantoue pour que lui soient reconnus un certain nombre de droits, dont la propriété de la monnaie publique[28]. Ce personnage, qui apparaît plus avant dans le règne comme comte du comté de Vérone[29], peut être classé parmi les appuis de Bérenger et des Supponides. La reine, dans ce cas, sert d'intermédiaire entre le roi, sa famille et le puissant qu'il s'agit de favoriser encore. Dans d'autres circonstances, ce sont de véritables groupes qui se dessinent. Ainsi, en 904, la reine intervient à côté de l'évêque de Lodi, Hildegarius, et d'un comte dont le comté n'est pas donné, Sigefred[30]. Cela donne l'image d'un bloc de puissance à côté de la reine qui peut aussi bien servir le roi que lui nuire. La reine, ayant l'appui de grands ainsi que celui des siens, peut devenir gênante. Elle a son propre réseau ainsi que ses clients et peut se poser en pouvoir complémentaire à celui du roi. La cause du très probable empoisonnement de Bertilla qui, de plus, n'avait pas eu d'enfant mâle, peut être recherchée aussi de ce côté[31].

On ne sait pas du tout comment et dans quelles circonstances, festives ou non, s'opérait la pétition des demandeurs et la remise subséquente des diplômes. Il est licite de penser que la remise du document et, auparavant, celle de la pétition, fournissaient l'occasion de cérémonies auliques, au cours desquelles les places et les rangs pouvaient être marqués, de même que la plus ou moins grande proximité avec le roi ou avec la reine signifiée. Les groupes au pouvoir avaient l'occasion de se donner à voir dans ces moments où le pouvoir royal s'auto-célébrait sans doute avec un certain faste.

C'est à la lumière de ces considérations qu'il faut interpréter les préambules des actes par lesquels des dons sont faits, que ce soit à des laïcs ou à des établissements ecclésiastiques. Ceux-ci montrent une évolution certaine et la comparaison entre les textes issus des différents royaumes héritiers de l'Empire permet d'éclairer la signification politique de ces actes.

Tous les formulaires ne sont pas identiques : il y a des traditions locales et, en particulier, la chancellerie italienne ayant évolué à part depuis les années 850, ses usages et les motifs idéologiques qu'elle traite pourraient avoir divergé et différer de ceux des autres chancelleries. Cependant, la circulation des élites à l'intérieur de l'Empire et, avec elles, des idées et des grands thèmes véhiculant l'image du pouvoir, est suffisamment intense jusqu'à la fin du IXe siècle, pour que ces institutions parlent encore un même langage d'un royaume à l'autre.

28. *I diplomi di Berengario I* (désormais abrégé : Dip. Bér.), L. SCHIAPARELLI éd., Rome, 1903 (Fonti per la Storia d'Italia, n° 35), p. 41-46, n° 12, a 894.

29. Dip. Bér., p. 235, n° 88, a. 913.

30. Dip. Bér., p. 122, n° 42, a. 904.

31. Le réseau de la reine est un facteur de puissance depuis les temps mérovingiens : J. L. NELSON, « Queens as Jezabels. the careers of Brunhild and Balthild in Merovingian history », dans L. K. LITTLE et B. ROSENWEIN éd., *Debating the Middle Ages : Issues and Readings*, Oxford, 1998, p. 219-253.

Il y a un stock commun de thèmes politiques qui permettent l'expression par les rois et leurs serviteurs de leurs intentions ainsi que la perception qu'ils ont de leurs moyens d'action. Les mots des préambules ne sont pas des formules creuses mais le moyen pour les souverains de décrire leur pouvoir et l'idée qu'ils se font des instruments à leur disposition et, en particulier, du *munus*, du présent.

Lorsque Charles le Chauve, vers le milieu du IXe siècle, octroie une gratification à un laïc, il décrit, dans son préambule, un don gracieux fait par le souverain et destiné à élever le bénéficiaire, à l'honorer autant qu'à l'enrichir, sans qu'aucune allusion soit faite à une quelconque contrepartie[32]. L'honneur fait à celui qui reçoit est toujours mis en avant : le don d'un objet matériel par le roi a pour effet d'accroître le capital d'honneur détenu par un individu, un groupe ou un établissement religieux. Il en va de même, pour la France, dans les diplômes d'Eudes et dans ceux de Charles le Simple jusqu'à la fin des années 910 : l'une des marques de la grandeur royale est d'honorer les fidèles par des dons nombreux et répétés, disent les préambules de diplômes octroyés à des laïcs[33]. Le don permet d'exalter la puissance royale, seule en mesure d'accroître l'honneur du récipiendaire : la majesté du souverain s'exprime ainsi par le *munus*, par le présent fait, et celui-ci ne renvoie pas immédiatement à l'idée de service ou de contrepartie dans un échange[34]. La valeur économique du don, sans être négligée, est ainsi reléguée à l'arrière-plan parce que ce qui est donné par le roi est à la fois matériel et immatériel et la partie immatérielle du don se trouve précisément dans les mots qui servent à le faire. Les formules de Charles le Chauve, d'Eudes et de Charles le Simple établissent une distance difficile à franchir entre donateur et donataire, entre le roi qui offre et le fidèle qui reçoit un bien qu'il ne pourra pas rendre, ou du moins pas sous une forme équivalente. Il ne peut en échange que donner son amitié, avec tout ce que cela implique de contraintes et d'obligations sociales. Mais, même ainsi, il est destiné à toujours demeurer le débiteur du souverain parce qu'il a reçu quelque chose – de l'honneur – qui n'a pas de prix et ne peut donc être compensé de la même manière.

32. Voir par exemple *Recueil des actes de Charles II le Chauve*, A. GIRY, M. PROU, F. LOT et G. TESSIER éd., Paris, 1941-1943, t. 1, p. 16-17, n° 3 (a. 841) ; p. 25-27, n° 10 (a. 842) ; p. 43-46, n° 19 (a. 845) ; p. 59-61, n° 24 (a. 843).

33. *Recueil des actes de Charles III le Simple, roi de France*, Ph. LAUER éd., I., Paris, 1940, p. 22, n° 13 a. 898 : « Regalis celsitudinis mos est fideles suos donis multiplicibus honorare sublimesque efficere ». Ou encore : n° 43, p. 93, a. 902 : « Regalis igitur celsitudinis mos est fideles regni sui munerare atque potentari » ; n° 51, p. 112 : « Qui regis servant magnatim jussa fideles ejus honorati debent procere dono » ; n° 55, p. 119, a. 907 : « Si quid commodum nostre munificencie usibus fidelium nostrorum impendimus, regium amplificamus honorem ».

34. Sur la circulation des *munera* et leur signification, voir J. Nelson, « *Munera* », dans J.-P. DEVROEY, L. FELLER et R. LE JAN éd., *Les élites et la richesse au haut Moyen Âge*, à paraître en 2010.

La rémunération matérielle du service, pour sa part, passe par d'autres canaux qui ne laissent pas de traces écrites et, en particulier, par la concession de bénéfices qui, par définition, ne donnent pas lieu à l'octroi d'un diplôme[35]. Donnés verbalement et transmis par des gestes, ils sont révocables *ad nutum* et n'ont pas le caractère particulier qu'ont les diplômes solennels. En France, cette attitude à l'égard des dons dure très avant dans le règne de Charles le Simple. Ce n'est qu'à la fin des années 910, alors que le contexte politique est en train de changer et que les tensions entre Charles le Simple et l'aristocratie se font de plus en plus vives, qu'un nouveau thème apparaît dans les diplômes du roi. Désormais, le don est lié à la fidélité, même si l'idée d'une exacte contrepartie n'apparaît pas encore très nettement[36]. En tout cas, désormais, s'il s'agit de donner de l'honneur, c'est pour être en mesure de demander le service ou simplement pour réchauffer le zèle des vassaux. L'atmosphère politique a changé : à partir des années 910, le souverain avoue que les services se négocient et se paient. Il ne fait que dévoiler ce que tout le monde sait depuis longtemps et mettre fin à une fiction de plus en plus difficile à tenir. Les dons ne sont plus l'expression de la seule magnanimité royale ; ils ne peuvent plus servir à établir une distance entre le roi et ses grands.

Communiquer avec les grands et rémunérer leur service

Comment les diplômes de Bérenger en faveur de ses fidèles se situent-ils dans l'expression du pouvoir souverain ? Très tôt dans le règne, c'est-à-dire dès la fin des années 890, les préambules expriment l'idée de la rémunération ou de la gratification octroyée en échange de services. Les préambules y exposent sans pudeur que le don sollicité et concédé a pour fonction d'obtenir le service, c'est-à-dire de payer par anticipation les services attendus : « Si le souverain écoute d'une oreille favorable les demandes de ses fidèles, ceux-ci seront par la suite plus prompts à effectuer

35. P. Brancoli Busdraghi, *La formazione storica del feudo lombardo come diritto reale*, Milan, 1965.

36. *Recueil des actes de Charles III, op. cit.*, p. 228, n° 99, a. 919 : « Regalis celsutidinis mos est fideles suos donis multiplicibus honorare et honorando eos fideliores preparare in suo servitio » ; p. 242, n° 102, a. 919 : « Si fideles nostros ex nostrae largitatis gratia reddimus ditatos, erga nostram fidelitatem promtiores comperiemus illorum animos » ; p. 265-267, n° 111, a. 921 : « Si fidelium nostrorum petitionibus benigne suscipimus, eorum animos propensius ad nostram incitamus fidelitatem. » On ne peut exclure que l'apparition du thème soit liée à la carrière d'Haganon et à ce qu'elle signifie en termes de volonté de transformer le pouvoir monarchique. En se donnant un favori, en effet, le souverain cherche, contre les grands, à affirmer la liberté souveraine de son choix et donc son refus de continuer à construire des équilibres politiques complexes reposant sur le maniement des réseaux aristocratiques.

son service »[37]. Cette idée, qui est celle de la rémunération, est également présente, mais exprimée avec moins de clarté dans les diplômes de Louis II[38]. Elle fait sans doute partie des traditions de la chancellerie italienne et traduit verbalement des façons d'exercer le pouvoir sur les grands dans un contexte de difficultés politiques croissantes[39]. Dans ce contexte, la donation est bien la contrepartie directe de l'*obsequium* sans qu'il soit possible de le masquer. Le *munus* lie les parties mais ne place pourtant pas moralement le bénéficiaire en situation de débiteur. Le don permet de constater l'existence d'une relation d'échange, d'en fixer les modalités et d'en établir en quelque sorte le prix.

Des nuances existent cependant entre les règnes. Dans les diplômes de Louis II, la volonté du souverain d'exaucer les prières des suppliants est liée à l'intensité constatée de la fidélité de ces derniers[40]. Bérenger, pour sa part, lie directement le don à l'attente d'un service à venir. Cela a une conséquence lourde, celle d'établir une égalité essentielle entre les deux parties, parce que le *munus* alors correspond exactement au service. Dans les relations de Bérenger avec certains établissements ecclésiastiques, le même état d'esprit se fait jour : le don doit servir à faire prier les moines ou les prêtres avec plus de ferveur pour lui, ce qui doit être finalement propice à l'accroissement de la dignité royale[41]. Là aussi l'idée d'échange apparaît, mais pas celle de dette. On se rapproche, en réalité, d'un échange dont les termes doivent s'équilibrer : les objets cédés, qu'il s'agisse de droits ou de terres, servent en somme de gages, c'est-à-dire de support matériel à l'engagement pris. Ces formules présupposent la réciprocité et une forme d'équilibre ou d'équivalence entre ce qui est donné et ce qui est attendu en retour, ce qui n'est pas le cas dans les diplômes où ne s'exprime que la majesté royale ou impériale.

37. Dip. Bér. n° 24, a. 899 : « Si iustis nostrorum fidelium postulationibus maiestatis nostrae aurem inclinamus eorumque causam ad effectum usque perducimus, procul dubio eos et qui venturi sunt ad nostra obsequia promtiores fore non dubitamus atque apud omnipotentem dominum undique remunerari omnino confidimus.» Concession de trois sortes en faveur de Vulferio, *fidelis noster.*

38. *MGH Diplomata. Ludovici II. Diplomata* (désormais abrégé en : Dipl. LII), K. WANNER éd., Munich, 1994, p. 72, n° 3, a. 851 : « Imperiali satis congruit excellentiae, ut petitionibus fidelium suorum iuste poscentium aurem libenter accomodet effectum tribuat, quatinus eos sibi fideliores et in obsequio utilitatis suae reddat ubique promptiores. »

39. C. WICKHAM, *op. cit.*, p. 59-60.

40. Dipl. LII, n° 18, p. 101, a. 856 : « Oportet imperiali gloria sublimatos studio et devocione subditorum obaudire preces; et quantum eos devociores sibi cognoverint, tanto pleniora deliberatione id exequi dignum esse dignositur ».

41. Dipl. Bér. n° 99, a. 915 : « Cunctis sanum sapientibus liquet, quod si circa ecclesias Dei eisque canonica officia exhibentes nostrae tutelae defensalum adhibemus et sibi collata benefitia nostre auctoritatis titulo confirmamus, illos pro nobis devotiores in divinis reddimus ac per hoc nostrae regiae dignitati supernum repropitiari auxilium non diffidimus. »

Charles le Chauve donne libéralement ; Louis II donne pour accroître la ferveur de ses partisans ; Bérenger se contente, pour sa part, de rémunérer, presque de stipendier, des services qu'il attend. On a là les étapes de la transformation d'un pouvoir souverain qui passe de la majesté qui domine et écrase, au prince qui négocie ses alliances sans jamais être sûr de pouvoir les conserver, quel que soit le prix consenti et qui, dans le cas de Bérenger, est très élevé : il ne fait pas que communiquer avec les grands en leur octroyant des diplômes. Il transforme leurs pouvoirs et le sien par la nature même de ce qu'il concède, des droits, incorporés à des objets, qu'il s'agisse de terres ou de forteresses[42].

Les *Gesta Berengarii* et la propagande du règne

Bérenger a utilisé d'autres moyens de communications avec les grands que ceux-là. On ne sait pas grand chose des institutions du palais et du personnel le peuplant. Toutefois, qu'il y ait eu un milieu intellectuel limité mais relativement brillant semble bien établi. Bérenger avait hérité d'au moins 33 des 72 volumes de la bibliothèque de son père : les livres que celui-ci destinait à son aîné lui sont finalement parvenus[43]. Ces ouvrages sont disponibles au palais et, s'il peut lui-même en avoir lu certains, son entourage a dû en profiter également. Ce point est d'autant plus important que, de la cour de Bérenger, nous demeure un témoignage remarquable du haut niveau atteint par la culture aulique au IXe et au Xe siècle.

Un membre de celle-ci, dont on ignore tout, même le nom, a écrit, entre 915 et 923, un très long poème à la gloire du souverain, qui évoque les principaux événements de son règne, tels du moins qu'on veut s'en souvenir à la cour, intitulé par la tradition historiographique *Gesta Berengarii imperatoris*.

L'auteur savait un peu de grec, au moins suffisamment pour écrire le titre de son œuvre dans cette langue[44]. Il a vécu dans l'entourage immédiat de Bérenger : ce qu'il dit de son couronnement impérial à Rome en 915 semble le

42. L'incorporation des droits aux objets donnés, qui signifient leur réification, a été observée et décrite par B. ROSENWEIN, « The Family Politics », *loc. cit.* ; EAD., *Negotiating Space*, *op. cit.*, p. 154-155.

43. C. LA ROCCA et L. PROVERO, « The Dead and Their Gifts. The Will of Eberhard, Count of Friuli, and His Wife Gisela, Daughter of Louis the Pious (863-864) », dans F. THEUWS et J. L. NELSON éd., *Rituals of Power. From Late Antiquity to the Early Middle Ages*, Leyde-Boston-Cologne, 2000, p. 225-280. Sur la bibliothèque d'Evrard de Frioul, père de Bérenger, voir P. RICHÉ, « Les bibliothèques de trois aristocrates laïcs carolingiens », *Le Moyen Âge*, t. 69, 1963, p. 87-104 ; R. MCKITTERICK, *The Carolingians and the written word*, Cambridge-New York, 1989 et, en dernier lieu, P. KERSHAW, « A taste for the arts for War in this World. Eberhard of Friuli, a Carolingian Lay intellectual », dans P. WORMALD et J. L. NELSON éd., *Lay intellectuals in the Carolingian world*, Cambridge-New York, 2007, p. 77-105.

44. *Gesta Berengarii imperatoris, op. cit.*, p. 6-11.

désigner comme témoin oculaire. C'est un homme de culture. Le latin qu'il manie est complexe et comporte de très abondantes citations implicites des poètes, Virgile, surtout, mais aussi des grammairiens comme Martianus Capella ou Sedulius. Il utilise aussi un grand nombre d'auteurs de l'Antiquité tardive et a sans doute connaissance de Venance Fortunat. On admet généralement que ce n'était pas un moine[45], sans qu'il soit possible de dire quoi que ce soit de plus sur son statut et sa place à la cour. L'auteur, écrivant à une certaine distance des événements, a pris soin de disposer une glose dans les marges de son texte. Celle-ci est double. Une première est historique et permet d'identifier les personnages mentionnés en décryptant des allusions presque incompréhensibles pour qui n'aurait pas été témoin des faits. Elle explicite telle ou telle situation particulièrement obscure et nomme des personnages oubliés ou désignés par des qualificatifs dépourvus de sens vingt ans après les faits. Elle a pu être compilée par le poète lui-même afin que son auditoire saisisse les allusions du texte. Une autre glose est grammaticale : elle éclaire les obscurités du poème, en expliquant les mots les plus difficiles ou les tournures les plus complexes, disant notamment à quelle figure de rhétorique on est confronté. Cette glose-là semble destinée à un enseignement, comme si le poème avait pu servir à des élèves dans une école palatiale ou autre. Là encore on ne sait pas si le texte fut utilisé à ces fins d'enseignement et où, au palais ou dans une école cathédrale, il aurait pu l'être[46].

Les *Gesta Berengarii* appartiennent au genre de la littérature d'éloge[47]. Un texte de cette nature, à cette date, apparaît comme un pur anachronisme : depuis les années 850, en effet, la cléricalisation du pouvoir a eu comme conséquence l'abandon des genres littéraires que sont le panégyrique et la biographie : les *Gesta Berengarii* apparaissent comme une anomalie littéraire et idéologique. Ils sont en tout cas isolés dans une période où le genre n'est plus pratiqué par personne, autant parce que la matière pourrait sembler faire défaut que parce que les buts recherchés par les auteurs sont en décalage avec la définition et l'exercice du pouvoir[48].

45. *Monumenta Germaniae Historica, Poetae aevi Karolini*, IV, P. De Winterfeld éd., Berlin, 1899, p. 354-355.

46. Le texte, qui n'est connu que par un seul manuscrit, ne semble guère avoir circulé. *Cf.* E. Dümmler, « Die Handschrift und Ausgaben der Gesta Berengarii », dans *Gesta Berengarii imperatoris...*, *op. cit.*, p. 3-5.

47. Voir, pour une problématique générale, et bien que la question de la littérature encomiastique de l'époque carolingienne ne soit abordée que dans un article et à propos des saints : L. Mary et M. Sot éd., *Le Discours d'éloge entre Antiquité et Moyen Âge* (actes du colloque tenu à l'Université Paris X Nanterre, les 25 et 26 mars 1999), Paris, 2001.

48. Sur ces questions, D. Iogna-Prat, *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge*, Paris, 2006, p. 130-152.

En 1056 vers et quatre chants, l'auteur narre les hauts faits du règne de Bérenger qu'il proclame en grec ANIKHTOS – c'est-à-dire la traduction de l'*invictus* ou *invictissimus* des diplômes –, dans le titre de l'œuvre. Il s'agit bien, de fait, de créer l'image d'un Bérenger toujours victorieux, au mépris de toute réalité historique. L'essentiel du poème, c'est-à-dire ses trois premiers chants, est consacré à la période 888-894 et à la lutte que, durant ces six années, se livrèrent Bérenger et Gui de Spolète. Bérenger y eut systématiquement le dessous et ne dut sa survie politique et physique qu'à la mort prématurée de ses adversaires et à la solidité de son implantation frioulane. C'est une période lointaine, au moment où l'œuvre est composée (après 915). Bérenger, désormais empereur, cherche à consolider son pouvoir en le fondant dans l'épopée quitte, pour y parvenir, à travestir l'histoire, à passer sous silence d'épouvantables défaites et à transformer de simples escarmouches victorieuses en grandioses batailles.

La période qui va de 894 à 914 est, quant à elle, presque passée sous silence : la capture et l'aveuglement de Louis de Provence en 904 sont brièvement évoqués. En revanche, l'acquisition du titre impérial et le couronnement, sur lesquels se termine l'œuvre, sont plus longuement décrits (130 vers). Les *Gesta* racontent une histoire particulière qui ne renvoie évidemment pas à ce que nous savons de la réalité du règne. Le véritable sujet de l'œuvre est constitué par la lutte contre Gui de Spolète, comme si, tardivement, Bérenger s'efforçait de faire effacer par une composition littéraire les humiliations subies durant la période 888-898.

Ce texte est aussi tout autre chose. Une œuvre aussi opaque, qui ne peut être comprise que d'un tout petit nombre de personnes, même avec la glose, a également à la cour une fonction particulière. Elle est destinée à renforcer la conscience qu'ont ses membres d'appartenir à un même groupe, à un même milieu clos, où la proximité rend possibles les allusions et où le maniement d'un code sélectif est un critère d'appartenance et de distinction. Charlemagne avait promu de façon tout à fait consciente des attitudes de cette nature. Bérenger l'imite, en ceci sans doute de façon volontaire, de manière à renforcer l'identité du groupe des fidèles qui vivent avec lui et autour de lui[49]. Des textes de cette nature ont en effet comme utilité de resserrer les liens d'un groupe étroit, grâce à la maîtrise d'un ensemble de signes très exclusifs et par la connaissance du code qui permet de les interpréter. Ils autorisent l'apparition d'un entre-soi. Ils permettent enfin de diffuser une version de l'histoire qui, même si elle est éloignée de la vérité factuelle, est destinée à faire autorité et à renforcer l'image du souverain, aussi bien pour ses sujets que pour la postérité.

49. M. GOULLET, « Parole individuelle et identité collective dans la poésie carolingienne », dans C. TRISTANO et S. ALLEGRIA éd., *Civis/civitas. Cittadinanza politico-istituzionale e identità socio-culturale da Roma alla prima età moderna. Atti del Seminario internazionale Siena/Montepulciano, 10-13 luglio 2008*, Sienne, 2009, p. 225-232.

Conclusion

Les mots des rois doivent être pris au sérieux. À travers des formules conventionnelles ou stéréotypées les souverains nous disent quelque chose de leur conception du pouvoir et des moyens qui sont à leur disposition. Les paroles des formulaires accompagnent des actes, en l'occurrence la transmission de droits et de biens. Elles sont également sans doute mises en scène par le protocole aulique. En ce sens, ces mots sont eux aussi des actions, puisque l'énonciation fait partie du don fait au bénéficiaire. À côté des terres et du pouvoir, ils sont eux aussi offerts. Leur signification politique a changé au cours du IXe siècle. Bérenger ne peut plus offrir un surcroît d'honneur mais seulement des *munera* très matériels. Incapable désormais d'exalter la puissance du souverain qui honore ses sujets en leur faisant des dons, il avoue dans ses préambules, négocier avec eux leur fidélité, c'est-à-dire leur amitié. Il fait décrire, dans les *Gesta*, un pouvoir rêvé victorieux et glorieux, culminant dans l'accession au titre impérial. Le décalage entre ce que montrent les diplômes, comparés à ceux de ses prédécesseurs et de ses contemporains, et ce que suggère le panégyrique est évident.

Ce décalage révèle cependant un élément important des monarchies héritières de l'empire : si elles ne peuvent plus gouverner avec efficacité en mobilisant hommes et institutions, elles maîtrisent encore suffisamment bien les codes de l'écrit pour donner le change en utilisant un appareil idéologique sophistiqué. Pauvres en moyens, elles ne sont pas dépourvues de mots ni de concepts pour appréhender et décrire les actes politiques effectués. Ce sont des pouvoirs affaiblis, mais non des pouvoirs à la dérive : les acteurs savent ce qu'ils font et sont en mesure aussi de le faire savoir, du moins auprès de ceux qu'il importe de convaincre afin de gagner ou de conserver leur appui. L'exercice du pouvoir repose alors sur la maîtrise des gestes et des rituels dans lesquels ils s'insèrent autant que dans les mots employés par les diplômes et les textes de propagande.

Laurent Feller – Université Paris I Panthéon-Sorbonne,
Laboratoire de Médiévistique Occidentale de Paris (UMR 8589),
17 rue de la Sorbonne, F-75005 Paris

L'exercice du pouvoir par Bérenger Ier roi d'Italie (888-915) et empereur (915-924)

Le but de cet article est d'étudier les transformations du pouvoir royal au moment où disparaissent les structures politiques carolingiennes. Ne plus faire partie d'un empire a des conséquences sur le fonctionnement pratique des institutions et transforme les modes de commandement. L'exemple mobilisé est celui de Bérenger Ier. Il est abordé à travers les rappels chronologiques nécessaires à la compréhension de l'histoire politique de l'Italie de la fin du IXe et du début du XIe siècle et par une approche des préambules de ses diplômes. Une ébauche de comparaison avec ceux des derniers Carolingiens (Charles le Chauve et Louis II) et ceux des rois contemporains de Bérenger (Eudes et Charles le Simple) est proposée. Elle tend à montrer que le don royal demeure central dans les techniques de gouvernement mais qu'il change de signification au fur et à mesure que l'on s'avance dans la période. Gratuit pour Charles le Chauve pour qui la capacité à donner est un signe de souveraineté, il tend à devenir rémunération des services pour Charles le Simple comme pour Bérenger.

Italie – haut Moyen Âge – don – Bérenger Ier – pouvoir royal

The exercise of power by Berenger I, king of Italy (888-915) and emperor (915-924)

This article aims to study the transformations of regal power at the time of the disappearance of Carolingian political structures. The fact of being no longer part of an empire affects the way in which institutions operate in practice and transforms the exercise of authority. The example chosen is that of Berenger I. It is approached through chronological reminders necessary to the comprehension of Italy's political history from the end of the ninth century to the beginning of the eleventh century, and through reference to the preambles of his diplomas. A comparison with those of the last Carolingians (Charles the Bald and Louis II) and of Berenger's contemporaries (Eudes and Charles the Simple) is outlined. It tends to show that, though the royal gift remains central to the techniques of government, its significance changes over the period. Free for Charles the Bald who sees a sign of sovereignty in the power to give, it tends to become, for both Charles the Simple and for Berenger, a means of remunerating services rendered.

Italy – high Middle Ages – gift – Berenger I – regal power

Médiévales 58, printemps 2010, p. 151-160

Damien KEMPF et Marcus BULL

L'HISTOIRE TOUTE CRUE : LA PREMIÈRE CROISADE AU MIROIR DE SON HISTOIRE

L'essence pure du récit tel qu'on peut idéalement le concevoir, c'est *l'histoire toute crue*, la série intacte des événements tels qu'ils sont apparus dans le monde, fût-il fictif, avant que ne vienne s'en emparer la parole du narrateur.

Gérard GENETTE, *Figures II*, Paris, 1972, p. 63.

L'Histoire des Croisades ne s'est jamais aussi bien portée, en particulier dans les pays anglo-saxons : on ne compte plus les « Histoires », « Histoires Brèves », « Nouvelles Histoires » des Croisades, qui toutes revendiquent une nouvelle approche, une interprétation différente, un point de vue unique sur la période[1]. Plutôt que des écrits destinés uniquement à des spécialistes, où l'érudition se mêlerait à la diatribe, nombre de ces ouvrages s'adressent aussi au grand public, ou à tout le moins entendent toucher un lectorat qui ne soit pas exclusivement universitaire. Le temps n'est pas à la démonstration savante et fastidieuse, aux notes de bas de page innombrables. Le temps est bien au récit, à l'anecdote. On ne disserte guère, on raconte. On retrace les aventures extraordinaires de ceux qui, à plusieurs reprises, partirent pour la Terre Sainte au nom d'idéaux chrétiens. On suit, presque au jour le jour, les faits et gestes de tous ces « chevaliers d'aventure » qui ont fait des Croisades un thème populaire, une odyssée religieuse, voire un refrain nationaliste. Même quand l'entreprise se veut moins narrative, et plus thématique, elle entend être au plus près des aspirations, des émotions, des expériences des acteurs des Croisades : comme le dit la jaquette d'un ouvrage récent, « on entend les épées, on goûte la nourriture, on voit les sites, et on ressent la chaleur ».

Ce penchant narratif, qui a caractérisé l'Histoire des Croisades depuis qu'elle s'est solidement constituée en discipline (pensons à la grande synthèse toujours inégalée de Steven Runciman)[2], reflète la nature même des sources,

1. Citons, entre autres : J. PHILLIPS, *Holy Warriors : A Modern History of the Crusades*, Londres, 2009 ; ID., *The Second Crusade : Extending the Frontiers of Christendom*, Yale, 2007 ; C. TYERMAN, *God's War : A New History of the Crusades*, Londres, 2007 ; T. ASBRIDGE, *The First Crusade : A New History*, Oxford, 2004.

2. S. RUNCIMAN, *A History of the Crusades*, 3 vol., Cambridge, 1951-1954.

dont beaucoup sont narratives. Cela est particulièrement vrai pour la Première Croisade, qui va nous occuper ici. Comme le notait déjà l'un des pionniers de l'historiographie moderne des Croisades, Heinrich von Sybel, qui publiait en 1841 une *Histoire de la Première Croisade*, en plus d'être un événement historique majeur, la Première Croisade fut aussi un événement historiographique : il est difficile de trouver un autre fait au Moyen Âge qui ait provoqué la composition d'autant de sources de nature diverse, et en particulier de récits[3]. Témoignages oculaires, écrits par des participants aux événements, ou chroniques rédigées dans les années qui suivirent la prise de Jérusalem en 1099, c'est au bas mot une douzaine de récits que nous possédons[4]. Sybel pouvait ainsi remarquer : « Nous avons une telle quantité de sources qu'on devrait penser que nous pouvons rétablir pour toujours le déroulement des événements. En effet, au moment où l'on commence à se familiariser avec tous ces récits et discours, on ne cesse de s'étonner de la vie qui transparaît au travers de ces textes ; dès le début, on a l'espoir de pénétrer jusqu'aux faits et de saisir à l'intérieur le noyau[5] ».

3. H. von Sybel, *Geschichte des ersten Kreuzzugs*, Düsseldorf, 1841, p. 3.

4. Les témoignages oculaires sont les suivants : *Gesta Francorum*, dont Marcus Bull prépare une nouvelle édition, qui sera publiée par Oxford University Press en 2011 (dans la collection « Oxford Medieval Texts »). En attendant, on peut se reporter aux éditions d'Heinrich Hagenmeyer (*Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, Heidelberg, 1890), de Rosalind Hill (*Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, Londres, 1962), et de Louis Bréhier (*Histoire anonyme de la Première Croisade*, Paris, 1924) ; Foucher de Chartres, *Fulcheri Carnotensis Historia Hierosolymitana (1095-1127)*, H. Hagenmeyer éd., Heidelberg, 1913 ; Pierre Tudebode, *Historia de Hierosolymitano itinere*, J. H. Hill et L. L. Hill éd., Paris, 1977 ; Raymond d'Aguilers, *Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem*, J. H. Hill et L. L. Hill éd., Philadelphie, 1968. Parmi les récits ultérieurs, mentionnons : Raoul de Caen, *Gesta Tancredi inexpeditione Hierosolymitana...auctore Radulfo Cadomensi*, dans *Recueil des Historiens des Croisades, Historiens Occidentaux* (désormais abrégé en : *RHC Occ.*), t. 3, p. 587-716 ; Guibert de Nogent, *Dei gesta per Francos*, R. B. C. Huygens éd., Turnhout, 1996 (Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis, 127A) ; trad. fr. M.-C. Garand, *Guibert de Nogent, Geste de Dieu par les Francs : Histoire de la Première Croisade*, Turnhout, 1998 ; Albert d'Aix-la-Chapelle, *Historia Ierosolimitana. History of the Journey to Jerusalem*, S. B. Edgington éd. et trad., Oxford, 2007 ; Baudri de Bourgueil, *Baldrici episcopi Dolensis Historia Jerosolimitana*, dans *RHC Occ.*, t. 4, p. 1-111 ; Ekkehard d'Aura, *Ekkehardi abbatis Uraugiensis Hierosolymita*, dans *RHC Occ.*, t. 5, p. 1-40 ; Robert le Moine, *Roberti Monachi historia Iherosolimitana*, dans *RHC Occ.*, t. 3, p. 717-882 ; Guillaume de Tyr, *Chronique*, R. B. C. Huygens éd., 2 vols, Turnhout, 1986 (Corpus Christianorum, Continuatio Mediaevalis, 63-63A) ; La chronique anonyme de Monte Cassino, ou *Historia peregrinorum euntium Jerusolymam*, dans *RHC Occ.*, t. 3, p. 167-229. Pour une vue d'ensemble de la production, on peut se référer à S. B. Edgington, « The First Crusade: Reviewing the evidence », dans J. P. Phillips dir., *The First Crusade : Origins and Impact*, Manchester, 1996, p. 57-77 ; R. Hiestand, « Il cronista medievale el il suo pubblico : alcune osservazioni in margine alla storiografia delle crociate », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, t. 27, 1984-85, p. 207-227.

5. H. von Sybel, *op. cit.*, p. 3.

Il est vrai que la nature de la documentation et sa richesse permettent de faire pour la Première Croisade ce qu'il est souvent difficile de réaliser pour le Moyen Âge : suivre pas à pas les croisés, leur itinéraire, les lieux et villes qui ont jalonné leur parcours. C'est une véritable quotidienneté de l'expédition qui surgit au travers de la lecture des sources. C'est précisément cette quotidienneté que la plupart des chroniqueurs médiévaux, qu'ils aient ou non participé à l'expédition, tentèrent d'approcher au plus près. Et c'est cette même quotidienneté que les historiens des Croisades, depuis Sybel, ont tenté, dans un réflexe mimétique, de reconstituer. La « Chronologie de la première croisade » publiée par Heinrich Hagenmeyer en 1902 incarne parfaitement cette approche « recréationniste » : sur la base principalement des sources narratives, l'érudit allemand retraça le calendrier des actions menées par les croisés, au jour le jour, établissant ainsi un véritable journal de marche[6].

Les sources relatives à cette période sont encore trop souvent traitées, en effet, comme une simple documentation, comme réservoir d'informations permettant de restituer, aussi précisément que possible, le déroulement des événements. C'est en se constituant en discipline à part que l'Histoire des Croisades s'est figée en histoire événementielle « traités-et-batailles » dans la droite ligne des travaux et aspirations de Leopold von Ranke[7]. Ainsi l'Histoire des Croisades n'a-t-elle guère évolué au gré des différents courants qui ont traversé et caractérisé le champ historiographique de ces cinquante dernières années. Pas d'école des Annales, pas de structuralisme, encore moins de *linguistic turn*[8]. Cet isolement académique a entraîné ce que nous pourrions appeler une ségrégation des sources : tout ce qui ressortait de l'histoire des Croisades devint le domaine réservé des spécialistes de la période. Le répertoire extrêmement riche et varié des sources a ainsi eu tendance à être considéré comme un genre en tant que tel, comme si tout document relatif aux croisades appartenait, par définition, et par essence, à l'Histoire des Croisades érigée en discipline. Du coup, et pour s'en tenir aux sources qui nous intéressent ici en premier lieu, les sources narratives, les nombreux récits qui portent sur la Première Croisade, et qui font de cet événement un champ unique dans la production historiographique médiévale, n'ont guère été étudiés par les spécialistes de l'historiographie. Comme le remarquait très justement Giles Constable, « il est intéressant, et peut-être significatif, qu'il n'y ait pas de traitement soutenu de l'historiographie dans

6. H. HAGENMEYER, *Chronologie de la première croisade (1094-1100)*, Paris, 1902.

7. Pour une analyse de l'œuvre et des idées de Ranke, on pourra se reporter à W. J. MOMMSEN dir., *Leopold von Ranke und die moderne Geschichtswissenschaft*, Stuttgart, 1999.

8. Une bonne synthèse des principes méthodologiques et des enjeux du *linguistic turn* pour les historiens se trouve dans E. CLARK, *History, Theory, Text : Historians and the Linguistic Turn*, Cambridge, Mass., 2005.

les histoires générales des Croisades par René Grousset, Steven Runciman et Hans Eberhard Meyer[9] ».

Tout comme leurs prédécesseurs médiévaux sur lesquels ils s'appuient, les historiens modernes ont fondé leur discipline autour d'une conviction majeure, celle de « pénétrer jusqu'aux faits » comme le souhaitait Sybel. Tout comme leurs prédécesseurs médiévaux, ils n'ont eu de cesse d'écrire, de réécrire l'histoire de ces hommes qui décidèrent de participer à la libération de Jérusalem. Avec, pour point de départ, un récit qui est souvent présenté comme le premier témoignage oculaire de l'expédition, le plus authentique, le plus fiable, les *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*. Comme nous voudrions le montrer, c'est en perpétuant un mythe d'origine médiévale autour des *Gesta* que l'historiographie moderne des Croisades, dans sa volonté d'approcher au plus près les faits, s'est forgée sa légitimité : en faisant des *Gesta* un récit « pur », un récit qui livrerait les événements tels qu'ils se sont déroulés, sans la parole filtrante de l'auteur, les historiens se sont donné la possibilité de continuer à tisser la trame d'un récit fondé sur l'ambition de restituer « la série intacte des événements tels qu'ils sont apparus dans le monde[10] ».

Mais il est sans doute bon de commencer par dire quelques mots sur la Première Croisade elle-même. Lancée par le pape Urbain II à Clermont-Ferrand en novembre 1095, la croisade fut une série convergente d'expéditions parties d'Occident vers la Palestine afin de libérer Jérusalem de la domination turque. Différentes troupes se mirent en marche durant l'année 1096, certaines se regroupant dans le Nord-Ouest de la Turquie moderne avant d'entamer une ardente campagne de deux ans, dont l'apogée fut la prise de la Ville Sainte, en juillet 1099. Le nombre de croisés, clercs et soldats confondus, est très difficile à estimer, mais il pourrait avoir atteint cent mille hommes. Après la conquête de Jérusalem, la plupart des soldats rentrèrent chez eux, laissant derrière eux quelques centaines de congénères qui prirent en main l'administration de la ville. Ce fut le début d'un processus récurrent de campagnes militaires qui se déroulèrent tout au long des décennies et siècles suivants, un cycle de croisades qui furent toutes menées sur le modèle de celle qui était maintenant appelée la « Première » Croisade, dont l'éclatant succès continua d'inspirer et d'alimenter les aspirations guerrières de nombreuses générations.

C'est à n'en pas douter la nature et l'issue extraordinaires de la Première Croisade qui poussèrent de nombreux auteurs à prendre leur plume pour célébrer les exploits de ceux qui permirent la conquête (en fait, une

9. G. CONSTABLE, « The Historiography of the Crusades », dans A. E. LAIOU et R. PARVIZ MOTTAHEDEH dir., *The Crusades from the Perspective of Byzantium and the Muslim World*, Washington D.C., 2001, p. 2.

10. G. GENETTE, *Figures II*, Paris, 1972, p. 63.

« reconquête » dans l'esprit de ses instigateurs) de Jérusalem, et d'en faire une capitale chrétienne. Le spécialiste a donc devant lui une mine d'informations, de détails qui feraient pâlir la plupart de ses collègues. Ce sont non seulement les acteurs, mais aussi leurs faits d'armes, les lieux, qui nous sont ainsi livrés dans une chronologie très fine. Tout commença, pour ainsi dire, avec les *Gesta Francorum*[11].

Racontée par un auteur anonyme, l'œuvre est un récit en prose de près de vingt mille mots, dont le titre, à défaut d'être original, apparaît dans les manuscrits les plus anciens. Contrairement à d'autres récits, les *Gesta* ne s'ouvrent pas par le sermon d'Urbain II, mais débutent par la tournée du pape en France. Le récit s'attache d'abord principalement à Bohémond de Tarente, un aristocrate normand d'Italie du Sud, qui fut l'un des leaders de la Première Croisade. Le lecteur suit ses pérégrinations d'Italie jusqu'en Asie Mineure, pour arriver à la prise d'Antioche en juin 1098, qui marque l'un des tournants majeurs de l'expédition. L'auteur, qui ne mentionne pas que Bohémond choisit de rester à Antioche, au début de l'année 1099, suit alors le long périple qui va conduire les troupes de Raymond de Saint Gilles, un autre personnage important de la Première Croisade, vers Jérusalem. Les *Gesta* s'achèvent, de façon plutôt abrupte, par la victoire des croisés contre les troupes égyptiennes à Ascalon (au nord de la Bande de Gaza), le 12 août 1099. Il est, par conséquent, fort vraisemblable que ce soit le dernier événement auquel l'auteur ait participé, avant de mettre un terme à son récit.

L'impact des *Gesta* fut considérable et immédiat : il servit de base aux autres témoignages oculaires : ceux de Foucher de Chartres, de Raymond d'Aguilers, voire de Pierre Tudebode, encore que ce dernier point soit l'objet de nombreux débats dont nous reparlerons plus loin. Le texte fut aussi repris, dès la première décennie du XIIe siècle, par un groupe de moines du nord de la France, que Riley-Smith a pertinemment appelé le « groupe des théologiens[12] », à savoir Guibert de Nogent, Robert le Moine et Baudri de Bourgueil. Chacun des trois auteurs se proposa de « corriger » le style défaillant des *Gesta*. Pour Robert, le texte est « confus dans son style et expression[13] » ; c'est un récit

11. La littérature est nombreuse : signalons, entre autres, J. FRANCE, « The Use of the Anonymous *Gesta Francorum* in the Early Twelfth-Century Sources for the First Crusade », dans A. V. MURRAY dir., *From Clermont to Jerusalem : The Crusades and Crusader Societies 1095-1500, Selected Proceedings of the International Medieval Congress, University of Leeds, 10-13 July 1995*, Turnhout, 1998, p. 29-42 ; J. RUBENSTEIN, « What is the *Gesta Francorum*, and who was Peter Tudebode? », *Revue Mabillon*, t. 16, 2005, p. 179-204 ; K. B. WOLF, « Crusade and Narrative : Bohemond and the *Gesta Francorum* », *Journal of Medieval History*, t. 17, 1991, p. 207-216 ; C. MORRIS, « The *Gesta Francorum* as Narrative History », *Reading Medieval Studies*, t. 19, 1993, p. 55-71.

12. J. RILEY-SMITH, *The First Crusade and the Idea of Crusading*, Londres, 1986, p. 135-52.

13. « litteralium compositio dictionum incondita » (*RHC Occ*, t. 3, p. 721).

« extrêmement grossier » selon Baudri[14], rédigé « dans un style plus que plat, avec des mots ordinaires[15] » (Guibert).

Mais c'est cette apparente simplicité, cette prose « insipide », « toujours à ras de terre[16] », qui fit précisément des *Gesta* une source digne de confiance aux yeux de nos moines théologiens. Si les trois auteurs se sont, en effet, servis de cette chronique comme modèle pour construire leur récit, tant au niveau des informations que dans la structure narrative, c'est parce qu'ils considéraient que l'auteur anonyme avait rapporté les faits « avec un grand souci de vérité », comme l'admet Guibert[17]. De par leur style et leur syntaxe élémentaires, leur vocabulaire réduit, les *Gesta* acquéraient une valeur toute particulière, celle d'un témoignage authentique et véridique. Et c'est en ce sens qu'il faut comprendre la critique acerbe, qui équivaut purement et simplement à un rejet, du récit de Foucher, pourtant lui aussi un témoin oculaire des événements, par Guibert. Ce dernier n'a pas de mots assez durs pour caractériser ce texte qu'il qualifie de « faux », au « style pompeux », émaillé de « mots ampoulés »[18]. Pour Guibert donc, comme pour Robert et Baudri, c'est le style rudimentaire des *Gesta* qui leur assure une place prééminente. Autrement dit, c'est dans sa propre faiblesse que réside la principale qualité du texte, sa *vérité*.

C'est le point de départ d'un mythe qui sera repris *verbatim* par l'historiographie moderne, et cela dès Sybel. Pour ce dernier, comme pour Heinrich Hagenmeyer, qui établit la première sérieuse édition critique des *Gesta* en 1890[19], la caractéristique principale, donc la qualité première du texte, c'est sa simplicité naïve. Le récit est interprété comme un *Tagebuch*, un journal intime : l'absence complète de remarques rétrospectives ou de réflexions tout au long du texte laisse supposer qu'il fut composé par à-coups, au fur et à mesure des événements, ce que suggère aussi sa fin quelque peu brusque, sa non-clôture.

14. « sed nescio quis compilator, nomine suppresso, libellum super hac re nimis rusticanum ediderat » (*RHC Occ*, t. 4, p. 10).

15. « Erat siquidem eadem Historia, sed verbis contexta plus equo simplicibus et quae multotiens grammaticae naturas excederet lectoremque vapidi insipidate sermonis sepius exanimare valeret » (GUIBERT DE NOGENT, *Dei gesta per Francos*, R. B. C. HUYGENS éd., *op. cit.*, p. 79 ; trad. fr. M.-C. GARAND, *op. cit.*, p. 45).

16. Guibert encore, faisant ici une référence savante à l'*Art poétique* d'Horace.

17. « Quorum tenorem ab illo priori quem prosequor auctore multa veritate prolatum ab eis qui eidem interfuerant viae edidici, ea sane quae ferebantur in libro contuli crebrius cum ipsorum qui facta viderant verbo, et proculdubio expertus sum quia neutrum discreparet ab latero » (R. B. C. HUYGENS éd., *op. cit.*, p. 82 ; trad. fr., M.-C. GARAND, *op. cit.*, p. 47).

18. R. B. C. HUYGENS éd., *op. cit.*, p. 329 ; trad. fr. M.-C. GARAND, *op. cit.*, p. 285.

19. Les responsables du *Recueil des Historiens Occidentaux*, qui se montrèrent, de façon générale, bien peu soigneux dans leur labeur philologique, se contentant la plupart du temps d'amalgamer des variantes trouvées dans différents manuscrits, pensaient que les *Gesta* dérivaient du texte de Pierre Tudebode, d'où le titre trompeur de *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum, seu Tudebodus Abbreviatus* donné à la chronique anonyme (*RHC Occ.*, t. 3, p. 119-63).

Cette interprétation s'imposera rapidement – et définitivement – dans le champ historiographique. Pour Louis Bréhier, l'éditeur et le traducteur français des *Gesta*, « par ses qualités de précision et de sincérité, le récit de l'Anonyme est une des sources fondamentales de l'histoire de la croisade[20] » :

> Sa valeur historique dépasse le seul récit des épisodes de la croisade. Par l'abondance et le caractère pittoresque des détails, par la naïveté et la spontanéité de ses réflexions, L'Anonyme nous renseigne admirablement sur l'état matériel et moral des bandes de croisés. Une pareille précision, un si grand nombre de détails pittoresques donnent à ce texte une valeur littéraire d'autant plus marquée qu'elle n'a été nullement recherchée par son auteur. Par bonheur, cette éducation [celle de Guibert ou Baudri] faisait défaut à notre chevalier, et il s'est contenté d'écrire probablement comme il parlait, sans rechercher aucun effet[21].

Comme on aura pu le noter, d'anonyme l'auteur devient l'« Anonyme », un auteur de plein droit qu'on a vite assimilé à un simple soldat, pas très cultivé, et qui aurait parlé au nom de ses compagnons de guerre, comme le montre l'emploi récurrent du « nous » dans le récit : un soldat d'Italie du Sud, probablement de descendance normande, ce qui expliquerait son attachement initial à Bohémond, qu'il appelle fréquemment *dominus*, avant que ce dernier n'abandonne l'expédition. Ainsi, ce récit simple et naïf ne pourrait être le fait que d'un homme simple et naïf, sans grande envergure : un soldat de rang moyen, dont la parole aurait d'autant plus de valeur et d'authenticité qu'elle exprimerait aussi celle de milliers d'autres soldats qui formèrent le plus gros des troupes. Si l'auteur anonyme, rebaptisé l'« Anonyme », semble s'effacer devant les faits, il est en même temps considéré comme le porte-parole de toute une classe de guerriers, ceux dont on n'entend généralement guère la voix.

Le fait que son auteur ait été imaginé comme un soldat de rang moyen a accru la confiance en son témoignage : on fait sans doute plus confiance à un représentant de la « classe moyenne » (Bréhier) qu'à un clerc de haute volée, car on estime que les intérêts et les enjeux idéologiques étaient moindres pour le premier. Il n'avait pas à défendre obstinément l'Église, comme on l'attendrait d'un dignitaire ecclésiastique, ni la conduite des opérations, comme on l'attendrait de la part d'un chef militaire. La position « moyenne » de l'auteur renforce le caractère vrai, « sincère », de sa parole, qui rappelait à Rosalind Hill les lettres que son frère lui écrivait d'Afrique du Nord, pendant la Seconde Guerre Mondiale, en 1942-1943[22].

Le « style extrêmement concis, simple et sans ornement[23] » du texte, sa structure très syncopée, essentiellement paratactique, juxtaposant les épisodes

20. L. BRÉHIER, *op. cit.*, p. xvii.
21. *Ibid.*, p. xviii-xx.
22. *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum*, R. HILL éd., *op. cit.*, p. xvii.
23. *Ibid.*, p. xiv.

les uns à la suite des autres, l'empathie de son auteur pour les faits et gestes des croisés, au nom desquels il s'exprimerait, tout cela a concouru à en faire le récit « normal » de la Première Croisade, la base indispensable de toute reconstitution de l'expédition qui mena à la fameuse conquête de Jérusalem en 1099.

Lire les *Gesta*, à en croire les historiens, c'est presque « être sur le terrain » ; c'est pouvoir écouter les acteurs, percevoir au plus près les faits. Le texte doit ainsi se concevoir comme le miroir d'une réalité que l'on peut effleurer du doigt. L'auteur est un scribe, il n'est pas un écrivain ; il copie, il retranscrit ce qu'il voit, ce qu'il entend, il ne s'insinue pas entre les faits dont il a été témoin et qu'il décrit avec simplicité, avec authenticité. Avec les *Gesta*, nous nous approchons du récit « pur » imaginé par Benveniste, un récit qui rapporterait les événements tels qu'ils se sont déroulés, où le narrateur disparaît et où « les événements sont posés comme ils se sont produits à mesure qu'ils apparaissent à l'horizon de l'histoire », au point de donner au lecteur l'impression que « personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes[24] ». Autrement dit, le « récit à l'état pur », comme le rappelle Gérard Genette, « c'est l'*histoire* elle-même, par opposition au *récit* pris en charge par le narrateur[25] ». Avec les *Gesta*, en quelque sorte, c'est comme si nous pouvions atteindre l'*histoire* avant qu'elle ne devienne *récit*, observer les faits avant leur transformation en discours.

Comme si... Comme si les *Gesta*, quel que soit le degré de simplicité, de naïveté du style, n'étaient pas, comme tout récit, comme toute œuvre littéraire, un objet construit, un discours soigneusement élaboré. En outre, comme l'ont déjà remarqué Hans Oehler et Colin Morris[26], une analyse plus attentive révèle une image bien plus fine du texte et de son auteur. Certaines caractéristiques distinctives des *Gesta* montrent, en effet, une maîtrise consciente de procédés littéraires qui apportent au texte une coloration stylistique particulière. Notons d'abord la fréquente utilisation du cursus rythmé, c'est-à-dire l'ordonnancement contrôlé de syllabes finales d'une phrase, avec pour effet de rythmer les séquences narratives. Plus important encore semble l'usage symptomatique d'assonances et d'allitérations en de nombreux passages du texte[27]. Cet usage contrôlé de la

24. E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, 1966, p. 241.

25. G. GENETTE, *Figures II*, Paris, 1972, p. 71.

26. H. OEHLER, « Studien zu den Gesta Francorum », *Mittellateinisches Jahrbuch*, t. 6, 1970, p. 58-97 ; C. MORRIS, *loc. cit.*

27. Comme l'atteste ce passage que nous laissons sciemment en latin, et dans lequel les sons *um* et *ur* s'enchaînent: « In die autem Ascensionis Domini coepimus urbem circumquaque inuadere, et aedificare instrumenta lignorum atque turres ligneas, quo possemus murales turres sternere. Tam fortiter et tam acriter aggredimur urbem per duos dies, ut etiam foderemus murum urbis. Turci quippe qui erant in urbe miserunt nuntios aliis qui uenerant adiutorium ciuitate dare ». La répétition du mot *urbs* est ici très significative, et c'est seulement après avoir à trois reprises usé d'allitérations, que l'auteur finit par le remplacer par *civitas*.

langue est aussi perceptible dans les nombreux discours directs (dialogues ou proclamations) qui émaillent le texte, notamment dans ceux qui mettent en scène les chefs musulmans. C'est un latin pour le moins bariolé et hyperbolique qui est ainsi mis dans la bouche des ennemis des croisés. Notons à cet égard que Bréhier, à qui n'avait pas échappé cet aspect pour le moins singulier du texte, suggéra que le langage « fleuri » des musulmans ne pouvait appartenir au texte « original » mais qu'il était dû à un interpolateur ultérieur, parce que cela ne collait guère avec sa représentation d'un simple soldat au latin rudimentaire – il ne fallait pas risquer de compromettre le mythe...

Ce sont enfin les nombreuses références bibliques distillées tout au long du récit[28] qui achèvent de nuancer fortement, voire de contredire, le portrait de l'auteur, de l'« Anonyme », tel qu'il a été traditionnellement brossé : plutôt qu'un simple soldat, il faudrait imaginer un clerc, certes pas de la pointure de Guibert de Nogent ou de Robert le Moine, mais un clerc tout de même, dont la maîtrise du latin aurait permis une certaine créativité langagière, dont les effets parfois appuyés (on pense notamment aux allitérations et rimes) suggèrent l'aspect délibérément oral, la dimension déclamatoire du texte destiné à être énoncé à haute voix. Les *Gesta* étaient donc certainement destinés à être lus en public. Leur latin élémentaire, leurs effets stylistiques pouvaient certainement toucher non seulement les clercs mais aussi la majorité des croisés de langue romane, qui devaient être capables de suivre un latin simple.

Cet exemple sert à nous rappeler, si besoin est, que le récit, aussi simple, aussi « cru » soit-il (tout au moins en apparence), est toujours un discours, une création individuelle, et qu'il doit être conçu comme un filtre par rapport aux « faits », à la réalité qu'il est censé, même le plus fidèlement, même le plus naïvement, rapporter. Ce bref rappel pourra faire sourire certains. Cela semble pourtant avoir échappé à plusieurs générations d'historiens soucieux de raconter la Première Croisade comme elle s'était « réellement » passée.

Non contents de trouver dans les *Gesta* une source des plus authentiques, plusieurs historiens ont même émis l'hypothèse que le texte n'était en fait que la réécriture d'une parole première, et qui aurait servi de source à la fois aux *Gesta* et à l'histoire de Pierre Tudebode – un *Ur-text* (le mot à lui seul contient sa part de mystère), un texte encore plus fruste, composé juste après la conquête de Jérusalem. À l'origine, se trouverait donc un autre récit qui nous rapprocherait encore un peu plus des événements, dont la reprise par l'auteur des *Gesta* et Pierre Tudebode constituerait les seules traces restantes. Un mythe se perpétuant et s'entretenant de lui-même, on a pu gloser à l'infini sur la nature de ce *Ur-text* dont on ne sait strictement rien, à commencer par son existence même. Un titre, « Histoire de Jérusalem », et quelques caractéristiques majeures

28. Comme le souligne bien Luigi Russo dans l'introduction de sa traduction italienne des *Gesta* (*Le Gesta dei Franchi e degli altri pellegrini gerosolimitani*, Alessandria, 2003, p. 9-12).

lui ont même été attribués : « [le texte] manquait d'informations essentielles sur le début ou la fin de la croisade, et n'était guère cohérent[29] ». Il se pourrait bien, comme le dit John France, que l'hypothèse d'une nouvelle source soit tout simplement « un fantasme[30] ». Le vrai problème ne réside pas là. Ce qui pose problème, en effet, n'est pas tant la validité de l'argument proposé que la façon dont, une fois encore, la critique des sources se résume pour l'essentiel à une simple question de généalogie textuelle : les arguments tournent autour d'un hypothétique *stemma* au sommet duquel se trouverait la source originelle, encore saturée des clameurs et des souvenirs des soldats[31].

Relater, encore et encore, les faits accomplis par les participants de la Croisade, suivre leurs pérégrinations quotidiennes, leurs souffrances, leurs obstacles, leurs succès, etc., c'est entretenir le mythe créé autour des *Gesta* : celui de croire que l'on pourra, un jour, restituer les faits dans leur « pureté » originelle. Ce mythe, qui s'est perpétué depuis nos auteurs médiévaux, a encore, si l'on en croit les Histoires des Croisades qui se succèdent à un rythme soutenu, un bel avenir devant lui. Mais de nouvelles voix se font depuis peu entendre, des voix qui entendent bien déterritorialiser (terme certes rébarbatif, mais ô combien adapté) les sources qui furent pendant longtemps l'apanage exclusif des spécialistes de la période, afin de les étudier non plus en tant que simple réservoir d'informations, mais en s'attachant davantage à explorer le contexte et les circonstances de leur production, leurs propriétés littéraires, leur structure narrative. Gageons donc que, bientôt, nous parlerons moins de *res gestae*, de faits, et plus d'*historiae rerum gestarum*, des textes narratifs grâce auxquels nous avons accès à ce passé, et dont seule une étude critique permettra de mettre en valeur et de contraster les différentes logiques politiques, sociales et culturelles à l'œuvre dans cet immense et singulier chantier textuel que fut la Première Croisade.

Damien Kempf – School of History, University of Liverpool, 9 Abercromby Square, Liverpool L69 7WZ, Royaume-Uni

Marcus Bull – Department of History, University of North Carolina at Chapel Hill, Hamilton Hall, Chapel Hill, NC 27599-3195, États-Unis

29. J. Rubenstein, « What is the *Gesta Francorum*, and Who was Peter Tudebode », *loc. cit.*, p. 202.

30. J. France, « The Use of the Anonymous *Gesta Francorum* », *loc. cit.* De façon significative, John France conclut son article en disant que si nous devons considérer les textes dérivés des *Gesta* comme des récits de plein droit, c'est parce que les informations supplémentaires qu'ils contiennent « pourraient être plus crédibles qu'on l'a supposé ». Une fois encore, quand l'attention se porte sur les différentes sources narratives de la Première Croisade, c'est pour mieux en extraire le sérum de vérité.

31. Pour un point de vue d'ensemble critique, et une lecture différente, des *Gesta*, voir l'introduction de la nouvelle édition des *Gesta* par M. Bull aux Presses d'Oxford (*cf.* note 4).

Médiévales 58, printemps 2010, p. 161-175

NOTES DE LECTURE

Benoît GRÉVIN, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les* Lettres *de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIIIe-XVe siècle)*, Rome, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 339), 2008, 1023 p.

La publication attendue de la thèse soutenue par Benoît Grévin à l'université de Paris X-Nanterre en 2005 sous la direction d'Henri Bresc a tenu ses promesses, tandis qu'un article du même auteur paru dans les *Annales* au printemps 2008 en dévoilait certaines des plus importantes réflexions méthodologiques et théoriques[1]. Tout au long de cet épais et dense ouvrage, l'enquête de longue haleine menée par l'historien sur la création, la diffusion, la réception et la réutilisation de la rhétorique des fameuses *Lettres* de Pierre de la Vigne dans l'espace politique européen de la fin du Moyen Âge est exposée avec un remarquable souci de méthode, de clarté et de synthèse. Le parti pris résolument interdisciplinaire de l'auteur, au service duquel sont mises une vaste érudition et une curiosité non moins étendue, constitue le fondement d'un travail de recherche courageux et novateur, qui pose les bases solides d'une réflexion scientifique sur l'histoire du langage politique. Formalisation, réemploi, réinvention, ou encore automatisation : tous les états d'une rhétorique du pouvoir y sont examinés, non comme la trajectoire linéaire d'un système figé qui fut adopté ou rejeté, mais comme les étapes multiples d'une forme vivante, prise dans le jeu des acteurs et des moments de l'histoire.

La mise en perspective historique de l'une des plus célèbres collections épistolaires du XIIIe siècle éclaire ainsi de manière décisive non seulement l'ancrage profond de l'art du *dictamen* dans son monde mais aussi les liens étroits qui unissent production diplomatique, identité notariale, nécessité rhétorique et conceptions politico-juridiques dans les derniers siècles du Moyen Âge. Aux obstacles méthodologiques nombreux qui s'opposaient à ce projet, l'historien a répondu avec lucidité et audace, proposant et justifiant de nouveaux dispositifs d'enquête mis en lumière notamment par plus d'une centaine de tableaux et par une attention accrue au processus de la démonstration, constamment explicité et résumé. On saura ainsi gré à l'auteur de présenter un plan très détaillé de son travail de recherche, articulé autour d'introductions et de conclusions problématisées, qui ramènent le lecteur au cœur de la question posée après de minutieuses analyses de cas. Ajoutons à cela, avant d'en venir plus précisément au contenu de l'étude, l'effort de transcription et de traduction de très nombreux textes fourni par Benoît Grévin ainsi que les remarquables index – au nombre de huit ! – qui concluent l'ouvrage et accentuent considérablement sa maniabilité.

Un passage du *Frédéric II* d'Ernst Kantorowicz sert de point de départ à l'historien et guide l'analyse jusqu'à sa conclusion, passage au cours duquel le style de Pierre de

1. B. GRÉVIN, « Les mystères rhétoriques de l'État médiéval. L'écriture du pouvoir en Europe occidentale (XIIIe-XVe siècle) », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, t. 63, 2008, p. 271-300.

la Vigne est associé à une obscurité qui serait l'incarnation verbale de la puissance et de la violence du pouvoir frédéricien. À ce questionnement central sur le caractère supposé hermétique des *Lettres* et sur leur lien avec l'exercice politique impérial, Benoît Grévin ajoute un certain nombre d'interrogations méthodologiques qui portent en particulier sur la possibilité de dépasser une approche purement théorique de l'*ars dictaminis.* En découle l'affirmation clairement énoncée, dès l'introduction, de la nécessité d'étudier conjointement les caractéristiques linguistiques et rhétoriques des *Lettres* de Pierre de la Vigne, les institutions et le milieu social qui ont permis leur formalisation et leur médiatisation, ainsi que l'arrière-plan politique, juridique et culturel dans lequel elles se sont inscrites.

Cette perspective décloisonnée conduit l'auteur à concentrer son attention, au cours d'une première partie ouvrant le premier livre consacré aux « voies de la création », sur le processus de constitution de la *Summa dictaminis* traditionnellement attribuée à Pierre de la Vigne (1194-1250), logothète de Frédéric II. L'historien montre comment la mise en recueil de ces textes fut conditionnée par une série d'élaborations successives et parfois divergentes au cours de la seconde moitié du XIIIe siècle, liées au petit groupe de notaires qui recueillit l'héritage de la chancellerie campanienne. L'identification de plusieurs courants codicologiques permet à Benoît Grévin, avec la description du contenu livre par livre de la collection dite classique, de réinterroger les hypothèses formulées par Hans Martin Schaller. En insistant particulièrement sur les problèmes d'attribution de certaines lettres et en s'appuyant sur des données philologiques, l'historien souligne de manière convaincante le rôle de Nicolas de Rocca senior dans la constitution du prototype des *Lettres* et sa diffusion vers la Curie. Ce dernier en effet, notaire impérial dans les dernières années du règne et disciple de Pierre de la Vigne, aurait lui-même composé certaines des lettres, constitué le premier noyau du recueil à partir de sa collection personnelle et pu faciliter sa diffusion auprès de la chancellerie papale. À la marge entre recueil archivistique et somme littéraire, les *Lettres* portent ainsi la trace, dans l'ombre de l'empereur et de son charismatique logothète, des activités, des aspirations et des carrières des notaires qui furent les dépositaires de cette mémoire diplomatique et rhétorique.

Afin de compléter cette première manière de caractériser les *Lettres*, la deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la culture rhétorique et aux mécanismes d'écriture qui y sont déployés, envisagés dans leur rapport aux représentations et aux pratiques intellectuelles « moyennes » des XIIe et XIIIe siècles. Benoît Grévin replace la *Summa* de Pierre de la Vigne dans le contexte du développement de l'*ars dictaminis* en identifiant deux courants d'influence majeurs au début du XIIIe siècle, le style orléanais et le style curial, puis il se livre à une description détaillée des techniques rhétoriques mises en œuvre dans les *Lettres*, en se fondant en grande partie sur le *Candelabrum* de Bene da Firenze, composé entre 1220 et 1227. De la construction générale de la lettre aux différentes figures en passant par la technique rythmique du cursus, il dresse une grille d'analyse particulièrement instructive du type de *dictamen* qu'est le style vinéen. On en retiendra surtout le rôle joué par la poésie métrique classique, qui fait de la lettre une « véritable incantation » (p. 179), et la place majeure accordée aux techniques d'« ampliatio » et de « transumptio » qui permettent d'allégoriser à l'extrême le contenu conceptuel de la lettre en créant de multiples jeux d'association et d'interprétation comparables à l'exégèse. Les procédés trouvés par l'historien pour rendre palpable

cette réalité au lecteur, par exemple le tableau qui présente un exercice de « déflation linguistique » pour mettre en lumière l'effet de « circuitio » (tab. 11, p. 224-225), sont à cet égard d'un grand intérêt. L'analyse se clôt sur un ensemble de rapprochements entre cette pratique du *dictamen* et les disciplines médiévales du savoir, en particulier le droit : l'étude des liens entre les *Lettres* et les *Constitutiones Regni Sicilie* promulguées par Frédéric II en 1231 montre bien les rapports de réciprocité qu'elles entretiennent et l'association idéologique forte qui fait du *dictamen* le reflet « d'une justice supérieure et transcendante, incarnation terrestre rationnelle de la justice divine » (p. 255).

Quittant les idées pour revenir aux hommes, l'historien s'intéresse au cours d'une troisième partie au petit groupe des membres de la chancellerie impériale dans le deuxième quart du XIIIe siècle qui jouèrent un rôle essentiel dans la constitution et la diffusion premières des *Lettres*, en soulignant les dynamiques institutionnelles et sociales à l'œuvre. Une première approche prosopographique centrée sur l'« école campanienne » lui permet notamment de mettre en lumière l'importance centrale des réseaux familiaux dans l'accession à la chancellerie impériale, de même que les liens existant entre les fonctions notariales, les grandes dignités ecclésiastiques et la cour napolitaine dans son ensemble. Un ensemble fort cohérent d'un point de vue social travaillait à la chancellerie, selon une répartition hiérarchisée des tâches entre *relatores* et *scriptores* que l'auteur peut décrire à l'aide des registres de correspondance administrative pour le royaume de Sicile en 1239-1240. Ce milieu professionnel soudé et inscrit dans la durée développe, nous montre l'historien, une forme de conscience de soi qui tend à fonder une véritable idéologie identitaire : la « lettre des hiérarchies notariales évangéliques », écrite collectivement par la chancellerie de Conrad IV à Nicolas de Rocca senior, en fournit une clé de lecture particulièrement signifiante. L'analyse approfondie de la correspondance « intranotariale » fait en outre ressortir les dynamiques individuelles internes à ce milieu, articulées autour de la démonstration d'un « génie notarial » réciproquement reconnu. Les effets de la dislocation du groupe à partir du règne de Manfred sont par conséquent étudiés sous l'angle de la diffusion de ce modèle professionnel et rhétorique. L'historien souligne combien la Curie a joué un rôle de refuge dans les années 1260-1270, réactivant les solidarités anciennes, et met en exergue trois trajectoires différentes, celles de Pierre de Prezza, Henri d'Isernia et Étienne de San Giorgio, qui correspondent à trois logiques de réimplantation du modèle des *Lettres*.

L'étude de cette diaspora notariale appelle logiquement le second livre, consacré aux « voies de la réception ». La quatrième partie tente d'abord d'inscrire les *Lettres* dans le « cadre communicationnel » politique du XIIIe siècle. La production culturelle de la cour de Frédéric II (*disputationes* universitaires, sermons, panégyriques et annalistique) fait ainsi apparaître de multiples échos et voies de passage entre la pratique du *dictamen* et ces différents écrits, unis par un goût commun pour un langage d'apparat porté vers le jeu rhétorique et la sophistication. L'historien cherche cependant à dépasser la perspective napolitaine pour s'interroger sur l'impact immédiat des *Lettres* dans le système communicationnel européen, particulièrement dans les contextes de lutte contre la papauté. La fameuse *Chronique* de Salimbene de Adam constitue dans ce cadre un objet d'étude riche en résonances, illustrant les divers modes de pénétration du style vinéen au sein de certains courants religieux réformateurs. C'est surtout la tendance joachimite de l'auteur franciscain qui paraît la plus féconde en rapprochements : quelques exemples tirés de la littérature prophétique jettent ainsi une lumière suggestive

sur l'effet de réception-interprétation à laquelle la rhétorique impériale s'est alors prêtée. L'auteur pose également la question de l'impact de cette dernière auprès des autorités politiques auxquelles elle s'adressait. La *Chronica major* de Matthieu Paris lui permet, dans cette perspective, d'observer l'évolution des réactions de l'opinion anglaise au fur et à mesure de la réception des lettres mais aussi de souligner la forte imprégnation stylistique de la chronique par la rhétorique impériale. Un élément en particulier a attiré l'attention de l'historien : le parallèle relevé par le chroniqueur entre le manifeste des barons français rebelles au pouvoir papal de novembre 1246 et le pamphlet frédéricien *Illos felices* (I, 2) diffusé quelques mois plus tôt. La révolte du baronnage français en 1246-1247 constitue en effet un cas tout à fait significatif, dont l'étude est enrichie par l'analyse de trois sermons d'Eudes de Châteauroux. Les jeux d'échos croisés entre rhétorique pro-papale et pro-impériale font ressortir la « profondeur sémantique » (p. 508) des *Lettres*, permettant de multiples variations à partir d'une culture symbolique commune. Benoît Grévin ajoute à cette passionnante réflexion sur la notion de réception une démarche philologique originale, en étudiant au plus près les difficultés de compréhension rencontrées par les notaires qui ont participé à la constitution de la collection, et les associations mentales parfois inconscientes que leurs *lapsus calami* révèlent.

Élargissant son étude dans l'espace et dans le temps, l'auteur porte alors son regard, au cours d'une cinquième et dernière partie, sur la réception de ce modèle au sein des institutions politiques européennes aux XIVe et XVe siècles. Une typologie précise des réemplois des *Lettres* en fonction de chaque espace politique et de son évolution historique interne y est dressée. Précisons que Benoît Grévin pose comme préalable à son analyse un système méthodologique subtil différenciant trois degrés de « communauté stylistique » (p. 559-564) afin de parer au danger des parallélismes abusifs. En France, le fort capital symbolique et culturel dévolu aux *Lettres* à la chancellerie royale, de Philippe le Bel à Charles V, est clairement démontré. Véritable « norme de la latinité » (p. 628) au milieu du XIVe siècle, le style campanien était particulièrement employé pour les actes solennels, ce que le corpus documentaire des préambules royaux permet de mettre en lumière. Benoît Grévin décortique avec patience les recompositions complexes dont les actes résultent, analysant les cas de reconstructions « polyphoniques » à partir de plusieurs lettres du recueil : une combinatoire des formules se met en place, qui tend à re-formaliser le modèle en créant des automatismes d'écriture. La chancellerie royale anglaise a aussi subi l'influence intensive des *Lettres* au cours du XIVe siècle mais de manière plus massive, plus continue et surtout plus virtuose, semble-t-il, qu'en France. L'auteur décrit les différentes formes de réadaptation des *Lettres* selon les besoins des notaires, par exemple dans le cadre de la propagande liée à la guerre de Cent ans, ainsi que les étapes successives qui caractérisent une véritable « digestion » du modèle. Bien évidemment, l'Empire est un espace qui entretient un rapport particulier aux *Lettres*. Cet héritage complexe a fonctionné, explique l'historien, à la fois comme une matrice juridique et comme un réservoir traditionnel de l'idéologie gibeline, selon les besoins et les luttes engagées par les empereurs. Ces observations paraissent encore plus valables pour le cas de la Bohême, un ensemble plus stable et unifié qui fut un lieu de refuge des notaires campaniens dans la deuxième moitié du XIIIe siècle. Benoît Grévin montre cependant aussi comment la production littéraire de la cour s'est écartée progressivement de cette

forme d'écriture solennelle et administrative sous l'influence croissante de l'humanisme : un « partage des eaux stylistiques » (p. 728) se dessinerait dans les années 1355-1380. Au cours des XVe et XVIe siècles, les *Lettres* deviennent un objet de mémoire juridique et polémique, réactivé par l'apparition de la Réforme, mais ne sont plus un modèle d'imitation stylistique.

L'espace italien, enfin, se révèle être le plus riche et le plus varié pour cette étude. L'historien opte judicieusement pour une approche structurelle qui lui permet de dégager trois types de réception. Une réception rhétorico-juridique d'abord, au sein des chancelleries et des universités, caractérisée par l'usage des *Lettres* dans l'enseignement et la pratique notariale. L'analyse de quelques exemples emblématiques pour les institutions de l'Italie centro-septentrionale montre en effet combien la rhétorique de Pierre de la Vigne a continué d'exercer un rôle central dans la formation et la culture des notaires jusqu'à la fin du XIVe siècle. Se saisissant alors de la question de la rupture portée par l'émergence de l'humanisme, l'auteur s'interroge sur les évolutions de la chancellerie florentine de Brunetto Latini à Coluccio Salutati : sa démonstration affine la vision traditionnellement admise, en faisant apparaître un double processus de simplification de l'héritage campanien dans les années 1310-1330, puis de réamplification classicisante dans le dernier quart du XIVe siècle. Le deuxième type de réception mis au jour correspond à une lecture historico-politique des *Lettres*, qui les institue en point de repère polémique pour toute propagande gibeline, anti-papale ou impériale. Benoît Grévin s'attarde en particulier sur le cas de Cola di Rienzo, car le tribun romain, imprégné du modèle vinéen par sa profession de notaire, constituerait un exemple extrême de récupération personnelle de l'idéologie impériale. Un troisième type de réception, enfin, est celui qui consiste en une réflexion stylistique sur les *Lettres*, une perspective qui permet de mettre en lumière l'intégration de ces dernières aux grandes évolutions littéraires que connaît la Péninsule à la fin du Moyen Âge. L'auteur concentre surtout son attention sur les différents *volgarizzamenti* de la collection attestés entre Florence et Bologne au cours du XIVe siècle : le perfectionnement progressif des techniques de traduction témoigne ainsi de la manière dont ce modèle stylistique fut adapté et retravaillé dans le cadre de l'essor d'un nouveau courant culturel. Benoît Grévin achève ce vaste et minutieux tour d'ensemble par l'ouverture de quelques pistes supplémentaires, appelées à être approfondies, au sein des espaces de la Péninsule ibérique, de la Hongrie et de la Pologne.

La conclusion de l'ouvrage est l'occasion pour l'historien de revenir sur quelques-uns des questionnements fondamentaux de l'enquête. Le problème, notamment, de l'inventivité des actes face à ce qui peut apparaître comme une forme de standardisation du langage politique doit être reconsidéré, explique-t-il, à l'aune des variations potentielles à partir de ce socle symbolique et stylistique commun. Les *Lettres*, souligne-t-il également, relèvent d'un « langage amphibie », à la fois littéraire et administratif, qui cherche à recouvrir l'ensemble des degrés de signification symbolique de la parole. Revenant à ce qui avait été son point de départ, il estime par conséquent que « le langage des *Lettres* n'était obscur que dans la mesure où [...] il personnifiait une conception de la perfection comme reflet d'un plan divin dont le voilement métaphorique était un aspect essentiel » (p. 882). La lecture, la compréhension et le réemploi des *Lettres* relèvent quant à eux d'un jeu d'« intentionnalités multiples » caractéristiques notamment d'un milieu social et culturel, celui des notaires, inlassables réinventeurs du texte.

Nous l'avions souligné d'emblée, cet impressionnant travail de recherche se distingue par l'étendue de ses problématiques et de ses champs de recherches, ainsi que par sa créativité méthodologique. S'il apporte des éléments de compréhension majeurs pour la connaissance du cas étudié, les *Lettres* de Pierre de la Vigne, il se présente aussi et surtout comme un modèle en lui-même pour l'histoire de la rhétorique, de la diplomatique et des rapports entre pouvoir et pratique d'écriture : espérons que sa diffusion et ses réceptions soient fructueuses.

Clémence REVEST

Valérie DEPLAIGNE, *L'Héritage de Marie de La Roche-Guyon. Un conflit entre deux nobles lignages normands à la fin du Moyen Âge*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, 297 p. (collection « Mnémosyne »).

Le livre de Valérie Deplaigne est tiré d'un mémoire de première année de Master réalisé sous la direction de Claude Gauvard et Valérie Toureille. Il représente un important travail fondé sur l'exploitation de documents d'archives, principalement le Chartrier de la Roche-Guyon conservé aux Archives Départementales du Val d'Oise. L'auteur a rassemblé ainsi un véritable dossier concernant une noble femme de la fin du XV[e] siècle, Marie de La Roche Guyon qui, mariée une première fois vers 1446 à un membre de la puissante famille d'Estouteville, eut des démêlés avec son ancienne belle-famille et même avec ses propres enfants après la mort de son mari, Michel d'Estouteville, en 1469.

Alors qu'elle entend récupérer son douaire et les biens hérités de son époux, elle doit faire face à l'opposition de ses enfants et de leur oncle. Marie avait eu six enfants avec Michel d'Estouteville mais ce sont ses fils aînés, en particulier, qui refusent de lui restituer ses biens et entendent la priver de sa liberté. Aidée de sa mère, elle fuit alors la résidence familiale puis se remarie et regagne ses propres terres, notamment son château d'Auneau — mais vidé de ses meubles par son premier mari, ce qui oblige Marie dans un premier temps à se faire prêter du linge par les paroissiens ! Puis à partir de 1474, elle habite avec son nouvel époux le château de La Roche-Guyon, pleinement réinstallée dans ses terres seigneuriales et dans ses titres. Son second conjoint s'avère même un auxiliaire précieux, et il l'aide tant dans la gestion des terres et seigneuries que dans la poursuite du procès contre les Estouteville. En 1488, on trouve un accord, Marie recouvre ses droits de propriété sur La Roche Guyon, et Bertin de Silly en hérita à la mort de sa femme en 1497. Mais la disparition de Marie, puis celle de Bertin de Silly, ne marquent pas l'extinction des litiges, qui suscitèrent en 1502 une enquête du parlement de Paris.

C'est donc une femme à la croisée de plusieurs regards que V. Deplaigne nous invite à découvrir en un parcours en trois parties. La première, « Gestion de biens et rapports de familles », rappelle précisément et techniquement les enjeux du conflit qui opposa Marie, devenue veuve, à la famille d'Estouteville, et met en évidence l'incidence des impératifs de gestion des biens sur les rapports interpersonnels en milieu nobiliaire. La seconde, « Le combat de Marie de La Roche : devenir une mère et une épouse respectée », met l'accent sur le sexe de la protagoniste, et tâche de montrer en quoi le sort de Marie de La Roche est révélateur d'une certaine ambiguïté de la position de la femme à la fin du Moyen Âge. Car après son veuvage, Marie n'avait pas pour autant

renoncé à être à nouveau une épouse et une mère, et elle eut encore trois enfants avec Bertin de Silly. Or son second mariage, qui n'assurait en rien la perpétuation du patrimoine au sein d'un même lignage, fut fort mal accepté par les enfants nés de son premier lit, et V. Deplaigne analyse en détail les actions et réactions de Jacques et Guy d'Estouteville, pour tenter de trancher, à leur sujet, la question « Est-il bon ? Est-il méchant ? ».

Ces grands fils ont-ils par exemple vraiment essayé d'empoisonner leur mère avec une figue après la mort de son premier mari, comme l'allèguera en 1502 un des témoins produits par Bertin de Silly, Katherine de Cayeux ? À ce sujet, il est d'ailleurs fait mention d'un médecin, Jehan des Loups, qui, d'un témoin à l'autre, est crédité d'avoir fourni l'antidote à la figue vénéneuse mais peut-être aussi le poison...

Ses fils ont-ils voulu lui faire chevaleresquement escorte lorsqu'elle quitta, avec rien d'autre que sa robe de deuil et un petit chien appelé « Papillon », le château de Hambye, un des domaines des Estouteville, ou ne l'ont-ils accompagnée que pour trouver un arrangement avec elle ? Ont-ils vraiment imploré tête nue un pardon que toujours elle leur refusa ? Car selon certains témoins, Marie se montra elle aussi très dure avec ses aînés, disant à Jacques que s'il était malade, c'est que Dieu l'avait puni d'avoir cru son frère Guy, et à ce dernier qu'il avait l'air d'être le meilleur des deux mais qu'il était le pire...

La troisième partie, « Des femmes dans un monde d'hommes », met au cœur de la réflexion les rapports de sexe dans cette société nobiliaire des derniers siècles du Moyen Âge, et l'interaction entre modèle masculin et univers féminin ; l'accent y est mis sur les comportements familiaux et les pratiques qui avaient cours en matière de transmission des biens. Les problèmes juridiques forment de fait la trame des trente dernières années de la vie de Marie, le pluralisme juridique reflétant la diversité régionale du royaume : en se remariant avec Bertin de Silly, Marie changea aussi de régime juridique, puisque le couple s'établit dans le Vexin français où était en vigueur non plus la coutume de Normandie mais celle dite de Senlis. Les principaux acteurs de cette « affaire » à rebondissements se déplacent ainsi d'une juridiction à l'autre, et ce pluralisme a manifestement été propice au déploiement de certaines stratégies et à la pérennisation du litige.

V. Deplaigne parvient donc à croiser différents regards pour nous proposer de découvrir l'histoire singulière d'une femme et offre au lecteur une étude de cas qui intéresse autant l'histoire juridique que l'histoire sociale, riche d'éclairages sur l'histoire de la famille et des liens de parenté. Il en émerge le portrait d'une femme de caractère, rehaussé par quelques scènes théâtrales, agrémenté d'intéressants aperçus sur le rôle de l'oncle et ses rapports avec ses neveux, sur la solidarité entre mère et fille (c'est Catherine Turpin, elle-même mariée deux fois, qui vient chercher sa fille et l'héberge dans son hôtel particulier d'Angers), sur l'honneur blessé poussant en revanche Marie à abandonner même sa fille de huit ans, sans oublier les mauvais traitements auxquels elle put être en bute : de toute évidence, elle fut mariée très jeune avec un homme qui se caractérisait par une inconduite notoire (la plupart des témoins évoquent les femmes dissolues que son mari aurait fait habiter en son château, près des appartements de sa femme qu'il aurait même séquestrée) et, une fois veuve, Marie fut maltraitée tant par ses fils que par son beau-frère Jean de Bricquebec, avec qui elle avait refusé de se remarier.

Le livre s'achève sur une riche annexe consacrée à l'édition et au commentaire de la principale pièce justificative de ce travail, à savoir la grosse de l'enquête menée et rédigée en 1502 par le Parlement de Paris dans le cadre du procès opposant Guy d'Estouteville à Bertin de Silly et ses enfants autour de la succession de Marie de La Roche. Ce document, conservé aux Archives Départementales du Val d'Oise, a été récemment restauré, et les dépositions des soixante-neuf témoins retranscrites dans leur intégralité par V. Deplaigne fourmillent de notations du plus haut intérêt sur des thèmes divers : outre, évidemment, la parenté ou le mariage dans tout ce qu'il pouvait avoir de forcé, l'historien peut y butiner des éléments concernant l'histoire des maladies comme celle de la rumeur. Sans parler de la variété de la société ainsi convoquée à la barre, y compris prêtres ou dominicains qui, selon leur état, leur âge ou leurs relations avec les parties incriminées, mettent l'accent sur des aspects différents de cette édifiante histoire.

Une chronologie, un glossaire et un index des noms de lieux et de personnes, une table des illustrations complètent utilement le volume, et l'on ne peut décidément que se féliciter que le prix Mnémosyne permette aux travaux de jeunes chercheurs ou chercheuses de prendre la forme d'un livre et d'être connus d'un plus grand public.

Laurence MOULINIER-BROGI

Didier LETT, *Un procès de canonisation au Moyen Âge. Essai d'histoire sociale*, Paris, Presses Universitaires de France (« Le nœud gordien »), 2008, 474 p.

Le lecteur qui croirait aisément appréhender les ressorts de l'ouvrage de Didier Lett dans la seule lecture de son titre ferait très probablement fausse route. L'objet d'*Un procès de canonisation au Moyen Âge* « n'est pas le saint, ni la sainteté, ni le culte, ni les croyances. Il ne s'agit pas d'histoire religieuse mais d'histoire tout court, c'est-à-dire d'histoire sociale » (p. 1). Le sous-titre faussement anodin, *essai d'histoire sociale*, a au contraire tout du manifeste : le fait religieux est – dans une conception que l'on pourrait qualifier de résolument durkheimienne – d'abord un fait social, et les ressorts explicatifs de la croyance sont, selon l'auteur, une impasse pour la méthode historique. Car le maître mot de ce beau volume, issu d'un mémoire inédit présenté dans le cadre d'une Habilitation à diriger des recherches soutenue en décembre 2006, est bien celui de *méthode*. Celle que propose Didier Lett relève du décentrement axiologique : puisque les sources documentaires d'un procès de canonisation font tout entières converger vers la finalité de leur production qu'est « la fabrique du saint », l'auteur choisit d'adopter un regard désaxé sur celles-ci pour voir à travers elles « la fabrique d'une société ». Il s'agit ainsi de travailler en permanence l'interaction entre la production de la source, la société qui la produit et la société qui se produit à travers elle. La « société du procès » résulte de cette interaction permanente, où la mise par écrit est conçue comme une forme de production du social. Il résulte de ce décentrement une approche originale de la source, présentée non comme le point de départ de cette étude mais comme son point d'arrivée.

D. Lett conduit donc le lecteur progressivement jusqu'à cette « vedette » dans une organisation du propos qui s'apparente à une « variation de focale » définie comme une volonté de « concilier les approches macrohistorique et microhistorique par la médiation de la source ». Articulé en sept parties, comme autant de mouvements de va-et-vient entre la documentation et les conditions historiques de sa production, l'ouvrage s'ouvre donc par une approche macrohistorique de la société des Marches au début du XIVe siècle

(parties 1 et 2), sur le versant adriatique de la Péninsule italique, théâtre du procès de canonisation d'un ermite de Saint-Augustin, mort en 1305, Nicolas de Tolentino. Puis, par un resserrement de focale, c'est la documentation du procès, dans sa matérialité, qui est interrogée, ainsi que les conditions de sa production (3e partie). Cette première médiation documentaire permet ensuite d'accéder, dans une analyse qui se veut davantage microhistorique, à cette « société venue à la barre », conçue successivement comme une société de témoins (parties 4 et 5), spatialisée (partie 6) et hiérarchisée (partie 7).

Le point de départ de la fabrique d'un saint est l'obtention d'une bulle d'ouverture du procès de canonisation. Procédure longue et coûteuse, elle nécessite l'appui de groupes de pression ayant un intérêt dans l'usage social qui peut en être fait. Les Augustins, seuls orphelins de cette « course aux saints » que se livrent les ordres mendiants en ce début de XIVe siècle, trouvèrent ainsi un relais auprès de quelques grandes familles guelfes des *quasi-città* de la Marche d'Ancône et, enfin, des oreilles attentives à la curie avignonnaise de Jean XXII. Pour D. Lett, le 23 mai 1325, date d'obtention de cette bulle, ne marque en rien l'aboutissement du processus de sainteté, mais bien son point de départ : Nicolas de Tolentino ne semble, en effet, pas ou peu préexister au procès. Absent de la documentation locale, il ne fait vraisemblablement l'objet d'aucun culte préalable. Pourtant, son profil de sainteté semblait idéal, tant Nicolas apparaissait comme un champion des causes les plus porteuses de ce premier quart du XIVe siècle : *imitator papae*, il lutta contre les tyrans gibelins menaçant le *dominium* de l'Église dans les Marches ; modèle d'ascétisme et de zèle pastoral, il resta cependant un Mendiant modéré à l'égard de l'idée de pauvreté, plus proche des positions du pape Jean XXII que des Augustins des Marches ; pourfendeur des œuvres du diable, il répondait parfaitement à l' « obsession démoniaque » de l'époque. Finalement canonisé en 1446, ce modèle de sainteté contingent apparaissait de fait en décalage avec les nouvelles aspirations ecclésiologiques du milieu du XVe siècle.

Or c'est bien la procédure qui semble avoir fait la sainteté de Nicolas. L'enquête, orchestrée par les commissaires pontificaux, les Augustins et l'élite de Tolentino, durant les quatre mois d'été de l'année 1325, commence par offrir la manifestation de la toute-puissance de l'Église dans le déploiement de la procédure inquisitoire : procureurs, nonces, notaires sont mobilisés dans une quête de l'aveu, mais d'un aveu minutieusement inspiré, dans sa formulation, par vingt-deux *articuli interrogatorii* préalablement élaborés, et invariablement déclinés dans un ordre préétabli. Procédure contrôlée, elle l'est également dans le choix des témoins appelés à comparaître. Sur les 668 personnes citées, seuls les témoignages de 365 d'entre elles sont finalement enregistrés, dans un ordre stratégique qui vise à renforcer les choix opérés par cette sélection : prévalence des Augustins et des notables, des témoins des cités voisines sur ceux de Tolentino, ou encore volonté d'offrir un équilibre entre les témoignages masculins et féminins. Pour D. Lett, c'est « la procédure inquisitoire elle-même qui produit la vérité » ; par son caractère fortement ritualisé, elle remplit une fonction didactique et façonne les structures sociales selon ses besoins. De cette enquête procède enfin une documentation, d'abord à l'état de procès-verbal, un *rotulus* transmis en décembre 1326 à la curie avignonnaise, soit près de treize mois après la fin de l'enquête – et aujourd'hui perdu. Celui-ci servit de support à la réalisation, par les copistes de la curie, de plusieurs autres manuscrits : trois copies du procès-verbal, dont deux seules nous sont parvenues – et sont aujourd'hui conservées à Sienne – et six manuscrits d'une *abbreviatio maior*, sorte

de résumé rubriqué du procès-verbal destiné au pape et aux cardinaux, fruit d'un important travail de réécriture et de modification de la structure graphique pour faire apparaître le saint derrière les témoins, et les miracles derrière les miraculés.

Habitué du traitement des sources hagiographiques, D. Lett déploie à partir de cette documentation des analyses sérielles et lexicographiques fondant une approche catégorielle de la « société du procès » à la fois fine et respectueuse de la sémantique médiévale. La place des femmes, le critère de l'âge, les composantes sociales de la notabilité – la noblesse, le savoir ou le statut matrimonial – et leur caractère « genré » constituent les marqueurs d'une grille d'analyse de la population des témoins permettant de mettre en évidence les logiques internes de la procédure inquisitoire. Il apparaît ainsi que la vérité recherchée consiste moins en une réalité objective, que les témoins oculaires directs seraient les plus à même de livrer, qu'en une vérité jugée plus acceptable car issue du témoignage de la frange supérieure de la société, dont le niveau social constitue à lui seul une garantie de probité. En s'appuyant sur les travaux de Maurice Halbwachs, l'auteur montre également que la procédure d'enregistrement des témoignages est moins là pour collecter des souvenirs individuels que pour faire émerger une mémoire collective. C'est la ressemblance entre les témoignages que recherchent les commissaires, le procès apparaissant comme « une machine à transformer les souvenirs individuels en mémoire collective » (p. 220). De fait, cette transformation de la mémoire apparaît comme un puissant révélateur de la domination sociale : la parole des témoins est passée au filtre de la traduction de la langue vernaculaire au latin, d'où découle une standardisation du vocabulaire dont les notaires sont les principaux maîtres d'œuvre.

C'est, au final, une société fortement spatialisée et hiérarchisée qui émerge de cette somme procédurale. L'espace de la construction de la *fama sanctitatis* de Nicolas de Tolentino s'apparente à une géographie politique du guelfisme : centré sur l'espace de Tolentino et le couvent des Augustins, ainsi que l'espace délimité par les quatre autres villes ayant accueilli la commission d'enquête – Macerata, Camerino, San Ginesio et San Severino – il est aussi un espace vécu, avec ses caractéristiques sexuées – les femmes occupant surtout l'espace restreint du village et l'espace domestique – et ses rapports de domination. Les Augustins et les notables apparaissent comme les véritables producteurs et diffuseurs de cette *fama*, qu'ils instrumentalisent à leur profit, et aux dépens d'autres groupes sociaux. Dans cette compétition, le miracle et son récit deviennent un enjeu de distinction que chaque catégorie dominante revendique comme témoignage de légitimité de sa condition sociale.

La force de la démonstration de Didier Lett n'a d'égal que le plaisir du lecteur à le suivre dans cette histoire au « ras des sources ». La démarche intègre nombre des avancées de l'historiographie récente – caractéristiques de genre, spatialisation des rapports sociaux ou encore approches de la scripturalité – et renouvelle en profondeur l'étude de la littérature hagiographique tardo-médiévale. De la micro-histoire, l'auteur a davantage retenu la méthode – « au ras » – que le référent – le « sol ». Il nous offre ainsi une histoire totale de « sa source », qui, nous semble-t-il, partage la vedette, tout au long du propos, avec la procédure inquisitoire. On en ressort d'autant plus convaincu que « pour l'historien, il n'existe pas de société en dehors des conditions dans lesquelles elle a été produite » (p. 3).

Antoine Destemberg

[Ce compte rendu a bénéficié des discussions menées dans le cadre du séminaire historiographique des doctorants du LAMOP, le 13 janvier 2010.]

Sophie GLANSDORFF, *Diplômes de Louis le Germanique (817-876)*, traduits et commentés, Limoges, Presses Universitaires de Limoges (Interpres, Textes et documents médiévaux – 1), 2009, 400 p.

Sophie Glansdorff, qui a récemment soutenu une thèse de doctorat sur le pouvoir séculier sous le règne de Louis le Germanique, propose ici une anthologie de trente-trois diplômes représentatifs de la politique du premier souverain carolingien du royaume oriental. Les buts poursuivis par cette publication sont multiples : il s'agit d'abord de mettre à la disposition du public un ensemble de documents en latin, repris de l'édition de Paul Kehr dans les *Monumenta Germaniae Historica*, traduits en français et commentés. On ne peut que saluer cette initiative ainsi que la naissance de cette nouvelle collection, « Interpres », imaginée et dirigée par Philippe Depreux : elle sera consacrée, selon les volumes, soit à fournir de nouvelles éditions de textes, soit à proposer des documents traduits et commentés, remettant ainsi au centre du propos le contact direct avec les sources de l'Occident médiéval.

Ce souci informe directement le second but affiché par l'ouvrage : donner des exemples concrets de chaque type d'acte ; donation bien sûr, mais aussi jugement de plaid, confirmation d'immunité, autorisation pour une église d'échanger des biens ou pour une abbaye royale d'élire librement son abbé, affranchissement... Cette typologie est complétée dans le commentaire par des informations précises sur les fonds documentaires dont les sources sont tirées, ce qui fournit un vaste panorama archivistique des grandes institutions ecclésiastiques de l'Allemagne qui ont produit de nombreux cartulaires entre le VIII[e] et le XII[e] siècle.

Enfin, et c'est là un résultat non négligeable, l'introduction développée sur une quarantaine de pages et l'ensemble des commentaires permettent au public francophone de mieux connaître le règne de Louis « le Germanique » qui a fondé le premier royaume carolingien de l'Est, d'où sortira le premier royaume de « Germanie », espace et personnage sur lesquels les études en langue française sont plus que rares, comme en témoignent les trente pages de bibliographie qui permettent à ceux qui le voudraient d'aller plus loin. La variété des diplômes choisis, tant dans leur contenu que par leur destinataire, mais aussi l'attention portée au processus d'élaboration des actes et aux contextes politiques précis dans lesquels ils ont été rédigés, font de cet ouvrage une sorte de « résumé illustré » du règne de Louis le Germanique et une excellente introduction aux méthodes de gouvernement des rois carolingiens en général. Sans jamais gommer la spécificité du royaume de l'Est où voisinaient des régions de vieille romanité comme la Rhénanie avec des territoires récemment englobés dans l'orbite chrétienne comme la Saxe, Sophie Glansdorff montre comment Louis le Germanique a posé les fondements politiques d'un nouveau royaume en s'appuyant sur le réseau des monastères et sur les grandes familles de l'aristocratie. Elle sait faire profiter le lecteur de sa grande érudition, tout en livrant un texte clair et facilement accessible aux non-spécialistes. On souhaite donc à cet ouvrage la diffusion qu'il mérite – et longue vie à cette nouvelle collection.

Geneviève BÜHRER-THIERRY

Pierre BAUDUIN, *Le Monde franc et les Vikings (VIIIe-Xe siècle)*, Paris, Albin Michel, 2009, 455 p.

L'ouvrage de Pierre Bauduin, consacré aux relations entre le monde franc et les sociétés scandinaves du VIIIe au Xe siècle, renouvelle en profondeur l'approche de cette question. L'auteur part du constat que, si les sources insistent beaucoup sur les violences des Vikings présents dans le monde franc, leurs incursions donnent lieu à des relations d'échanges complexes. Il entend donc examiner « les modes de pacification et de médiation entre les Scandinaves et les Francs » (p. 11), dans la continuité de la recherche historique la plus récente. Les historiens ont tout d'abord vu dans la manière dont les pouvoirs francs ont composé avec les Vikings une désastreuse capitulation. Mais, depuis une vingtaine d'années, la recherche a développé une approche plus fine de l'impact réel de la présence scandinave sur le monde franc, des caractères de leur installation, de l'attitude des pouvoirs francs. L'auteur aborde ainsi la question sur la base de la notion d'« accomodation », qui se rapporte au « processus [...] de régulation des relations entre nouveaux venus et communautés établies ou aux stratégies de coexistence entre ces groupes » (p. 36), afin de mettre en lumière les « mécanismes qui ont pu jouer, ou non, en faveur de l'intégration des Vikings dans les sociétés autochtones » (p. 25).

Une première série de chapitres traite des cadres généraux de la négociation (ch. 2-3). Il n'existe pas de traité conservé concernant les relations entre les Francs et les Scandinaves, mais l'analyse de la terminologie montre l'existence de plusieurs formes d'accords, comme la *pax*, ou l'établissement de relations d'*amicitia*. De nombreuses transactions ne sont pas évoquées en tant que telles dans les sources, mais peuvent parfois en être déduites. Les nombreux miracles concernant les Normands sont particulièrement intéressants à cet égard. Au début des années 870, saint Malo sauve les villageois de Cherrueix des Normands, après qu'ils lui ont fait don de quatre deniers, ce qui cacherait un tribut versé aux assaillants. Les récits des contemporains sont souvent biaisés par des facteurs idéologiques. L'évocation des destructions normandes peut cacher une critique du pouvoir royal, incapable de protéger efficacement le territoire, alors que le récit d'une paix permet de glorifier le *rex pacificus*. Dans ce contexte, la « grammaire de base de ces relations passe par les éléments les plus universellement reconnus dans les sociétés anciennes : les serments, les otages, l'échange de présents » (p. 86), bien qu'il existe certaines spécificités. Les lieux de négociations sont soigneusement préparés. La conclusion de la paix intervient souvent aux frontières, car cela permet de mettre les partenaires sur un pied d'égalité, comme lors des règlements frontaliers de 811 entre Francs et Danois. Les assemblées du royaume, au cours desquelles sont reçues les ambassades étrangères, constituent un autre cadre privilégié de la négociation. De nombreux rituels interviennent lors de ces rencontres, comme des banquets ou des échanges de dons, qui peuvent parfois masquer des prélèvements tributaires.

Dans une seconde série de chapitres, l'auteur aborde quelques dossiers particuliers, choisis pour leur richesse documentaire (ch. 4-7). Pour chacun d'entre eux, il mène une analyse textuelle dont il faut souligner la finesse et la richesse. Un premier dossier concerne le baptême de Harald Klak en 826, qui illustre le modèle d'intégration proposé par le monde franc aux élites du monde scandinave. Le récit d'Ermold le Noir montre une véritable « transformation des hôtes de Louis en une communauté d'hommes

partageant avec les Francs les éléments d'une identité commune. » (p. 135). Le baptême de Harald, de sa famille et de sa suite marque leur entrée dans la communauté du *populus christianorum*. Le parrainage de Louis le Pieux, inspiré de pratiques byzantines, permet à Harald d'entrer dans la « famille des rois » (A. Angenendt), par le biais de la parenté spirituelle. L'intégration passe également par une série de rituels profanes, comme le banquet et la chasse, constitutifs de la sociabilité aristocratique, qui représentent autant d'étapes de l'entrée de Harald dans la société franque. Le dossier suivant traite des événements de 845, lorsque le monde franc subit une importante série d'attaques. Le chef danois Ragnar envahit la région de la Seine et obtient le paiement d'un tribut par Charles le Chauve. Ensuite, il est probablement à l'origine de l'attaque de Hambourg, avant de retourner au Danemark. D'après les sources, il est alors atteint d'une mort miraculeuse, qui effraie le roi Horich, ce qui le pousse à rendre les trésors et les captifs chrétiens. En fait, ce dernier a sans doute dû se désolidariser de ses compatriotes dans le contexte des négociations avec Louis le Germanique. Les récits sur le paiement du tribut par Charles le Chauve illustrent les enjeux historiographiques. L'auteur de la *Translatio Sancti Germani*, qui fournit des détails importants, ne l'évoque pas, contrairement à Aimon d'Auxerre, lorsqu'il reprend le texte dans ses *Miracula sancti Germani*, afin d'illustrer *a posteriori* le succès de la politique de Charles le Chauve. Lors des événements de 873, les enjeux sont tout aussi complexes. Les rois danois concluent un accord sur une question frontalière avec Louis le Germanique, avant de modifier leur attitude et d'adopter une posture de franche soumission. L'évolution des relations se comprend mieux si l'on tient compte du rapprochement entre Louis le Germanique et Roric, un Danois installé en Frise, ce qui semble inquiéter les rois danois et les amener à se montrer plus conciliants. Cette même année, Charles le Chauve conduit un siège contre les Normands installés à Angers, ce qui donne lieu à des récits divergents. Hincmar présente la résolution du siège d'Angers comme un succès royal, mais une tradition historiographique, dont témoigne par exemple la chronique de Réginon de Prüm, se révèle nettement plus réservée. Un dernier dossier porte sur les événements de 882. Le siège des Vikings installés à Asselt par Charles le Gros est connu par de nombreux récits. L'auteur de la version mayençaise des *Annales de Fulda* est résolument hostile à Charles le Gros et en donne une image très critique. Il présente un Charles le Gros qui capitule devant les païens et leur paie un tribut, au lieu de combattre les ennemis du peuple chrétien. L'auteur de la version bavaroise, au contraire, mène un effort pour « transformer la défaite en victoire » (p. 215). En fait, l'accord de 882 constitue surtout un exemple d'intégration d'un chef viking au monde franc. Godfrid est baptisé, sur le modèle de Harald Klak, reçoit un territoire en Frise et épouse Gisla, la fille de Lothaire II, ce qui lui permet d'intégrer les réseaux politiques francs.

Une troisième série de chapitres porte sur l'analyse du « contexte et [de] la sociologie de la médiation » (p. 225). Après la conquête de la Saxe par Charlemagne et l'établissement de relations suivies avec les Danois, un groupe de Grands se démarque, spécialisé dans les affaires nordiques (ch. 8). Ces personnages exercent une influence considérable en Saxe et leur rôle de médiateurs pourrait s'expliquer par l'existence de relations étroites entre les élites saxonnes et danoises. Au cours du IXᵉ siècle, ils continuent à jouer un rôle important. Le partage de l'empire profite alors à Louis le Germanique, qui a les moyens de monopoliser les relations avec les Danois. Un autre groupe de médiateurs est composé par les acteurs de la mission d'évangélisation des

Scandinaves (ch. 9). Ansgar, évêque de Hambourg, « apôtre du Nord », dispose de réseaux dans le royaume danois, mais aussi en Suède, et sert d'intermédiaire. Il entretient des relations d'*amicitia* avec le souverain danois Horich Ier, et devient même son proche conseiller. Avec l'accroissement de la pression viking vers le milieu du IXe siècle, l'analyse se porte vers les formes de la médiation qui interviennent dans le cadre des incursions scandinaves (ch. 10). Les Grands jouent un rôle toujours croissant. Le traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911 apparaît comme un compromis entre Charles le Simple, Rollon, Robert de Neustrie et Herbert de Vermandois. Par ailleurs, l'intégration des Normands devient un enjeu de la compétition entre les élites, dans la mesure où celle-ci s'ouvre à de nouveaux venus. Le chef Weland est rétribué par Charles le Chauve pour chasser d'autres Vikings de leur repaire d'Oissel. Des Normands comme Roric obtiennent des terres en Frise et adoptent le mode de vie franc. Godfrid intègre le réseau aristocratique franc en 882, par son mariage avec Gisla, mais est tué en 885 lors d'un complot organisé par Henri de Babenberg, ce qui témoigne probablement des tensions au sein de l'aristocratie face à l'introduction de nouveaux partenaires dans les circuits de l'échange compétitif. Les évêques francs jouent également un rôle dans les négociations avec les Vikings (ch. 11). Cependant, leurs interventions demeurent discrètes, mais cela reflète peut-être les réticences des auteurs à les illustrer dans un rôle de médiateurs avec des païens. Il est étonnant de constater qu'ils semblent rétifs à s'impliquer dans la conversion des païens présents, ce qui contraste avec l'effort missionnaire mené en direction du monde scandinave dans les années 820-860. Cette attitude change au début du Xe siècle, lorsqu'il n'est plus possible de s'opposer au principe de l'entente entre Francs et Vikings. Un dernier chapitre concerne les Francs ayant noué des relations avec des Normands contre d'autres Francs (ch. 12). Les cas sont rares et peu probants. Certaines sources suggèrent la collusion de Lothaire avec les Normands, durant les années 830, mais ces soupçons s'expliquent essentiellement par la propagande contre Lothaire. De la même manière, la responsabilité du comte Lambert II dans l'attaque viking contre Nantes en 843, évoquée par certains récits, semble surtout s'expliquer par une mauvaise image du personnage, en raison de ses relations avec les Bretons. En revanche, l'alliance de Pépin II d'Aquitaine avec les Normands, dans le cadre de sa révolte contre Charles le Chauve, est avérée. Dans cette affaire comme dans d'autres, le clergé craint que de telles alliances représentent une menace pour la foi de ceux qui s'y prêtent, comme l'illustre une lettre de Foulques de Reims à Charles le Simple, lors de son alliance avec le Viking Hundeus, en 897.

Pierre Bauduin peut ainsi conclure en soulignant les enjeux de l'analyse textuelle, qui doit dépasser l'idée simpliste d'un « manichéisme réel ou supposé des sources » et d'un parti clérical des auteurs, afin de tenir compte de motivations plus complexes et des « clivages qui tiennent bien davantage aux représentations du pouvoir, aux stratégies de communication publique, aux rivalités de la société politique du temps. » (p. 343.) L'analyse des sources illustre la complexité des enjeux qui caractérisent l'interaction entre Francs et Normands, comme l'attitude du pouvoir royal face aux stratégies de médiation, la diversité des acteurs et de leurs intérêts, l'importance croissante des élites, ou les facteurs de coexistence. Le monde franc dispose d'un modèle d'intégration, mais celui-ci « fonctionne moins dans le sens d'une adaptation réciproque que comme l'acceptation unilatérale des cadres francs. » (p. 347.) Enfin, la naissance de la principauté de Rouen, au début du Xe siècle, « s'inscrit dans la logique de l'accomodation

analysée dans ce livre. » (p. 347). Son succès tient à la capacité des ducs normands à mieux s'intégrer dans le réseau des élites princières du royaume que ne l'avaient fait d'autres chefs vikings.

Cette étude est donc construite sur la base d'une approche précise et l'on cherchera en vain un tableau exhaustif des relations franco-scandinaves. L'auteur dégage les formes complexes de la coexistence, sur la base des développements les plus récents de la recherche médiévale. Il s'inscrit dans la continuité d'une historiographie qui, en dépassant une vision simpliste de l'opposition entre Francs et Vikings, a voulu dédramatiser l'intensité du choc, en insistant sur les formes d'échanges, au risque, peut-être, de parfois sous-estimer le caractère violent de ces confrontations, qui soulèvent également nombre de questions, susceptibles d'être reprises dans une optique renouvelée. Il demeure que cette étude, riche et remarquable, représente un apport fondamental dans la recherche sur la question. L'ouvrage de Pierre Bauduin apporte également un matériel extrêmement utile pour tout chercheur qui s'intéresse à cette documentation, tant du point de vue de l'analyse des sources et des discussions critiques sur les dossiers constitués, que du point de vue de la bibliographie qui montre le renouvellement de ces questions dans la recherche internationale.

Rodolphe KELLER

Médiévales 58, printemps 2010, p. 177-178

SOMMAIRES D'OUVRAGES COLLECTIFS

Le Plurilinguisme au Moyen Âge. Orient-Occident. De Babel à la langue une, éd. Claire KAPPLER et Suzanne THIOLIER-MÉJEAN, Paris, L'Harmattan (collection Méditerranée Médiévale), 2009, 378 p.

Claire Kappler et Suzanne Thiolier-Méjean, « Introduction », p. 11-24.

I. Des Sociétés plurilingues. Langues et cultures de contact. Leo Carruthers, « Les Îles Britanniques, kaléidoscope linguistique dans l'optique de Bède le Vénérable », p. 27-49 – Catherine Guimbard, « Le "vulgaire" pour quoi faire ? », p. 51-66 – Ian Short, « L'anglo-normand au siècle de Chaucer : un regain de statistiques », p. 67-77 – Viviane Cunha, « Le plurilinguisme comme procédé stylistique dans la poésie médiévale galicienne portugaise », p. 79-93 – Nigel Wilkins, « Le plurilinguisme au Moyen Âge dans le contexte musical », p. 95-107.

II. Passeurs des deux rives. Voyageurs et traducteurs. Cyril Aslanov, « Joseph Caspi et le plurilinguisme des juifs provençaux », p. 111-121 – Cyril Hershon, « Les Ibn Tibbon dynastie de traducteurs », p. 123-132 – Patrizia Spallino, « Le langage philosophique de l'empereur Frédéric II dans les *Questions siciliennes* de Ibn Sab'in et *L'Aiguillon des disciplines* de Ja'Aqov Anatoli », p. 133-145 – Allessandro Musco, « *Stupor Mundi* : Cultures and Differences in Sicily and the Mediterranean World », p. 147-155 – Charles-Henri de Fouchécour, « Les iraniens musulmans premiers traducteurs du Coran (Xᵉ-XIIᵉ siècles) : du calque au commentaire en persan », p. 157-166 – Nahal Tajadod, « La transmission des textes manichéens en Chine », p. 167-174.

III. Des auteurs exemplaires. Hommes de savoir, poètes et philosophes. Lola Badia, « Le plurilinguisme paradoxal de Raymond Lulle », p. 177-201 – Max Pfister, « Le bilinguisme de Brunetto Latini : le *Livre du Trésor* », p. 203-216 – Carlo Chiurco, « God's Rules, and Man's. Two Approaches to the Problem of *Translatio* in Twelfth Century Western Philosophy : Gilbert of Poitiers and Alan of Lille », p. 217-232 – Philippe Ménard, « Le mélange des langues dans les diverses versions du *Devisement du monde* de Marco Polo », p. 233-249 – Joan Ferrante, « Le plurilinguisme chez quelques femmes écrivains du XIIᵉ siècle, with special attention to Hildegard of Bingen's *Physica* », p. 251-63.

IV. Au-delà des langues. Langue des oiseaux, des anges, du paradis, du silence. Suzanne Thiolier-Méjean, « Le langage du perroquet dans quelques textes d'oc et d'oïl », p. 267-299 – Nahid Shahbazi, « Seuls ceux qui savent entendre l'Appel de leur Supérieur et Lui répondre, peuvent L'entourer », p. 301-317 – Claire Kappler, « Des langues multiples à la langue une. Une langue au-delà de la langue », p. 309-332.

V. Un plurilinguisme persistant. Le Caire au XXᵉ siècle. François Antonovich, « Quelques aspects du plurilinguisme au Caire au XXᵉ siècle », p. 335-349.

Finale, p. 353-354 – Résumés-Abstracts, p. 357-368 – Remerciements, p. 371-372.

Au-delà de l'illustration. Texte et image au Moyen Âge. Approches méthodologiques et pratiques. dir. René WETZEL et Fabrice FLÜCKIGER, Zürich, Chronos Verlag, 2009, 198 p.

René Wetzel et Fabrice Flückiger, « Introduction. Pour une approche croisée de la médialité médiévale », p. 7-18.

Jean Wirth, « Au-delà de l'illustration. Réflexions sur les rapports texte/image dans l'art médiéval », p. 19-39 – Jean-Claude Schmitt, « Par-delà le texte et l'image. Les paradigmes célestes

de la procession », p. 41-60 – Fabienne L. Michelet, « Entre la pierre et le parchemin. Le *Dream of the Rood* et la Croix de Ruthwell », p. 61-82 – Nicolas Bock, « L'artiste, l'image et l'écriture. Approches épigraphiques », p. 83-110 – Dominique Kunz Westerhoff, « L'*imago* dans les rhétoriques médiévales », p. 111-138 – Colette van Coolput-Storms, « Alexandre et les images », p. 139-163 – René Wetzel, « La vérité dans l'habit du mensonge. Oralité, visualité et écriture chez Thomasin von Zarclaere », p. 165-182 – Jean-Claude Mühlethaler, « Du grotesque à la satire, du rire à la morale. Le dialogue entre texte et image dans le *Roman de Fauvel* », p. 182-189.

Informations sur les auteur(e)s, p. 191-193.

Médiévales 58, printemps 2010, p. 179-180

LIVRES REÇUS

AURELL Martin et BOUTOULLE Frédéric (dir.), *Les Seigneuries dans l'espace Plantagenêt (ca 1150-ca 1250)*, Bordeaux, Éditions Ausonius, 2009, 471 p.

BOVE Boris, *Le Temps de la guerre de Cent ans. 1328-1453*, Paris, Belin (Histoire de France) 2009, 669 p.

COLLARD Franck et SAMAMA Évelyne, *Handicaps et sociétés dans l'Histoire. L'Estropié, l'aveugle et le paralytique de l'Antiquité aux Temps modernes,* Paris, l'Harmattan, 2010.

DALARUN Jacques (introduction et traduction), DELMAS-GOYON François (révision), *François d'Assise vu par les compagnons. Du commencement de l'Ordre - Légende des trois compagnons*, Paris, Le Cerf, Éditions Franciscaines (Collection Sources Franciscaines), 2009, 230 p.

DUNAND Carine, *Des montagnards endiablés, Chasse aux sorciers dans la vallée de Chamonix (1458 – 1462)*, Lausanne, Université de Lausanne (Cahiers Lausannois d'Histoire Médiévale – 50), 2009, 208 p.

FORCELLINO Antonio, *Michelangelo, A tormented life,* Cambridge, Polity Press, 2009, 330 p.

Gazette du livre médiéval n° 54 – printemps 2009, Villejuif, CNRS-LAMOP, 2009.

GREEN Monica H. (dir.), *Trotula. Un compendio medievale di medicina delle donne*, Florence, Sismel – Edizioni del Galluzzo (Edizione Nationale La Scuola Medica Salernitana – 4), 2009, 427 p.

KATAJALA-PELTOMAA Sari, *Gender, Miracles, and Daily Life, The Evidence of Fourteenth-Century Canonization Processes*, Turnhout, Brepols, 2009, 312 p.

LOMBARD-JOURDAN Anne, *Les Halles de Paris et leur quartier (1137-1969)*, Paris, École nationale des chartes (Études et rencontres – 28), 2009, 245 p.

MAUCLAIRE Simone, *Le Nom, l'Écrit, Le Non-Dit. Mentalités rurales et « culture intermédiaire » dans le Japon médiéval*, Paris, Collège de France – De Boccard, (Bibliothèque de l'institut des Hautes Études Japonaises), 2009.

MERDRIGNAC Bernard, *Le Fait religieux. Une approche de la Chrétienté médiévale,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Didact Histoire), 2009, 192 p.

MILLET Hélène, *L'Église du Grand Schisme 1378-1417*, Paris, Picard (Les médiévistes français – 9), 2009, 272 p.

MILLET Hélène (dir.), *Le Concile de Perpignan (15 novembre 1408 – 26 mars 1409)*, Perpignan, Editions Trabucaire (Études Roussillonnaises, revue d'histoire et d'archéologie Méditerranéennes – XXIV), 2009, 227 p.

« Mujeres y Edad Media. Nuevas perspectivas », Studia Historica, Historia Medieval, vol. 26, Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 2008.

NAGY Piroska et BOQUET Damien (dir.), *Le Sujet des émotions au Moyen Âge,* Paris, Beauchesne (Bibliothèque historique et littéraire), 2009, 520 p.

RENÉ D'ANJOU, *Le Mortifiement de Vaine Plaisance*, éd. et trad. Isabelle FABRE, préface de Michel ZINK, Paris – Genève, Presses Universitaires de France et Fondation Martin Bodmer (Sources), 2009, 270 p.

ROYO Manuel, HUBERT Etienne, BÉRENGER Agnès (dir.) : *« Rome des Quartiers » : des Vici aux Rioni. Cadres institutionnels, pratiques sociales, et requalifications entre Antiquité et époque moderne. Actes du colloque international de la Sorbonne (20-21 mai 2005)*, Paris, De Boccard, 2008, 398 p.

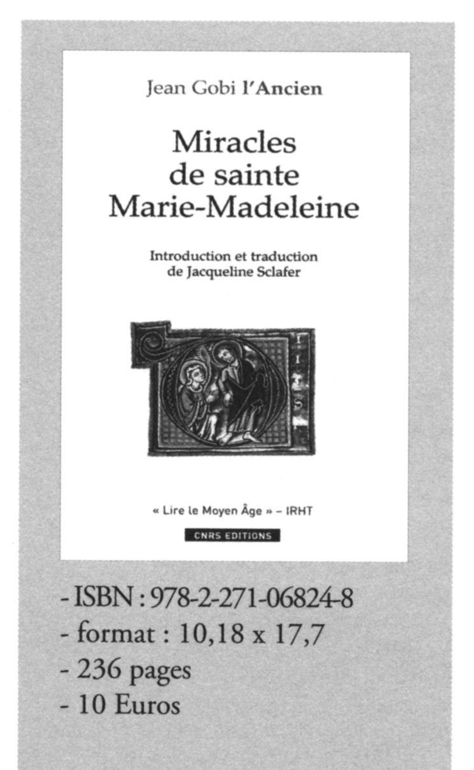
SANCHEZ Sylvain Jean Gabriel, *Priscillien, un chrétien non-conformiste. Doctrine et pratique du priscillianisme du IVe au VIe siècle*, Paris, Beauchesne (Théologie historique – 120), 2009, 523 p.

SCHUSTER CORDONE Caroline, *Le Crépuscule du corps. Images de la vieillesse féminine*, Gollion, Infolio (Testimonia), 2009, 303 p.

THERY Julien *et al.* (dir.), « *Famille et parenté dans la vie religieuse du midi (XIIe-XVe siècle)* », *Cahiers de Fanjeaux*, n° 43, Toulouse, Privat (Collection d'histoire religieuse du midi au Moyen Âge), 2008, 448 p.

VARANINI Gian Maria, BORTOLAMI Sante, CANZIAN Dario, *Le carte Monselicensi del monastero di S. Zaccaria di Venezia (1183-1256),* Rome, Viella libreria editrice, 2009.

Collection
Lire le Moyen-Age
chez CNRS Editions



Permettre une connaissance privilégiée des textes médiévaux originels en français moderne, c'est l'ambition de CNRS Editions, avec la nouvelle collection de poche *Lire le Moyen Age* de l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT). Le premier ouvrage de la collection est un recueil de miracles datant du début du XIVe siècle, *Miracles de sainte Marie-Madeleine*, (introduction et traduction de Jacqueline Scalfer), de Jean Gobi l'Ancien, second prieur du couvent de Saint-Maximin. Il est paru en mars 2009.

La collection *Lire le Moyen Age* est l'aboutissement de notre collection bilingue (français – latin) *Sources d'Histoire Médiévale*, dont elle reprend des textes dans leur intégralité, ou sous la forme de morceaux choisis.

Le lecteur y découvrira un large panel de textes médiévaux. A paraître :

- Des textes sur les hérésies, dont celui de Bernard Gui, *Le livre des sentences de l'Inquisiteur (*1308-1323), dont la sortie est prévue début 2010.

- Des récits de voyages, notamment celui d'Anselmo Adorno (*Itinéraire d'Anselmo Adorno en terre sainte*, 1470-1471).

- Des chroniques historiques, comme celles d'Alain Bouchart (*Croniques de Bretaigne*, 1514).

CNRS EDITIONS



15 rue Malebranche 75005 Paris
Tél : 01 53 10 27 00 - Fax : 01 53 10 27 27
Mail : cnrseditions@cnrseditions.fr - www.cnrseditions.fr

Médiévales – Numéros disponibles

3	Trajectoires du sens (1983) – 10,00 €
11	À l'école de la lettre (1986) – 10,00 €
12	Tous les chemins mènent à Byzance. Études dédiées à Michel Mollat (1987) – 10,00 €
14	La culture sur le marché (1988) – 10,00 €
15	Le premier Moyen Âge (1988) – 10,00 €
16/17	Plantes, mets et mots : dialogues avec A.-G. Haudricourt (1989) – 10,00 €
18	Espaces du Moyen Âge (1990) – 10,00 €
19	Liens de famille. Vivre et choisir sa parenté (1990) – 10,00 €
20	Sagas et chroniques du Nord (1991) – 10,00 €
21	L'an mil : rythmes et acteurs d'une croissance (1991) – 10,00 €
22/23	Pour l'image (1992) – 10,00 €
24	La renommée (1993) – 10,00 €
25	La voix et l'écriture (1993) – 10,00 €
26	Savoirs d'anciens (1994) – 10,00 €
27	Du bon usage de la souffrance (1994) – 10,00 €
28	Le choix de la solitude (1995) – 10,00 €
30	Les dépendances au travail (1996) – 10,00 €
31	La mort des grands (1996) – 10,00 €
32	Voix et signes (1997) – 15,00 €
33	Cultures et nourritures de l'Occident musulman (1997) – 15,00 €
34	Hommes de pouvoir : individu et politique au temps de Saint Louis (1998) – 15,00 €
35	L'adoption : droits et pratiques (1998) – 15,00 €
36	Le fleuve (1999) – 15,00 €
37	L'an mil en 2000 (1999) – 15,00 €
38	L'invention de l'histoire (2000) – 15,00 €
39	Techniques : les paris de l'innovation (2000) – 15,00 €
40	Rome des jubilés (2001) – 15,00 €
41	La rouelle et la croix (2001) – 15,00 €
42	Le latin dans le texte (2002) – 15,00 €
43	Le bain : espaces et pratiques (2002) – 15,00 €
45	Grammaire du vulgaire. Normes et variations de la langue française (2003) – 15,00 €
46	Éthique et pratiques médicales (2004) – 15,00 €
47	Îles du Moyen Âge (2004) – 15,00 €
48	Princes et princesses à la fin du Moyen Âge (2005) – 15,00 €
50	Sociétés nordiques en politique (XIIe-XVe siècles) (2006) – 17,00 €
51	L'Occident sur ses marges (VIe-Xe siècles) Formes et techniques de l'intégration (2006) – 17,00 €
52	Le livre de science, du copiste à l'imprimeur (2007) – 17,00 €
53	La nature en partage. Connaître et exploiter les ressources naturelles (2007) – 17,00 €
54	Frères et sœurs (2008) – 17,00 €
55	Usages de la Bible. Interprétations et lectures sociales (2008) – 17,00 €
56	Pratiques de l'écrit (2009) – 17,00 €
57	Langages politiques (2009) – 17,00 €

Vente également en librairie et sur www.puv-univ-paris8.fr

Bon de commande

A retourner à **Presses Universitaires de Vincennes – Revues – Université Paris 8 – 2, rue de la liberté – 93526 Saint-Denis cedex**
Téléphone : 01.49.40.67.50 – E-mail : puv.revues@univ-paris8.fr

Je m'abonne à *Médiévales*

	Prix unitaire TTC	Quantité	Total
◊ Un an, 2 numéros au prix de **33,20 €** au lieu de 40 € (prix au numéro)			
◊ Deux ans, 4 numéros au prix de **59,60 €** au lieu de 80 € (prix au numéro)			
•Total abonnement (A)			...........€

Tarifs applicables uniquement en France métropolitaine. Autres destinations : nous consulter

Je commande les numéros suivants (voir liste ci-joint) :

◊			
◊			
◊			
◊			
◊			
◊			
◊			
◊			
Sous total ouvrages			...........€
Frais d'envoi **(sauf abonnements)** : France : + 3 € / UE + Suisse : + 7 € / DOM : + 8 € / TOM + Etranger hors UE : + 9 €			...........€
• Total ouvrages (B)			...........€

Montant total à payer (A+B) : ....€

ADRESSE DE LIVRAISON	ADRESSE DE FACTURATION (si différente de l'adresse de livraison)
Nom/Prénom	Nom/Prénom
Etablissement	Etablissement
Adresse	Adresse
Code postal	Code postal
Commune	Commune
Pays	Pays
e-mail	e-mail

MODE DE REGLEMENT

Règlement par carte bancaire No ____________________________________
Date d'expiration ____________ Veuillez indiquez les trois derniers chiffres du no de votre carte _______

Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de : Régisseur de recettes PUV

Virement bancaire sur le compte PUV-Université Paris 8/RGFIN PARIS-BOBIGNY TG
Code banque 10071 – code guichet 93000 – no de compte 00001001185 – clé RIB 65

Date **Signature** bdcmed

Mise en page et impression
bialec, nancy (France)
Dépôt légal n° 73508 - mai 2010

MÉDIÉVALES
Langue Textes Histoire

Abonnements :
Université Paris VIII – PUV *Médiévales* – 2, rue de la Liberté
93526 Saint-Denis Cedex 02
Tél. 01 49 40 67 88 – Fax 01 49 40 67 53
E-mail : puv@univ-paris8.fr
Web : http://www.puv-univ-paris8.org

Distribution :
SODIS – 128. avenue du Maréchal de Lattre-de-Tassigny
77403 Lagny-sur-Marne
Tél. 01 60 07 82 00 – Fax 01 64 30 32 27

Diffusion :
AFPU-Diffusion – c/o Presses du Septentrion
rue du Barreau – BP 199 – 59654 Villeneuve-d'Ascq Cedex
Tél. 03 20 41 66 95 – Fax 03 20 41 61 85

Humanisme et découvertes géographiques

Coordonné par :
Nathalie BOULOUX
Patrick GAUTIER DALCHÉ
Angelo CATTANEO

NUMÉRO 58 • PRINTEMPS 2010

5 Nathalie BOULOUX — Humanisme et découvertes géographiques – Avant-propos

11 Marica MILANESI — Le regard de la postérité. L'âge des découvertes vu aux XVII[e] et XVIII[e] siècles

27 Jean-Marc MANDOSIO — Ange Politien et les « autres mondes » : l'attitude d'un humaniste florentin du XV[e] siècle face aux explorations portugaises

43 Patrick GAUTIER DALCHÉ — Avant Behaim : les globes terrestres au XV[e] siècle

63 Christine GADRAT — Le rôle de Venise dans la diffusion du livre de Marco Polo (XIV[e]-début XVI[e] siècle)

79 Angelo CATTANEO — Découvertes littéraires et géographiques au XV[e] siècle. Le « Portolano 1 » de la Bibliothèque nationale centrale de Florence

99 Emmanuelle VAGNON — De la Grèce antique au voyage de Magellan. Les modèles humanistes d'Antonio Pigafetta et de Maximilianus Transylvanus

ESSAIS ET RECHERCHES

113 Matthieu HUSSON — L'écho des faits. Quelques remarques sur la prise en compte de la réalité sensible dans des textes optiques, astronomiques et musicaux du début du XIV[e] siècle

129 Laurent FELLER — L'exercice du pouvoir par Bérenger I[er] roi d'Italie (888-915) et empereur (915-924)

POINT DE VUE

151 Damien KEMPF et Marcus BULL — L'histoire toute crue : la Première Croisade au miroir de son Histoire

PRESSES UNIVERSITAIRES DE VINCENNES

ISSN 0751-2708
ISBN 978-2-84292-260-3

9 782842 922603

PRIX : 17 €